

HISTOIRE DE NORMANDIE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS
JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE
EN 1066 ;

PAR TH. LICQUET,
ANCIEN CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE ROUEN , etc. ,

précédée d'une Introduction
SUR LA LITTÉRATURE , LA MYTHOLOGIE , LES MOEURS
DES HOMMES DU NORD ;

PAR M. G.-B. DEPPING,
Auteur de l'Histoire des Expéditions maritimes
des Normands en France ,
au X^e Siècle.

Tomе Deuxième.



ROUEN.

ÉDOUARD FRÈRE, LIBRAIRE,
Quai de Paris, 45.

|| **NICÉTAS PERIAUX, IMPRIMEUR,**
Rue de la Vicomté, 55.

1855.

A PARIS,

chez JULES RENOARD , rue de Tournon , 6.

LANCE , rue du Bouloy , 7.

HISTOIRE

DE

NORMANDIE.

RICHARD III,

Cinquième Duc de Normandie.

EN faisant reconnaître son fils aîné duc de Normandie, Richard II avait donné à son second fils, Robert, le comté d'Exmes, à la condition de l'hommage envers le nouveau souverain. Tous les seigneurs du pays se soumirent à cette formalité. Robert seul s'y refusa, ou du moins rompit bientôt sa promesse, et se déclara en révolte ouverte contre son frère. Il se jeta tout d'abord dans le château de Falaise, où il espérait

opposer une résistance efficace. L'événement trompa son espoir; Richard vint l'assiéger, fit jouer ses machines de guerre contre les murs de la forteresse, et contraignit Robert à la soumission. La paix rétablie, Richard III ramena ses troupes à Rouen, où il mourut tout-à-coup, ainsi que plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. La rumeur publique dénonça un crime dans cet événement, qu'elle attribua au poison ¹.

D'affreux soupçons se répandirent sur Robert lui-même; sa conduite récente à l'égard de son frère ne leur donnait que trop de fondement en apparence. Quelques années après, Robert fit un pèlerinage à Jérusalem; on ne manqua pas d'attribuer sa résolution au repentir et au besoin d'apaiser les remords d'une conscience alarmée ². Disons cependant que Robert ne fut pas l'unique objet des soupçons populaires. Ils planèrent également sur un autre personnage, Hugues, comte du Mans ³, le

¹ Willelm. Gemet., p. 257 et seq. — Chron. reg. Franc.; Histor. de France, t. x, p. 302.

² Chron. Turon.; Histor. de France, t. x, p. 225—Will. Malmesb., lib. 4.

³ Hist. d'aucuns des ducs de Normandie; Histor. de France, t. x, p. 276.

même qui s'était ligué avec le comte de Chartres contre Richard II, et qui avait été battu par les troupes de ce dernier.

Richard III fut inhumé à Saint-Ouen de Rouen; il laissait un fils au berceau nommé Nicolas, qui fut élevé dans le monastère de Fécamp, et devint ensuite abbé de celui de Saint-Ouen. Pourquoi ce fils ne succéda-t-il point à son père? c'est une question dont je ne me rappelle pas avoir vu la solution. On a dit que Nicolas était enfant naturel; ce n'eût pas été une cause d'exclusion en Normandie : qu'il était encore au berceau; ce n'eût été qu'un faible motif et un mauvais raisonnement, si le droit d'hérédité eût été fortement établi dans le duché. Mais là, si je ne me trompe, est la question tout entière. Les faits ont prouvé, et prouveront encore plus tard, que le duc avait la faculté de désigner son successeur, en obtenant néanmoins la sanction des grands du pays. Nous avons vu Hrolf, Guillaume-longue-Épée, Richard I^{er}, Richard II, user tous de ce droit. Richard III étant mort subitement, se trouva dans l'impossibilité de rien faire en faveur de son fils; les seigneurs étaient libres jusqu'à un certain point; ils élu-

rent Robert, oncle de Nicolas, et frère du souverain décédé. De tout ceci nous pouvons conclure que le gouvernement de Normandie, comme celui de l'Angleterre sous les Anglo-Saxons, comme celui de la France elle-même, dans les dixième et onzième siècles, n'était ni tout-à-fait héréditaire, ni tout-à-fait électif, mais d'une nature mixte, tenant à la fois de l'une et l'autre condition : héréditaire, en ce sens qu'il était limité à une même famille ; électif, puisque le souverain pouvait être choisi, sans égard à l'ordre de primogéniture, selon que l'entendaient bien le duc régnant, ou, à son défaut, les grands du pays.

L'élévation de Robert, frère de Richard III, au lieu de Nicolas, son fils, est le premier fait historique, dans les annales de Normandie, à l'appui de l'opinion que je viens d'émettre. Guillaume-le-Conquérant nous fournira une seconde preuve, quand nous le verrons placer sur le trône d'Angleterre son second fils, au lieu de son fils aîné¹.

Quant au jeune enfant Nicolas, on a dit qu'il

¹ Voyez Lyttelton, t. 1, p. 75, 76, 77.

était illégitime ¹, je ne le crois pas : on lit partout que son père ne fut point marié, ou du moins que son mariage ne fut pas consommé ; je crois le contraire.

Un savant bénédictin² nous a conservé l'acte dans lequel Richard III énumère les biens qu'il affecte à la dot de son épouse Adèle. Adèle ! elle n'est pas autrement désignée ; le nom de son père, de sa mère, leur rang, leur pays, tout cela est omis. Mais, parce que le roi de France avait une fille de ce nom au berceau, on a imaginé que c'était d'elle qu'il s'agissait ; comme si de l'identité du nom résultait nécessairement l'identité de la personne. Richard III avait dépassé l'âge où il aurait pu épouser une enfant venant de naître ; et, si l'on veut bien lire avec un peu d'attention l'acte dont je viens de parler, on demeurera convaincu que le duc épousait une femme nubile³. Cette enfant, Adèle, fille du roi de France, fut véritablement mariée en bas-âge, mais au jeune fils de Baudouin, comte de Flandre et non pas à Richard, duc de

¹ Les Bénédictins de Saint-Maur ; Hist. de France, t. x, p. 321, 330.

² Dom Luc d'Achery. Voir l'Appendice, à la fin de ce volume.

³ « Annulo mihi in carnis unitate jungendam. »

6 LÉGITIMITÉ DE NICOLAS, FILS DE RICHARD III.

Normandie. Aucun de ceux qui ont fourni ce renseignement n'ont dit que la jeune princesse eût d'abord été fiancée à un autre¹; et comme on rapporte le mariage de Baudouin à l'année 1027; que tous les écrivains constatent que cette Adèle était alors au berceau, ne pourrait-on pas raisonnablement demander où elle était au mois de janvier 1027, date de l'acte précité.

La légitimité de l'enfant Nicolas serait, en elle-même, d'une assez faible importance historique; mais j'ai dû la constater, pour établir, dès-à-présent, que la couronne ducale, en Normandie, n'appartenait pas de droit au fils aîné du prince régnant; qu'elle se transmettait, à la vérité, à un membre de sa famille, mais que l'ordre de primogéniture n'était pas reconnu dans l'ordre de successibilité. On a prétendu encore que Richard III avait institué son frère Robert héritier du duché de Normandie; ce fait me paraît également controuvé. De ce que certains manuscrits² portent :

¹ Willelm. Gemet., p. 259. — *Restauratio abbatiae S. Martini*; *Histor. de France*, t. x, p. 236. — *Alberici Chron.*; *ibid.*, p. 289.

² Ms. de la Bibliothèque publ. de Rouen, contenant un fragment de Guillaume de Jumièges, n° 7 des mss. relatifs à l'Hist. de Norm. — *Voyez aussi* le *Recueil des Bénédictins*, t. x, p. 330 (n).

« *Fratrem suum Robertum hæredem relinquens sui ducatûs* », il ne suit pas nécessairement que Richard ait *institué* Robert; mais, comme celui-ci hérita réellement, l'historien a constaté un fait accompli, en écrivant que Richard laissa Robert héritier du duché.

Les écrivains, même presque contemporains, ne sont pas d'accord sur l'année de la mort de Richard III. L'un place cet événement en 1027¹; l'autre², en 1028. Dans les deux cas, le règne de ce duc n'excéda pas deux ans, si même il les atteignit³.

¹ *Miracula S. Vulfranni*, t. x, p. 381 (*n. a.*)

² *Willelm. Gemet.*, p. 258.

³ Richard III mourut le 6 août 1027. Richard II étant mort le 22 ou 23 août 1026, Richard III n'aurait donc pas régné une année entière, ce dont conviennent la plupart des chroniqueurs.

(*Note de M. Deville.*)

ROBERT I^{er},

Sixième Duc de Normandie.

1027
et
1028.

Une espèce de ligue paraît s'être formée contre Robert, dès son avènement à la couronne ducale. D'un côté, l'archevêque de Rouen, son oncle, et Hugues, évêque de Bayeux, son cousin, puisqu'il était fils de Raoul, comte d'Ivry; de l'autre, Guillaume de Belesmes, comte d'Alençon et cousin-germain de Robert, et Alain, duc de Bretagne, semblaient s'être concertés pour attaquer le nouveau souverain ¹. C'était un breton, nommé Ermevoldt, dit une Chronique ², qui, à force de calomnies contre les

¹ Willelm. Gemet., p. 258 et 259.

² Chron. Virdun.; Histor. de France, t. XI, p. 142.

grands du pays , était parvenu à mettre toute la Normandie sous les armes. Quoi qu'il en soit , cette quadruple insurrection n'eut d'autre suite que la soumission de ses chefs. Ainsi, l'archevêque de Rouen , assiégé dans sa ville d'Évreux , fut obligé de l'abandonner, et d'aller chercher un asile auprès du roi de France. En partant, il frappa la Normandie d'anathème. C'était la première fois que les foudres de l'Église tombaient sur la province ¹ : Guillaume-longue-Épée s'était vu excommunier par les évêques français ² ; mais l'interdit n'avait point été lancé sur le pays. Le duc et l'archevêque furent bientôt réconciliés , par l'entremise , à ce qu'il paraît , de cet abbé Richard que le feu duc avait défrayé dans son pèlerinage à Jérusalem ³. Ce fut à l'occasion de ce démêlé entre le duc et le prélat , que l'évêque de Chartres écrivit à celui de Rouen : « Je déplore avec toi , Saint-Père , les malheurs non mérités qu'il t'a fallu endurer de la part de celui-là précisément qui aurait dû se con-

¹ Willelm. Gemet., p. 258 et 259.

² Frod. Chron. , ad an. 939.

³ Chron. Virdun. ; Histor. de France, t. XI, p. 143.

sacrer, corps et biens, à ton service ¹. » Cette lettre donne la mesure des prétentions du pouvoir spirituel sur la puissance temporelle, à l'époque dont nous parlons.

La révolte de l'évêque de Bayeux fut encore moins importante. On ne lui assigne pas d'autre cause que l'amour-propre blessé. Il fit approvisionner le château d'Ivry en munitions de guerre et de bouche, y mit garnison, et courut en France, afin d'en ramener des renforts. Robert ne lui donna pas le temps d'effectuer son projet, et investit si bien la place, qu'elle se trouva coupée de toute communication avec le dehors. Le prélat n'avait plus qu'à céder; il le fit, et remit le château à Robert, qui le garda ².

Remarquons, en passant, que cet évêque de Bayeux ne s'était pas montré, sous certain rapport, plus scrupuleux que l'archevêque de Rouen, puisqu'il fut le père d'une fille qu'il maria au comte Albert de Crévent ³.

¹ Gallia christiana, t. XI, col. 27.

² Willelm. Gemet., p. 258 et 259.

³ Order. Vital., p. 604.

Les deux autres attaques, celles de Guillaume de Belesmes et d'Alain, pouvaient avoir des résultats plus sérieux, et ne cédèrent qu'à de plus grands efforts.

Guillaume de Belesmes, surnommé Talvas, probablement à cause de la forme de son bouclier¹, et non à cause de l'opiniâtreté de son caractère, comme le dit Orderic Vital, Guillaume Talvas, premier du nom, se trouvait, à la mort de son père, Yves de Belesmes, le chef d'une famille orgueilleuse, guerrière, dont la bravoure avait toute la férocité de la chevalerie normande au onzième siècle. Chargée de défendre de ce côté les frontières de la province, elle avait élevé plusieurs châteaux forts dans cette contrée. Guillaume Talvas, particulièrement, avait construit celui de Domfront, au haut d'une roche escarpée couronnée de bois. Soit qu'il eût conçu le projet de se rendre indépendant de Robert et refusé l'hommage de son fief d'Alençon, soit que Robert voulût le punir d'avoir pris parti contre lui dans son démêlé avec le feu duc Richard III, Guillaume Talvas

¹ Du Cange, Gloss., ad. verbum *Talavacius*.

se vit assiégé par une armée considérable de Normands, à laquelle il ne put long-temps résister. On l'obligea, comme le comte de Châlons sous Richard II, à se présenter suppliant, nu-pieds et une selle sur le dos, devant son vainqueur. Cette humiliation toute seule, à défaut d'autres causes que l'histoire n'a pas fait connaître, aurait suffi pour rallumer la guerre entre la famille de Belesmes et le duc de Normandie. Après donc un simulacre de paix, les hostilités recommencèrent non moins vives qu'auparavant. Guillaume Talvas n'y prit personnellement aucune part; mais ses quatre fils, Guérin, Foulques, Robert et Guillaume, se mirent en campagne. L'aîné, ayant tué un chevalier du parti opposé, fut étranglé par le peuple. Les trois autres continuèrent à battre le pays. Nigel de Coutances, qui venait d'épouser une sœur du duc Robert, se porta vivement à leur rencontre, et leur livra, dans la forêt de Blavon, une bataille, où ils furent défaits complètement. Foulques, l'aîné des trois autres fils de Guillaume Talvas, eut le corps percé d'un coup de lance que lui donna Nigel, et mourut aussitôt. Robert, son frère puîné, fut blessé et ne se sauva

qu'avec peine. En apprenant le désastre de ses fils, Guillaume, déjà malade, expira sur-le-champ. Il ne restait plus, de ces quatre belliqueux chevaliers, que Robert et Guillaume. Le premier succéda au titre de comte de Belesmes. N'osant plus s'attaquer au duc de Normandie, il fit la guerre au comte du Maine, avec qui son père avait eu de fréquens démêlés, obtint d'abord quelques succès, fut battu ensuite, fait prisonnier, et retenu captif pendant deux ans. Ses amis tentèrent un grand effort pour sa délivrance, entrèrent dans le Maine, repoussèrent les troupes du comte, firent des prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent Gautier de Saldaigne et deux de ses fils, qu'ils pendirent. A cette nouvelle, les autres enfans de Gautier coururent à la prison de Robert, et le massacrèrent à grands coups de hache¹. C'étaient là les prouesses des chevaliers d'alors. Des quatre fils du seigneur de Belesmes, il n'en reste plus qu'un : c'est Guillaume, surnommé Talvas, comme son père, et que nous retrouverons dans la suite du récit.

¹ Willelm. Gemet., p. 258, 259, 260. — Chron. de Normandie ; Histor. de France, t. XI, p. 323.

Ce n'était pas sans difficulté, comme on voit, que le duc Robert affermissait sa domination en Normandie. Il lui restait à soumettre le plus puissant des rebelles, Alain, son cousin-germain, duc de Bretagne. Il commença par faire élever, non loin de la rivière de Coisnon, à peu près sur la limite des deux provinces, mais cependant sur le territoire breton, un château, qui prit le nom de *Charrues*, à cause de sa position au milieu de vastes plaines. La garnison en sortait fréquemment, ravageant, pillant, brûlant, selon la tactique alors en usage. Quand il jugea la leçon assez forte, Robert, chargé d'un immense butin, revint en Normandie. Alain crut alors pouvoir venger son injure, et entra dans le comté d'Avranches à la tête d'une troupe nombreuse. Mais il y rencontra ce Nigel, qui avait transpercé d'un coup de lance l'un des fils de Guillaume Talvas. Nigel avait obtenu, pour son fils, une sœur du duc de Normandie; il était plus intéressé qu'un autre à défendre la cause de ce prince. Soutenu par Alfred, fameux chevalier du pays, surnommé le Géant, il fit un si grand carnage des Bretons, qu'on les voyait, dit le vieil historien, soit

dans la plaine , soit sur les rives du Coisnon , étendus comme un troupeau de moutons égorgés. Alain était vaincu , mais n'était pas soumis. Robert comprit qu'il devait faire un grand effort pour y parvenir. Il équipa une flotte , dont il prit le commandement en personne , appareilla de Fécamp , et fit voile pour la Bretagne.

Après avoir relâché à Jersey , il opéra son débarquement au Mont-Saint-Michel. Il allait attaquer la Bretagne du côté des terres , pendant que Rabel , investi du commandement de la flotte , aurait menacé , ou plutôt ravagé le littoral , lorsque Alain , désespérant de résister à cette double et formidable agression , prit le parti de se soumettre. Il fit appeler l'archevêque de Rouen , son oncle et celui de Robert au même degré. Le prélat se rendit en Bretagne , accompagna son neveu Alain au Mont-Saint-Michel , où se trouvait le duc de Normandie , et là , parvint à opérer une réconciliation complète , à la condition que le duc de Bretagne reconnaîtrait la suzeraineté du prince normand¹.

¹ Willelm. Gemet. , p. 260 , 261 , 266. — Chron. de Normandie ; Histor. de France , t. XI , p. 323.

C'est cette expédition maritime contre Alain, que l'on a transformée en expédition contre Canut, roi d'Angleterre. Je demande s'il est possible d'admettre, de la part de Robert, une entreprise de cette nature, au moment où il venait d'avoir à combattre l'archevêque de Rouen, l'évêque de Bayeux, les terribles comtes de Belesmes, au moment surtout où il avait toute la Bretagne sur les bras. Que Robert ait équipé une flotte, je le crois sans peine ; mais où s'effectua le débarquement ? Au Mont-Saint-Michel, sur les frontières de Bretagne. Ce fut, dit-on, une tempête qui l'y jeta. Mais si l'expédition recut ordre de ravager les côtes de Bretagne, la Normandie était donc en état d'hostilité avec cette province ; si Robert croit devoir soutenir les opérations de sa flotte par une puissante diversion du côté des terres, et s'il commande en personne cette seconde attaque, l'affaire était donc très sérieuse ; elle réclamait donc impérieusement toute l'attention de ce duc. Et c'est environné de tous ces périls qu'on lui fait concevoir l'invasion de l'Angleterre, soumise alors au plus puissant de tous les rois contemporains ! Cette supposition est tellement

contraire à toutes les probabilités, à toute vraisemblance historique, que je ne balance pas à la rejeter complètement.

Enfin, parvenu à consolider sa puissance, Robert va devenir l'arbitre de ses voisins; et remarquons en passant que la Normandie se maintient, à l'égard de son voisinage, dans son état de supériorité politique.

J'ai dit que le comte de Flandre, Beaudouin IV, avait demandé et obtenu, pour son fils, en mariage, Adèle, fille de Robert roi de France, et de la reine Constance, sa seconde femme. Impatient de l'obéissance, même de celle qu'il devait à son père, le jeune Beaudouin se révolta. Il s'était d'abord rendu auprès de l'empereur Henri II, espérant obtenir de l'évêque Gérard, par son entremise, la permission de fortifier Cambrai ¹. L'évêque s'y refusa, sans que le fils rebelle se désistât de ses projets. Peut-être comptait-il en secret sur l'appui du roi Robert. Quoi qu'il en soit, il prit ouvertement les armes, et parvint, soutenu par les vassaux même du comte, à détrôner son père et

1031.

¹ Chron. Cameracense et Atrebat.; *Histor. de France*, t. X, p. 102.

son souverain. La Normandie seule pouvait offrir un asile sûr à Beaudouin ; le duc Robert pouvait seul le rétablir dans ses domaines. Le comte de Flandre s'adressa donc au prince normand, qui épousa généreusement sa querelle. Il rassembla ses chevaliers, fondit sur la Flandre comme une tempête, pour ne servir des expressions du vieil historien, porta partout le fer et le feu, et ne revint en Normandie qu'après avoir rendu au vieux comte la souveraineté usurpée par son fils, et les avoir vus se donner le baiser de paix, garantie d'une réconciliation que rien ne troubla plus dans la suite ¹.

1031. Sur ces entrefaites, le roi Robert mourut. Le duc de Normandie allait être appelé à secourir un autre opprimé, à réparer de nouvelles infortunes,

Dès l'année 1017, le roi Robert avait associé à la couronne son fils aîné Hugues. Huit ans après, le jeune prince mourut. Robert songea aussitôt à le remplacer et jeta les yeux sur Henri son second fils, devenu l'aîné. La reine Constance s'y opposa, prétendant que leur troisième

¹ Willelm. Gemet., p. 260-260.

Fils Robert montrait plus de capacité que Henri. Malgré tout, le roi fit sacrer ce dernier, en 1027, dans la cathédrale de Reims¹. De ce moment, le bon roi Robert n'éprouva plus que des chagrins domestiques, et mourut en 1031. J'ai dit que Robert avait introduit l'usage, adopté depuis par des rois de France, de laver les pieds des pauvres, en célébrant la cérémonie de la cène; c'est de lui, probablement, que vient l'ancienne coutume de ses successeurs de toucher les écrouelles².

Henri était donc roi de France; mais la reine sa mère, appuyée par plusieurs grands du royaume, lui faisait une guerre de marâtre, et ce fut alors que le prince se trouva dans la nécessité de venir à Fécamp trouver le duc de Normandie, et le prier de défendre sa cause contre ses ennemis. Il se présenta devant son puissant vassal, escorté de douze chevaliers seulement. L'intervention de Robert ne fut point désintéressée. A la vérité, il consentit à prendre les armes, se mit à la tête des Normands, se battit

¹ Rad. Glab. ; *Histor. de France*, t. x, p. 38 et seq.

² Helgaldi *Epit. vitæ Roberti regis*; *ibid.*, p. 115.

comme à son ordinaire, remporta mainte et mainte victoire, reprit Senlis, Beauvais, Amiens, Reims, Laon, Noyon, Arras, tout le Vermandois, tout le Senonais, brûla Orléans, et rétablit en effet le roi Henri sur son trône ; mais le territoire normand s'accrut de Pontoise, de Chaumont, de Gisors, de tout le pays, enfin, connu sous le nom de Vexin français. Le comte de cette province, Drogon, qui se disait descendant de Charlemagne, rendit d'autant plus facilement hommage à son nouveau seigneur le duc Robert, que celui-ci lui avait donné en mariage sa cousine Godione, sœur d'Édouard, fils d'Emma, depuis roi d'Angleterre ¹.

Deux années se passèrent sans événemens politiques en Normandie. Alors arriva cette
 1033. famine générale, puis cette peste, dont les chroniqueurs contemporains nous ont tracé une effroyable peinture.

Au moment de la récolte, la campagne ne se trouva couverte que d'herbes parasites. Le

¹ Willelm. Gemet., p. 260. — Chron. Sithiense; Histor. de France, t. x, p. 299. — Chron. de France; *ibid.*, p. 293. — Hist. d'aucuns des ducs de Normandie; *ibid.*, p. 276. — Robert Wace, t. 1, p. 385. — Order. Vital., p. 655.

boisseau de grain, dans les terres qui en avaient donné, ne rendait qu'un sixième de la quantité ordinaire. Seigneurs et vassaux, riches et pauvres, souffraient également du même mal. La pâleur de tous les visages, la maigreur de tous les corps, faisaient ressembler les hommes à une population de spectres ambulans. Quand le peu de provisions fournies par le sol furent épuisées, on mangea les animaux domestiques. Cette ressource venant à manquer, il fallut demander aux cadavres un horrible soulagement à la faim. Malheur au voyageur isolé : assailli par des bandes affamées, il tombait sous les coups de ces désespérés, et ses membres, partagés entre eux, devenaient aussitôt leur pâture. Malheur encore à celui qui s'arrêtait dans les hôtelleries sur le bord des routes ; il périssait assassiné pendant la nuit, par le même motif et pour le même résultat. On vit des hommes présenter quelque friandise à des enfans, les attirer ainsi à l'écart et les immoler à leur faim. La chair humaine était devenue l'objet d'une horrible spéculation, et les récits parlent d'un homme qui en vendait de toute cuite au marché. La récolte de 1033 vint réparer ces désas-

tres; elle égala, dit-on, cinq années ordinaires¹.

1034. L'année suivante, mourut Hadwise, duchesse de Bretagne, tante de notre duc Robert². Geoffroy, son mari, était mort long-temps auparavant (1008), en revenant de Rome, dont il avait fait le voyage par dévotion. Comme il entra dans une hôtellerie, le faucon qu'il portait au poing, selon l'usage et le privilège des hauts seigneurs, fondit sur une poule et la mit en pièces. Furieuse de cette perte, que le duc aurait sans doute généreusement réparée, l'hôtesse prit une pierre, la lança de toutes ses forces à la tête de Geoffroy, et lui fit une blessure dont il mourut³.

Entouré, maintenant, de vassaux dociles, de voisins hors d'état de nuire à la Normandie, Robert, soit par un pur sentiment de dévotion, soit, comme on l'a dit, qu'il se rappelât le poison donné à son frère, et qu'il crût pouvoir apaiser ainsi sa conscience, voulut entreprendre le pèlerinage du saint Sépulcre. Le nombre d'in-

¹ Rad. Glab.; Histor. de France, t. x, p. 47 et seq.

² Chron. Kemperlegiense; ibid., p. 294.

³ Hist. monasterii S.-Flor. Salmur.; ibid., t. x, p. 277.

dividus qui se rendaient à Jérusalem était prodigieux alors. Cette pratique religieuse, adoptée d'abord par les basses classes de la population, l'avait été ensuite par les classes moyennes, et s'était enfin répandue parmi les plus hauts personnages¹. Les Normands s'étaient engagés des premiers sur les chemins de la Palestine, et nous verrons bientôt, dans un brillant épisode de notre histoire, que la politique d'un duc de Normandie ne fut pas étrangère à ces tumultueuses migrations.

Robert fit donc appeler près de lui l'archevêque de Rouen et les grands de la province. Informés de ses projets, ils lui représentèrent les dangers où son absence pouvait entraîner le duché. Ce fut alors qu'il produisit, pour la première fois, cet enfant destiné à l'accomplissement de faits si prodigieux, ce jeune Guillaume, dont l'influence devait dominer toute l'Europe, devant qui toutes les célébrités militaires allaient bientôt disparaître, dont la volonté inflexible devait faire plier toutes les volontés rivales, ce Guillaume aux pieds duquel nous verrons expirer même le despotisme de Grégoire VII.

¹ Rad. Glab.; *Histor. de France*, t. x, p. 50.

Robert avait épousé une sœur de Canut, roi d'Angleterre; mais la haine qu'il conçut pour elle, sans qu'on ait dit pourquoi, la lui fit répudier¹. Son fils, Guillaume, était le fruit d'une liaison secrète avec la fille d'un bourgeois de Falaise, que les chroniques nomment Herleve, Arlot, Aillot et Arlette. « Reconnaissez cet enfant pour votre duc, dit Robert à ceux qui l'entouraient, et placez-le à la tête de la chevalerie normande. » Le serment fut aussitôt prononcé, et le jeune Guillaume reconnu². Un vieil historien³ dit que Robert épousa la jeune fille, après la naissance de son fils. Le contraire est établi par les chartes même de Guillaume, qui prend dans ses actes le titre d'enfant naturel, *Gullielmus nothus*. Ce titre, d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, n'était pas un motif d'exclusion. Il faut même remarquer ici l'au-

¹ Les Bénédictins, *Histor. de France*, t. XI, préface, p. 69, note (a), disent que ce fut Richard II, mais....

² Willelm. Gemet., p. 266. — Rad. Glab.; *Histor. de France*, t. X, p. 51. — Robertus de Monte; *ibid*, p. 270. — Robert Wace, t. I, p. 398. — *Histoire d'aucuns des ducs de Normandie*; *Histor. de France*, t. XI, p. 316. — *Chron. de Normandie*; *ibid.*, p. 325.

³ *Chron. Turon.*; *Histor. de France*, t. X, p. 284.

gure d'un écrivain contemporain. « On ne trouvera rien de trop condamnable dans cet usage, dit-il en parlant de l'avènement du jeune Guillaume, si l'on veut se rappeler les fils des concubines de Jacob, qui héritèrent de la dignité paternelle, et recurent, comme leurs autres frères, le titre de patriarches. Nous lisons aussi, ajoute-t-il, que le grand Constantin lui-même était né de la concubine Hélène ¹. »

Le jeune Guillaume une fois reconnu et accepté par les barons, son père prit toutes les mesures nécessaires pour assurer l'administration de la province pendant son absence. Il nomma son cousin-germain Alain, duc de Bretagne, régent du duché de Normandie ²; Gislebert, comte de Brionne ³, tuteur du jeune prince, sous la tutelle du roi Henri lui-même, qui reçut l'hommage de l'enfant. Les choses ainsi réglées, Robert partit nu-pieds pour Jérusalem ⁴.

¹ Rad. Glab., *ut supra*.

² Order. Vital., p. 566.

³ Ibid., liv. 3, p. 11, trad.

⁴ Hist. d'aucuns des ducs de Normandie; *Histor. de France*, t. x, p. 316. — Chron. Alberici Trium-Fontium monachi; *ibid.*, p. 351. — Chron. de Saint-Denis; *ibid.*, p. 400.

La biographie de notre duc revêt ici les couleurs vives et tranchées du roman, de sorte qu'en admettant le fait principal, qu'on ne peut révoquer en doute, l'historien se demande s'il doit accueillir indistinctement des circonstances de détails, piquantes à la vérité, mais qui ne seraient pas déplacées dans les récits de l'Arioste. Les écrivains modernes, qui ont parlé du pèlerinage de Robert, n'en ont rapporté que ce qu'il offre de tout-à-fait sérieux, mais sans rien réfuter du reste. J'oserai ne pas imiter ici leur réserve. Je suivrai les vieux chroniqueurs dans quelques-uns de leurs récits, non que je veuille présenter ces documens comme parfaitement authentiques, mais parce qu'ils ne sont point en contradiction directe avec les mœurs du onzième siècle.

Robert et ses gens se mettent donc en route. Un peu au-delà de Besançon, il leur fallut passer sur un terrain clos, dépendant d'un château de Bourgogne, dont on ne nomme pas le propriétaire. Il était grand matin : un garde leur ouvrit la porte. Le duc voulut que son escorte le précédât, il passa le dernier ; mais, quand il se présenta nu-pieds, son bourdon à la

main, le gardien, qui ne savait pas à qui il avait à faire, lui donna un grand coup de bâton dans le dos, pour le faire avancer. Les Normands allaient mettre en pièces le brutal agresseur, lorsque Robert prit sa défense, disant que des pèlerins devaient savoir souffrir pour l'expiation de leurs péchés, et que, quant à lui, il préférerait le coup qu'il venait de recevoir, même à sa ville de Rouen. Arrivé à Rome, il y reçut la croix des mains du pape, et comme il aperçut, en s'en allant, la statue équestre de Constantin, il la fit revêtir du plus précieux de ses manteaux, raillant les Romains de ce qu'une fois par an, au moins, ils n'offraient pas une tunique à leur maître, pour le garantir de l'intempérie des saisons.

Les pèlerins cheminèrent sans encombre jusqu'à Constantinople. Robert voulut y faire une entrée digne de sa réputation d'opulence et de libéralité. Il ordonna donc qu'on lui amenât une mule richement caparaçonnée, lui fit mettre aux pieds des *fers d'or*, faiblement assurés avec des clous de même métal, et défendit à ses gens de les ramasser s'ils venaient à se détacher dans le trajet. Ainsi monté, et suivi

de ses chevaliers somptueusement vêtus, il se rendit à l'audience de l'empereur.

Ce monarque prétendait que Robert fût défrayé pendant son séjour à Constantinople ; mais l'opulente Normandie avait abondamment fourni au duc les moyens de se passer du secours d'autrui, et le caractère particulier de Robert ne s'accommodait point de faveurs pareilles. Il refusa, paya partout, paya le double même, quand on refusait de compter avec lui.

Il quitte enfin Constantinople, et se dirige vers le but de son voyage. Soit fatigue, soit influence d'un climat étranger, la santé du pèlerin s'était altérée, au point qu'il lui devint impossible de continuer la route à pied, ni même à cheval, et qu'il se vit forcé de se faire porter en litière, par des esclaves noirs qu'il prit tout exprès à son service. En cet équipage, il rencontre un normand du Cotentin, qui revenait de Jérusalem et retournait dans ses foyers. Il prit les instructions de Robert sur ce qu'il devait annoncer à son retour : « Tu diras, répondit le duc, en montrant ses nègres, que tu m'as rencontré me faisant porter en paradis par des diables. »

Il arrive enfin aux portes de la ville consacrée. Une foule considérable de pèlerins stationnait en dehors des murs, parce qu'ils n'avaient point à offrir le bezan d'or exigé par les infidèles. Ils abordent Robert avec des gémissemens, et le supplient d'aplanir l'obstacle qui les empêche de pénétrer jusqu'au saint Sépulcre. « *Par le cœur de mon ventre*, s'écria le duc normand, si j'entre dans la ville, ces gens-là ne resteront pas dehors, ou bien les bezans me feront défaut. » Il tint sa promesse, paya pour tous, et les fit entrer devant lui. On dit que le turc commandant à Jérusalem, ne voulant point demeurer en reste de générosité envers son nouvel hôte, lui fit rendre tout l'or qu'il en avait reçu; mais Robert n'acceptait point de présens pour lui-même, et la somme entière fut répartie entre les pauvres.

Après avoir, disent les chroniqueurs, répandu pendant huit jours des larmes abondantes sur le saint Sépulcre, douleur trop légitime, si la mort de son frère fut en effet son ouvrage; après avoir accumulé les offrandes, multiplié les aumônes, fait rouler des flots d'or; après avoir, enfin, accompli les vœux du pèlerin, le

duc Robert se remit en route pour la Normandie; mais, arrivé à Nicée, il tomba malade et mourut empoisonné, s'il faut en croire un écrivain du douzième siècle, qui transmet ce renseignement isolé, dénué de toute espèce de preuves, dont rien n'établit même la probabilité, et que nous pouvons conséquemment révoquer en doute. Le duc fut inhumé avec pompe, dans l'église principale de la ville ¹.

Le règne de Robert, qui ne dura que sept ou huit ans, est remarquable néanmoins sous plus d'un rapport. A cette époque de notre histoire, commence la soumission de fait, la dépendance réelle de la Bretagne relativement à la Normandie. En effet, lorsque le duc breton, Godefroy, partit pour son pèlerinage de Rome, il remit à son beau-frère Richard II, père de notre Robert, la garde de ses états; mais Richard les surveilla sans sortir des siens. La démarche de Godefroy était celle d'un vassal envers le seigneur suzerain. Lorsque, d'un autre côté, Robert se mit en route pour Jérusalem, il

¹ Willelm. Gemet.; Hist. de France, p. 266 et seq.—Robert Wace, t. 1, p. 404 et suiv. — Chron. de Normandie, t. XI, p. 326 et suiv.

confia aussi le gouvernement de la Normandie au duc de Bretagne Alain, son cousin-germain; mais avec cette différence qu'Alain quitta ses propres états pour s'établir temporairement en Normandie, comme dans le duché principal; avec cette différence encore, qu'en plaçant son duché sous la garde d'Alain, Robert soumettait Alain lui-même à la juridiction supérieure de Henri. De sorte que le duc de Normandie était représenté par le roi de France, plutôt que par le duc de Bretagne.

Ce fut Robert, aussi, qui augmenta le territoire normand de tout le Vexin français. Cet accroissement était la récompense légitime d'un grand service rendu à Henri. Mais, avec un peu plus de politique et de réflexion, Robert eût demandé un tout autre dédommagement. Il eût craint de porter les limites de la Normandie à six lieues de Paris; il eût prévu, enfin, qu'un voisinage si rapproché deviendrait, pour les rois de France, un juste sujet de jalousie, d'inquiétude, de regrets et de tentation.

Robert ne fonda qu'une abbaye : ce fut celle de Cerisy, en 1030. Des reliques qu'il avait obtenues ou achetées à Jérusalem, y furent

déposées après sa mort, et d'après ses ordres; par son chambellan Toustain.

Les chartes de fondations religieuses, et en général les actes particuliers, sont d'une grande importance historique; là, surtout, est le dépôt des mœurs. C'est là qu'il faut chercher ces usages singuliers qui attestent toujours, de la manière la plus authentique, la naïveté ou la barbarie d'une époque. Une donation de Robert me fournit un document de ce genre, et je m'empresse de le consigner ici.

Honfroy, seigneur normand, venait de fonder un monastère à Préaux. Le duc voulut concourir à la dotation de la nouvelle abbaye, et envoya son fils Guillaume, encore enfant, déposer sur l'autel l'acte de donation d'une terre. Parmi les témoins se trouvaient les fils de Honfroy et deux autres jeunes seigneurs, dont l'un, Richard de Lillebonne, remplissait auprès de Robert des fonctions relatives à celles d'échanson; le troisième était Hugues, fils du comte Galeran. La cérémonie religieuse accomplie, il restait, si je puis m'exprimer ainsi, un acte civil à rédiger: on le fit, en donnant à chacun des jeunes seigneurs un grand soufflet sur la joue, « *ob cau-*

sam memorie » : et comme Richard de Lillebonne demandait à Homfroy pourquoi il lui avait donné un si grand soufflet, le pieux fondateur lui répondit gravement : « Parce que tu es plus jeune que moi, que tu me survivras selon toute apparence, et que tu peux maintenant, au besoin, témoigner de ce qui vient de se passer ¹. » Ainsi, au onzième siècle, en Normandie, un soufflet était considéré comme puissant véhicule de la mémoire.

Il me reste à vous prémunir contre une tradition fabuleuse, attachée au nom de Robert. Quel habitant de Rouen, en suivant le cours de la Seine sur un de ces bateaux voyageurs qui descendent et remontent le fleuve plusieurs fois par jour sur une étendue de quatre lieues environ, n'a pas involontairement tourné les yeux vers les hauteurs de Moulineaux ? « *Voici le château de Robert-le-Diable* », ne manque pas de s'écrier alors quelqu'un des passagers. Et ce Ro-

¹ « Suscepit etiam alium colaphum Richardus de Lillabonâ, qui ocream vini comitis Roberti ferebat ; qui , cum requireret cur sibi Hunfridus permaximum colaphum dedisset , respondit : « Quia « tu junior me es , et forte multo vives tempore , erisque testis « hujus rationis , cum res poposcerit. » Suscepit etiam tertium colaphum Hugo filius Waleranni comitis.

(*Charta pro monasterio Pratellensi* ; Hist. de France, t. XI, p. 387.)

bert-le-Diable serait précisément le duc dont nous nous occupons en ce moment. Il est échappé à des écrivains modernes de consacrer ce bruit populaire, et de marier le nom de notre duc à cette épithète burlesque qu'il n'a point méritée. Robert, comme tous ses prédécesseurs, se montra intrépide, ami des combats, fit la guerre comme on la faisait alors, ravageant, pillant, brûlant tout sur son passage ; mais tout cela s'était fait avant lui, et se fit encore après. D'autres ont vu, dans *Robert-le-Diable*, non pas celui dont nous venons de nous occuper, mais son petit-fils, *Robert-Courte-Botte*. Celui-ci n'eut rien de plus diable que l'autre, et ne mérite pas davantage le sobriquet. Voici d'où vient l'erreur : on a imaginé de placer en tête de nos anciennes chroniques, un vieux roman de chevalerie ayant pour titre *Robert-le-Diable*, fils d'un premier duc de Normandie nommé Aubert, qui n'a jamais existé. Ce Robert, dit le romancier, fut surnommé le Diable, *pour les grans cruautés et mauvaisetés dont il fut plain*. Tout jeune, il battait ses camarades, égorgeait ses maîtres. Plus tard, il entra de vive force dans les couvens de femmes et s'abandonnait à

tous les excès¹. Nos ducs Robert n'offrent aucun trait de ressemblance avec ce héros de roman, et le nom a fait encore ici commettre une erreur à l'égard des personnes.

¹ Voici le portrait qu'en a fait un poète du treizième siècle dont le nom est resté inconnu : (*Roman de Robert-le-Diable*, Ms. de la Bibl. du Roi.)

Quant Robert ot xx ans de age
 Hon ne trovast en nul parage
 Si grant home che me samble
 Que Robert ne fust. I. piet graindre
 Ne a sa forche peust ataindre
 Riens qui ainc fust de mère né
 Tout ichou li fu destiné
 En tous les lieux ou gens venist
 Deus des plus fors sil les tenist
 Portast lonc fors de la maison
 Trop par ert fors a desraison
 Si estoit biaux a desmesure
 De cors de vis e de stature
 Sert merveille que mal faisoit
 Car a toute gent plaissoit
 Hermites enclusses ne moigne
 Ne remanoit tout i fust boine
 Nes ochesit tout es raument
 Il en ot ochis gravement
 Mais li prudome s'en fuioient
 Quant de Robert parler oioient
 Fuiet moigne fuiet convers
 Bien se fait a cremir Robert
 Li apostoiles n'en rit mie
 Il le maldist et escumenié.
 Li dus ses peres quand il voit
 Que ses fieus nul bien ne feroit

L'histoire de Normandie va bientôt prendre
un nouveau caractère. Ce ne seront plus seu-

Il li fit sa maison veer
E de son resne congeor
E gart qu'en sa terre nel set
Car destruire tost le feret.

Robert voit que tuit le haioient
Et tonte gens le maldissoient
Vaisent et met tost a la voie
En une forest se desvoie
Qui pres est de Roim sor Saine
Grant route des larons en maine
Et de robeor malfaissant
Car ceux gens li erent plaissant
Or pèut de mal faire a plenté
Puis qu'il a gent a volenté
Et si fist il moult volentiers
Les voies cerche et les sentiers
Se il encontre pelerin
Ne marchéant en son chemin
Ne home nul ne le fait prendre
Ou il le fait ardoir ou pendre
Or fait Robert de mal assés
Ançois que li an soit passés
Ait. xx. abeies arses
Dont la gent sont fors esparses
Sil treve dame ne puchele
Pour quele soit un petit bele
Lors en vot faire son voloir
Sou ne peut mie remanoir
Tant fait Robert que a son pere
Et a la ducoisse sa mère
En font de toutes pars clamor
Il leur jure le creator
Que il fera son fil noier
Se il le pent as mains baillier.

lement des querelles intérieures, des refus d'hommage punis par la dévastation des domaines d'un vassal révolté, des secours accordés à un voisin malheureux : ce seront des événemens dont la grandeur étonne, des projets dont la conception seule épouvante; ce sera, enfin, une immense révolution dans les mœurs, dans les lois et dans les esprits. Mais, avant d'entamer l'histoire de Normandie au temps de Guillaume, il faut suivre les Normands dans les contrées méridionales, où ils ont aussi porté la terreur de leurs armes, où ils ont encore acquis tant de gloire à leur nom. Ici, nos annales se parent des vives couleurs et de l'intérêt puissant du roman. Ce sont les aventures de tous les chevaliers imaginaires, surpassées par les faits et gestes de chevaliers historiques; c'est l'accomplissement de ce qui semble impossible; c'est la vérité dans ce qui paraît incroyable.

Un peu d'incertitude existe, relativement à l'époque précise où les Normands apparurent pour la première fois en Italie¹. Mais ce sera

¹ En 1002, selon Baronius, *Annal. eccles.*, t. XI, p. 15. — Plus probablement vers 1016, selon Pagi, *Critica*, t. IV, p. 90.

toujours au commencement du onzième siècle qu'il faudra rapporter cette circonstance si féconde en résultats prodigieux.

Avides de nouveautés, impatiens du repos, toujours prêts à s'engager sur une route inconnue, s'ils espéraient y rencontrer des obstacles, des périls et de la gloire, les Normands entreprenaient, avec plus d'ardeur que tous les autres peuples, le voyage lointain de Jérusalem. A l'esprit superstitieux de leurs contemporains, ils réunissaient cet amour immodéré d'aventures, qu'ils tenaient des Scandinaves, leurs ancêtres. Le saint caractère du pèlerin s'alliait très bien, dans leur idée, aux habitudes mâles du guerrier, et, tout en se munissant du bourdon, ils n'oubliaient jamais leur épée.

1016. Vers l'an 1016¹, quarante pèlerins revenant de Palestine, se reposaient à Salerne. Tout-à-coup, une flotte ennemie se présente, et débarque une troupe nombreuse de Sarrasins, qui vont mettre la ville à rançon, ou la piller en cas de refus. Déjà, de tous côtés, les habitants apportaient l'or qui devait payer le départ des

¹ Lupi Protospatæ Chron. ap. Muratori, t. v, p. 41.

étrangers; leur prince Gaimar, lui-même, pressait la collecte, lorsque les quarante pèlerins se font connaître : ce sont des chevaliers normands, à la bonne mine, à la haute stature. Ils gourmandent ces hommes qui songent, disent-ils, à se racheter comme des femmes sans protection, au lieu de se défendre comme des hommes courageux ; puis, s'adressent à Gaimar, lui demandent des chevaux et des armes, s'élançant brusquement sur la troupe musulmane, la dispersent, la poursuivent et reviennent parmi les Salernitains, qui les portent en triomphe par la ville. Gaimar veut leur faire accepter de riches présents, il tente même de fixer auprès de lui des guerriers dont il admire la valeur, qui viennent de sauver son état, et qui peuvent le délivrer à jamais des pirates musulmans; mais les chevaliers étaient déjà redevenus pèlerins : ils refusent tout et continuent leur voyage ¹.

D'après leur avis, cependant, Gaimar les fit accompagner de plusieurs agens salernitains,

¹ Chron. S. Monast. Cassin., ap. Murat., t. IV, p. 362 et seq. — Order. Vital., p. 472. — Le P. Pagi révoque en doute ce fait d'armes; on ne voit pas pourquoi. Il est tout-à-fait dans les mœurs du temps, et attesté, d'ailleurs, par des autorités respectables.

chargés de porter en Normandie des provisions de fruits délicieux, cédrats, amandes, oranges. Il envoya aussi de riches manteaux, de magnifiques harnais. Et, de cette manière, il adressait à ceux dont la présence lui était nécessaire, bien plus qu'une invitation, bien plus qu'un présent; il leur inspirait l'ardent désir de visiter les lieux qui produisaient ces trésors ¹.

1017. Dès l'année suivante ², les officiers salernitains revenaient dans leur patrie, suivis d'une petite troupe normande. Elle était commandée par Osmond Drengot, obligé de quitter son pays par suite du meurtre de Guillaume Repostel, qu'il avait tué sous les yeux de Richard II. Guillaume Repostel s'était attiré ce malheur en rendant publiques des liaisons intimes qu'il avait entretenues avec la fille d'Osmond ³.

¹ « Non tam invitabat quam et trahebat. » Chron. S. Monast. Cassin., apud Murat., p. 363.

² Lupi Prot., apud Murat., t. v, p. 41.

³ Les diverses chroniques présentent ici un peu d'obscurité. Selon Raoul Glaber (Histor. de France, t. x, p. 25 et suiv.), c'était un Rodolphe qui avait offensé Richard II, et qui se retira en Italie, auprès du pape Benoit VIII. Le pontife l'aurait utilement employé contre les Grecs qui commettaient des exactions dans la principauté de Bénévent. Rodolphe serait enfin revenu en Normandie en 1023.—

Arrivés au Mont-Gargano, où les pèlerins ne manquaient jamais d'aller faire leurs dévotions à saint Michel, ils rencontrent, déguisé sous l'habit grec, Melo, l'un des premiers citoyens de Bari. Melo avait inutilement tenté une révolution contre les Grecs et leurs catapans. Il errait en attendant qu'une occasion plus favorable se présentât de délivrer sa patrie. Celle-ci lui parut opportune; il fit aux Normands des propositions qu'ils acceptèrent sans balancer. Heureux dans trois batailles, ils furent écrasés, dans une quatrième, par des forces supérieures, et dans cette plaine de Cannes où la république romaine avait failli périr sous les coups d'Annibal. Melo se réfugia en Allemagne; les Normands échappés au carnage cherchèrent un asile, tantôt sur les montagnes, tantôt dans les vallées, ne s'arrêtant nulle part, pour ne pas être surpris par l'ennemi, dont les détachemens nombreux les pressaient de tous côtés ¹. Les

Orderic Vital nomme Osmond Drengot, au lieu de Rodolphe, et place l'événement sous le duc Robert et le pape Benolt, ce qui ne peut s'accorder, puisque Benolt mourut en 1024 et que Robert ne fut duc qu'en 1028.

¹ Guillelmus Appulus, ap. Muratori, t. v, p. 254 et seq. — Chron. S. Monast. Cassin., loc. cit., p. 363 et seq.

querelles qui se déclarèrent entre les petits princes du pays, leur fournirent, cependant, des moyens d'existence plus régulière. Ils combattaient aujourd'hui pour l'un, demain pour l'autre; accordant ordinairement leurs secours au plus généreux, mais ne permettant pas à l'un d'eux d'asservir ses rivaux, et maintenant, par un habile jeu de bascule, une sorte d'égalité de force entre les parties belligérantes¹, toujours intéressées à se ménager l'appui d'auxiliaires dont la présence décidait le plus souvent la victoire.

Les Normands s'étaient choisi parmi eux un chef; c'était Rainolfe. Ils ont déjà une demeure fixe, c'est-à-dire un camp fortifié, non loin de marais inaccessibles où ils avaient même tenté de s'établir². C'est de là qu'ils partent pour leurs expéditions militaires; c'est là qu'ils rapportent le butin enlevé à l'ennemi, le tribut exigé de ceux qu'ils protègent. Un dernier service rendu à Sergio, chef de la milice napolit-

Funditus everti discordem quemque vetabant

Nunc favor additus his, et nunc favor additus illis.

Guill. Appul., p. 255.

Undique densa palus....

Ibid., ibid.

taine, dépossédé par un prince rival et rétabli par la colonie normande, donne enfin à ces braves aventuriers un état politique, indépendant. Reconnaisant de ce qu'ils avaient fait pour lui, intéressé d'ailleurs à conserver l'appui de ses libérateurs, Sergio confirma aux Normands la possession du château d'Averse, dont ils s'étaient précédemment emparés, y réunit tout le territoire qui en dépendait, et l'ériga en comté, en faveur de Rainolfe ¹.

Comme il s'agit ici d'une histoire et non d'un panégyrique, je dois à la vérité de dire que la colonie normande ne s'était pas formée d'éléments toujours purs. L'existence précaire de ces premiers venus les avait rendus nécessairement peu scrupuleux sur le choix de leurs associés. Le camp retranché des marais était donc le rendez-vous de cette classe d'individus que l'on voit toujours avec plaisir s'éloigner du pays. Ils y étaient reçus avec joie : on les formait aux mœurs et au langage normand, et bientôt

¹ « Sergius, recuperatâ Neapoli, Rainulphum . . . sibi conjunxit, et Aversæ illum comitem faciens . . . » etc. Chron. S. Monast. Cassin., p. 379.

après étaient réputés Normands eux-mêmes ¹. Mais la nouvelle de leurs succès ne tarda pas à parvenir dans la mère-patrie. Rainolfe, de son côté, envoya vers ses compatriotes, les informa de la fertilité des plaines de la Pouille, promit la richesse aux pauvres, d'immenses trésors aux riches, et vit, peu de temps après, arriver des hôtes plus illustres, appelés aussi à de plus hauts destins ².

C'étaient trois fils du chevalier Tancrede de Hauteville. Membres d'une famille nombreuse, enfans d'un père dont ils n'attendaient point un brillant héritage, ils venaient en Italie, à la recherche des aventures qui leur étaient promises. Les trois preux se nommaient Guillaume, Drogon et Homfroy. Ils apprennent, à leur arrivée, qu'un différent existe entre Pandolfe prince de Capoue et Gaimar prince de Salerne. Sans s'informer du motif de la querelle, nullement occupés de savoir qui des deux avait tort

*Si vicinorum quis perniciosus ad illos
Confugiebat, eum gratanter suscipiebant :
Moribus et lingua quoscunque venire videbant,
Informant propria, gens efficiatur ut una.*

Guil. Appul., p. 55.

² Ibid., ibid.

ou raison, ils se battent tout d'abord pour Pandolfe, se dégoûtent presque aussitôt de son service, et se battent contre lui pour son adversaire, qui triomphe partout, grâce au tranchant de leur épée. Pandolfe est renversé, son état vient agrandir celui de Gaimar; de nouvelles victoires signalent encore la valeur des chevaliers normands. Le Salernitain, qui leur devait tous ces avantages, finit par craindre des hommes à qui rien ne résistait, et qui pouvaient, si l'envie leur en était venue, prendre possession pour eux-mêmes des conquêtes qu'ils multipliaient si facilement pour un autre. Il chercha donc l'occasion de les éloigner. Elle se présenta d'elle-même.

Les Arabes occupaient alors la Sicile. L'empereur grec voyait le moment favorable de les en chasser. Maniakès, son général, rassemblait pour cette expédition une armée nombreuse dans le midi de l'Italie. L'appui des Normands était, pour ainsi dire, devenu indispensable par l'idée que l'on avait conçue de leur courage. Gaimar fut, en conséquence, prié de permettre qu'ils passassent, de son service, à celui de l'empereur. Le prince de Salerne saisit avec

empressement ce moyen d'écartier honorablement, et sans blesser leur fierté, des hommes dont il redoutait la présence. De grandes promesses étaient faites par Maniakès ; Gaimar y joignit les siennes : trois cents chevaliers normands, commandés par les trois fils de Tancrède, vont faire cause commune avec les Grecs que plus d'une fois déjà ils ont vu fuir devant eux ¹.

La flotte franchit le détroit de Sicile ; la garnison de Messine fait une sortie vigoureuse et culbute les Grecs ; mais le bataillon normand se présente, le combat est rétabli ; la ville capitule. Maniakès poursuit ses avantages, soumet tout le pays jusqu'à Syracuse, où se trouvait l'armée arabe. Une bataille s'engage sous les murs. La victoire balança long-temps incertaine ; l'émir de Syracuse faisait un grand carnage autour de lui ; peut-être allait-il parvenir à jeter le désordre au milieu de ses adversaires, lorsque Guillaume, l'aîné des fils de Tancrède, s'affermissant sur ses étriers, piqué des deux à l'émir, arrive sur lui comme une tempête, et

¹ Gauf. Malat. Hist. Sic., ap. Mur., t. v, p. 550 et seq. — Chron. S. Monast. Cassin., ibid., t. iv, p. 385-387.

l'atteint d'un coup si violent, qu'il le renverse mort à ses pieds. Stupéfaits de la force prodigieuse du chevalier normand, les Arabes se débandèrent et s'enfuirent. L'armée victorieuse décerna au redoutable Guillaume le surnom de *Bras-de-Fer*.

Cependant, l'ennemi s'était rallié aux environs de Traina. Il avait encore soixante mille hommes à opposer au général grec. Mais, que pouvait une armée démoralisée par sa défaite, contre des troupes électrisées par des triomphes? S'il faut en croire un contemporain, les chevaliers normands donnèrent seuls contre cette multitude, la mirent en déroute et la poursuivirent à grands coups de lances et d'épées. La victoire était complète, quand les Grecs arrivèrent, et toute leur coopération, dans cette affaire, se réduisit à piller le camp des ennemis, sans même réserver aux vainqueurs une part du butin. Cette injustice se renouvela, plus criante, sous Dokéan, successeur de Maniakès dans le commandement de l'armée.

Les Normands se battaient de grand cœur; mais ils prétendaient au partage des dépouilles. Ils chargèrent donc un lombard nommé Hardouin,

à qui la langue grecque était familière, d'exposer leurs griefs à Dokéan, et de réclamer, en leur nom, l'effet des promesses du général. Celui-ci, très mal inspiré alors, non-seulement rejeta une demande fondée sur la justice, mais ordonna que celui qui s'était chargé de la faire fût frappé de verges au milieu du camp. Hardouin n'eut pas plutôt rendu compte aux Normands du résultat de sa mission, qu'ils résolurent de faire payer cher aux Grecs leur mauvaise foi et leur ingratitude. Ils couraient aux armes, lorsque l'adroit lombard leur persuada de dissimuler jusqu'à leur retour dans la péninsule. Il nourrissait déjà des projets de vengeance contre le général grec, qui l'avait forcé de lui abandonner un superbe cheval arabe, sa capture. Quelques jours se passent, dans la dissimulation, d'une part, dans une sécurité trompeuse, de l'autre. Mais enfin, les Normands décampèrent tous en secret pendant une nuit et repassèrent le détroit, après avoir culbuté un détachement envoyé à leur poursuite¹.

¹ Gauf. Malat., loc. cit., p. 551. — Thom. Fazellus, inter rer. Sicular. script., p. 385 et seq. — Chron. S. Monast. Cassin., loc.

Ils vont trouver sans délai leurs compatriotes de la colonie d'Averse, racontent leurs injures, communiquent leurs projets de vengeance. D'un autre côté, on réfléchit à la fertilité de l'Italie, à la lâcheté des Grecs, au courage des Normands. On a bien voulu, jusqu'alors, se contenter du petit territoire d'Averse et des faibles ressources qu'il présente; mais le nombre des chevaliers s'est accru, leur force a doublé; c'est la Pouille tout entière qui doit composer leur apanage; et, d'une voix unanime, il est décidé que la Pouille sera conquise.

Ce ne sont plus ces Normands à la solde de divers petits princes italiens. Ce n'est plus cette troupe d'aventuriers dérobant à l'habitant des campagnes les moyens précaires d'une pénible existence. Les voilà, guerriers irrités, entrant hardiment sur le chemin des conquêtes, défiant les armées puissantes qu'on leur oppose, tout prêts à punir les ingrats qu'ils ont secourus au moment du péril, et qui ne se sont point souvenus d'eux après la victoire. Ils ne veulent plus servir des intérêts étrangers; c'est pour eux

1040.

cit., p. 388. — Gul. Appul., loc. cit., p. 255. — Georgii Cedreni, Histor. compend., t. II, p. 755.

seuls, désormais, qu'ils prétendent combattre et triompher.

Douze chefs sont nommés; ils prennent le titre de comtes¹, jurent de tout partager également, si la fortune les favorise, et partent dans douze directions à la fois. La ville de Melfi est bientôt prise, et devient le dépôt général du butin. Venose, Ascoli, Labello, ouvrent successivement leurs portes. La cour de Constantinople s'alarme; elle rappelle de Sicile Dokéan et son armée, avec ordre d'exterminer les Normands. Les Grecs arrivent, au nombre de soixante mille, dit-on; les Normands ne comptaient que cinq cents fantassins et sept cents cavaliers. On leur fait dire qu'on a pitié de leur petit nombre, et que, s'ils veulent se retirer paisiblement, on les laissera passer sains et saufs; que, dans le cas contraire, on les attaquerait le lendemain matin. L'envoyé grec était monté sur un très beau coursier. Hugues, normand renommé pour sa force extraordinaire, s'approche de lui, et assène sur la tête du cheval un coup de poing si vigou-

¹ « Bjs sex nobiliores. » Gul. Appul., p. 255. — « XII comites.... » Chron. S. Monast. Cassin., p. 388.

reux, qu'il le renverse. Le cavalier tombe avec sa monture, demi-mort de frayeur ; mais les Normands le relèvent, lui donnent un cheval de plus grand prix, et le renvoient vers les siens avec cette réponse énergique. La bataille eut lieu le lendemain. Au lieu d'écraser un ennemi peu nombreux en donnant sur lui avec toutes leurs forces, les Grecs, conformément à leur tactique ordinaire, engagent d'abord une seule légion ; elle est détruite par les Normands. Une seconde légion se présente : elle éprouve le même sort. Le combat devient général, mais le résultat ne change pas : la déroute des Grecs est complète ¹. Une seconde bataille donna une seconde victoire aux Normands. Guillaume-Bras-de-Fer n'assistait point au commencement de cette dernière ; il était malade ², et se tenait à l'écart en observation ; mais, ayant vu les siens plier un moment et tout près de lâcher pied, il oublia son mal, revêtit son armure, se jeta comme un lion dans la mêlée, et décida la dé-

¹ Lupi Protospatæ Chron., loc. cit., p. 43. — Guil. Appul., p. 256. — Malaterra, p. 552. — Chron. S. Monast. Cassin., p. 388.

² « Guilielmus quartanæ febris typo laborabat. » Malaterra, p. 552.

faite de l'ennemi. Vainement l'empereur grec substitua un général à un autre; l'événement fut toujours le même. Un troisième combat, livré par ce nouveau chef, lui fut particulièrement fatal. Fait prisonnier par les Normands, il se vit honteusement enchaîné et dirigé sur Melfi, siège principal du nouvel état ¹.

Ce n'était pas seulement à la supériorité de leur courage et de leur expérience militaire que les Normands devaient ces prodigieux succès. Ils eurent l'adresse d'intéresser les princes du pays à leur cause, en les mettant à leur tête contre les Grecs; prévenant aussi, de cette manière, tout sujet de jalousie qui aurait pu naître parmi eux, s'ils s'étaient choisi un chef de leur nation. C'est ainsi qu'ils déférèrent le commandement, d'abord à Atenolphe, frère du prince de Bénévent; puis à Argyre, fils de ce Melo qui les avait le premier excités contre les Grecs.

Ils reçurent quelques échecs sous son commandement, mais reprirent leurs avantages

..... ad urbem

Præcedebat equum victoris ab hoste ligatus.

Guil. Appul., p. 257. — Lupi Protosp., p. 43.

après la retraite de Maniakès, qu'on leur avait opposé. Ce fut alors qu'ils résolurent de ne plus obéir qu'à un chef de leur nation. Une assemblée générale fut convoquée, et là, d'une voix unanime, le valeureux fils de Tanocrède, Guillaume-Bras-de-Fer, fut élu comte suprême des Normands. On partagea ensuite le territoire envahi. Guillaume eut Ascoli; son frère Drogon, Venose; Arnolin, Labello; Hugues, celui qui avait renversé d'un coup de poing le cheval du messager grec, Monopoli; Pierre, Trani; Gautier, Civita; Rodolphe, Cannes; Tristan, Montepiloso; Hervé, Trigento; Asclitîn, Acerenza; Raoul, Saint-Archangelo; Rainfroy, Monorbino. Le vieux Rainolfe, fondateur d'Averse, eut Siponte, le Mont-Gargano, et tout le territoire qui en dépendait. Quant à la ville de Melfi, elle devint le siège du gouvernement, et propriété commune des chefs normands, qui eurent chacun leur palais dans un quartier différent¹. 1043.

Le gouvernement militaire est despotique de sa nature; il soumet tout à la loi de l'épée. Les

¹ Chron. S. Monast. Cassin., p. 389. — Guil. Appul., p. 256.

Normands étaient donc appelés à être despotes en Italie ; ils ne manquèrent pas à leur vocation plus que personne. Les moines du Mont-Cassin 1045. l'éprouvèrent ; mais aussi , mieux que personne , ils surent réparer leurs pertes et punir leurs ennemis. Mœurs étranges de cette époque ! Des Normands envahissent les propriétés d'un couvent ; les voilà en guerre ouverte avec l'abbé ; mais ces usurpateurs sont dévots : ils se présentent aux portes du monastère dont ils s'approprient chaque jour quelque dépouille ; déposent humblement leurs armes à l'extérieur , et demandent la permission d'aller faire leur prière dans l'église. Ils entrent , mais les portes se referment subitement sur eux ; toutes les cloches du couvent sonnent le tocsin ; les vassaux de l'abbé accourent ; quinze Normands sont massacrés dans l'église , et leur chef jeté dans un cachot. Cette ruse de guerre réussit parfaitement aux moines. A la vérité , les Normands s'apprétaient à prendre leur revanche ; mais Gaimar intervint , et le couvent ne fut plus insulté¹.

¹ Chron. S. Monast. Cassin. , p. 390 et seq.

Il faut l'avouer, les Normands se firent beaucoup d'ennemis par leurs exactions. Le pays ne supportait qu'avec peine ce joug de fer qui lui était imposé. La calomnie, d'ailleurs, exagéra les récits de la vérité¹. On représenta partout les Normands comme des gens cruels, sanguinaires, d'une impiété *plus que payenne*, pour me servir de l'expression du biographe de Léon IX², égorgeant à plaisir les chrétiens, et leur faisant subir d'épouvantables tortures. On savait aussi qu'ils avaient perdu leur principal chef, Guillaume-Bras-de-Fer, et l'on trouvait ce moment favorable pour animer contre eux l'empereur d'Occident Henri II. Mais Drogon, qui avait succédé à son frère, et Rainolfe, comte d'Averse, offrirent des chevaux et de l'or au monarque, qui leur donna l'investiture de toutes leurs conquêtes³. La cour de Constantinople voulut aussi éloigner les 1051. Normands de la Pouille, par adresse toutefois,

¹ Veris commiscens, fallacia nuncia mittit.

Guil. Appul., p. 259.

² « Crudeli et inaudita rabie, et plusquam paganâ impietate, etc. » Vita S. Leonis papæ, ap. Boll. apr., t. II, p. 663.

³ Chron. S. Monast. Cassin., p. 398 et seq.

et non par force. Cet Argyre dont j'ai déjà parlé, leur proposa donc de passer au service de l'empereur d'Orient, qui les enverrait combattre les Perses. Les promesses magnifiques ne manquèrent pas à la proposition. L'empereur avait entendu dire que les Normands étaient gens fort intéressés, toujours prêts à se ranger du côté de celui qui payait le plus et le mieux. Peut-être crut-il avoir trouvé le moyen de rentrer ainsi en possession de ses provinces d'Italie; mais il ne se souvint pas que la finesse était aussi un trait saillant du caractère de ces nouveaux hôtes. Ils virent donc le piège, et n'y tombèrent pas, déclarant hautement que la Pouille était leur conquête, et qu'ils ne la rendraient qu'à la force¹. Cette ruse ayant manqué son effet, Argyre, de concert avec les Lombards, eut recours à une effroyable perfidie. Tous les Normands devaient être assassinés en même temps, par toute la Pouille : un grand nombre périt, en effet, sous le poignard, et Drogon fut la première victime. Homfroy lui succéda; réunit autour de lui ses compatriotes échappés

¹ Guil. Appulus, de Normannis, p. 259.

au massacre, et tira une vengeance terrible du meurtré de son frère ¹.

En même temps qu'on affaiblissait les Normands par le plus grand nombre d'assassinats possible, on décidait le pape Léon IX à marcher contre eux à la tête d'une armée dont la principale force consistait en un corps d'Allemands, fourni par l'empereur Henri. Bien moins nombreux, mais plus aguerris, les Normands étaient commandés par des chefs expérimentés et vaillans. Richard comte d'Averse, conduisait l'aile droite; Homfroy, général en chef, était au centre, opposé aux Allemands; Robert Guiscard, autre fils de Tancrède, récemment arrivé en Italie, guidait l'aile gauche, formant aussi la réserve, et devait se porter partout où le combat semblerait péricliter. 1053.

La multitude confuse amenée par le pape ne tint pas long-temps contre un ennemi discipliné, affamé d'ailleurs, et pour qui la victoire était une condition d'existence. Les Allemands seuls résistèrent et se firent tuer sur la place,

¹ Malaterra, apud Muratori, t. v, p. 553.

attaqués à la fois par les trois corps normands¹. Robert fut le héros de la journée. L'historien contemporain ne tarit pas sur les prouesses du chevalier pendant cette bataille; il le montre se jetant avec audace au plus épais de la mêlée; combattant indifféremment de l'une et l'autre main, ne portant que des coups mortels, renversé trois fois de cheval, et reparaissant toujours plus terrible².

Le pape se réfugia dans une ville voisine, sous les murs de laquelle les Normands parurent aussitôt. Effrayés des préparatifs de siège qui se faisaient à leurs yeux, les habitans forcèrent le malheureux Léon à sortir, le livrant brutalement à la discrétion d'un ennemi qu'ils devaient croire altéré de vengeance; mais voici les Normands, suivant leurs mœurs, qui se prosternent devant le pontife, lui demandent pardon de leur victoire, le supplient de leur accorder sa bénédiction, et l'escortent jusqu'à Bénévent

¹ Guil. Appul., p. 259 et seq. — Chron. S. Monast. Cassin., p. 402. — Malaterra, p. 553.

² Guil. Appul., p. 260.

avec les marques du plus religieux respect. Le pape bénit avec joie ceux qu'il voulait tout à l'heure exterminer, les investit au nom de saint Pierre, non-seulement de tout le territoire soumis à leur domination, mais encore de tout celui qu'ils pourraient soumettre par la suite, dans la Calabre et en Sicile ¹. De cette investiture arbitraire, accordée par Léon IX à des Normands du Cotentin, datent les prétentions des papes à la suzeraineté du royaume de Naples.

La Pouille presque tout entière se soumit 1055. alors sans difficulté à Homfroy. Restait encore la Calabre : il en abandonna la conquête à Robert. Ce fut là, probablement, qu'il mérita, ou du moins qu'il justifia le mieux son surnom de *Guiscard* ou *Ruiscard*, c'est-à-dire *le Rusé* ²; mais, il faut en convenir, ses ruses et ses prouesses, pendant cette première partie de sa vie militaire, ressemblèrent beaucoup à celles

¹ Vita S. Leonis papæ, loc. cit. — Malaterra, ut supra. — Guil. Appul., p. 261. — Chron. S. Monast. Cassin., p. 403.

² Cognomen Guiscardus erat, quia calliditatis

Non Cicero tantæ fuit, aut versutus Ulysses.

Guil. Appul., p. 260.

d'un chef de brigands. Pillages, incendies, expéditions nocturnes, excès de toute espèce, tels furent ses exploits au début. Libéral d'ailleurs, distribuant largement à ses compagnons le butin enlevé à l'ennemi, et rapace, en quelque sorte, par besoin de générosité ; les possessions de son frère n'étaient pas même à l'abri de ses fureurs. Homfroy le fit amener devant lui, et le fougueux Robert allait commettre un grand forfait¹, si Gosselin, chevalier normand attaché à Homfroy, n'eût arrêté le bras du téméraire.

Que l'on excepte ce dernier trait, que l'on veuille surtout se transporter au onzième siècle, la tactique de Robert pour soumettre la Calabre n'offre rien dont on doive beaucoup s'étonner. Hrolf avait désolé la Neustrie avant de s'y établir ; nous verrons notre fameux Guillaume se livrer, en Angleterre, à d'effroyables sévérités, et l'histoire des conquérans est, au fond, toujours la même, soit qu'ils écrasent les populations sous le poids d'armées innom-

..... Volebat

In fratrem gladio consurgere, sed Goscelinus, etc.

Guil. Appul., p. 261.

brables, soit qu'ils courent le pays à la tête d'une troupe de pillards.

La mort d'Homfroy rappela Robert dans la Pouille. Il laissait plusieurs enfans, ce qui n'empêcha pas Robert de se faire reconnaître à sa place. Il eut tort selon la justice, puisqu'il avait été chargé de faire valoir les droits de l'aîné de ses neveux; mais il fit bien selon la politique, puisqu'il donnait au pays un chef habile, valeureux, entreprenant, au lieu d'un enfant, que son extrême jeunesse frappait d'incapacité. Néanmoins, cette démarche hardie de Robert fut la cause ou le prétexte de révoltes partielles, dont il parvint à triompher.

Le plus jeune de ses frères venait d'arriver de Normandie; c'était Roger de Hauteville: charmante figure, taille élevée, formes élégantes, politesse de langage, vigueur, bravoure et prudence, il possédait, à en croire un écrivain contemporain¹, toutes les qualités qui faisaient le chevalier accompli. Robert lui confia le soin de soumettre la Calabre, et se joignit ensuite à lui pour l'accomplissement de ce dessein. La

¹ Malaterra, p. 555.

mésintelligence s'étant mise entre eux , Roger entra en campagne , ou plutôt pillà pour son propre compte , vola des chevaux pendant la nuit , et désola si bien la Pouille , que Robert , ne se sentant plus assez fort en Calabre , fut obligé de faire les avances à son puîné. La réconciliation eut lieu ; Reggio , et d'autres
1060. places encore , furent emportées. Robert fut salué duc de la Pouille , de la Calabre , même de la Sicile , quoique rentrée sous le pouvoir des Arabes depuis la retraite des Normands et des Grecs¹.

Les Normands d'Italie , comme ceux de France , prirent d'abord indifféremment , selon toute apparence , le titre de comtes ou de ducs. Robert avait été reconnu , l'année précédente , en cette dernière qualité , par le pape Nicolas , qui venait pourtant de l'excommunier , parce qu'il s'était emparé , sans y avoir fait trop d'attention , d'une ville appartenant à l'Eglise. Mais les deux parties étant intéressées à des ménagemens réciproques , l'affaire se termina , d'un côté , par l'investiture ; de l'autre , par la promesse d'un

¹ Malaterra , p. 555 et seq. — Chron. S. Monast. Cassin. , p. 426.

tribut annuel et le serment de fidélité au Saint-Siège¹.

La précaution que prenait Robert de se faire nommer duc futur de Sicile , indiquait assez ses projets sur cette île. Il en confia l'exécution à Roger , se réservant le soin de réduire quelques villes qui tenaient encore pour les Grecs , sur le continent.

C'est ici que les travaux des deux frères deviennent tout-à-fait gigantesques.

Roger se jette dans un frêle esquif , lui soixantième , et franchit hardiment le détroit que les Grecs ont fait garder par Charybde et Scylla. Il aborde en Sicile. Indignés de l'audace de cette poignée d'hommes , les habitants de Messine se précipitent hors des murs à leur rencontre. L'adroit Normand recule , les attire assez loin de la ville pour les en isoler , fait volte-face alors , les charge avec fureur , jette parmi eux le désordre et l'épouvante , les poursuit jusque sous leurs murailles , s'empare d'un bon nombre de chevaux , et repasse le détroit avec son butin.

Ce coup d'essai avait trop bien réussi pour ne pas donner suite à de plus importantes entre-

¹ Baronii Annal. eccles. , t. XI , p. 271 et seq.

prises. Une circonstance favorable les rendait aussi plus faciles. La discorde régnait entre quelques chefs sarrasins de Sicile , et l'un d'eux servait de guide à l'armée des Normands.

Après une seconde et courte apparition dans l'île , Roger s'apprête à y conduire des forces plus considérables. Une flotte ennemie croisait dans le détroit, pour les attaquer au passage. Le prudent Guiscard voulait attendre ; l'impétueux Roger ne put s'y résoudre. Il compose une troupe d'élite , met à la voile pendant une nuit obscure , et passe au milieu des Sarrasins , sans être aperçu. Le gros de l'armée était resté avec Robert , sur le littoral de Reggio. L'ennemi la voyant le lendemain , comme il l'avait vue la veille , ne conçut point de soupçon , et ce fut heureux pour Roger , dont le salut dépendait d'un succès rapide , puisqu'il s'était volontairement placé entre la mort et la victoire , en renvoyant les barques qui l'avaient amené. Il se présenta inopinément devant Messine , où il ne se trouvait point alors de garnison ¹.

¹ « Messanam oppugnatum vadit ; quam inermem inveniens , etc. »
Malaterra , p. 562.

Les Normands entrèrent sans difficulté, détruisirent les fortifications, et se mirent à piller, massacrant sans pitié les habitans assez malheureux pour se rencontrer sur leur passage. Ils avaient, cependant, intéressé la religion aux succès de leurs efforts; c'était sous ses auspices qu'ils tentaient l'entreprise¹. Égorger des hommes sans défense, c'était recourir à des moyens fort peu en harmonie avec le principe invoqué; mais alors on implorait l'assistance du ciel, et l'on courait bien vite égorger son semblable, sujet trop légitime de méditations pour la raison moderne, qui s'effraie à bon droit de n'apercevoir qu'un si court intervalle entre la prière et l'assassinat!

L'historien contemporain rapporte ici une anecdote que les annales de la vieille Rome sembleraient pouvoir revendiquer, et qui nous force, en dépit de tout esprit national, à nous ranger un moment du côté des vaincus.

Un jeune Sarrazin, d'une famille distinguée de Messine, avait une sœur renommée par sa

¹ « *Divinum invitat auxilium.* » Malaterra, p. 561.

beauté. Il fuyait avec elle la fureur des Normands. Vierge timide, inaccoutumée à la fatigue, demi-morte de frayeur, elle ralentit bientôt, malgré elle, une course qu'elle aurait dû rendre à chaque instant plus rapide. Son frère voit le danger où va la placer sa faiblesse; il la conjure, au nom de leur tendresse mutuelle, de reprendre courage et de faire un dernier effort; mais l'infortunée fugitive avait épuisé toute l'énergie qu'elle tenait de la nature. Elle tombe, privée de sentiment, dans les bras de son frère. Cependant les Normands accourent; ils vont atteindre leur proie. Le jeune Sarrasin abandonnera-t-il sa sœur en cet instant terrible? Non! les chrétiens, qui sont pour lui les infidèles, ne convertiront point à leur foi la sœur d'un noble musulman; non, la vierge de Mahomet ne charmera point la couche d'un ennemi du prophète! Il tourne ses regards sur les traits chéris de cette sœur, la seule que lui eût donnée sa mère. Il admire un moment encore cette beauté céleste, naguère objet de tant d'hommages: puis, saisi tout-à-coup d'une douleur frénétique: « je pleurerai ta mort, s'écrie-t-il, jamais ton déshonneur »; et la jeune musulmane

rendit la vie, avec des flots de sang, sous le poignard de son frère ¹.

Informé des succès de Roger, Robert Guiscard parut bientôt lui-même dans l'île, à la tête de toute son armée. Les deux frères, après quelques expéditions, et notamment une victoire remportée à Castro-Giovanni, repassèrent sur le continent au commencement de l'hiver. Roger 1061. avait un motif tout particulier pour revenir en Calabre : il y allait au-devant de la belle Judith, sa fiancée ; Judith, arrière-petite-fille de Richard I^{er}, duc de Normandie, et petite-fille de ce Robert, archevêque de Rouen, qui s'était marié comme comte d'Évreux ². Ce ne sont plus seulement, comme on le voit, les chevaliers du Cotentin qui s'établissent en Italie ; c'est l'arbre généalogique des ducs normands qui projette jusque-là ses rameaux.

Peu de temps après son mariage, Roger réclama de son frère Guiscard l'exécution du traité par lequel celui-ci lui avait promis la

¹ « Inter quos et quidam juvenis, de nobilioribus Messanæ urbis civibus sororem habens pulcherrimam, etc. » Malaterra, p. 562.

² Order. Vital., p. 465.

moitié de la Calabre¹. Robert refuse, Roger insiste ; les deux frères sont encore une fois ennemis. Ils s'attaquent, se harcèlent, s'assiegent mutuellement. Roger surprend la ville de Geracio ; Guiscard se déguise, pénètre dans la place, et concerte avec Basile, l'un des principaux citoyens, qui lui était dévoué, les mesures à prendre pour rentrer en possession de la ville. Mais il est reconnu ; le cri de trahison se fait entendre ; Basile est tué par le peuple ; sa femme elle-même, accusée d'avoir pris part au complot, meurt dans les tortures d'un affreux supplice² ; Robert est jeté en prison. Roger est informé, par la rumeur publique, de la captivité de son frère ; il paraît sous les murs de la ville, fait appeler les principaux habitans, les remercie du témoignage de fidélité qu'ils viennent de lui donner ; mais il ajoute : « c'est moi que mon frère a provoqué, c'est à moi qu'appartient la vengeance. Livrez-le moi sans délai. Point de détours ; je ne suis pas homme à m'y laisser

¹ Malaterra, p. 563.

² « Ut stipite, ab ipso anno usque ad præcordia transfixa in honestâ morte vitam terminare cogeretur. » Ibid., p. 565.

prendre. Le moindre retard serait la ruine de vos vignes , de vos oliviers , de votre ville elle-même , et quand je l'aurai emportée d'assaut , attendez-vous à toutes les fureurs d'un vainqueur irrité. » Effrayés de ces menaces , les habitans remettent leur prisonnier ; mais les deux frères courent au-devant l'un de l'autre , et s'embrassent en répandant des larmes¹. La chevalerie mériterait toutes les louanges qu'on lui a données , si elle n'offrait que des traits comme celui-ci. Touché de cette fraude généreuse employée pour sa délivrance , Robert exécuta sa promesse , et mit Roger en possession de la moitié des Calabres , avec le titre de comte.

Cependant , le chef Arabe , qui , jusqu'alors , avait utilement servi l'armée normande en Sicile , avait été attiré dans une embûche et poignardé². C'était une perte. Les Grecs , habitans de Traina , se plaignirent des logemens militaires qu'ils étaient obligés de supporter ; la présence de leurs hôtes leur faisait craindre , non sans raison peut-être , des attentats à la pudeur de leurs femmes et

¹ Malaterra , p. 566.

² Ibid. , p. 564.

de leurs filles¹ ; ils se montraient, enfin, fort mal disposés pour les Normands. L'état des choses rappelait donc Roger dans l'île. Il y revint, accompagné de sa jeune épouse qu'il établit dans Traina, et continua sa route vers Nicosi, dont il voulait former le siège. Mais les habitants de Traina, profitant de son absence, se révoltent subitement, espérant triompher sans peine de la faible garde laissée à la comtesse. Cette garde, néanmoins, se battit vigoureusement ; le comte, bientôt instruit, revient au secours de son épouse, et se jette dans la partie de la ville demeurée au pouvoir des siens. D'un autre côté, cinq mille Sarrasins se joignent aux Grecs insurgés, et voilà Roger cerné de toutes parts, sans provisions d'aucune espèce, et dans l'impossibilité de s'en procurer. La faim, la soif, toutes les misères se faisaient sentir à la fois. Le comte et la comtesse n'avaient plus pour eux deux qu'un manteau, qu'ils se cédaient réciproquement au besoin², de l'eau pour tout breuvage, point

¹ Fazello, loc. cit., p. 395. — Malaterra, p. 566.

² « Inter comitem et comitissam, non nisi unam capam habentes.... » Ibid., p. 567.

d'alimens pour réparer des forces épuisées par les privations et les veilles. Cependant, les guerriers se disent qu'ils doivent combattre sans relâche, et même attaquer, pour dissimuler leur détresse.

Un jour que Roger s'était élancé au secours de quelqu'un des siens au milieu de la mêlée, il fut reconnu, entouré, assailli par une multitude furieuse; son cheval tombe mort sous lui. Les musulmans se jettent sur le comte, le saisissent et multiplient leurs efforts pour l'entraîner. Mais Roger parvient à tirer son épée: il la promène autour de lui comme une faux¹. Les musulmans, selon l'expression du vieil analiste, tombent comme des arbres déracinés par la tempête. Roger marche sur des monceaux de cadavres; ceux que n'a point atteints son épée reculent et lui cèdent le terrain. Lui-même va se retirer; mais il ne veut pas que l'ennemi lui suppose un sentiment de crainte: il s'arrête, détache la selle de son cheval, et la rapporte avec lui.

L'intempérance des Arabes vint au secours

¹ « In modum falcis. » Malaterra, p. 567.

des Normands. L'hiver était rigoureux; ils souffraient exposés à la pluie, à la neige, aux ouragans. Persuadés que le vin rétablirait chez eux la chaleur naturelle, ils en burent avec excès. Roger les surprend pendant leur sommeil, fait main basse sur cette multitude engourdie, et rentre dans ses retranchemens avec d'abondantes provisions de toute espèce.

Ainsi dégagé, le comte ajouta de nouvelles fortifications à la ville, et court en Calabre chercher un renfort de chevaux dont il éprouvait un grand besoin. C'était le temps où les dames prenaient part aux opérations militaires. La belle comtesse eut donc le commandement en l'absence de son époux. Elle inspectait en personne les travaux de réparations, faisait régulièrement des rondes¹, s'assurait par elle-même que chacun était à son poste, adressait des exhortations aux soldats, et leur promettait des récompenses au retour de son époux.

De retour à Traina, Roger reprit aussitôt la campagne, et battit les Arabes dans plusieurs
1036. rencontres. A Cerami, surtout, l'engagement

¹ « Diatlm circuens. » Malaterra, p. 567.

fut meurtrier. Roger y tua de sa main le général ennemi, qui passait pour l'homme le plus robuste de son armée. Mais, ce qui contribua puissamment aussi au gain de la bataille, ce fut l'apparition subite, parmi les chrétiens, d'un chevalier revêtu d'une armure éclatante et monté sur un coursier blanc. A l'extrémité de sa lance, flottait un drapeau blanc chargé d'une croix rayonnante. Il sembla surgir tout-à-coup du milieu des Normands, et donna tête baissée dans le bataillon le plus épais des Arabes. Les chrétiens l'y suivirent, et la victoire fut complète¹. Aujourd'hui, nous pouvons voir, dans cette apparition, une ruse de guerre employée par Roger; mais alors tout le monde fut persuadé que c'était saint Georges en personne. Ce fut depuis cette victoire, dit-on, que Roger adopta pour devise ces paroles du psalmiste : *«Dextera Domini fecit virtutem: dextera Domini exaltavit me* ². »

Le comte fit présent au pape Alexandre II de quatre chameaux chargés de butin enlevé

¹ Malaterra, p. 568 et seq.

² Psalm. CXVII, v. 16.

aux Arabes. Le pape donna à Roger, en retour, sa bénédiction, des indulgences et un étendart béni¹.

Peu de temps après, de nouveaux renforts arrivèrent à l'armée normande en Sicile, et
1064. Robert Guiscard les conduisait en personne. Les deux frères mirent le siège devant Palerme; mais inutilement. D'un côté, la tarentule, qui répandit parmi les chrétiens une maladie non moins dangereuse dans ses effets que ridicule dans sa définition²; de l'autre, la résistance vigoureuse de la ville, obligèrent les assiégeans, après trois mois de vaines attaques, à différer l'exécution de leur projet. La présence de Robert redevint, d'ailleurs, bientôt nécessaire en Calabre. Il y passa pour soumettre définitivement la ville de Bari, qui s'était, de nouveau, déclarée pour l'empereur d'Orient. Le duc mit le siège devant
1067. cette place en 1067. Son frère Roger vint l'y rejoindre l'année suivante, après avoir taillé

¹ Fazello, loc. cit., p. 397. — Malat., p. 569.

² « Omnesque quos punxerit (tarenta) multâ veneficâ ventositate replet: in tantumque angustiantur, ut ipsam ventositatem, quæ per anum inhonestè crepitando emergit, nullo modo retinere prævaleant. » Malat., p. 570.

en pièces la garnison⁶ de Palerme, qui était sortie à sa rencontre. Il avait trouvé , parmi les dépouilles , de ces pigeons voyageurs que les Arabes nourrissaient d'un pain composé de froment et de miel , et dont ils se servaient comme de messagers au besoin. Roger donna l'essor à plusieurs de ces pigeons , après leur avoir attaché au cou la relation du combat , tracée avec le sang des ennemis. Ce fut ainsi que Palerme connut le sort de ses défenseurs.

Robert avait entrepris d'immenses travaux pour le siège de Bari. Une ligne circulaire de vaisseaux fortement attachés les uns aux autres par de grosses chaînes de fer , empêchait toute communication maritime. Du côté des terres , un cordon de cavalerie entourait l'espèce de promontoire où la ville est assise. Il faut joindre à cela toutes les machines de guerre alors en usage dans l'attaque des places fortes. Les assiégés résistèrent long-temps et bravement aux assauts de l'ennemi. Quand ils commencèrent à craindre , ils eurent recours à une tentative de meurtre sur la personne de Robert. L'assassin revint sans avoir réussi. Ils attendaient de Constantinople une flotte qui pouvait les dé-

gager du côté de la mer. Cette flotte parut, commandée par un transfuge normand, ce même Gosselin qui avait arrêté le bras de Robert prêt à frapper son frère Homfroy. Mais Roger croisait dans ces parages. Il attaque les vaisseaux grecs, coule à fond les uns, disperse les autres et fait Gosselin prisonnier. Enfin ,
1070. après trois années de résistance, Bari fut obligée d'ouvrir ses portes au duc Robert¹. Roger repassa aussitôt en Sicile, où son frère ne tarda pas à le joindre avec une armée.

Les Normands savaient qu'ils ne seraient point maîtres en Sicile, tant que Palerme, capitale de l'île, serait au pouvoir des Arabes. Ils courent investir cette place. Le port est aussitôt bloqué par une flotte ; Guiscard investit la ville au couchant, Roger au midi. Les assiégés ne se manquèrent point à eux-mêmes. Ils faisaient pleuvoir sur les assiégeans les traits et les pierres, réparaient soudain les murailles endommagées, éventaient les mines par des contremines, détruisaient pendant la nuit les ouvrages de leurs adversaires, les bravaient avec des in-

¹ Malaterra, p. 571 et seq. — Guil. Appul., p. 264 et seq.

jure, et, pour montrer combien était grande leur sécurité, ils laissaient les portes ouvertes. Un chevalier normand, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, voulut rendre mépris pour mépris. Il fond, la lance en arrêt, sur la sentinelle de garde et la tue. Mais il se trouve ainsi à l'intérieur des remparts, et les Sarrasins ont fermé la porte sur lui. Il pique des deux, alors, traverse la ville au grand galop, et sort par la porte de l'extrémité opposée.

Cependant, les Normands n'étaient pas médiocrement surpris de l'opiniâtreté qu'ils rencontraient; la multitude d'ennemis qu'ils avaient à combattre, leur donnait aussi à penser, et ils eurent besoin, plus d'une fois, des exhortations de leurs chefs. Le siège eût été beaucoup plus pénible, sans doute, si plusieurs chrétiens qui se trouvaient depuis longtemps au service des Arabes n'eussent fait savoir à Robert par quels moyens il pouvait, avec leur coopération à l'intérieur, s'emparer de la place. A la suite de plusieurs assauts meurtriers, la garnison fut donc obligée de capituler. Les Arabes déclarèrent qu'ils étaient prêts à se soumettre et à payer tribut, si le

vainqueur n'exigeait pas d'eux le sacrifice de leur croyance. Robert et Roger, chose très remarquable à une époque où l'on brûlait les hérétiques, n'hésitèrent pas à consentir, et la liberté des cultes fut proclamée à son de trompe par toute la ville. Rendons cette justice aux Normands : leurs promesses furent strictement exécutées. Les Arabes ne furent inquiétés ni dans leurs biens, ni dans leurs personnes, ni dans leur religion ¹. Le duc Robert chargea Roger de soumettre le reste de la Sicile, dont il le nomma comte, et quitta cette île où il ne devait plus revenir.

Pendant son absence, la ville de Rossano s'était révoltée ; il dut la faire rentrer dans le devoir. A son retour, le comte de Trani, déjà suspect à Robert pour avoir refusé de concourir à l'expédition de Sicile, le comte de Trani, dis-je, s'abstint de rendre au duc les hommages que tous les autres chefs du pays s'empressaient de lui offrir. Robert fut obligé de prendre les armes pour l'y contraindre, et y parvint sans

¹ Fazello, p. 398, 399. — Malaterra, p. 574.

beaucoup d'efforts ¹. Sur ces entrefaites, les habitants d'Amalphi recoururent à la protection du prince normand, contre Gisulphe leur chef, dont le joug était devenu odieux à la population. Après une courte hésitation, dont on peut suspecter la sincérité, Robert promit d'adresser des représentations à Gisulphe, dont il avait épousé la sœur, et il le fit en effet. Guiscard espérait probablement que son beau-frère rejetterait son intervention. Il ne s'était point trompé; aussi saisit-il ce prétexte assez léger, pour s'emparer d'Amalphi, de Salerne, de tout le territoire enfin composant les états de Gisulphe, qui se retira auprès du pape Grégoire VII ².

Les fils d'Homfroy, neveux de Robert, dont l'aîné, Abailard, avait été dépouillé, à cause de son bas-âge, par le duc actuel de la Pouille, étaient alors en état de porter les armes, et prirent parti contre leur oncle; ils se battirent bien, mais sans résultat heureux pour eux-mêmes. Abailard résistait encore dans le

¹ Guil. Appul., p. 266 et seq.

² Idem, p. 267. — Malaterra, p. 576 et seq.

château de San-Severino , où l'infatigable Roger l'assiégeait , quand il apprit que son frère Herman venait • d'être fait prisonnier par Robert. Il offrit alors d'échanger le château contre la personne de son frère. Guiscard accepta , déclarant seulement qu'il ne voulait rendre son captif qu'au Mont-Gargano. Sur la foi de cette réponse , Abailard livra la place , et pria son oncle d'exécuter aussi sa promesse , en prenant la route de Gargano. « Il est vrai , « dit Guiscard , que j'ai promis d'y aller ; mais « ce sera dans sept ans. »

Si ce fut pour de pareils traits que Robert reçut le nom de Guiscard , il est malheureux qu'il l'ait mérité. Abailard agit plus noblement ; honteux d'avoir été joué , il recommença les hostilités avec plus de fureur , et contraignit son oncle à l'exécution du traité. Les deux jeunes frères se retirèrent peu de temps après à Constantinople ¹.

Les événemens que je viens de rapporter , quelques démêlés avec le pape Grégoire VII , la répression de plusieurs nouveaux soulève-

¹ Malaterra , p. 577.

mens à l'intérieur de son duché, occupèrent dix années de la vie de Robert, depuis son retour de Sicile après le siège de Palerme.

1080.

Robert avait marié sa fille Hélène au prince Constantin, fils de l'empereur Michel; mais ce dernier s'était vu détrôner par Nicéphore Bottoniate, qui avait mis le malheureux Constantin dans l'impossibilité de donner des héritiers à l'empire. Cette injure faite à son gendre, l'atteinte portée à la liberté de sa fille, retenue captive par ordre de l'usurpateur, durent exciter au dernier point la colère du prince normand; mais, tout sinistre qu'il fût, cet événement ouvrait une voie à l'ambitieux Robert; il y entre sans balancer; auparavant, toutefois, il se montrera encore le rusé Guiscard. Un homme arrive tout-à-coup dans la Pouille, il se nomme Michel; c'est l'empereur détrôné qui vient implorer l'assistance du puissant Robert; il se présente au duc, et celui-ci l'accueille avec tous les honneurs réservés à un personnage impérial¹. C'était un stratagème imaginé par

¹ Annæ Comnenæ Alexiados, p. 28 et seq. — Malaterra, p. 579 et seq.

Robert¹. Le duc de Pouille conspire, à la vérité, la ruine de l'usurpateur Nicéphore; mais il veut saisir la couronne pour lui-même, et non la rendre au monarque dépossédé, moins encore à l'aventurier qui joue, par ses ordres, le rôle du souverain fugitif. Le trône de Constantinople est le but réel où tendront les efforts de Robert; l'éclat d'un diadème n'éblouit point l'heureux vainqueur des Calabres; un chevalier normand aspire à la dignité des Césars.

Pendant qu'il faisait les préparatifs de cette grande expédition, une révolution nouvelle s'était opérée à Constantinople. Alexis Comnène avait succédé à Nicéphore Bótoniate, et Robert allait avoir en face un adversaire digne de lui.

Cent cinquante vaisseaux portèrent trente mille hommes² sur les côtes d'Épire. Robert était accompagné du jeune et brave Bohémond, son fils du premier lit. La duchesse Sychel-

¹ « Et hoc quidem totum ex industria dux faciebat. » Malaterra, p. 579.

² Annæ Comnenæ Alex., p. 37.

gaite, sa seconde femme, avait aussi voulu courir sa fortune. Après quelques expéditions sur le littoral, le duc pensa qu'il devait s'emparer de Durazzo, la plus forte place du pays. Bohémond prit la route de terre, avec une partie de l'armée; Robert remonta sur sa flotte, et côtoya le rivage dans la même direction. Le voici dans le voisinage de ces monts Acrocérauniens qui avaient inspiré jadis à Horace de si tendres craintes, des frayeurs si poétiques pour son cher Virgile¹. Tout-à-coup, une tempête effroyable l'assaillit; les vents déchaînés soulèvent des montagnes d'eau. Les rames se brisent dans la main des rameurs; les mâts sont rompus; plusieurs vaisseaux disparaissent avec les hommes qui les montent; d'autres sont violemment jetés contre le rivage et s'y brisent en éclats. Le vaisseau du chef lui-même est lancé sur la rive, à demi-fracassé. Presque toutes les machines de guerre ont péri; l'eau de la mer a corrompu tous les vivres. Le désespoir s'empare des soldats; ils accusent leur général d'imprudence et d'impiété. Robert seul est impassible; son malheur ne

¹ Horace, liv. 1, ode 3.

l'émeut qu'autant qu'il retarde l'accomplissement de ses desseins, et toutes ses pensées, en ce moment cruel, sont encore des pensées de conquête et d'envahissement¹.

Je n'emprunte point ces détails à un écrivain national, intéressé au panégyrique d'un normand. Loin de là; je traduis un auteur qu'on ne saurait accuser de partialité pour Robert, Anne Comnène, fille de cet Alexis que notre duc allait combattre.

Heureusement pour les naufragés, c'était la saison des fruits. La contrée leur offrit, sous ce rapport, d'abondans et précieux secours. Sept jours après son naufrage, Robert avait rallié à Glabinitza tout ce qu'il avait de troupes disponibles; de nouveaux renforts étaient aussi arrivés; Durazzo est investi par mer et par terre.

La garde de la ville était confiée à Georges Paléologue, dont l'expérience égalait l'intrépidité. Il informe l'empereur Alexis de l'arrivée des Normands, et prépare tout pour une vigoureuse résistance. Alexis comprit qu'il n'avait rien à négliger avec un ennemi tel que Robert.

¹ Annæ Comnenæ Alexiados, p. 98, 99.

Il appelle un corps de Turcs à son secours, décide les Vénitiens à diriger une flotte contre celle de l'ennemi, et se prépare lui-même à conduire sur le théâtre des hostilités une armée formidable¹. L'habileté maritime des Vénitiens triompha de l'audace de leurs adversaires. Les premiers disposaient aussi d'une arme terrible, inconnue aux troupes de Robert, ce feu grégeois, que l'eau même ne pouvait éteindre². Maîtres de la mer, les Vénitiens interceptent les convois venant d'Italie. Isolée dans un pays ennemi, l'armée envahissante ne se procure plus de vivres qu'avec de grandes difficultés ; la ville repousse vaillamment les assauts qu'elle reçoit. Pour comble d'embarras, la peste se déclare dans les troupes de Robert et y fait d'affreux ravages³. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire abandonner l'entreprise ; l'opiniâtre fils de Tancrède va la poursuivre avec plus d'ardeur que jamais. J'ai dit opiniâtre, et je me suis trompé de mot : ce n'est pas seulement une volonté forte, une valeur obstinée qu'il faut voir ici dans Robert,

¹ Annæ Comnenæ Alexiados, p. 105, 107.

² Malaterra, p. 583.

³ Annæ Comnenæ, p. 108.

c'est une présence d'esprit incroyable , une activité de génie qui étonne.

Pour dérober ses vaisseaux à l'ennemi , il leur avait fait remonter le Glukus. Cependant , le duc n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'une flotte était indispensable pour le succès de l'expédition. Mais , quand il voulut reprendre la mer, les eaux du Glukus se trouvèrent tellement basses , qu'il était impossible de remuer les vaisseaux engagés dans une vase épaisse. Robert donne aussitôt ses ordres ; les deux rives reçoivent , sur une longue étendue , d'énormes pilotis fortement liés entre eux au moyen de chaînes d'osier ; en travers de ces pilotis sont fixés , dans toute leur longueur , des arbres coupés au raz du sol à cet effet. Le sable qu'on amoncelle derrière ce talus en remplit exactement les interstices. Cet encaissement terminé , on y amène , par un travail pénible , les eaux vagabondes du Glukus , qui se répandaient de tous côtés dans la campagne faute d'un lit creusé pour les recevoir ; et bientôt les vaisseaux de Robert , soulevés par les ondes , voguent légèrement vers la mer , sur les eaux du fleuve qu'il a fait.

Ainsi , Robert se présente plus menaçant que

jamais ; et cependant il a éprouvé un naufrage , et il a essuyé une défaite , et la faim a tourmenté son armée , et la peste a emporté une bonne partie de ses vaillans compagnons ! Alexis comprit qu'il n'avait plus de temps à perdre ; il arriva, en effet, aux environs de Durazzo , à la tête de soixante-dix mille hommes ¹ ; une grande bataille paraissait imminente. 1081.

Les deux chefs n'étaient, ni l'un ni l'autre, sans inquiétude. Alexis avait réuni un conseil de guerre. Les vieux officiers ne voulaient point en venir aux mains ; les plus jeunes l'emportèrent, et le combat fut décidé ².

De son côté, Robert s'adresse à son armée. Il déclare que l'obéissance absolue de tous à un chef unique est indispensable au succès. « Nommez donc ce chef, s'écrie-t-il, je suis prêt à lui obéir. » Guiscard s'attendait probablement à sa réélection. Elle eut lieu, en effet, avec de grandes acclamations. Il feignit un moment d'hésiter ; les instances redoublèrent ; il accepte et s'écrie : « Comtes, chevaliers, nous avons en tête un

¹ Lupi Protosp. Chron. , p. 45.

² Annæ Comnenæ Alex. , p. 112.

ennemi belliqueux, accoutumé à vaincre. Nouvellement parvenu à l'empire, il ne négligera rien pour assurer son triomphe et notre défaite. Rassemblons toutes nos forces, toute notre énergie, pour le combat qui s'apprête. Vainqueurs, nous sommes riches à jamais ; et voici par quel moyen nous remporterons la victoire : brûlons, il le faut, jusqu'aux derniers débris de nos bagages ; défonçons nos vaisseaux ; qu'ils soient submergés avec tout ce qu'ils contiennent ; que la terre où nous allons combattre soit notre patrie ou notre tombeau ¹. »

Circonstance remarquable, un corps d'étrangers se trouvait dans l'armée d'Alexis. C'était des Anglo-Saxons, qui n'avaient pu s'accoutumer au joug de fer apporté par Guillaume-le-Conquérant à leurs compatriotes ². D'un autre côté, plusieurs chevaliers normands étaient récemment arrivés à l'armée de Robert ³, de sorte que des hommes qui avaient pu se voir face à face dans la plaine d'Hastings, se retrouvaient peut-être en présence sur les côtes d'Épire.

¹ Annæ Comnenæ Alex., p. 114.

² Order. Vital., p. 508.

³ Ibid., p. 641.

Alexis comptait particulièrement sur ces Anglo-Saxons pour le gain de la bataille¹, et en effet ils donnèrent tout d'abord avec tant de résolution, qu'ils mirent en déroute les Calabrois et les Lombards. Ils se rallièrent à la voix d'une femme; c'était Sychelgaite, l'épouse de Robert, dont l'éloge n'est pas suspect, venant de la fille d'Alexis². Elle se présente aux fuyards, les gourmande, les frappe de sa lance et les ramène au combat. La lutte se prolongea quelque temps incertaine, les deux généraux donnant l'exemple de la valeur et du dévouement. Mais Robert, semblable à un chevalier ailé, dit la princesse Comnène, fond en désespéré sur les bataillons qui résistent, les met en déroute, et remporte enfin une victoire complète.

C'était sur le même terrain que César et Pompée, douze siècles auparavant, préludaient, par de sanglantes escarmouches, à la bataille décisive de Pharsale³. Il est même assez remar-

¹ Malaterra, p. 584.

² Annæ Comnenæ Alex., p. 116. — Guil. Appul., p. 273.

³ « Ita uno die sex proeliis factis, tribus ad Dyrrachium (Durrazzo), tribus ad munitiones, etc. » César, de Bello civili, lib. III, cap. 53.

quable que l'empereur Alexis ait occupé les positions de Pompée, et Robert celles de César, à peu près.

Il est impossible de dire quelles auraient été les conséquences de la bataille gagnée par le prince normand près Durazzo; cette ville avait fini par tomber en son pouvoir; toutes les chances de succès étaient de son côté; toutes les probabilités en sa faveur, et il s'en est peu fallu, sans doute, que la Normandie n'ait donné un empereur à l'Orient, au moment, pour ainsi dire, où elle donnait un roi à l'Angleterre. Mais le pape Grégoire VII, assiégé par l'empereur Henri IV¹, fit instamment prier Robert de venir à son secours. L'orage grondait trop près de la Calabre pour ne pas éveiller l'inquiétude du prince; il laisse le commandement de l'armée à son fils Bohémond, repasse en Italie, châtie plusieurs villes mutinées; appelle à son aide son frère Roger, qui, pendant son absence, avait achevé la soumission presque entière de la

1082. Sicile; marche sur Rome à la tête d'une armée nombreuse, voit fuir devant lui l'empereur

1083.

¹ Malaterra, p. 586. — Order. Vital., p. 642.

Henri, qui n'osé pas l'attendre ; pénètre de force dans la ville éternelle ; délivre le pape, bloqué dans le château Saint-Ange ; met Rome à feu et à sang, trois jours après, pour réprimer un soulèvement populaire ; prend Grégoire VII sous sa protection spéciale et l'emmène à Salerne, où ce pape mourut l'année suivante ¹. 1084.

Pendant l'absence de Robert, son fils Bohémond avait poussé la guerre avec vigueur et succès contre l'empereur Alexis. Vaincu dans plusieurs rencontres, ce prince eut recours à la ruse. Il gagna plusieurs chefs de l'armée ennemie ; et ceux-ci déclarèrent à Bohémond qu'ils prétendaient toucher sans délai les sommes qui leur étaient dues depuis quatre ans ². Bohémond se vit obligé de partir lui-même pour les états de son père, qu'il trouva dans Salerne avec le pape Grégoire VII. Il avait appris en route la trahison de plusieurs comtes. Quelques-uns même avaient passé du côté d'Alexis ³. Ces nouvelles sinistres, loin d'abattre le courage de

¹ Lupi Protosp. Chron., p. 46. — Malaterra, p. 586 et seq. — Order. Vital, p. 643.

² Annæ Comnenæ Alex., p. 143.

³ Ibid., p. 158.

Robert, ne firent que rallumer son ardeur. Une expédition formidable fut bientôt préparée; plus de cent vingt vaisseaux, chargés d'une jeunesse belliqueuse revêtue d'armures étincelantes, prennent la mer.

Ce fut encore aux Vénitiens que l'empereur grec s'adressa. Ils armèrent une nouvelle flotte, à laquelle il réunit un grand nombre de vaisseaux grecs. Deux ennemis qui se cherchent ne tardent pas à se rencontrer. Vaincu dans deux batailles, Robert triompha complètement dans la troisième, et succomba enfin sous des forces supérieures dans un quatrième et dernier engagement ¹.

Un écrivain ² parle ici d'une peste qui fit périr dix mille hommes de l'armée normande. Je crois qu'il a déplacé cet événement, rapporté par Anne Comnène à la première expédition de Robert. Quoi qu'il en soit, le duc des Calabres ne se tenait point pour vaincu, et il venait d'arriver à Céphalonie, dont il voulait s'assurer la possession, quand il fut saisi d'une
1085. inflammation d'entrailles, qui l'emporta ³.

¹ Annæ Comnenæ Alex., p. 160, 161.

² Guil. Appul., p. 267.

³ Lupi Prot., p. 46. — Guil. Appul., p. 277. — Malaterra, p. 589. — Annæ Comnenæ Alex., p. 162.

Robert, comme tous les guerriers conquérans, était l'ame de son armée. On peut dire que cette armée mourut avec lui. La terreur s'empara de ceux qui, tout à l'heure encore, inspiraient tant d'effroi¹. Ils ne songèrent plus qu'à regagner l'Italie, avec le corps de leur général, qui fut embaumé à Otrante, et inhumé à Venouse. Telle fut la fin de ce Robert Guiscard, simple chevalier normand, qui arriva en Italie avec le bourdon de pèlerin, dompta la Pouille et les Calabres, prit part aux exploits de Sicile, fit trembler et fuir deux empereurs, rétablit un pape sur son siège, triompha des lieux, des saisons et des hommes, vint mourir tout près de la patrie d'Ulysse, et chercher un tombeau dans celle d'Horace.

La lignée directe de Robert Guiscard ne devait point recueillir le fruit de ses travaux. Roger, son frère, laissa, entre autres enfans, un fils qui hérita de tous les pays conquis par son oncle et son père. Mais le titre de duc lui

Mors unius erat multorum causa pavoris :

Innumeras gentes, duce qui vivente solebant

Vincere, defuncto paucis obstare timerent.

Guil. Appul., p. 277.

parut, sans doute, peu en harmonie avec l'étendue de ses états. Il se fit couronner roi à Palerme, au mois de mai 1129¹ ; c'est le fondateur de la monarchie qui subsiste encore aujourd'hui. Dix-sept ans plus tard il arma aussi contre l'empire d'Orient ; ravagea Corinthe, Thèbes et Athènes ; fit passer en Sicile tous les fabricans de soieries qu'il trouva dans ces villes, et introduisit dans son royaume cette branche d'industrie². Guillaume I^{er}, son fils, qu'il avait associé au trône, de son vivant³, hérita de sa couronne et non de ses qualités. La splendeur de l'état dégénéra sous lui. Guillaume II, son fils, aurait probablement rendu à la Sicile son bonheur et sa gloire ; mais il mourut sans postérité, et en lui s'éteignit la ligne mâle légitime de Tancrede de Hauteville. Les Siciliens élurent après lui Tancrede, fils naturel du roi Roger⁴. Il ne régna que quatre ans. Henri VI, empereur d'Allema-

¹ Giannone, t. II, p. 137.

² « Opifices etiam, qui sericos pannos texere solent, . . . captivos deducunt. Quos Rogerius in Palermo collocans, etc. » Otto frisingensis, apud Murat., t. VI, p. 668.

³ Hugonis Falcandi hist., loc. cit., p. 642.

⁴ Fazello, loc. cit., p. 409, 433.

gne, qui avait épousé Constance, fille de Roger¹, fit valoir les droits de sa femme, en qualité d'héritière directe et légitime, et s'empara du royaume des Deux-Sicules, en 1194².

La souveraineté fondée par les Normands passa ainsi dans la maison de Souabe, et y demeura jusqu'au moment où les papes imaginèrent de prononcer la déchéance de cette famille, et de donner ses états à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. 1268.

On sait par quels moyens infâmes et cruels le prince français établit et consolida sa domination³; mais les malheurs de Conradin, les crimes de Charles d'Anjou ne sont pas de mon sujet, et la Normandie n'a plus rien de commun avec le royaume de Naples.

La vie de Bohémond, fils de Robert Guiscard; celle de Tancred, cousin de Bohémond, n'appartiennent pas non plus à l'histoire de Normandie. Elles sont du domaine des Croisades. Je ne montrerai donc pas ces deux héros dis-

¹ Fazello, p. 162, 409, 434.

² Giannone, t. II, p. 322.

³ Ibid., ibid., lib. 19, passim.

persant des armées, escaladant des villes, fondant des principautés, multipliant partout les prodiges de valeur et d'audace. Cependant, n'oublions pas que notre Tancrede est celui du Tasse, et que la Normandie a fourni au chantre de Sorrente le plus noble de ses chevaliers, le plus brillant de ses héros.

GUILLAUME II ,

DIT LE CONQUÉRANT ,

Septième Duc de Normandie.

Malheur au pays dont le roi est un enfant !
C'est l'histoire de la Normandie pendant les 1035.
premières années de Guillaume. A la mort de
Robert-le-Magnifique , son fils n'était âgé que
de huit ans. On se souvient qu'il avait été confié
à la protection de Henri, roi de France, à la
cour duquel il se trouvait au moment de la
mort de son père. La Normandie , dans ces
circonstances, était réputée fisc royal ¹. L'oc-

¹ Robertus de Monte; Histor. de France, t. XI, p. 166.

casion parut favorable à plusieurs seigneurs normands, pour secouer toute espèce de dépendance, et surtout pour satisfaire leurs inimitiés personnelles. Ils se fortifièrent sur leurs domaines, élevèrent des retranchemens, construisirent de nouveaux châteaux, s'élançant de ces repaires pour piller, ravager par le fer et par le feu la terre de leur ennemi ¹. Il coula beaucoup de sang dans ces démêlés individuels. Les deux adversaires périssaient quelquefois dans la lutte; quelquefois, aussi, le gueta-pens, l'assassinat, les moyens les plus odieux, semblaient devenus légitimes, pourvu que le succès couronnât l'entreprise. C'est ainsi que Gilbert, comte d'Eu, tuteur de Guillaume, fut poignardé à l'instigation de Raoul de Gacé, fils de l'évêque Robert. Le gouverneur du jeune prince eut le même sort. C'était Theroulde, qui jeta, à sept lieues de Rouen, les fondemens d'un bourg encore aujourd'hui connu sous son nom. Les officiers de la maison de Guillaume paraissaient être l'objet d'une haine particulière. Osbern, son intendant, fut égorgé, la nuit, au Vaudreuil,

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 1.— Chron. Fontanellense; Histor. de France, t. XI, p. 17.

dans la chambre même du jeune duc endormi. Ce coup hardi fut porté par Guillaume, fils de Roger de Montgomeri, alors exilé à Paris. Ses cinq fils étaient restés en Normandie, et le trait que je viens de rapporter dit assez quelle y était leur conduite. L'assassin d'Osbern, d'ailleurs, ne tarda pas à recevoir le châtiment de son crime ; mais il le reçut illégalement, c'est-à-dire, que les amis de la victime surprirent à leur tour le meurtrier pendant son sommeil, et l'égorèrent, sans autre forme de procès, avec ses complices¹.

Parmi tous ceux qui méconnaissent ouvertement l'autorité du jeune Guillaume, il faut distinguer Roger de Toëni, son parent éloigné, porte-enseigne général de Normandie. Dès l'année 1018, Roger de Toëni était parti pour l'Espagne, où il se battit vaillamment contre les Sarrasins. On lui attribue même un stratagème fort singulier, mais horrible. Dès les premiers jours, il fit couper par morceaux plusieurs de ses prisonniers, et jeter ces tronçons dans de grandes chaudières, qu'on mit sur le feu. Les chairs étant cuites, il les

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 2. — Order. Vital., p. 56.

faisait manger à d'autres Sarrasins. Tout ce qui n'était pas consommé par eux était réservé, disait-on, pour sa propre table. L'ennemi demeura persuadé qu'il avait affaire à des antropophages, et n'osa plus résister ¹. De retour en son pays, après la mort de Robert, Roger refusa de reconnaître Guillaume pour souverain, disant qu'un bâtard n'était pas fait pour lui commander. Il se mit donc en état de révolte déclarée, attaqua tous ceux qui ne partageaient point ses opinions, et particulièrement Homfroy des Vieux (ou des Vaux), fils de Theroulde. Mais Homfroy lui opposa Roger de Beaumont, son fils, qui tua Roger de Toëni dans une rencontre ². Dans la suite, Henri, l'un des fils de ce Roger de Beaumont, accompagna Guillaume à la conquête de l'Angleterre, et obtint du vainqueur le comté de Warwick ³.

Alain, duc de Bretagne, avait été nommé régent de Normandie par Robert, avant son départ. Vainement il voulut mettre un terme

¹ Ademari Caban. Chron. ; Histor. de France, t. x, p. 156.

² Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 3.

³ Ibid., ~~ibid.~~, cap. 4.

aux maux qui désolaient la province confiée à ses soins, et attaqua plusieurs fois les rebelles. Lui-même, soit que ses intentions aient été calomniées, soit qu'on lui attribuât avec quelque fondement des motifs plus ambitieux que désintéressés dans la guerre qu'il faisait aux ennemis de Guillaume, lui-même mourut empoisonné. 1040.

Veut-on se faire une juste idée des mœurs chevaleresques de cette époque? Qu'on se rappelle d'abord cette famille Talvas dont j'ai déjà eu occasion de parler. Son chef, après avoir été obligé, par le feu duc, de se présenter à lui une selle sur le dos, était mort de chagrin. De ses quatre fils chevaliers, l'aîné avait été tué par le peuple; le second était mort percé de part en part d'un coup de lance; le troisième avait eu la tête fracassée à coups de hache dans sa prison. Restait Guillaume Talvas, le dernier, mais non le moins turbulent, peut-être le plus cruel de tous. La mort de ses trois frères le mettait en possession des propriétés de la famille, et en état de s'abandonner à tous les excès avec plus de garantie d'impunité. Sa femme Hildeburge désapprouvait sa conduite; il

la fit étrangler un matin qu'elle allait à l'église. Il se marie de nouveau, et invite à ses noces Guillaume de Giroie, brave chevalier, qui accepte et se rend au château d'Alençon, malgré l'avis secret qu'il avait reçu de n'y point aller. Mais au milieu de la joie des festins, Talvas fait saisir son convive, donne des ordres à quelques satellites, et part pour la chasse. Pendant son absence, le malheureux chevalier a les yeux crevés, le nez coupé, aussi-bien que les oreilles¹. L'histoire ne donne pas d'autre motif à cet acte d'atrocité qu'un sentiment de jalousie chez Talvas². Il eut, au reste, un fils digne de lui, nommé Arnould. Ce fils organisa une ligue contre son père, le chassa de ses domaines, et le força de traîner misérablement ses jours en exil. Arnould lui-même finit par être étranglé dans son lit³.

D'autres chevaliers, que l'écrivain contemporain nomme Richard, Robert et Avesgot, tous trois fils de Guillaume de Sorreng, parcouraient

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 10.

² Ibid., ibid., cap. 11.

³ Ibid., ibid., cap. 12.

les environs de Seez à la tête d'une troupe de vagabonds , s'établissaient militairement dans les églises , se retranchaient dans les monastères, y soutenaient des sièges, et ne se retiraient que devant l'incendie des bâtimens assiégés. Ces trois chevaliers finirent comme les fils de Guillaume Talvas. Poursuivis par ceux dont ils ravageaient les domaines, traqués par les paysans, qu'ils battaient et mettaient à rançon, ils périrent obscurément, et, comme le dit le vieil annaliste, sans confession ¹.

De tout cela, il résulte qu'en Normandie, pendant la minorité de Guillaume, il y avait mépris de la loi, oppression des personnes, pillage des propriétés, exercice violent du droit naturel, absence de tout pouvoir régulier. C'était, depuis long-temps, la maladie de toute la France. Le clergé, disons-le ici à sa louange éternelle, le clergé comprit qu'il pouvait trouver, dans son influence, le remède que la puissance temporelle était incapable d'administrer. Un évêque alla même jusqu'à supposer qu'il avait reçu de

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 14.

Dieu, à cet égard, des ordres particuliers, dans une lettre tombée du ciel à son adresse¹. Ne blâmons pas cette pieuse supercherie; félicitons-en l'auteur, au contraire, qui sut tirer, des idées superstitieuses de l'époque, un secours si nécessaires à l'humanité. Le clergé proclama donc la *paix de Dieu*. Des conciles furent tenus dans tous les évêchés; on y appela les seigneurs de la contrée; le peuple même y fut admis. Fatiguée des brigandages, des incendies et des meurtres, la population presque tout entière se montrait disposée à seconder les évêques, ou plutôt à leur obéir aveuglément. Des registres furent ouverts, on classa par chapitres les actes licites et les actes défendus. La paix générale fut surtout l'objet des délibérations. On décida que tout individu, quelle que fût sa condition, devait pouvoir voyager sans armes, et par conséquent sans crainte; que quiconque envahirait la propriété d'autrui subirait une peine pécuniaire ou corporelle; que les églises devaient être un asile sacré, excepté pour l'homme qui aurait violé la *paix de Dieu*. Celui-là pouvait être saisi, même

¹ Balderici Chron.; Histor. de France, t. XI, p. 122.

au pied de l'autel ; enfin , les ecclésiastiques , les religieux des deux sexes mettaient virtuellement , et par le seul fait de leur présence , à l'abri de toute vexation les individus qui voyageraient avec eux ¹.

L'excommunication attendait quiconque violerait cette loi nouvelle , et la cérémonie qui accompagnait la menace avait quelque chose d'imposant et de solennel. Le diacre qui avait lu l'évangile , montait sur une estrade placée devant l'autel , et prononçait à haute voix , devant le peuple assemblé , la formule d'anathème : « Nous excommunions tous les chevaliers
« de cet évêché , qui ne veulent pas ou cesseront
« de vouloir observer la paix et la justice , conformément aux ordres de leur évêque. Malédiction
« sur eux et sur leurs complices ! malédiction
« sur leurs aïnes ! malédiction sur leurs chevaux ! Ils rejoindront le fratricide Caïn , le
« traître Judas , Dathan et Abiron , qui furent
« précipités vivans dans les flammes éternelles.
« Et , de même que ces flambeaux s'éteignent à
« vos yeux , que leur joie s'éteigne à la vue des

¹ Glabri Rodulphi Hist. ; Histor. de France , t. x , p. 49.

« saints anges, si, avant leur mort, ils ne viennent à satisfaction ou à pénitence, selon le jugement de leur évêque. » Cette formule prononcée, tous les évêques, tous les prêtres qui tenaient des cierges allumés, les tournaient contre terre et les éteignaient, tandis que le peuple épouvanté, répétait en chœur : « *Que Dieu éteigne ainsi la joie de ceux qui refusent d'observer la paix et la justice* ¹. »

D'abord, cette mesure produisit peu d'effet : apparemment elle exigeait trop tout d'un coup d'une génération déshabituée du frein de la morale ; étrangère depuis long-temps aux idées du juste et de l'injuste ; accoutumée, au contraire, aux excès de tous les genres. *La paix de Dieu* fut donc violée par la plus grande partie de ceux-là même qui avaient juré de l'observer. D'autres pays y avaient mis plus de franchise, en refusant d'y souscrire, et la Normandie fut de ce nombre. On y continua donc à se battre, à tuer, à piller.

1042. Cinq ans après, une peste se manifesta dans la province ; cette circonstance fut habilement saisie : on fit entendre aux Normands que c'était

¹ Labbei et Cossarti Concil., t. IX, col. 891.

une juste punition de leur désobéissance ; ils le crurent, et se montrèrent disposés à se corriger ¹. De son côté, le clergé sentit qu'il ne devait pas chercher à guérir la plaie tout d'abord, et fit des concessions à l'esprit farouche de cette époque. Ce ne fut plus la *paix de Dieu*, mais seulement la *trêve de Dieu*. Le concile tenu à Caen, en 1042, contient les réglemens particuliers concernant notre province. La trêve commençait le mercredi soir, au coucher du soleil, et finissait le lundi à son lever. Pendant les quatre jours et les cinq nuits compris dans l'intervalle, toute agression était défendue. Il ne fallait, ni blesser, ni tuer, ni piller, ni brûler; mais, à partir du lundi au lever du soleil jusqu'au mercredi à son coucher, c'est-à-dire pendant trois jours et deux nuits, toutes les violences redevenaient licites, tous les crimes pouvaient se renouveler; c'était, en quelque sorte, la légalité dans ce qui blessait toutes les lois. Trente années d'exil, l'excommunication, la privation

¹ Glab. Rodulp. ; Histor. de France, t. x, p. 59 et seq. — Chron. Virdun. ; ibid., t. xi, p. 145. — Monitum in constitutiones pacis et treugæ domini ; ibid., p. 509.

de sépulture attendaient les coupables et leurs complices, selon la gravité de l'infraction. Les marchands, les voyageurs, devaient jouir de la trêve ; la terre, les bestiaux, la propriété de toute nature en recevait également le bienfait. Pendant sa durée , les soldats du prince ne pouvaient exiger du paysan que ce qui était nécessaire aux besoins de la vie , pour eux et pour leurs chevaux. Un seul homme demeurait au-dessus de la loi , c'était le duc. Il semblerait, et Guillaume était cependant bien jeune encore (quinze ans, en 1042) ; il semblerait, dis-je , que le clergé devinait dans ce prince le souverain devant qui devait s'arrêter la volonté du plus exigeant de tous les papes, de Grégoire VII. La trêve était ordonnée pour tous les jours, depuis le commencement de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie ; depuis le commencement du carême jusqu'à l'octave de Pâques, et depuis les Rogations jusqu'à l'octave de la Pentecôte. Tous les dimanches, les prêtres prononçaient des bénédictions pour ceux qui avaient fidèlement observé la trêve, des malédictions contre les autres. Si un homme affirmait n'avoir enfreint la loi que par ignorance, il était admis à

l'épreuve du fer chaud, c'est-à-dire qu'on lui présentait un fer brûlant : il le prenait en présence de tout le monde, et le portait l'espace de neuf pieds. La main était ensuite entourée d'une enveloppe que l'on scellait. Trois nuits après on découvrait la main. Saine, l'homme était déclaré innocent ; entamée, il était réputé coupable ¹. Le clergé lui-même, comme on voit, n'était pas étranger aux superstitions du temps, et les autorisait par son exemple. La *trêve de Dieu*, toutefois, n'en fut pas moins un bienfait immense rendu à l'humanité. Elle prévenait beaucoup de crimes, rendait libre et facile le seul genre de commerce que l'on connût alors, le colportage ; ramena peu à peu ces populations guerroyantes à des mœurs plus douces, et devint, pour ainsi dire, le signal du retour à la civilisation. Disons, néanmoins, que l'esprit fier et belliqueux des Normands se soumit avec peine à la loi nouvelle. Nous verrons même, Richard Cœur-de-Lion réclamer, pour ses barons de Normandie, le droit de s'attaquer sans le consentement préalable du souverain, ce que ne

¹ Bessin, *Concilia Rothom.*, p. 39 et seq.

voulait pas Philippe-Auguste, mieux avisé que Richard.

Cependant, Guillaume croissait en âge, en forces, en expérience. Il avait provoqué, selon toute apparence, le concile qui établissait la *trêve de Dieu* en Normandie. D'autres réglemens donnaient encore de nouveaux gages à la sûreté publique. Quelques actes de vigueur, notamment envers Toustain Goz, vicomte d'Exmes, qu'il chassa de Falaise ¹, commençaient aussi à faire connaître ce jeune homme de vingt ans, que les contemporains nous représentent déjà comme le plus redoutable chevalier de toute la Gaule. C'était, à les entendre, un spectacle à la fois agréable et terrible que de le voir maîtrisant son coursier, brillant par son épée, éclatant par son bouclier, menaçant par son casque et ses javelots ².

Il semblait donc que la paix allait naître et se consolider en Normandie, lorsque Guy, second fils de Regnauld de Bourgogne et d'Adèle, fille de Richard II, par conséquent cousin

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 6.

² Willelm. Pictavensis, ap. Duchesne, p. 179.

de Guillaume, éleva des prétentions au duché de Normandie, ou, du moins, à de grands apanages dans la province. Guy avait passé ses premières années auprès de Guillaume, et dans son intimité, en qualité de varlet. Le duc, après l'avoir armé chevalier, lui avait donné, comme gages de son amitié, les châteaux de Briosne et de Vernon. Redoutant sans doute la domination d'un jeune homme qui annonçait évidemment une volonté forte, inflexible, tyrannique, et toute l'énergie nécessaire pour la faire prévaloir, plusieurs seigneurs normands s'associèrent à la révolte de Guy. C'était Nigel, comte du Cotentin; Regnauld, comte du Bessin; Grimout du Plessis, Raoul de Briquessart, Hamon de Thorigny, l'évêque de Bayeux, d'autres encore, et surtout, comme on voit, seigneurs de Basse-Normandie¹. Personne, dans les pays de Coutances et de Bayeux, ne reconnaissait plus l'autorité de Guillaume. Trop faible, avec ce qui lui restait de partisans, pour résister à cette coalition, le duc fit demander du secours au roi de France. Son oncle Mauger, évêque de

¹ Chron. ms. de Norm. ; Histor. de France, t. XI, p. 331, 333.

Rouen après Robert, s'acquitta de cette mission avec succès ¹. Henri parut à la tête de trois mille hommes d'armes, sur les frontières de Normandie, et se réunit à Guillaume, qui l'y attendait avec une armée formée des troupes du pays d'Avranches, de celui de Lisieux, de la Vallée d'Auge, d'Évreux, du Roumois, du Vexin, de Rouen et du pays de Caux. Les insurgés se trouvaient en force, au Val-des-Dunes, à trois lieues de Caen. Henri et Guillaume s'avancèrent à leur rencontre et leur présentèrent la bataille. Henri et les Français prirent position près d'Argences, sur la petite rivière de Laison; Guillaume et les Normands, sur la rivière de Muancé. Les premiers formaient la gauche, les seconds la droite de l'armée. Les Français crient *Mont-joie!* les Normands, *Dexaie!* Nigel et ses Cotentinois, qui se trouvaient opposés au roi de France, répondent au défi par le cri de *Saint-Sauveur-au-Vicomte*; Regnaud et les chevaliers du Bessin, qui avaient affaire à Guillaume, par celui *Saint-Sever, Saint-*

¹ Orderic Vital, p. 372, dit que le duc en personne alla trouver le roi à Poissy.

Sever! Et voilà toutes les lances en arrêt, tous les chevaux lancés, tous les combattans aux prises ¹. De part et d'autre, disent les chroniques, il y eut de beaux faits d'armes; le combat dura long-temps sans qu'aucun des deux partis reculât. Le roi de France fut atteint d'un coup de lance, désarçonné, renversé et foulé aux pieds des chevaux. Il se releva pourtant sans blessure, et rentra vaillamment dans la mêlée. Hamon de Thorigny, soupçonné d'avoir porté le coup, fut tué par un français de la maison du roi, et comme Henri avait eu à combattre les Cotentinois, on répéta long-temps encore après, dans le pays, ce refrain :

De Costentin iessi la lance

Ki abati le Rei de France ².

Guillaume, en cette rencontre, donna des preuves de cette valeur désespérée qui distingua tous les ducs normands, sauf le dernier. On

¹ Ex Hist. Franc. fragmento; Histor. de France, t. XI, p. 161. — Chron. de Norm. manusc. ; ibid., p. 333 et suiv. — Chron. de Saint-Denis ; ibid., p. 403. — Willelm. Pict., p. 179 et seq. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 17. — Order. Vital., p. 372. — Robert Wace, t. II, p. 18 et suiv.

² Robert Wace, t. II, p. 36.

le vit constamment au plus épais de la mêlée, cherchant surtout Regnault, vicomte du Bessin, son antagoniste, comme Néel était celui de Henri. Il l'aperçut enfin, mit sa lance en arrêt, s'affermir sur les étriers et arrivait sur lui comme le tonnerre, lorsqu'un écuyer du vicomte se mit entre deux; la lance de Guillaume atteignit l'homme au-dessous du menton et lui traversa le cou. Il tomba mort aux pieds de son seigneur, à qui probablement il venait de sauver la vie¹. Mais l'effroi s'empara de Regnault; il ne combattait plus que pour se défendre, et voyait les siens tomber autour de lui sous l'épée de Guillaume. Il prend la fuite enfin. Néel essaie vainement de tenir tête avec les Cotentinois; la défaite de son allié détermine la sienne. Ce fut alors une déroute générale, les vainqueurs poursuivant pêle-mêle les vaincus et continuant le carnage sans combat. Les fuyards se jetèrent dans la rivière d'Orne, pour échapper au fer de l'ennemi; mais il s'en noya un grand nombre, et la victoire de Guillaume n'en fut que plus complète.

¹ Chron. manusc. de Norm.; Histor. de France, t. XI, p. 335.

Quelques momens avant la bataille, Henri avait demandé avec inquiétude à Guillaume, quelle était une superbe troupe de cent quarante chevaliers, placée de manière à ce qu'on ne pût dire auquel des deux partis elle appartenait. « C'est la bannière de Raoul Tesson ; lui répondit le duc, et je ne sache pas qu'il ait aucun grief contre moi. » Véritablement, Raoul Tesson, l'un des plus puissans seigneurs de Normandie, s'était laissé séduire par les promesses de Nigel et de Regnault ; il avait juré, à Bayeux, que Guillaume serait le premier qu'il frapperait le jour du combat. Mais les vassaux de Raoul lui représentèrent que Guillaume était son seigneur naturel, qu'il lui devait l'hommage, et que, s'il se déclarait son ennemi, il pourrait bien perdre ses fiefs. Cette observation décida Raoul : il piqua des deux vers Guillaume, tira son gant lorsqu'il fut près de lui, et l'en frappa légèrement sur l'épaule. « J'ai juré de vous frapper, ajouta-t-il en riant, je m'acquitte de ma promesse, et maintenant ne craignez plus rien de moi. — Grand-merci, Raoul, répartit le duc, et pensez à bien faire, je vous prie. » Ainsi dégagé de son serment, le chevalier attendit que les

deux armées fussent aux prises ; peut-être même serait-on fondé à croire qu'il attendit assez pour voir de quel côté tournait la fortune ; quoi qu'il en soit, il contribua au gain de la journée en tombant sur ceux qui avaient le droit de compter sur son appui ¹.

Cette seule bataille ruina les projets des insurgés. Plusieurs périrent dans le combat ; quelques-uns eurent la tête tranchée par ordre de Guillaume ². Les autres, à l'exception de Néel, qui se réfugia en Bretagne, firent leur soumission, et Guillaume les mit hors d'état de recommencer, en détruisant tous les châteaux forts élevés par eux précédemment ³. Cette mesure, en même temps qu'elle donnait au duc une supériorité de force immense, eut encore cet heureux résultat, que la tranquillité fut rétablie dans les campagnes, par cela seul que les seigneurs étaient réduits à vivre en paix les uns avec les autres. La ville de Rouen, elle-même, qui s'était montrée disposée à secouer le joug,

¹ Robert Wace, t. II, p. 30-32.

² « Quosdam corpore minuit. » Robert. de Monte ; Histor. de France, t. XI, p. 167.

³ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 17. — Willelm. Pict., p. 180.

se soumit comme tout le reste. Quant à Guy de Bourgogne, il avait fui l'un des premiers, et s'était retiré en toute hâte dans le château de Brionne, qu'il tenait de la libéralité de Guillaume. Le duc vint l'y assiéger sans délai. Il fallut élever rempart contre rempart, forteresse contre forteresse, car cette citadelle, construite sur un nouveau plan, était entourée de tous côtés par la rivière de Risle, qui n'offrait point de gué. Le siège, ou plutôt le blocus, dura donc longtemps, trois ans, s'il faut en croire Orderic Vital¹; ce ne fut même que la famine qui força les assiégés à se rendre. Guy retourna en Bourgogne, auprès de son frère aîné, comte de la province, qu'il voulut aussi détrôner, mais en vain. Après dix ans de guerre, il fut encore battu, mis en fuite, et l'on ignore comment il finit².

Le roi de France ne tarda pas à recevoir le prix du service qu'il venait de rendre au duc de Normandie. Provoqué par Geoffroy Martel, comte d'Anjou, il pria Guillaume de l'aider à

¹ Ap. Duchesne, p. 687.

² Willelm. Malmesb., lib. 3; Histor. de France, t. XI, p. 178.

soumettre son ennemi. Guillaume se mit aussitôt en campagne, et renouvela, en Anjou, les traits de bravoure qu'il avait multipliés à la journée du Val-des-Dunes. Le roi de France ne vit pas sans jalousie un vassal assez puissant pour mettre sur pied une armée plus nombreuse que la sienne même. Tout en profitant des conseils et de la valeur de Guillaume, il conçut de vives inquiétudes en voyant cet homme se faire un jeu du péril, le braver, le chercher, en sortir toujours victorieux¹, inspirant déjà ces idées de respect, ces sentimens de terreur qu'il devait imprimer si profondément dans l'esprit de tous ceux qui l'approcheraient. Henri voulut, par la suite, comprimer cet essor de puissance que prenait Guillaume; il n'était plus temps; le pouvoir du Bâtard était déjà trop affermi. Vainement cria-t-on à l'illégitimité de sa naissance; en supposant de bonne foi ceux qui faisaient valoir ce motif, il en résulterait tout au plus ce fait, que les mœurs françaises avaient pénétré dans la province assez pour réformer les idées des Normands sur ce point; mais, encore une fois,

¹ Willelm. Pict., p. 180 et seq.

il était trop tard ; la force avait tout régularisé en faveur de Guillaume.

Du reste, il faut ici laver le roi de France d'un reproche que plusieurs historiens lui ont adressé. Henri, à les entendre, aurait profité des désordres qui affligèrent la Normandie pendant les premières années du règne de Guillaume, pour se faire livrer, par cet enfant, le château de Tilliers, bâti par Richard II sur les limites du pays Chartrain. Henri aurait fait raser cette forteresse, puis en aurait ordonné la reconstruction au mépris de ses sermens ; il aurait ensuite conduit ses troupes dans la basse province, et brûlé le bourg d'Argentan. L'accusation serait grave. Henri, comme nous l'avons vu, devait le trône aux puissans efforts de Robert-le-Magnifique, père de Guillaume ; il se serait donc montré coupable d'une odieuse ingratitude, en dévastant, sans provocation, les domaines du fils de Robert, de cet orphelin dont il avait accepté la tutelle. Il n'en est pas ainsi, heureusement pour la mémoire du roi de France, et toute l'erreur vient d'un déplacement de faits dans l'ouvrage de Guillaume de Jumièges. D'abord, personne jusqu'ici, que je

sache , n'a essayé de donner une date à cette première invasion de Henri ; ou si quelqu'un l'a essayé , je ne sache pas que personne y soit parvenu. Si le roi de France voulait détrôner son pupille , il devait le garder prisonnier , puisqu'il était maître de sa personne. Au contraire , il le renvoie en Normandie , où le jeune homme aurait dû nécessairement se former un parti. S'il voulait le déposséder , il fallait surtout , et l'occasion était admirable , le laisser seul aux prises avec Nigel et Regnault , les chefs de l'insurrection étouffée au Val-des-Dunes. Au contraire encore , Henri , qui venait d'armer Guillaume chevalier^r , vient à son secours , à la tête de trois mille hommes d'armes , ce qui suppose au moins douze mille hommes , se bat vaillamment pour le duc , s'expose même à perdre la vie , contribue puissamment au gain de la bataille , affermit le prince normand dans sa domination , et acquitte loyalement , enfin , auprès du fils , le service qu'il avait reçu du père.

La vraisemblance , la raison , et aussi , je le

^r Willelm. Malmesb. , lib. 3. — Alberici Trium Fontium Chron. ; Histor. de France , t. XI , p. 351.

crois, la vérité, veulent donc que nous rejetions ces manifestations hostiles de Henri contre Guillaume, après le dernier événement que je viens de rapporter, c'est-à-dire la guerre du roi de France et du comte d'Anjou. Alors, seulement, Henri put concevoir et conçut en effet des inquiétudes¹; alors, seulement, il comprit que l'ascendant de son vassal pouvait devenir plus puissant que le sien, chercha les moyens de le comprimer, et se jeta en ennemi à travers la fortune de Guillaume; mais alors, il faut aussi le dire, le roi de France ne devait plus rien au duc de Normandie : il était politiquement quitte envers lui.

Geoffroy Martel ne pardonnait pas à Guillaume d'avoir prêté sa coopération à Henri. 1048. Il entra sur le territoire normand, s'empara d'Alençon, puis de Domfront, deux châteaux forts construits, selon toute apparence, par Richard I^{er}. Geoffroy Martel était l'un des guerriers les plus redoutables de son temps. Il amenait avec lui, contre Guillaume, les cheva-

¹ « Cernebant Francigenæ quod invidia non cerni vellet, etc. » Willelm. Pict., p. 180.

liers d'Anjou, de Touraine, de Poitou, de Bordeaux. L'entreprise paraissait combinée sur un plan très vaste, et aurait pu, dans un autre temps, avoir de funestes résultats; mais la partie était au moins égale, devant être jouée par Guillaume. Il courut d'abord investir Domfront et Alençon. En arrivant à ce dernier château, il trouva une redoute avancée occupée par un petit nombre d'hommes qui eurent le malheur de le railler sur sa naissance et l'humble profession des parens de sa mère. La colère de Guillaume fut terrible. « Par la splendeur de Dieu ! s'écria-t-il, si je les prends, ils paieront cher cette parole ! » Il attaque aussitôt la redoute, l'emporte, la brûle, se fait amener les trente-deux hommes qui la gardaient, et qui l'avaient insulté. Là, à la vue des habitans d'Alençon accourus sur les remparts, il ordonne que l'on coupe les pieds et les mains de ces malheureux, et fait jeter ces membres sanglans par-dessus les murs de la ville : vengeance effroyable, premier trait de cruauté qui devait être suivi de tant d'autres ! Ceux qui défendaient Alençon comprirent qu'il valait mieux céder à Guillaume que de lui tenir tête; ils se rendirent. Ceux

de Domfront se hâtèrent de les imiter¹. Les matériaux des ouvrages de siège élevés devant ce dernier château furent transportés à Ambrières, sur la frontière du Maine, où le duc fit construire une forteresse².

De ce moment, la supériorité de Guillaume sur tout ce qui l'environne n'est plus en doute. La Normandie, dont les querelles intestines avaient compromis jusqu'à l'existence comme état séparé, la Normandie, qu'un mot prononcé à propos par le roi de France pouvait faire passer sous la domination capétienne, se relève déjà plus forte, plus puissante qu'elle ne l'a jamais été. L'orgueilleux comte d'Anjou, Geoffroy Martel, le confessa tacitement en cette dernière occasion. Il arrivait au secours d'Alençon avec son armée; Guillaume en ayant été informé, laissa la conduite du siège à quelques officiers dont il était sûr, et marcha vivement à la rencontre de Geoffroy. Il avait fait prendre les

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 18. — Robert Wace, t. II, p. 46 et suiv.

² Willelm. Gemet., ut sup. — Chron. manusc. de Norm.; Histor. de France, t. XI, p. 337. — Guillaume de Poitiers place l'érection du château d'Ambrières quelques années plus tard.

devans à deux jeunes chevaliers , Roger de Montgomery et Guillaume , fils d'Osberne , avec ordre d'aller demander à Geoffroy lui-même quels étaient ses desseins. Celui-ci leur fit savoir qu'il irait, le lendemain , à la pointe du jour , éveiller Guillaume à Domfront ; il leur désigna le cheval qu'il monterait pendant le combat , son bouclier , toute son armure. Les deux normands lui répondirent qu'il pouvait s'épargner la fatigue du chemin , attendu qu'il verrait bientôt arriver celui qu'il allait chercher ; et , à leur tour , ils désignèrent le cheval , le bouclier , toute l'armure de Guillaume. Ces bravades chevaleresques étaient fort en usage à cette époque. Mais Geoffroy Martel aima mieux se dédire que d'attendre son jeune adversaire ; il ramena son armée en Anjou ; et Guillaume , déjà prudent et politique à vingt-un ans , ne le suivit point dans une province qu'il aurait pu ravager , conquérir peut-être ; mais revint sans délai presser la reddition des deux châteaux assiégés. Il en serait venu à bout moins facilement sans la retraite de Geoffroy. Domfront surtout , attendu sa position sur le sommet d'un roc escarpé , lui donna beaucoup d'exercice ; il

faillit même y périr dans une embuscade dressée de concert avec un des chefs de son armée, qui le trahissait. Il sortit de ce mauvais pas grâce à la force corporelle qui le distinguait dès cette époque, à cette énergie de résolution subite qui ne manque jamais d'imposer à la foule, à cette manifestation éclatante de valeur qui faisait alors qu'un seul chevalier mettait en fuite un grand nombre d'ennemis vulgaires. Dans cette rencontre, s'il faut en croire l'écrivain contemporain, Guillaume, soutenu par cinquante chevaliers seulement, en chassa devant lui trois cents, et sept cents fantassins. Du reste, le jeune duc dirigeait tous les assauts, marchait en personne à la rencontre des convois, protégeait ses fourrageurs par des courses lointaines, se montrait continuellement à cheval, le jour, la nuit, au milieu de toutes les rigueurs de l'hiver, et, comme si tout cela n'eût pas suffi à son activité, il trouvait encore des loisirs pour chasser au faucon et à l'épervier dans les immenses forêts qui couvraient alors ces contrées ¹.

¹ Willelm. Pict., p. 182 et seq.

La chronique de Normandie¹ prétend que Nigel, qui s'était réfugié en Bretagne après la bataille du Val-des-Dunes, opéra une puissante diversion en faveur de Guillaume, en faisant des courses sur les terres de Geoffroy Martel. Il n'est pas impossible que Nigel ait cherché à faire oublier sa révolte ; mais les contemporains ne font aucune mention de ce fait, et l'un d'eux donne même à entendre tout le contraire².

Le duc de Normandie devait encore trouver, dans sa famille, deux compétiteurs à la souveraineté. Tous deux portaient son nom ; ce fut, d'un côté, Guillaume, comte d'Eu, petit-neveu de Richard I^{er} ; de l'autre, Guillaume, comte d'Arques, l'un des fils de Richard II. La révolte
1049. du premier fut promptement réprimée. Le duc s'empara du château d'Eu et contraignit son parent à s'exiler. Ce dernier se rendit auprès du roi de France, qui le maria et lui donna le comté de Soissons³.

Le second adversaire était plus à craindre. Malgré les sermens de soumission qu'il avait prêtés

¹ Histor. de France, t. XI, p. 336 et suiv.

² Willelm. Pict., p. 180.

³ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 20.

au jeune duc , le comte d'Arques n'avait cessé de conspirer contre son neveu. Tous les insurgés avaient trouvé en lui secours et faveur ; il avait même , autant qu'il était en son pouvoir , compromis le succès du siège de Domfront , en le quittant brusquement sans permission de son chef.

Il est à remarquer que le duc , ordinairement impitoyable contre les insurgés , ne le fut pas envers ceux de ses parens qui se révoltèrent contre lui. Ainsi , Guy de Bourgogne eut la faculté de se retirer sain et sauf après le siège de Briosne ; Guillaume , comte d'Eu , fut dépossédé , il est vrai , mais n'eut rien à craindre pour sa vie ; Guillaume d'Arques , enfin , depuis long-temps l'ennemi secret du Bâtard , ne fut pas autrement puni après sa défaite.

Le duc ne pouvait, cependant, fermer toujours les yeux sur les sourdes menées de son oncle. Le château d'Arques , bâti au sommet de la montagne où l'on en voit encore les ruines , rendait le châtelain trop redoutable , pour que le duc ne prît pas enfin une mesure sévère. Il s'empara de la forteresse et y mit garnison , ne poussant pas plus loin les hostilités. Le château ,

néanmoins , ne demeura pas long-temps en son pouvoir ; les gardes se laissèrent séduire par les promesses du comte et lui ouvrirent les portes. De ce moment , l'oncle se déclara en révolte ouverte contre le neveu ; la forteresse se remplit de combattans , d'armes , de munitions de toute espèce ; des courses eurent lieu dans le pays d'alentour , et avec d'autant plus de succès de la part des insurgés , que le duc se trouvait alors dans le Cotentin , où ces nouvelles lui parvinrent. Il monte aussitôt à cheval. « Telle fut la rapidité de sa course , dit un contemporain , qu'à l'exception de six chevaux , qui arrivent en même temps que lui , tous les autres crèvent sur la route. » Plusieurs chevaliers, restés fidèles au duc , étaient partis de Rouen avec trois cents hommes pour intercepter des convois destinés aux révoltés. Ils rencontrèrent le prince dans le voisinage d'Arques , et le prièrent de ne point avancer davantage , la présence d'une armée étant indispensable devant un château si fort par son assiette et défendu par une garnison si nombreuse. Guillaume ne tint compte de cet avis ; il voulut faire savoir à son oncle qu'il était arrivé. L'oncle n'en douta plus en voyant un chevalier

seul monter rapidement la montagne, se jeter en désespéré sur un gros d'ennemis commandés par le comte lui-même, et les forcer à chercher un abri dans la place. Le duc vit bien, d'ailleurs, que le château d'Arques ne pouvait être emporté d'assaut; il le fit bloquer, construisit une tour où il mit une bonne garnison, et laissa faire au temps. 1053.

La révolte de Guillaume d'Arques était favorisée par le roi de France. Ce prince voulut ravitailler le château, qui commençait à souffrir de la disette des vivres. Il y parvint, mais après un échec éprouvé par les siens, dans une ambuscade près de Saint-Aubin. Ce secours, d'ailleurs, fut peu utile aux assiégés. Les nouvelles provisions épuisées, ils en firent demander d'autres à Henri, qui refusa, prévoyant sans doute l'impossibilité de réussir, depuis que le duc en personne se trouvait sous les murs du château. Enfin, il fallut céder, et rendre la place. Ceux qui l'avaient défendue en sortirent pâles, décharnés, pouvant à peine soutenir un corps exténué ou guider un coursier famélique, tant avaient été longues et rigoureuses les privations qu'ils s'étaient imposées. Ils n'avaient

obtenu du vainqueur, en se rendant à lui, que ce reste de vie que chaque instant paraissait devoir épuiser. Le chef des insurgés, Guillaume d'Arques, comte de Talou, se rendit, avec sa femme, sœur d'Enguerrand comte de Ponthieu, auprès d'Eustache comte de Boulogne, où il demeura jusqu'à sa mort¹. Ce fut vers ce temps que Guillaume demanda et obtint en mariage Mathilde, fille de Beaudouin, comte de Flandre². Il recherchait cette union depuis plusieurs années. Le pape Léon s'y opposait³; mais ce ne fut point, comme on l'a dit et répété mille fois depuis, à cause d'une parenté qui n'existait pas, qui n'eût pas existé même en supposant vraies les fiançailles de notre duc Richard III avec Adèle de France, mère de notre Mathilde. Si la parenté eût été le motif réel, pourquoi le pape ne l'aurait-il pas exprimé dans la défense? Il excommunie, par le même acte, les comtes

¹ Willelm. Pict., p. 184 et seq. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 7.

— Willelm. Malmesb., lib. 3. — Robert Wace, t. II, p. 9 et suiv.

— Chron. ms. de Norm.; Histor. de France, t. XI, p. 330 et suiv.

² Chron. Turonense; Histor. de France, t. XI, p. 348.

³ Concilium Remense, ap. Labbe et Cossart, t. XX, col. 1042.

Engelrand et Eustache, mais il dit pourquoi ; c'était pour inceste. Il excommunie Hugues de Braine, mais il dit encore pourquoi ; c'était pour avoir répudié sa femme et en avoir épousé une autre. Il cite à son tribunal le comte Thibaut ; mais il nous informe, au même instant, que ce comte avait aussi abandonné sa femme. Quant à Beaudouin comte de Flandre, et à Guillaume duc de Normandie, il défend, purement et simplement, sans alléguer le moindre motif, au Flamand de donner sa fille, au Normand de la recevoir. Pourquoi ce silence absolu à l'égard de ceux-ci, quand il prend soin de s'expliquer clairement à l'égard de ceux-là ? Pourquoi ? c'est que son motif déterminant, très sérieux au fond, n'était pas de nature à être divulgué. En un mot, le pape s'opposait à cette union, parce qu'il favorisait les intérêts de l'empereur d'Allemagne, alors en guerre avec le puissant comte de Flandre, et qu'une alliance de ce dernier avec la Normandie devait le rendre bien plus redoutable encore à son ennemi. Quoi qu'il en soit, l'opiniâtre Guillaume passa outre ; la princesse flamande fut amenée au château d'Eu, où le duc vint la recevoir. Il la conduisit ensuite

en grande pompe à Rouen , où le mariage fut célébré ¹.

Il faut convenir aussi , qu'à cette époque , en Normandie comme ailleurs , les empêchemens au mariage , pour cause de parenté , étaient extrêmement faciles à établir. Non-seulement la parenté , mais encore l'affinité , constituait un obstacle ; l'affinité elle-même avait trois degrés , et voici le raisonnement qu'on faisait : votre frère Pierre épouse Marie ; Marie devient ainsi votre belle-sœur : premier degré. Votre frère Pierre meurt ; votre belle-sœur Marie épouse Jean ; Jean est devenu votre beau-frère : second degré. Marie meurt à son tour ; Jean se remarie à Marguerite ; et voilà Marguerite devenue votre belle-sœur , pour avoir épousé Jean , devenu votre beau-frère parce qu'il avait épousé votre belle-sœur Marie : troisième degré. Or, vous n'auriez pu épouser Marguerite , après la mort de Jean son mari , ni aucune parente de ces trois personnes , jusqu'au quatrième degré ². Avec de pareilles pré-

¹ Willelm. Pict. , p. 183 et seq.

² Trigan , Hist. eccles. de Normandie , t. III , p. 6 des observ.

cautions, on devait souvent trouver et l'on trouvait fort souvent, en effet, des empêchemens que l'on appelait *dirimanş*. Léon IX ne s'était point expliqué; on supposa tout naturellement, il faut le dire, et peut-être à l'instant même¹, que tel était le motif qui avait déterminé ce pontife; mais, je le répète, il n'existait aucun lien de parenté entre les deux époux, et s'il y en avait eu, le pape l'aurait dit.

Quoi qu'il en soit, le duc avait désobéi; il fut frappé d'anathème, aussi bien que la Normandie tout entière. Guillaume s'en inquiéta peu; et l'affaire s'arrangea par la suite, à la condition que les deux époux construiraient deux monastères et quatre hôpitaux. La fondation des hôpitaux eut lieu dans les villes de Rouen, de Caen, de Bayeux et de Cherbourg; celle des deux monastères dans un faubourg de Caen. Ce sont les abbayes de Saint-Étienne et de la Trinité², encore debout en ce moment, et que l'étranger ami des arts et des souvenirs historiques, ne manque jamais d'aller visiter.

¹ *Vita sancti Lanfranci*, cap. 3, p. 4.

² *Gallia christiana*, t. XI, col. 420, 431.

Depuis que Guillaume exilait des Normands par suite de leur révolte contre son autorité, il s'en trouvait auprès de Henri un assez grand nombre toujours disposés à faire la guerre au duc, et par esprit de vengeance, et pour rentrer, s'ils parvenaient à le faire succomber, dans leurs anciennes propriétés. Ils n'eurent pas de peine à décider le roi à reprendre les armes. La puissance normande devenait, d'ailleurs, tout-à-fait inquiétante pour les états voisins. La renverser, réunir la province à la couronne, se débarrasser ainsi, pour toujours, de cette race norvégienne, d'abord si fatale à la France, et bientôt après l'arbitre de la destinée de ses rois, c'était là, sans doute, une idée séduisante, mais qui ne devait pas être réalisée par Henri. Il faut cependant convenir qu'il fit des préparatifs dignes
1054. de la grandeur du projet. Tous les vassaux de la couronne eurent ordre d'amener leurs contingens. La Normandie vit s'ébranler contre elle, tout à la fois, la Bourgogne, l'Auvergne, le Poitou, l'Anjou, l'Aquitaine, la Gascogne, la Bretagne elle-même, dont les chefs avaient plus d'une fois fait hommage aux ducs de Normandie, bien que la Normandie n'en eût, pour ainsi dire,

pris réellement possession. Le plan de campagne du roi était d'ailleurs assez bien conçu. Toutes les troupes, levées dans le pays compris entre la Seine et la Garonne, pays connu encore au onzième siècle sous le nom que lui avaient imposé les Romains¹, marchaient sur la Normandie, au midi. Henri commandait cette armée en personne. Tous les contingens de la contrée, située entre la Seine et le Rhin², s'avançaient vers la frontière orientale. Cette seconde armée obéissait à Eudes, frère du roi, et à Renaud de Clermont.

Cet immense déploiement de forces jeta l'effroi en Normandie, et la manière dont se faisait la guerre, à cette époque, était de nature à légitimer toutes les craintes. Guillaume, toutefois, ne se laissa point ébranler par l'imminence du péril, et fit preuve, dans cette conjoncture critique, d'autant de sang-froid et de prudence, qu'il avait jusqu'alors montré de

¹ Pomponius Mela, lib. 3, p. 166, fol. 1522. — Willelm. Pict., p. 187.

² Même observation, mêmes autorités.

valeur et d'audace. A l'exemple de son adversaire, il forma deux corps d'armée. Raoul, comte d'Eu, Hugues de Gournay, Gautier Giffart, Roger de Mortemer, tous ses autres vassaux du pays de Caux et du Vexin, se réunirent par ses ordres, et se portèrent au-devant d'Eudes, frère du roi. Guillaume conduisit, à la rencontre de Henri, une seconde armée, formée de tous les combattans qu'il put tirer du pays d'Avranches, de Coutances, de Bayeux, et de toute la province sur la rive gauche de la Seine. On remarquait parmi eux ce Raoul Tesson, dont j'ai parlé à l'occasion de la bataille du Val-des-Dunes. L'intention de Guillaume n'était pas d'en venir aux mains avec le roi de France. Par quel motif? Il serait difficile de le dire. Un historien moderne a supposé que notre duc, « zélé partisan du système féodal, sur lequel reposait sa puissance, voulait, autant que possible, éviter de montrer à ses vassaux un sujet combattant contre son souverain ¹. » Ce motif, basé je crois sur un passage de

¹ M. de Sismondi, Hist. des Français, t. IV, p. 283.

Malmesbury ¹, est peut-être plus ingénieux que solide. Les troupes de Guillaume avaient déjà battu celles de Henri à Saint-Aubin, près d'Arques, et la domination du prince normand n'était pas alors menacée comme en cette dernière circonstance. Si tel eût été, d'ailleurs, le motif qu'on lui prête, je demande pourquoi il prit, de préférence, le commandement de l'armée qu'il opposait à Henri? D'un autre côté, nous verrons tout à l'heure notre due combattre le roi Henri commandant ses troupes en personne, et, plus tard, vouloir l'aller assiéger lui-même dans Paris. Guillaume, plus probablement, comprit que les deux partis ayant réuni toutes leurs forces, une défaite devenait décisive à l'égard du plus faible, et c'était lui. La prudence voulait donc qu'il évitât de combattre sur tous les points, afin de pouvoir, au besoin, réparer un échec. C'est ce qu'il fit. Mais, s'il n'attaqua point son adversaire, il prit contre lui les mesures les plus désastreuses, et c'était bien là *combattre son souverain*. Par son ordre, tout

¹ Lib. 3 ; Histor. de France, t. XI, p. 179.

le pays par où devait passer l'armée du roi fut dégarni des ressources qu'il aurait pu présenter ; tous les vivres furent enlevés , tout le bétail emmené dans les bois. Par ce moyen , Guillaume tenait la campagne au milieu de tous ses avantages , et rendait très difficiles les approvisionnements du roi. Ce qu'il avait espéré arriva. Les Normands du pays de Caux se tinrent cachés dans les forêts , et laissèrent avancer les Français jusqu'à Mortemer , dans les environs de Neufchâtel. Pleins de sécurité par le peu de résistance qu'ils avaient rencontré dans leur invasion , ces derniers prirent des logemens en cet endroit , et ne s'y tinrent pas sur leurs gardes. Attaqués subitement au milieu de la nuit , soit pendant leur sommeil , soit pendant les orgies qui suivent ordinairement le pillage , les Français éprouvèrent une perte irréparable. Leurs ennemis entourèrent d'abord la ville , y firent ensuite mettre le feu , et massacraient sans pitié quiconque cherchait son salut dans la fuite. Ce carnage dura depuis le point du jour jusqu'à trois heures du soir. Eudes parvint cependant à s'échapper ; mais un grand nombre de vassaux du roi demeurèrent prisonniers , notamment

Guy comte de Ponthieu , que le duc garda prisonnier pendant deux ans à Bayeux. S'il faut en croire certaines chroniques, l'armée française se composait de quarante mille hommes, dont le quart, tout au plus, parvint à s'échapper. Le butin des Normands fut immense, aussi bien que le nombre de leurs prisonniers.

Un exprès fut aussitôt dépêché vers Guillaume, qui tenait toujours Henri en échec. Le duc apprécia si bien les conséquences de la victoire des Normands, qu'il ne voulut pas davantage livrer combat au roi de France. Il se débarrassa de cet adversaire, en lui faisant savoir la vérité. Par son ordre, un messenger se rendit, pendant la nuit, aux avant-postes français, et se mit à crier de toutes ses forces : les sentinelles lui demandèrent ce qu'il voulait ; il leur fit alors cette réponse : « Je vous apporte de tristes nouvelles. Conduisez vos chariots à Mortemer, pour emporter les cadavres de vos amis, car les Français ont voulu éprouver les chevaliers normands, et ils les ont trouvés plus forts qu'ils n'auraient voulu. Eudes est en fuite ; le comte de Ponthieu est pris ; tous les autres sont, ou morts, ou prisonniers, ou en déroute. Portez

cette nouvelle au roi Henri de la part du duc Guillaume , et dépêchez-vous. »

Cette même nuit, en effet, le roi de France plia bagage et partit ¹. Peu de temps après, la paix se fit, avec condition que la Normandie rendrait les prisonniers faits à Mortemer, et que Guillaume resterait en possession, à titre de don du roi, non-seulement de tout ce qu'il avait enlevé, mais de ce qu'il pourrait enlever à Geoffroy Martel, comte d'Anjou.

Guillaume était-il de très bonne foi, en demandant à Henri une permission dont il n'avait assurément pas besoin? on peut en douter. Le roi de France agissait-il avec loyauté, soit qu'il abandonnât réellement le comte d'Anjou, qui l'avait accompagné dans la dernière expédition, soit qu'il voulût le laisser croire à Guillaume? Non, sans doute. Lequel des deux trahissait-il en ce moment? Je l'ignore; mais toujours est-il qu'il trahissait l'un ou l'autre, et sa conduite

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 24. — Willelm. Pict., p. 187. — Order. Vital., lib. 7, p. 657. — Robert Wace, t. II, p. 73 et suiv. — Chron. ms. de Normandie; Histor. de France, t. XI, p. 340 et suiv. — Willelm. Malmesb., lib. 3.

ultérieure donnerait à penser que c'était le normand.

Jusqu'à ce moment, Guillaume n'a guère combattu que pour sa défense et le maintien de son autorité, comme duc de Normandie. Son but est atteint complètement. Il règne, et personne autour de lui n'est assez fort pour l'inquiéter davantage dans l'exercice de sa souveraineté. Toutefois, il faut un aliment à l'ambition de Guillaume, et il va entrer dans cette carrière de conquêtes qui rendirent son règne si fameux, qui attachèrent tant d'effroi à son nom.

Le duc de Normandie fit précéder ses hostilités contre Geoffroy Martel d'une espèce de déclaration de guerre, ou, si l'on veut, d'un défi chevaleresque, en lui faisant savoir que, dans quarante jours, il serait à Ambrières, château fort qu'il avait élevé sur la frontière du Maine, après la réduction d'Alençon et de Domfront. Le comte du Maine était vassal du comte d'Anjou, qui, lui-même, relevait du comte de Poitou. Ces trois seigneurs se réunirent, augmentèrent leur armée des troupes qu'ils purent lever en Bretagne, en Touraine et ailleurs, et disposèrent tout pour une vigoureuse résistance. La guerre

se fit avec des succès divers pendant plusieurs années; les deux partis semblant éviter de se rencontrer avec de grandes forces. C'était sous les murs d'Ambrières que paraissait concentré
 1058. le débat. Mais, au bout de quatre ans, le roi de France entra de nouveau dans la ligue contre Guillaume, et vint assiéger le château de Tillyères¹, bâti par Richard II, sur les limites du pays chartrain. Geoffroy Martel, qui avait le plus à craindre de la part de Guillaume, redoubla d'efforts pour seconder ceux de Henri. Moins formidable que la première, sous le rapport du nombre de combattans, cette coalition n'en était pas moins de nature à inquiéter vivement le duc. Elle eut même, au commencement, des résultats positifs, qui manquèrent tout-à-fait à la première. En effet, après avoir tout disposé le plus secrètement possible, ils pénétrèrent brusquement dans la Normandie méridionale, parvinrent, en suivant divers chemins, jusqu'au comté d'Exmes, qu'ils ravagèrent, puis au comté de Bayeux, qui eut le même sort. Leur marche, cependant, n'avait pu être tellement

¹ Diplomata Henrici I; Histor. de France, t. XI, p. 598.

secrète, que le duc n'en eût été bientôt informé ; tellement rapide , qu'un homme aussi actif que Guillaume ne pût les suivre et bientôt les atteindre. C'est ce qui arriva sur les bords de la Dive , au moment où le roi effectuait le passage , probablement pour gagner la Haute-Normandie. Une moitié de l'armée se trouvait déjà sur la rive droite avec Henri , lorsque la rivière cessa d'être guéable , à cause du flux qui survint en ce moment. L'autre moitié de l'armée française se voyait donc obligée d'attendre. Mais , tout-à-coup , Guillaume paraît sur la rive gauche , tombe avec les siens sur les troupes qui s'y trouvaient arrêtées , en fait d'abord un affreux carnage , en culbute un grand nombre dans la rivière , et fait le reste prisonnier. Henri et Geoffroy voyaient ce désastre sans pouvoir y porter remède , puisqu'ils étaient retenus , sur la rive droite , par le même accident qui retenait le surplus des leurs sur la rive gauche. Cette action mit un terme aux hostilités Henri retourna en France , et Geoffroy Martel en Anjou ¹. La paix fut conclue l'année suivante, 1059.

¹ Willelm. Pict. , p. 188. — Willelm. Gemet. , lib. 7 , cap. 28.

à Fécamp, où Guillaume reçut les deux évêques plénipotentiaires envoyés auprès de lui par le roi ¹. La reddition du château de Tillières à la Normandie est la seule des conditions du traité qui nous soit parvenue.

On a dit que le roi de France n'était point présent au combat de la Dive; je crois le contraire démontré. Le père Daniel ² s'appuie sur un discours de notre duc à son lit de mort. Remarquons d'abord que le discours de Guillaume est l'œuvre d'Orderic Vital, son historien ³. Disons ensuite que le père Daniel, en supprimant un mot de la phrase qu'il cite, en a tout-à-fait dénaturé le sens. Il s'agit de la bataille de Mortemer, qui précède de quatre ans celle de la Dive, et je vois dans le texte : « *Nec unquam postea securus in terrâ meâ penetravit* » ; littéralement : « depuis, il ne passa jamais une nuit en sûreté dans mes états. » Mais le père Daniel supprime *securus*, en sûreté, et il ne reste plus, en effet, que ces mots : « depuis ce temps, il ne

¹ Chron. Fiscannense ; Hist. de France, t. XI, p. 364.

² Hist. de France, in-4°, t. II, p. 452.

³ Orderic Vital., lib. 7, p. 658.

passa jamais une nuit dans mes états; d'où il conclut que le roi de France n'assistait point au désastre de la Dive. Je suis entré dans ce détail, pour faire voir à quel point un seul mot oublié peut changer la nature d'un événement historique, et pour démontrer la nécessité, malheureusement trop peu appréciée, de ne point citer d'après des citations, mais de toujours remonter à la source. Ici, nous en avons deux, toutes deux contemporaines ¹; et de toutes deux découle ce fait bien constaté, que le roi de France était d'un côté de la rivière, pendant que Guillaume exterminait ses troupes de l'autre côté. Ce fut depuis ce dernier revers que Henri ne remit pas le pied en Normandie ². Il paraissait, d'ailleurs, sentir que sa fin approchait, et fit sacrer son fils Philippe. Les chroniques de Normandie, écrites en français, assurent que Guillaume assista au couronnement du jeune prince, *en grant arroy* ³. Le fait n'est pas invraisemblable, puisque les deux souverains étaient

1059.

¹ Guillaume de Poitiers et Guillaume de Jumièges.

² Willelm. Gemet. , lib. 7, cap. 28.

³ Hist. d'aucuns des ducs de Normandie; Histor. de France, t. XI, p. 317. — Chron. ms. de Norm. ; ibid. , p. 343.

en paix ; mais , vers le même temps , ces chroniques conduisent notre duc en Gascogne , lui font assiéger et prendre Montauban ; c'est ce dont il est permis de douter , et les récits contemporains ne font aucune mention de cette circonstance.

J'ai dit que les conditions du dernier traité de paix avec le roi de France étaient inconnues , sauf la reddition du château de Tillières à la Normandie. Quelles qu'aient été ces conditions , il faut probablement leur attribuer l'inaction personnelle de Guillaume , pendant les cinq années qu' suivirent. Il profita de cet intervalle de paix pour assurer davantage encore la tranquillité publique dans la province. Ce fut alors ,
 1061. dans une assemblée générale tenue à Caen , qu'il établit cet usage , conservé jusqu'à nos jours , de sonner une cloche tous les soirs à certaine heure , pour avertir les habitans de rentrer chez eux et de fermer leurs maisons. Le but de cette mesure était de mettre un terme aux vols et brigandages nocturnes , fort communs alors , à ce qu'il paraît ¹.

¹ Concil. Roth. , ap. Bessin , p. 48.

L'humeur turbulente des seigneurs normands n'était pas non plus tellement comprimée, qu'ils ne missent encore de temps en temps l'activité de Guillaume à l'épreuve. C'est ainsi que Robert, fils de Giroie, profitant de quelques démonstrations hostiles des Angevins, secoua le joug et guerroya contre le duc. Il fortifia ses châteaux, tint tête aux forces dirigées contre lui, s'illustra par maints faits d'armes; mais, un soir d'hiver, qu'il était assis à son foyer, il vit plusieurs pommes dans la main de sa femme Adélaïde, cousine de Guillaume; il prend deux de ces fruits, les mange et meurt empoisonné¹. Nous ne connaissons pas l'auteur du crime, mais ce crime débarrassait Guillaume d'un ennemi. Ernauld d'Echaufour, neveu de Robert, succéda à son oncle et fit bientôt sa paix avec le duc; mais ce ne fut pas pour long-temps.

Si les barons normands se montraient vassaux indociles, Guillaume, de son côté, se montrait despote ombrageux. Le duc, d'ailleurs, avait un favori qui entretenait soigneusement, dans son intérêt particulier, la jalouse inquiétude du

¹ Order. Vital., lib. 3, p. 478.

prince à l'égard de ses barons. C'était Roger de Montgomery, parent éloigné de Guillaume par la duchesse Gunnor, femme de Richard I^{er} ¹. Ce Roger avait épousé Mabile, digne fille de ce Guillaume Talvas dont j'ai parlé plus haut ². A l'instigation des deux époux, Guillaume dépouilla violemment de leurs biens et frappa d'exil plusieurs chevaliers illustres de la contrée, tels que Raoul de Toëni, Hugues de Grandmenil, et cet Ernauld d'Échaufour, qui venait de se réconcilier avec le duc, en succédant à son oncle empoisonné. Ernauld, pendant trois années consécutives, fit une guerre d'extermination en Normandie, dans les environs de Lisieux. Il ravageait, pillait, brûlait, tuait sans pitié, se vengeant ainsi cruellement de la perte de son héritage. Il arriva, une nuit, à Échaufour, bourg qui lui avait appartenu. Soixante chevaliers gardaient le château, pour le duc. Ernauld n'en avait que quatre avec lui; mais ils se mirent tous cinq à pousser de tels cris, que les soixante, persuadés qu'ils avaient affaire à une

¹ Willelm. Gemet., lib. 8, cap. 35.

² Ibid., lib. 7, cap. 16.

troupe considérable , prirent subitement la fuite et abandonnèrent le château à l'audacieux chevalier. Trop faible , toutefois , pour résister long-temps à Guillaume , il quitta le pays , du consentement du prince lui-même , et rejoignit ses compatriotes d'Italie. Quelque temps après , Ernauld revint en Normandie , rapportant de grosses sommes d'argent et un riche manteau , dont il alla faire hommage au duc. Guillaume l'accueillit avec bonté , du moins en apparence , lui fit espérer qu'il rentrerait un jour dans son héritage , et , en attendant , lui permit de rester en Normandie. Très peu de temps après , Ernauld , passant devant le château de Mabile , fut instamment prié par cette femme de s'y arrêter et de s'asseoir à sa table. Ernauld n'avait garde d'accepter ; il connaissait trop bien la fille de Takvas ; mais Gislebert , beau-frère de Mabile , qui accompagnait Ernauld , prit , sans descendre de cheval , la coupe destinée à son compagnon , la vida d'un trait , et mourut du poison qu'elle contenait. Ici , nous voyons la main qui prépara le fatal breuvage , et nous faisons encore , malgré nous , cette réflexion pénible , que Mabile et son époux étaient les confidens , les favoris de

Guillaume. Moins affligée d'avoir tué le frère unique de son mari, que d'avoir manqué sa proie, la fille de Talvas parvint, un peu plus tard, au but qu'elle voulait atteindre. Séduit par ses promesses, un chevalier de la suite d'Ernauld présenta de nouveaux poisons à son maître, qui les prit et mourut. Les fils d'Ernauld ne rentrèrent point en possession de l'héritage paternel; l'aîné se réfugia auprès du roi de France Philippe, dont il devint écuyer, et partit ensuite pour la Pouille où il se fixa pour toujours : son jeune frère et ses deux sœurs embrassèrent l'état monastique ¹.

Ce n'était pas seulement à l'égard de ses vassaux guerriers que le duc de Normandie déployait cette sévérité farouche, pour ne pas employer une autre expression, autorisée dès à présent par la vraisemblance historique. Les religieux n'étaient pas davantage à l'abri de sa colère. Il exigeait d'eux, comme du reste, une soumission absolue; la moindre faute était rigoureusement punie. Des menaces terribles, un châtement effroyable, attendaient le moine

¹ Order. Vital., lib. 3, p. 481, 484, 488, 489.

assez hardi pour ne pas obéir aveuglément aux volontés du maître.

Dans le même temps que plusieurs des principaux chevaliers étaient dépouillés, poursuivis, exilés, par suite des intrigues du favori Roger de Montgomery et de Mabile, on dénonça au duc l'abbé du monastère d'Ouche. C'était Robert de Grandmenil, autrefois écuyer de Guillaume, mais qui, depuis, préférant le repos du cloître aux aventures périlleuses de la chevalerie, s'était fait moine dans l'abbaye d'Ouche, qu'il avait fondée, et dont il était devenu abbé sous le simple nom de Robert. Le crime dont on l'accusait n'était pas considérable, et le duc, avec un peu de clémence, aurait pu le pardonner. Il s'agissait de quelques paroles inconsidérées que l'on prêtait, peut-être à tort, à l'abbé Robert. Mais tel fut le ressentiment manifesté par Guillaume, que l'abbé, informé par l'évêque de Lisieux du châtimement qui l'attendait, s'enfuit (27 janvier 1061), d'abord en France, puis à Rome, auprès du pape Nicolas II. Il en revint quelque temps après, porteur de lettres apostoliques, et accompagné de deux cardinaux. Il se présenta, plein de confiance,

à Lillebonne, où se trouvait alors le duc de Normandie. Mais, quand Guillaume apprit que l'abbé Robert venait avec des légats du pape, pour rentrer, en quelque sorte, malgré lui, dans le monastère d'Ouche, en faisant considérer comme intrus le nouvel abbé imposé par lui-même aux religieux, il s'écria, dans la fureur dont il fut saisi : « Je recevrai les légats du pape, père commun des fidèles, s'ils viennent me parler de la foi et de la religion chrétienne ; mais, si un moine de mes états se permet un mot déplacé, je le ferai pendre honteusement par son capuchon au plus haut chêne de la forêt voisine. » Ce fut encore l'évêque de Lisieux qui informa Robert du danger qu'il courait. Épouvanté, comme il avait lieu de l'être, et sachant bien qu'avec le duc de Normandie l'effet suivait toujours de près la menace, le pauvre abbé retourna en Italie, où le fameux Guiscard l'accueillit. Ce fut une sœur utérine de cet abbé Robert que Roger, le conquérant de la Sicile, épousa ¹.

1055. Cinq ou six ans avant le démêlé que je viens

¹ Order. Vital., lib 3, p. 581 — 484.

de rapporter, Guillaume avait fait comprendre au clergé normand que personne, dans le pays soumis à sa domination, ne devait songer à lui résister, sous peine de chute et de ruine. A l'archevêque Robert, fils de Richard I^{er}, avait succédé, au siège épiscopal de Rouen, Mauger, frère du dernier duc, et par conséquent oncle de Guillaume ¹. La conduite de Mauger, il faut le dire, ne fut rien moins qu'édifiante. Il aimait le luxe, la table, la chasse, tous les plaisirs mondains. Il eut plusieurs fils, dont l'un, nommé Michel de Bayeux, alla servir sous Bohémond en Palestine ². Ils'appropriait, pour satisfaire ses caprices, les richesses léguées à l'église par la piété des fidèles. Il était vain, recherchait la louange et la payait largement. Fier, orgueilleux, il regardait sa charge d'évêque comme une propriété qu'il tenait de sa naissance. Souvent appelé à Rome par le souverain pontife, il dédaigna de répondre. Ces refus lui attirèrent celui du *pallium*, qu'il ne porta jamais. Mauger ne se montra pas plus docile envers le

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 7.

² Chron. ms. de Normandie; Histor. de France, t. XI, p. 338.

duc; c'est probablement dans cet esprit d'opposition de la part du prélat, et non dans l'irrégularité de ses mœurs, qu'il faut chercher la véritable cause de sa disgrâce. Guillaume ne lui pardonnait point d'avoir attribué les troubles du pays à l'ignorance du prince; il ne pouvait oublier que Mauger, son oncle, était frère de ce comte d'Arques qui s'était révolté contre lui, et il lui avait fallu peu de pénétration pour s'assurer que l'évêque s'intéressait au succès du rebelle ¹. Aussi, voyons-nous Guillaume, fort peu de temps après la défaite et l'exil du comte d'Arques, faire déposer son oncle Mauger, dans un concile tenu tout exprès à Lisieux; le déporter à l'île de Guernesey, et lui donner bien vite un successeur dans la personne de Maurile, moine de Fécamp ². Cette addition de châtiment prouve assez que Mauger était condamné par la poli-

¹ Willelm. Pict., p. 194, 195. — Concil. Roth.; ap. Bessin, p. 40. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 24. — Acta archiep. Roth.; Histor. de France, t. XI, p. 70. — Willelm. Malmesb., lib. 3. — Order. Vital., lib. 7, p. 657.

² Concil. Roth., ap. Bessin, p. 46. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 24.

tique bien plus que par la religion. Son corps fut un jour trouvé noyé entre deux roches. On l'inhuma dans l'église de Cherbourg ¹.

De tout ce qui précède, il résulte évidemment que la Normandie, sous Guillaume, était gouvernée par le despotisme dans toute sa force, dans toute sa violence; il était aisé de voir qu'un homme de ce caractère, une fois le maître chez lui, voudrait le devenir chez les autres et reculer, autant qu'il le pourrait, les limites de sa domination. Quatre ans après le dernier traité de paix avec la France, une occasion favorable se présenta, occasion, je dois le dire, jusqu'à un certain point légitime.

Souvenons-nous d'abord, qu'en l'année 924, c'est-à-dire au temps du premier duc Hrolf, les Normands de la Seine avaient obtenu un accroissement de territoire, qui se composait du Bessin et du Maine ². A la vérité, il ne paraît pas que nos ducs aient jamais pris possession de cette dernière province, qui, tout à l'heure encore, relevait de l'Anjou ³. Les comtes

¹ Chron. ms. de Normandie; Histor. de France, t. XI, p. 338.

² Frodoardi Chron., ad an. 924.

³ Willelm. Pict., p. 189.

manceaux auraient donc pu , au temps de Guillaume , invoquer la prescription et refuser l'hommage au prince normand. Aussi voyons-nous que Guillaume , tout en faisant valoir l'antique donation ¹, s'appuyait sur un traité plus récent.

A la mort de Geoffroy Martel , arrivée en 1060, Herbert, second du nom , devint comte du Maine ². Sa famille avait plus d'une fois été victime de violences exercées sur elle et sur la province par les comtes d'Anjou. Pour se soustraire lui-même à de nouvelles vexations , Herbert se mit sous la protection du plus puissant de tous les vassaux de la couronne , de Guillaume , dont il fiança la fille encore en bas-âge , et qu'il institua son héritier , dans le cas où il mourrait sans postérité. Ce qu'il avait semblé prévoir arriva , il mourut sans enfans. Mais Gauthier , comte de Mantes , qui avait épousé la tante d'Herbert , et se trouvait ainsi son plus proche héritier , éleva des prétentions
1063. sur le Maine et s'y présenta en armes. De leur

¹ Willelm. Pict. , p. 189.

² Chron. Kemperlegiense ; Histor. de France , t. XI , p. 372.

côté, les manceaux se montraient mal disposés pour le duc de Normandie et favorisaient son compétiteur. Geoffroy de Mayenne, le plus brave chevalier du Maine; Hubert de Sainte-Suzanne, plusieurs autres seigneurs encore, avaient embrassé le parti de Gaultier. La partie semblait d'abord égale; les succès furent partagés, aussi bien que les revers. Il était difficile de savoir qui l'emporterait définitivement, de l'ambition ou du patriotisme, lorsqu'on apprit, tout-à-coup, que Gaultier et sa femme Biotte venaient de mourir du poison¹. Assurément, le poison joue un trop grand rôle dans l'histoire de Guillaume; ce n'est pas ici la dernière fois que j'aurai à en faire l'observation, et je dois répéter ce que j'ai dit plus haut : nous ne connaissons pas précisément l'empoisonneur, mais la mort de Gaultier débarrassait Guillaume d'un compétiteur dangereux. De ce moment, en effet, le duc marcha de succès en succès. Geoffroy seul essaya de soutenir la lutte, la soutint

¹ Willelm. Pict., p. 189. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 27. — Willelm. Malmesb., lib. 3. — Order. Vital., lib. 3, p. 487; lib. 4, p. 534.

quelque temps avec honneur, et ne céda que quand son château de Mayenne, depuis longtemps assiégé par le prince normand, n'offrit
1064. plus que des débris et des cendres.

Pour mieux assurer la possession du Maine à sa famille, Guillaume avait fiancé à son fils aîné Robert, la jeune Marguerite, sœur d'Herbert ; mais cette enfant mourut avant l'âge nubile, et fut inhumée à Fécamp.

La voie des conquêtes est ouverte au duc de Normandie. Le Maine soumis, il regarde autour de lui, aperçoit la Bretagne sur laquelle il a aussi quelques droits à prétendre, et dispose tout pour cette nouvelle expédition. Mais ici va figurer un célèbre anglo-saxon, que nous devons aller chercher en Angleterre, car nous touchons à la plus colossale de toutes les entreprises de Guillaume, et avant d'en parler, il faut jeter un coup-d'œil sur l'état de l'église en Normandie.

Sous les six ducs prédécesseurs de Guillaume, deux assemblées ecclésiastiques, seulement, avaient été tenues dans la province. L'époque de la première est tout-à-fait ignorée. Mais, comme on n'y voit figurer que des évêques bre-

tons et des évêques normands, on peut raisonnablement en conclure que les deux contrées avaient déjà des motifs de rapprochement, des intérêts communs, et ce ne pourrait être que depuis Guillaume Longue-Épée, vers le milieu du dixième siècle. Ce qui l'établit encore, c'est que notre concile, entre autres règles de discipline, recommande de ne présenter les enfans au baptême que la veille de Pâques et celle de la Pentecôte, à moins qu'il n'y ait danger de mort. Cet usage, on le sait, fut abandonné vers le onzième siècle. Le concile appuie aussi sur cette nécessité, que la dîme soit payée de tout ce qui est nourri, ou qui travaille, *de omnibus quæ nutriuntur aut laborant*, attendu que la famine et la peste visitent la terre, que le courroux du ciel nous accable, lorsque le paiement des dîmes de toute nature est négligé¹.

Je n'ai rien à dire de la seconde assemblée, puisqu'il ne nous en est resté qu'un privilège accordé à une église du Vexin français. On ne sait pas davantage où les évêques se réunirent ; mais, par la souscription de plusieurs d'entre

¹ Concil. Roth., ap. Bessin, p. 36.

eux, on a pu en fixer la date à l'année 1027 à peu près.

Le troisième concile de Normandie est celui de 1042, et relatif à la trêve de Dieu. C'est le premier qui ait été réuni sous Guillaume ; j'en ai parlé plus haut.

Vers 1048, notre évêque Mauger tint aussi, à Rouen, un concile, où figurent deux de ses suffragans seulement, Hugues II, évêque d'Évreux, et Robert, évêque de Coutances. La lecture de ce document donne une idée peu avantageuse du désintéressement de l'époque. Nous y voyons, d'abord, que l'épiscopat était, en quelque sorte, à celui qui pouvait l'acheter le plus cher ¹. L'évêque, ayant beaucoup dépensé pour l'acquisition de son évêché, faisait contribuer, à son tour, les aspirans aux divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique ², dans lesquels on cherchait à se supplanter réciproquement ³. La dédicace des églises était un prétexte pour faire contribuer les fidèles ; il paraît même

¹ Concil. Roth., ap. Bessin, p. 41, canon 2.

² Ibid., ibid., canons 4, 6, 7.

³ Ibid., ibid., canons 5, 11, 12, 13.

que cette solennité se différait quelquefois par des motifs de cupidité condamnable¹. Le saint chrême se vendait comme une denrée; la cérémonie du baptême était l'objet d'une espèce de trafic; enfin, on rachetait les peines imposées par le prêtre au moyen d'une somme d'argent. L'intérêt des confesseurs trouvait son compte à cet abus. Plusieurs convertissaient ces amendes à leur profit, et l'absolution du pénitent dépendait plus de l'état de sa bourse que de celui de sa conscience².

Cet amour de l'argent, qui faisait conférer les ordres sacrés à celui qui en offrait davantage, produisit un résultat déplorable, en ouvrant la carrière ecclésiastique à de riches ignorans, tout-à-fait au-dessous de la haute mission du prêtre³. Les effets de cet abus étaient particulièrement sensibles dans l'évêché de Coutances, au commencement du onzième siècle. C'était au point que Herbert II, ayant été

¹ Concil. Roth., apud, Bessin, canon 15.

² Ibid., canons 14, 16, 18. — Trigan, Hist. eccles. de la Norm., t. III, p. 23.

³ Concil. Roth., p. 41, canon 8.

promu à ce siège en 1025, y trouva des chanoines tellement illettrés, tellement hors d'état de remplir leurs devoirs, qu'il se crut obligé, en conscience, de les renvoyer, en retenant provisoirement leurs revenus, qui n'étaient pas modiques. Son projet était de les restituer à l'église, quand il serait parvenu à donner à ces ignorans des successeurs instruits et capables; mais il passa l'année suivante à l'évêché de Lisieux, et les biens dont il est question se trouvèrent sous la main de Robert, celui-là même que nous venons de voir siéger en concile avec notre évêque Mauger. Rendre à l'église ce qui appartenait à l'église semblait un acte de justice naturel, simple, et d'ailleurs rigoureux. L'évêque Robert n'en fit rien; non-seulement il disposa de ces biens tant qu'il vécut, mais il les légua libéralement à ses héritiers¹. Remarquons ici, comme un trait de mœurs ecclésiastiques à cette époque, que, dans le concile tenu à Rouen, par Mauger, Robert avait nécessairement concouru à la rédaction du dixième canon,

¹ Gallia Christiana, t. XI, col. 869.

qui défend aux évêques d'employer, au profit des laïques, les biens et revenus de l'église. De sorte que des évêques normands, dans la première moitié du onzième siècle, fulminaient contre des abus, à la vérité très graves, et faisaient ensuite, sans scrupule, précisément ce qu'ils avaient défendu.

Ce qui se passa au concile de Reims, en 1049, relativement à Geoffroy de Moubray, successeur de Robert au siège de Coutances, donne une idée tout-à-fait singulière de la manière dont se faisaient alors les évêques. Ce concile avait été convoqué par le pape Léon IX, surtout pour remédier au vice de simonie trop commun, en ce temps, chez les ecclésiastiques. Tous les évêques présents furent invités à déclarer s'ils avaient acheté leur dignité ou vendu les ordres sacrés. Le tour de l'évêque de Coutances étant venu, il avoua qu'à son insu, un sien frère avait acheté pour lui l'épiscopat; qu'en ayant été informé, il avait voulu fuir, pour ne pas recevoir une ordination irrégulière, mais que ce frère l'avait violemment retenu, et contraint, malgré sa résistance, d'accepter la dignité épiscopale. Geoffroy fut alors requis d'affirmer,

par serment, la vérité de sa déclaration ; il y consentit et fut absous ¹.

L'évêque de Nantes fut moins heureux. Il confessa que son père avait été, avant lui, évêque de la ville, et, qu'à sa mort, il avait donné de l'argent pour lui succéder. Aussitôt le prélat fut obligé de remettre l'anneau pastoral, puis la crosse, et ne conserva que sa qualité de prêtre ².

Que Geoffroy de Moubray ait été véridique et sincère dans sa déclaration, il est, je crois, permis d'en douter. On n'aperçoit pas suffisamment l'intérêt qu'avait son frère à prodiguer l'argent, pour acheter un évêché à Geoffroy, qui n'était prévenu de rien. On se demande, d'ailleurs, s'il est bien facile, s'il est possible même de forcer à se faire évêque un homme qui avait résolu de ne pas l'être. Quoi qu'il en soit, à l'avènement de Geoffroy de Moubray, commence l'illustration et la prospérité de l'église de Coutances. Son prédécesseur Robert avait commencé une cathédrale; il continua et

¹ Concil. ap. Labbe et Cossart, t. ix, col. 1040 et seq.

² Ibid., 1041.

parvint à terminer cet immense travail. Pour y parvenir, et ne trouvant pas en Normandie les ressources nécessaires, il se rendit tout exprès dans l'Italie méridionale, auprès des fils de Tancrède. Ceux-ci n'oublièrent pas qu'ils étaient cotentinois, et donnèrent à l'évêque de leur patrie de grosses sommes d'argent, de riches ornemens de toute espèce, qu'il fit servir à la construction, à l'embellissement de l'édifice. Un majestueux palais épiscopal remplaça le chétif appentis en planches destiné au logement de l'évêque. De vastes dépendances entourèrent ce palais; de spacieux jardins furent plantés¹. L'exécution de ces monumens était un bienfait pour la ville de Coutances. Sans parler des sommes considérables qui se trouvèrent ainsi jetées en circulation dans le pays, elle obtint cet avantage, que le prélat put fixer désormais chez elle une résidence, que l'état misérable des lieux le forçait auparavant de faire à Rouen ou à Saint-Lô. Nous rencontrerons plus d'une fois, dans la suite de cette histoire, Geoffroy de Moubray sur les pas de Guillaume-le-Con-

¹ Gallia Christiana, t. XI, col. 870.

quérant. De bons esprits sont partagés aujourd'hui sur cette question : « Si la cathédrale actuelle de Coutances est celle de Geoffroy de Moubray »¹. La solution en appartient à l'archéologie monumentale, dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment.

1050. Vers ce temps, Bérenger répandait et cherchait à faire prévaloir sa doctrine sur l'Eucharistie. Il niait la présence réelle dans le pain et le vin, après la consécration. Déjà dénoncé au pape, et condamné à Rome, en 1050², il n'en continuait pas moins ses enseignemens. La Normandie lui parut digne, sans doute, de recevoir sa parole : il y vint et s'adressa d'abord aux religieux du monastère de Préaux, fondé sous le dernier duc, et où Guillaume lui-même, encore enfant, avait été porter l'acte d'une donation faite par son père. De ce couvent, il se rendit auprès de Guillaume lui-même³, qu'il espérait amener à son opinion. Ce prince, qui sut, en d'autres occasions, se prévaloir habile-

¹ Mémoires de la Société des Antiq. de Normandie, année 1824, 1^{re} partie.

² Ex diversis Chronicis; Histor. de France, t. XI, p. 426.

³ Concil. ap. Labbe et Cossart, t. IX, col. 1034.

ment de la superstition des esprits , se montra ici fort tolérant sur la propagation d'une doctrine que le clergé catholique foudroyait de tous côtés. Était-il bien aise d'entretenir dans l'église des divisions favorables à la puissance temporelle ? Son indifférence venait-elle du sentiment de sa force ou de la supériorité de son génie ? Tout cela est également possible ; mais enfin , il permit à Bérenger d'exposer librement ses idées , dans une conférence qui eut lieu à Brionne ¹. C'était probablement une ruse , a-t-on dit ², parce qu'il comptait sur la défaite de l'hérésiarque. Si telle fut sa pensée , ce que je ne crois pas , il dut voir qu'il s'était trompé. Il arriva , du moins , ce qui arrive presque toujours en pareille circonstance , c'est que personne ne demeura convaincu par son adversaire , et que chacun demeura ferme dans son opinion comme auparavant. A la vérité , les catholiques normands affirmèrent qu'ils avaient remporté la victoire ; mais Bérenger prétendait qu'il n'en était rien ³.

¹ Concil. ap. Labbé et Cossart , t. IX , col. 1054.

² « Illum callidè suspensit. » Ibid.

³ Lettre de Bérenger , Fleury , t. XII , p. 584.

Ici se présente le nom d'un homme célèbre, dont la vie est intimement liée à celle de Guillaume, et dont le souvenir doit être cher à la Normandie, puisque, le premier, depuis l'établissement des hommes du Nord, il dissipa chez nous les ténèbres de l'ignorance¹; c'est Lanfranc, lombard de nation. Les causes de son arrivée dans notre pays ne sont pas connues; mais son instruction était profonde, son esprit vif, son éloquence persuasive. Un brave chevalier, nommé Herluin, de la race des conquérans norvégiens, s'était dégoûté du monde, et avait fondé, d'abord à Bourneville dans le Roumois, puis dans la forêt de Brionne, dans le voisinage du Bec, un monastère dont il fut le premier abbé. Lanfranc s'y présenta. Il revenait d'Avranches et se dirigeait vers Rouen. Le lieu lui plut; il voulut y rester, se fit moine, ouvrit une école de littérature, et commença la réputation de l'abbaye du Bec. Alors, les chevaliers étaient les plus ignorans des hommes, et ce que le brave Herluin eut à faire tout d'abord, après la construction de ses bâtimens, ce fut d'ap-

¹ Order. Vital., lib. 4, p. 519.

prendre à connaître les caractères de l'alphabet, de sorte qu'après de longues années d'une nuit épaisse, le flambeau des lettres s'alluma en Normandie, dans le couvent fondé par un homme qui ne savait pas lire ¹. La réputation de Lanfranc, la nouveauté du fait, cette première lueur qui brillait déjà en Occident à travers l'obscurité du moyen-âge, un premier besoin d'instruction qui se faisait sentir aux esprits, tout cela fit qu'on accourut avec empressement aux leçons du savant italien. La France, la Gascogne, la Bretagne, la Flandre, lui envoyèrent de nombreux élèves. Devenu bientôt prieur du monastère, il le gouvernait réellement, et l'abbé Herluin ne se conduisait guère que par ses conseils. Il résista, cependant, un jour que Lanfranc voulut le décider à construire un nouvel édifice sur un plan beaucoup plus vaste et avec toutes les dépendances nécessaires; car la présence de Lanfranc, son habileté, son influence, avaient attiré déjà au couvent de riches dotations, une population considérable. Mais le bon abbé, toujours humble, modeste,

Willelm. Gemet., lib. 6, cap. 9. — Vita Lanfranci, cap. 1, 2.

content de la demeure présente, ne voulait point entendre parler de monument dispendieux, lorsque, tout d'un coup, le presbytère s'écroula. L'abbé vit bien alors, on le lui dit du moins, que le ciel était de l'avis de Lanfranc, et il céda¹. On se mit à l'œuvre, la première pierre fut posée. Le prieur Lanfranc ne se doutait pas qu'il reviendrait, archevêque de Cantorbéry, assister à la dédicace de l'église dont il jetait les fondemens. La supériorité immense de l'étranger sur tout ce qui l'entourait, les sarcasmes qui lui échappaient de temps en temps sur l'ignorance du clergé normand, ne tardèrent pas à lui susciter des ennemis². Il fut dénoncé au duc, et la dénonciation devait être grave, puisque Guillaume ordonna que Lanfranc fût chassé du monastère, qu'il sortît de Normandie, et qu'on mît le feu à une dépendance de l'abbaye connue sous le nom du Parc. L'ordre fut exécuté sur-le-champ quant au feu; la métairie fut brûlée. Pour Lanfranc,

¹ « Divino nutu monasterii presbyterium corrui. » Willelm. Gemet., lib. 6, p. 263.

² Willelm. Malmesb.; De gestis pontif., lib. 1.

il monte à cheval et s'achemine à la cour de Guillaume. « Seigneur, lui dit-il aussitôt qu'il l'aperçut, je m'empresse de déférer à ta volonté, je pars; mais mon cheval est boiteux : si tu voulais m'en faire donner un meilleur, je t'obéirais plus promptement¹ ». Guillaume jette sur l'étranger un regard pénétrant, le devine, l'admet à un entretien secret, et le renvoie chargé de présents. Ces deux hommes s'étaient compris : de ce moment, Lanfranc devint le confident nécessaire, le conseiller intime de Guillaume, qui, lui-même, se montra constamment, par la suite, ami dévoué, protecteur généreux de Lanfranc².

Précisément alors, le duc de Normandie se trouvait excommunié, pour avoir désobéi au pape Léon IX, en épousant Mathilde de Flandre. L'italien Lanfranc était l'homme qui convenait pour entrer en négociation avec le Saint-Siège. Il court à Rome, voit le pape, et fait si bien, que l'excommunication est levée, aux conditions, comme je l'ai dit, que deux monastères

¹ Vita Lanfranci, cap. 3, 4.

² Ibid., cap.³3.

seraient fondés par le duc. Cet arrangement devint favorable à Lanfranc lui-même, puisqu'il fut nommé par Guillaume abbé de l'un de ces deux monastères, celui de Saint-Étienne¹. La ville de Caen, aussi, profita de cette double circonstance; c'étaient les premières constructions importantes qui s'y élevaient, et les écoles que Lanfranc établit dans sa nouvelle résidence y attirèrent toute la population, qui, jusque-là, s'était portée en foule à l'abbaye du Bec. Caen, toutefois, ne devint ville fortifiée que sous Robert Courte-Heuse, fils du Conquérant².

Lanfranc fut l'un des champions que l'église catholique opposa, avec le plus de succès, à Bérenger, dans la controverse sur l'Eucharistie.

A l'époque historique où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers le temps de la conquête d'Angleterre, la Normandie se trouva dans un moment de transition très marqué. A l'avènement de Guillaume, rébellion des vassaux, guerres intestines, guerres étrangères, brigand-

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 26.

² Robert Wace, t. II, p. 89, 382.

dages de toute espèce , dérèglement de mœurs dans le clergé depuis l'évêque jusqu'au moine ; ignorance absolue chez les seigneurs , et même chez la plupart des ecclésiastiques. Trente ans plus tard , soumission des vassaux , sûreté publique établie , triomphe complet au-dehors et à l'intérieur , réforme des mœurs du clergé , tendance des esprits vers la littérature et les sciences. Une part de ces améliorations était due au despotisme ; c'est une vérité qu'il faut reconnaître. Sans doute , l'emploi d'un remède violent devient , parfois , une nécessité malheureuse ; la plaie peut exiger l'application du fer et du feu ; et , si le duc de Normandie ne se fût montré que sévère , énergique , inflexible même si l'on veut , nous pourrions encore , jusque dans sa tyrannie , lui trouver des titres de gloire ; mais Guillaume , dès le début de sa carrière , a décelé le despote ombrageux , l'ennemi perfide , le vainqueur sanguinaire ; et nous , qui foulons le sol théâtral de ses premiers exploits , nous admirons , dans le sentiment légitime de l'orgueil national , sa valeur , son intrépidité , son génie. Eh bien ! que la pensée philosophique nous ramène à l'examen des moyens et des résultats ,

l'admiration tombe , le froid nous saisit ; Guillaume nous fait peur , et nous en sommes presque réduits à déplorer le bien qu'il a fait.

Quoi qu'il en soit , le duc de Normandie est , en ce moment , maître absolu dans ses états , et le clergé est soumis , obéissant , comme tout le reste ; et , depuis l'expulsion de l'évêque Mauger , les sièges épiscopaux de Normandie étaient remplis par des prélats disposés à réprimer la licence du clergé. Le premier soin de Maurile , archevêque de Rouen , fut de tenir un concile à
1055. cet effet ¹. J'ai dit les sièges épiscopaux ; sur l'un d'eux , néanmoins , se trouvait alors un très jeune homme , parvenu par la faveur de Guillaume lui-même , et destiné à jouer un rôle important dans le grand drame qui se prépare. Ce jeune homme , c'est Odon , frère utérin du duc de Normandie. En effet , après la mort du duc Robert , dont elle avait eu Guillaume-le-Bâtard , la belle Harlette , de Falaise , avait épousé un brave chevalier nommé Herluin de Conteville. De ce mariage étaient sortis deux

¹ Concil. Roth. , ap. Bossin , p. 47.

fils, Odon, évêque de Bayeux, et Robert, comte de Mortain¹.

Tel était l'aspect des choses en Normandie, vers le temps de cette expédition fameuse, véritable tremblement de terre moral, selon l'expression d'un auteur anglais moderne, qui renversa l'état politique de la Grande-Bretagne, dispersa les débris de sa vieille aristocratie, déposséda les antiques propriétaires, décima la population corrompue, imprima au reste le mouvement, la vigueur et la vie, et fit surgir, du milieu de tant de ruines qu'il avait accumulées, ces principes de prospérité qui se développèrent bientôt si rapidement, qui ont fait, en un mot, l'Angleterre tout ce qu'elle est aujourd'hui².

Il faut ici, nécessairement, retourner chez les anglo-saxons, et reprendre le récit au point où nous l'avons laissé.

J'ai dit que Canut avait promis, en épousant Emma, sœur de notre duc Richard II, de reporter la couronne d'Angleterre sur les

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 3. — Gallia christiana, t. XI, col. 353.

² Sharon Turner; History of England, t. I, p. 73, 74.

enfants qui naîtraient de cette seconde union. Il ne tint pas sa parole. Avant de mourir, il désigna, pour lui succéder, en Angleterre, Harold, fils d'une autre épouse. Le Danemarck devenait l'apanage de Hardi-Canut, c'est-à-dire Canut-le-Fort, fils d'Emma¹. Ces dispositions furent confirmées par tous les comtes qui habitaient au nord de la Tamise. Le fameux Godwin, et ses partisans du Wessexshire, embrassèrent un moment, ou parurent embrasser les intérêts de Hardi-Canut. Il fut décidé que celui-ci aurait tout le pays au sud de la Tamise; son compétiteur, tout le pays au nord du même fleuve. Emma fut autorisée à demeurer dans le comté de Wessex, en qualité de mère du roi².

Toutefois, ce n'était pas de ce côté que Harold concevait des inquiétudes réelles. Hardi-Canut possédait un royaume et paraissait s'en contenter; mais la Normandie nourrissait toujours deux fils du feu roi Ethelred et d'Emma, Edouard et Alfred, qui s'étaient, comme je

¹ Simeon Dunelm., ap. Script. decem, col. 179.

² Saxon Chronicle, ap. Ingram, p. 207.

l'ai dit , réfugiés auprès de leur oncle Richard , à l'avènement de Canut-le-Grand. La Normandie était voisine , puissante , belliqueuse ; la parenté de ses ducs avec les fils d'Emma pouvait faire éclore des ambitions , servir de prétexte à des entreprises. Deux jeunes exilés , eux-mêmes , devaient désirer , sans doute , de reprendre un rang dont la force les avait privés. C'était donc contre eux qu'il fallait prendre des mesures. Une lettre de leur mère , ils le croyaient du moins , leur parvint en Normandie. On leur donnait à entendre , dans ce message , qu'ils ne devaient pas laisser l'usurpateur s'affermir dans leurs états ; que le peuple , d'ailleurs , se soumettrait à eux de préférence , et que l'un d'eux au moins devait se montrer en Angleterre¹. Les jeunes princes tombèrent dans le piège. Alfred partit , celui dont on pouvait craindre davantage , parce qu'il montrait plus d'intelligence et d'activité que son frère Édouard. A peine débarqué , il fut attaqué par les agens de Godwin. Sa petite troupe fut massacrée ; lui-même , après qu'on lui eut arraché les yeux ,

¹ *Encomium Emmæ reginæ* , p. 174.

fut conduit au monastère d'Ély, où il mourut. Quels étaient les auteurs du guet-apens ? Harold, et ce même Godwin qui donnait encore le titre de reine à Emma, la mère de celui qu'il venait d'assassiner ¹.

Sur la foi d'un *on dit* ², un écrivain français n'a pas craint de laisser entendre qu'Emma aurait bien pu n'être pas étrangère au meurtre d'Alfred ³. Exilée elle-même par le meurtrier, on lui demande pourquoi elle se réfugia en Flandre plutôt qu'en Normandie, auprès du fils qui lui restait en ce pays. Ni le soin que prit Emma d'appeler ce fils auprès d'elle, ni la considération que notre province se trouvait alors
 1037. dans un état complet d'anarchie, sous l'enfance de Guillaume, ni cette autre, qu'en se rendant en Flandre, la princesse se rapprochait de celui de ses enfans qui pouvait seul lui prêter secours;

¹ *Historia Eliensis*, ap. Gale, p. 508. — Simeon Dunelm., ap. *Scriptores decem*, col. 179. — *Saxon Chronicle*, p. 208. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 8. — Henri Huntindon, inter *Script. post Bedam*, p. 209, recto. — Roger de Hoveden, *ibid.*, p. 251, recto.

² « *Quidam tamen dicunt.* » Bromton, ap. *Script. decem*, col. 936. — « *Dicitur consensisse in necem filii sui Elvredi.* » *Angl. sac.*, t. I, p. 293.

³ M. Aug. Thierry, t. I, p. 188 et suiv.

ni les démarches qu'elle fit réellement pour décider cet autre fils, Hardi-Canut, à venger le meurtre d'Alfred¹ ; ni l'absence de toute espèce d'intérêt politique enfin, n'ont pu sauver cette femme normande des atteintes du plus affreux soupçon. Qu'un écrivain moderne, doué d'un talent original, ait favorisé ce doute funeste, voilà ce qui a droit d'étonner. Je n'ai pas, quant à moi, ce courage. Je croirai qu'une mère a voulu la mort de son fils, quand je la verrai courir sur lui le poignard à la main, et ce ne serait point assez encore ; je voudrais lui voir porter le premier coup : jusque-là, je ne saurais désespérer des entrailles maternelles, et je craindrais toujours de calomnier la nature.

Harold mourut après quatre ans. Hardi-Canut, qui se trouvait alors en Flandre auprès de sa mère Emma, fut appelé en Angleterre et monta sur le trône, sans opposition. Il débuta par se venger, autant qu'il le pouvait faire, de l'assassin d'Alfred ; acte de cruauté froide que nous ne pouvons pardonner, encore bien que commis sur les restes de l'infâme Harold. Par ordre

¹ *Encomium Enimæ reginæ*, p. 176.

du nouveau roi, son corps fut exhumé et jeté dans la Tamise. Retiré par des pêcheurs, et enterré à Londres, il fut exhumé par un nouvel ordre du roi, jeté à l'eau une seconde fois, retiré de nouveau, et enterré secrètement. Le comte Godwin prêta complaisamment ses services au souverain dans l'exécution de ces actes barbares; il lui fit même de magnifiques présents, pour lui faire oublier la part qu'il avait prise au meurtre d'Alfred, affirmant que, s'il avait fait arracher les yeux à ce malheureux jeune homme, c'était contre sa propre volonté et par ordre de Harold ¹.

Deux ans après son avènement, Hardi-Canut mourut. La domination danoise était devenue odieuse; la nation tourna ses regards vers l'ancienne famille saxonne. En ce cas, le droit agnatique appelait au trône les descendants de cet Edmond, fils d'Éthelred, que nous avons vu lutter bravement avec Canut-le-Grand; mais ils se trouvaient exilés en Hongrie et presque oubliés. Édouard, au contraire, le fils d'Éthelred et d'Enma, de la maison saxonne par son

¹ Bromton, loc. cit., p. 180 et seq.

père, de race normande du côté maternel , Édouard se trouvait en Angleterre au moment de la mort du souverain danois. Le comte Godwin, à la vérité, ne pouvait guère se trouver en face du frère d'Alfred ; mais il sut encore tirer parti de cette circonstance, et promit son appui à Édouard, si ce dernier consentait à épouser sa fille. Tout fut arrangé ainsi; Édouard monta sur le trône d'Angleterre ¹.

Le nouveau roi se fit aimer par sa douceur, son humanité, sa justice. Un seul être, dans le royaume, éprouva de sa part un acte de rigueur personnelle ; ce fut sa mère. A peine couronné, et par les conseils de Godwin ², il la força de lui abandonner tout l'or, l'argent et les objets précieux qu'elle possédait, sous le prétexte qu'elle ne lui avait jamais rien donné avant qu'il fût roi ³. Elle passa le reste de sa vie paisiblement dans le monastère qu'elle s'était choisi pour retraite.

¹ Willelm. Malmesb., lib. 2, p. 45, recto. — Henri Huntindon, p. 209, verso. — Saxon Chronicle, p. 213.

² Henri Kuyghton, ap. Script. decem, col. 2329.

³ Flores Histor., per Math. Westm., p. 212. — Anglia sacra, t. I, p. 236. — Saxon. Chron., p. 214.

La femme d'Édouard n'était pas moins agréable à la nation. Elle n'avait rien de la rudesse de son père, dit un contemporain ; il courait même alors un vers latin, faisant allusion à la différence de caractère qui existait entre le père et la fille :

Sicut spina rosam , genuit Godewinus Egitham.

« Godwin a mis au monde Égithe, comme l'épine engendre la rose¹. »

Tout semblait donc promettre des temps meilleurs, et ils le devinrent en effet. On dit même qu'une fête annuelle fut instituée alors pour célébrer l'expulsion de la dynastie danoise². Cependant, une nouvelle cause de divisions intestines ne tarda pas à éclater en Angleterre. Le mariage d'Éthelred avec une femme normande, le séjour de ce roi et de ses enfans à la cour de nos ducs, où ils passèrent le temps de leur exil, le mariage de Canut avec la veuve d'Éthelred, avaient nécessairement modifié, depuis quelques années, la conduite des gouvernans en Angleterre. L'édu-

¹ *Ingulphi Histor.*, inter Script. post Bedam, p. 509, recto.

² *Spelmanni Glossarium*, verbo *Hocday*.

cation toute normande du roi actuel Édouard, avait fait contracter à ce prince, particulièrement à ses compagnons d'exil, à ceux qui étaient venus le visiter, des habitudes, des goûts, des mœurs inconnues chez les Anglo-Saxons. Préférables, sans doute, puisqu'elles étaient le fruit d'une civilisation plus avancée, ces mœurs étrangères n'étaient point comprises dans un pays à peine délivré du despotisme abrutissant des Danois. Disons aussi, qu'en adoptant les mœurs normandes, Édouard avait, en quelque sorte, adopté les hommes qui les lui avaient enseignées. Sa faveur alla donc chercher, de préférence, des Normands. Les hautes fonctions ecclésiastiques leur furent réservées, et ils y étaient réellement plus propres, attendu qu'ils étaient plus instruits. Je remarque surtout parmi eux un moine de Jumièges, nommé Robert, qui devint d'abord évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry ¹. Édouard avait une confiance aveugle en ce prêtre; c'était au point, disent d'anciens écrits, que s'il eût montré au roi une corneille bien noire, en affir-

¹ Ingulphe, p. 509.

mant qu'elle était blanche, le roi l'aurait cru ¹. Le grand nombre des Normands qui accoururent au-devant de ces faveurs, l'adoption de leur idiome ², plus doux, à la vérité, plus poli que la langue nationale; la supériorité personnelle des Normands sur les Anglo-Saxons, éveillèrent enfin la jalousie de ces derniers, surtout de Godwin, dont l'ambition se voyait arrêtée dans sa marche. Ce puissant comte ne cherchait plus qu'une occasion d'éclater; elle se présenta : Eustache de Boulogne, beau-frère d'Édouard, était venu en Angleterre. En passant par Douvres, ville comprise dans les domaines de Godwin, des hommes de sa suite eurent querelle avec quelques habitants. On prit les armes des deux côtés; on se battit dans les rues. Le comte de Boulogne, mis en fuite, alla demander au roi, son beau-frère, la punition de ceux dont il croyait avoir à se plaindre. Le faible Édouard promit tout, et chargea Godwin d'aller infliger le châtiment. Godwin

¹ « Ut si diceret nigram cornicem esse candidam, rex citius ori illius quàm suis oculis crederet. » *Monasticon anglic.*, t. I, p. 34.

² *Ingulphe*, p. 509, vers6.

refuse, saisit le moment, et lève des troupes dans les différens comtés de son gouvernement. Ses fils Swein et Harold en firent autant de leur côté, de sorte que Godwin se trouva tout-à-coup armé d'une force militaire redoutable. Certain d'un grand appui dans la nation, parce qu'il défendait, en apparence du moins, les intérêts du pays, il menaça Édouard d'une attaque, s'il ne lui faisait livrer le comte de Boulogne, avec ses gens, et tous les Normands qui se trouvaient dans le château de Douvres. Mais les partisans du roi avaient eu le temps de rassembler aussi des troupes; la demande du comte fut rejetée. Lui-même ne tarda pas à s'apercevoir que son parti n'était pas aussi fort que celui d'Édouard; il consentit à donner, à recevoir des otages, et promit de se trouver au *witenagemot* convoqué à Londres pour prononcer définitivement. Godwin changea bientôt d'avis, et s'enfuit. Le *witenagemot* déclara *outlaw*, c'est-à-dire hors la loi, le comte, ses fils et leurs adhérens; cinq jours leur furent accordés pour quitter le pays. Le comte se retira en Flandre, avec trois de ses fils : Gurth, Swein et Tosti. Ses deux autres fils, Harold et Leopwin, cherchèrent un refuge

en Irlande. La reine elle-même se vit momentanément enveloppée dans la disgrâce de sa famille. On la relégua dans un monastère, dont elle ne sortit que deux ans après ¹.

Le parti normand triomphait donc en Angleterre. Le duc de Normandie, Guillaume-le-Bâtard, conçut-il, dès ce moment, l'espoir de profiter des circonstances? Son ambition lui faisait-elle entrevoir, dans un avenir prochain, la possibilité de l'événement qui se réalisa d'une manière si terrible? On peut le croire, on peut en douter; d'autres ont pensé que les Normands, favoris d'Édouard, effrayés des suites que pouvait avoir pour eux la rébellion de Godwin, dans le cas où elle aurait réussi, avaient tout d'abord décidé le roi d'Angleterre à solliciter le secours du duc de Normandie; mais que la tranquillité était rétablie quand celui-ci arriva ². Toujours est-il que Guillaume parut tout-à-coup en Angleterre, à la tête d'un cortège nombreux, signe de la puissance à laquelle il était déjà parvenu. Parent d'Édouard par Emma,

¹ Saxon Chronicle, p. 225 et seq. — Polychronicon Radulphi Higdeni, ap. Gale, p. 279. — Henri Knyghton, col. 2331 et seq.

² John Lingard; Hist. of England, t. 1, p. 337.

il fut accueilli avec de grands honneurs. On lui fit traverser les villes principales; on le mena visiter les châteaux de la couronne. On eût dit un prince parcourant, pour en avoir une idée générale, les domaines qu'il savait bien devoir un jour occuper. Cette visite, en effet, ne fut pas inutile à Guillaume. Elle le mit en rapport avec la plupart des chefs de la nation anglo-saxonne, le fit connaître lui-même aux populations, et, dans tous les cas, dut l'exciter puissamment, aux jours de la lutte, par tous les souvenirs qu'elle avait laissés dans son esprit. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que le roi Édouard lui ait fait alors de confiance relative à la couronne d'Angleterre; c'est là, du moins, le témoignage d'un contemporain¹. Après cette promenade, en quelque sorte triomphale, Guillaume revint en Normandie, chargé de présents magnifiques.

Cependant, la famille de Godwin multipliait ses efforts pour ressaisir son influence. Elle y parvint, avec le secours du comte de Flandre et les relations qu'elle avait conservées en Angleterre. Édouard ne trouva pas dans la

¹ Ingulph, p. 510, verso.

nation , pour arrêter cette seconde entreprise de Godwin , l'appui qu'il avait obtenu contre la première. C'est qu'à la vérité , depuis le départ de Godwin , le roi s'était , plus que jamais , entouré de Normands ; et beaucoup d'hommes puissans , parmi lesquels il faut surtout remarquer l'évêque Stigand , se réunirent , en cette dernière circonstance , à la famille exilée contre les favoris étrangers. Un accommodement fut proposé. Les Normands prévirent ce qui ne pouvait manquer d'arriver ; ils partirent avant d'en avoir reçu l'ordre. Godwin rentra en grâce auprès du roi , en possession de tous ses biens , et donna en garantie de sa conduite future des otages qu'Édouard envoya en Normandie sous la garde de Guillaume. Les nor-

1052. mands d'Angleterre furent déclarés *outlaw* à leur tour , notés d'infamie , et bannis comme perturbateurs de l'état. L'archevêque de Cantorbéry , Robert , alla plaider sa cause à Rome. Il revint à Jumièges , porteur de lettres apostoliques du pape Léon IX ; mais il ne devait plus sortir de son monastère , et il mourut quelque temps après. Il avait rapporté d'Angleterre un manuscrit à vignettes du plus grand prix , qui

se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Rouen¹.

Alors mourut notre normande Emma², femme de deux rois, mère de deux rois. Elle forma le premier anneau de la chaîne qui finit par lier si étroitement la Normandie et l'Angleterre. 1052.

L'année suivante mourut aussi le fameux comte Godwin, fils d'un berger, dit-on³, et parvenu au plus haut degré de puissance qu'un sujet puisse atteindre. Son fils Harold lui succéda. Jeune, brave, généreux, ambitieux sans doute, mais chéri de ses compatriotes, il exerça, grâce à l'empire naturel de ses brillantes qualités, tout l'ascendant que son père avait obtenu par la crainte et la violence. Vainqueur dans les démêlés qu'il eut à soutenir contre plusieurs grands vassaux, il devint, en peu de temps, le héros de la nation, l'espoir de l'état.

Soit, comme on l'a dit, que le roi Édouard eût fait le vœu absurde de virginité, soit qu'il

¹ Saxon. Chron., p. 233 et seq.— Henri Knyghton, col. 2332. — Willelm. Malmesb., lib. 2; Histor. de France, t. XI, p. 175.

² Saxon. Chron., ad annum 1052.

³ Knytlinga Saga, ap. Sharon Turner (Hist. of the Anglo.-Sax.), t. II, p. 330.

eût étendu à sa femme, fille de Godwin, l'aversion qu'il portait à son beau-père, il n'eut point d'enfans à présenter aux Anglo-Saxons après
1064. lui. La parenté désignait pour le trône le fils d'Edmond, qui demeurait toujours en Hongrie. Édouard le fit appeler; il arriva et mourut presque aussitôt. Restait Edgard, petit-fils d'Edmond; mais il était bien jeune, et n'aurait pu balancer l'influence de Harold, dont les prétentions n'étaient plus un mystère. Ce fut alors, selon toute apparence, qu'Édouard jeta les yeux sur le duc de Normandie, et qu'il lui proposa le trône d'Angleterre.

Peu d'événemens sont enveloppés de plus d'obscurité que celui-ci. Que le roi Édouard ait appelé Guillaume à lui succéder, cela ne peut être l'objet d'aucun doute. Trop d'écrivains sont d'accord sur ce point¹. Mais que cette disposition n'ait pas été révoquée, que Harold n'ait pas été, en dernier lieu, substitué au duc de Normandie, voilà ce qu'on ne peut affir-

¹ Willelm. Pict., p. 192, 200. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 31. — Willelm. Malmesb., p. 52, verso. — Chron. Alberici Trium Fontium monachi; Histor. de France, t. XI, p. 360. — Chron. S.-Martini Turon., ibid., t. XI, p. 212. — Bromton, col. 945.

mer. Harold et Guillaume appuyaient également leurs prétentions sur la volonté du feu roi. Tous deux pouvaient être fondés à le faire ; tous deux avaient été désignés par le feu roi¹. Harold reconnaissait même que Guillaume avait été désigné avant lui² ; mais le duc ne convenait pas que son compétiteur l'eût été après. Tous deux , sous ce rapport , pouvaient être de bonne foi.

Peu de temps avant la mort d'Édouard , nous trouvons Harold en Normandie. La cause de ce voyage est encore très difficile à établir. Certaines chroniques anglaises³ disent que le fils de Godwin venait réclamer son frère et son cousin , livrés en otages à Édouard , et confiés par celui-ci à Guillaume. D'autres⁴ , que c'était en Flandre qu'il voulait aller , mais qu'une tempête le jeta sur les côtes de Ponthieu.

¹ Eadmer , p. 29. — Simeon Dunelm. , col. 193. — Order. Vital. , lib. 3 , p. 482.

² Willelm. Pict. , p. 200.

³ Eadmeri Cantuar. , Histor. novorum , p. 29 , edit. 1675. — Simeon Dunelm. , col. 195 et seq. — Bromton , col. 947. — Roger de Hoveden , Script. post Bedam , p. 257 , verso.

⁴ Raoul de Diceto , Script. decem , col. 478. — Robertus de Monte ; Histor. de France , t. XI , p. 167. — Henri Huntindon , p. 210 , verso.

D'autres encore , qu'il ne s'était embarqué que pour une partie de pêche. Les historiens normands¹ , et ils ne sont pas les seuls , affirment que Harold était envoyé par Édouard , afin d'informer officiellement Guillaume du choix qu'il avait fait de lui pour successeur. Quoi qu'il en soit du motif, Harold se vit effectivement jeté par une bourrasque sur le territoire de Guy, comte de Ponthieu. Celui-ci
1065. avait maintenu , dans ses domaines , la coutume barbare , inventée par l'avarice , de s'approprier la dépouille et la personne même des naufragés². A cette époque , d'ailleurs , les riches vassaux se tendaient réciproquement des pièges , et quand l'un d'eux avait été saisi par un autre , il était jeté dans le donjon du château , maltraité , torturé de toutes les manières , jusqu'à ce qu'une grosse rançon lui rendît la liberté³. Harold trouva le moyen de faire savoir son malheur à Guillaume. Le duc députa , sans délai , au comte de Ponthieu , un messenger

¹ Willelm. Gemet. , lib. 7 , cap. 31. — Willelm. Pict. , p. 191. — Robert of Gloucester's Chronicle , t. 1 , p. 346.

² « Pro ritu loci. » Eadmer Cantuar. , Histor. novorum , p. 29.

³ Willelm. Pict. , p. 191.

chargé de lui dire que , s'il voulait conserver son amitié , il eût à relâcher sur-le-champ son captif. Guy balançait à rendre une si belle proie ; mais le duc normand le menaça d'aller le chercher lui-même , et Harold fut délivré. Guy le conduisit en personne jusqu'au château d'Eu. Le fils de Godwin fut reçu à Rouen avec de grands honneurs ; on le combla de riches présens ; on multiplia pour lui les tournois et les fêtes ¹. Guillaume ne laissa point échapper cette occasion d'entretenir son hôte de ses prétentions au trône d'Angleterre. Il lui rappela que le roi actuel Édouard , son parent et son ami , lui avait autrefois promis cette couronne , ajoutant que si Harold voulait l'aider de son influence , prendre sa fille en mariage , et lui donner sa sœur pour l'un de ses fils , il allait d'abord lui rendre l'un des otages , qu'il ramènerait l'autre lui-même en Angleterre , en allant prendre possession , et qu'il reconnaîtrait les bons offices de Harold , en lui accordant alors tout ce qu'il pourrait raisonnablement lui accorder. L'Anglo-Saxon , qui nourrissait pour

¹ Eadmer. , loc. cit. , p. 29. — Willelm. Pict. , p. 191.

lui-même des projets de royauté après Édouard, comprit tout ce que sa position avait de délicat et de périlleux. S'il refusait, l'Angleterre ne le revoyait probablement jamais, la Normandie devenait sa prison, et une prison terrible, à en juger par le caractère violent, irascible, despotique, de celui qui devrait l'y garder. La dissimulation devenait la seule voie à prendre pour sortir d'embarras; il y eut recours, promit tout ce qu'on demanda, et jura, sur les reliques des saints, que la mort seule pourrait l'empêcher de tenir sa parole¹. La cérémonie solennelle du serment eut lieu à Bonneville².

Tel est le récit simple et naturel que des contemporains nous ont laissé de ces entretiens de Harold et de Guillaume, touchant la couronne d'Angleterre. On s'est plu à en dénaturer le caractère. On a répété des détails puérils, imaginés plus d'un siècle après l'événement.

¹ « Nisi communi mortalibus sorte, præsenti vitæ præcipetur. » Eadmer, loc. cit., p. 29.

² « Coadunato ad Bonamvillam consilio. » Willelm. Pict., p. 191.
— Je crois plutôt que c'est Lillebonne (a).

(a) Orderic Vital, p. 494, dit aussi *Bonamvillam*, pour la réunion qui eut lieu à *Lillebonne*, avant la conquête.

On a dit, par exemple, que Guillaume, à l'insu de Harold, avait fait emplir une cuve de reliques recueillies de tous les lieux d'alentour; qu'il avait recouvert cette cuve d'un drap d'or, afin que le Saxon ne se doutât de rien; mais que le serment une fois prêté, il avait fait enlever le drap, et que Harold avait frémi d'épouvante en apercevant cet amas d'ossemens et les corps entiers dont elle était remplie jusqu'au bord. On déclare tenir ces détails des historiens normands¹, tandis que les historiens normands contemporains ne fournissent pas de renseignemens pareils. Ils disent simplement que Harold jura², qu'il jura selon la coutume sacrée des chrétiens³. Il n'est point question de cuve remplie d'ossemens et de corps, de drap pour en dérober la vue, de subterfuge employé par Guillaume, de frissonnement éprouvé par Harold. Un autre contemporain, et celui-là est anglais, rapporte la circonstance du serment. Il dit que les deux parties étant

¹ M. Thierry, t. I, p. 253—265.

² Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 31.

³ Willelm. Pict., p. 191.

demeurées d'accord, Guillaume, pour plus de garantie, fit apporter des reliques, et que Harold jura dessus¹. Là encore, point de cuve, de drap, ni de frisson; mais, plus de cent ans après l'événement, un trouvère normand², dont l'ouvrage est fort bon à consulter, si l'on y apporte du discernement et de la critique, égaie son récit poétique des détails fabuleux que je viens de rapporter, et on les adopte, je ne dis pas sans réflexion, comme d'autres écrivains, mais parce qu'ils sont favorables au système qu'on s'est fait d'avance. Les actes de Guillaume donnent assez de prise à la sévérité de l'écrivain, pour qu'on ne lui prête pas des ridicules³.

Depuis assez long-temps, les prétentions de Guillaume au trône d'Angleterre n'étaient plus un secret. Comme duc de Bretagne, le fils de

¹ « Prolatis Ss. reliquiis, etc. » Eadmer, p. 29.

² Robert Wace, *Roman de Rou*, t. II, p. 113.

³ Je regrette, par-dessus tout, d'avoir à signaler de pareilles taches dans l'ouvrage d'un écrivain dont j'honore le talent; mais je crois que ce talent s'est égaré, je le dis avec franchise, et ce n'est pas seulement un droit que j'exerce avec liberté, c'est un devoir que ma conscience d'historien me force à remplir.

cet Alain, qui avait été nommé régent de Normandie, pendant l'absence de Robert et la minorité de Guillaume, pensa que le moment était favorable pour susciter une querelle au duc normand, et lui fit tenir ce message : « J'apprends que tu veux passer la mer et t'emparer du royaume d'Angleterre : je m'en réjouis beaucoup ; mais je t'invite à me rendre la Normandie. Le duc Robert, dont tu te prétends le fils, a remis tout son héritage à mon père Alain, son cousin, au moment de partir pour Jérusalem. Or, toi et tes complices, vous avez empoisonné mon père à Vimoutiers en Normandie ; tu as envahi sa terre parce que j'étais enfant alors, et tu l'as retenue jusqu'ici, injustement, puisque tu es bâtard. Maintenant donc, ou restitue-moi cette Normandie qui m'appartient, ou je te ferai la guerre avec toutes mes forces¹. » Peu de temps après, en effet, Conan vint mettre le siège devant Dol, château breton, mais dont le gouverneur ne voulait point épouser sa querelle. Guillaume ne se fit pas non plus attendre, et se dirigea de ce côté, emmenant avec lui, dans cette expédition,

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 33.

son hôte Harold, aux yeux de qui, peut-être, il était bien aise de déployer sa puissance et de frapper un coup d'autorité. Brave et impétueux, Harold n'était pas fâché non plus de se signaler par quelques faits d'armes, devant celui dont la réputation de force et de valeur éclipsait déjà toutes les autres. Aucun des deux, cependant, n'eut occasion de réaliser ses désirs. Conan se retira sans attendre son adversaire; et celui-ci, après avoir ordonné la construction d'un château, sur la frontière nord de la Bretagne² (le château de Saint-James), reprit le chemin de Normandie. Il craignait de s'engager avec une armée nombreuse dans un pays inculte, inconnu, et dont les habitants s'enfuyaient à son approche, emmenant avec eux leurs troupeaux, emportant tout ce qui leur restait de la récolte précédente. Tel était, d'ailleurs, l'empire de Guillaume sur les hommes qu'il conduisait à la guerre, que, leur ayant défendu de rien prendre dans le pays où il se trouvait campé, une gerbe de froment, dit un contemporain, aurait plus que suffi à payer le dommage¹.

¹ Willelm. Pict., p. 192.

Mais, dit une autre chronique, Dieu lui-même prit soin de rendre vaines les menaces de Conan. Un seigneur breton, qui avait aussi des terres en Normandie, vassal, par conséquent, des deux princes à la fois, et leur agent intermédiaire, infecta de poison le cor du prince breton, ses gants et la bride de son cheval. Or, un jour que Conan venait de s'emparer d'un château d'Anjou, il porta la main à sa figure, tomba malade, et mourut. Certain d'avoir réussi, le traître fit savoir la nouvelle à Guillaume ¹. C'est le quatrième ennemi de notre duc qui meurt empoisonné : rapprochement funeste à sa mémoire, et qui prouve malheureusement aussi, que cette science infernale est plus ancienne qu'on ne se l' imagine.

L'affaire de Bretagne terminée, Guillaume laissa partir Harold avec ses deux otages ². De retour en son pays, croyant n'avoir plus rien à craindre du prince normand, le Saxon oublia ses sermens, ou, s'il s'en souvint, il ne se crut

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 33. — Order. Vital., p. 534.

² Willelm. Pict., p. 192. — M. Thierry, t. I, p. 253, dit, à tort, que Harold laissa, malgré lui, son jeune frère au pouvoir du Normand.

pas lié par une promesse que la nécessité seule lui avait arrachée. Il travailla plus que jamais à grossir le nombre de ses partisans, et y parvint sans peine : le petit-fils d'Edmond, Edgard, n'avait qu'un droit d'hérédité, sans amis pour le faire valoir; Guillaume, quoique parent d'Édouard, et, de ce côté, plus près du trône que Harold, n'en était pas moins étranger à la nation; le fils de Godwin était sur les lieux, aimé du plus grand nombre, en réputation méritée de valeur, d'habileté militaire; et le sentiment patriotique, dans tous les cas, lui était nécessairement plus favorable qu'à ses deux concurrens. Il ne faut donc pas s'étonner s'il fut, pour ainsi dire à l'unanimité, reconnu roi dès le lendemain de la mort d'Édouard.

Guillaume était à Quevilly, où il faisait des dispositions pour une partie de chasse, quand il apprit cette nouvelle¹. Il revint aussitôt à Rouen, et commença par envoyer en Angleterre, un messenger, chargé de demander la sœur de Harold pour un prince normand, ainsi qu'il avait été convenu avec Harold lui-même, et de

¹ Robert Wace, t. II, p. 120.

reprocher à ce dernier la violation du surplus de sa promesse. Celui-ci répondit : « Ma sœur, que tu me demandes, par suite d'une convention entre Guillaume et moi, est morte. Si le duc veut son corps tel qu'il est, je le lui enverrai. Du reste, je ne crois pas que ma conduite soit la violation réelle d'un serment. Pouvais-je donner un royaume qui ne m'appartenait pas? Quant à la promesse qu'il prétend que je lui ai faite d'épouser sa fille, qu'il sache que je ne dois pas, sans le consentement des grands du royaume, ou, du moins, que je ne puis sans leur faire une injure grave, appeler sur mon trône une femme étrangère. » Cette réponse reçue, Guillaume expédia un second message, où il parlait d'abord le langage de l'amitié, disant qu'il renonçait à une partie de ses prétentions, mais invitant Harold à tenir une partie de ses promesses, et à prendre sa fille pour épouse; puis il ajoutait qu'en cas de refus, il réclamerait par les armes l'héritage auquel le feu roi l'avait appelé ¹.

En admettant ces détails sans commentaires,

¹ Eadmer, loc. cit., p. 29.

ainsi qu'ils nous sont transmis par un Anglais contemporain, nous dirions que le prince normand apporta beaucoup de modération dans cette affaire. Si, comme on l'a dit depuis, ce ne pouvait être de la part de Guillaume qu'une ruse pour mettre les formes de son côté et disposer favorablement l'opinion publique, il aurait fait preuve d'une grande habileté. Évidemment, Guillaume était un homme fort habile, et nous n'avons pas de bonnes preuves qu'il fût également modéré.

Quoi qu'il en soit, Harold refusa, peut-être à l'extrême satisfaction de son adversaire, qui prépara tout pour son expédition colossale.

Deux peuples, essentiellement différens par les mœurs, vont se heurter. D'une part, les Anglo-Saxons, de l'autre les Normands et les Français réunis. Depuis long-temps, dit un vieux chroniqueur anglais, les Anglo-Saxons avaient abandonné l'étude des lettres et de la religion. Satisfaits d'une instruction grossière, les clercs pouvaient à peine balbutier la formule des sacremens. C'était un prodige aux yeux des autres que celui qui savait la grammaire. Les dignitaires ecclésiastiques donnaient l'exemple du

scandale et de la débauche¹. Les Anglo-Saxons se réunissaient pour boire, passaient à cet exercice la nuit et le jour, se contentaient de maisons mesquines et abjectes, où ils dépensaient de gros revenus; en cela, bien différens des Français et des Normands, qui recherchaient les habitations vastes et superbes, où ils vivaient avec économie. De là, pour les premiers, les vices, compagnons ordinaires de l'ivrognerie, qui énervent le cœur de l'homme. De là vint, qu'ayant combattu Guillaume avec une fureur téméraire et désordonnée plutôt que par la tactique militaire, une seule bataille suffit à leur perte et à l'asservissement de leur patrie. Alors, les habits des Anglais leurs descendaient jusqu'au milieu du genou. Ils portaient les cheveux courts, se rasaient la barbe, (excepté la lèvre supérieure), chargeaient leurs bras de bracelets d'or, se couvraient la peau de stigmates coloriées. Gourmands jusqu'à la crapule, ivrognes jusqu'à l'abjection, ils communiquèrent en partie ces vices à leurs vainqueurs;

¹ « *Optimates gulæ et veneri dediti, etc.* » Willelm. Malmesb., lib. 3, p. 57, verso.

sous d'autres rapports , ils prirent les mœurs des Normands.

Ceux-ci , continue l'annaliste, étaient recherchés dans leurs habits, délicats mais modérés dans leur nourriture. Nation belliqueuse, l'état de paix leur était pénible. Ils s'élançaient impétueusement sur leurs ennemis, appelant à leur secours l'artifice et la corruption, quand la force ne suffisait pas au succès. Envieux de leurs égaux, ils étaient toujours prêts à dépasser leurs supérieurs. Tyrans dans leur pays, ils savaient en repousser la tyrannie étrangère. Ordinairement fidèles à leurs seigneurs, ils les abandonnaient à la moindre offense, calculant, dans ce dernier cas, les avantages futurs, ou le prix matériel et présent de leur défection; hospitaliers, du reste, et fort enclins à la bienveillance, ils traitaient l'étranger comme un compatriote, et ne dédaignaient point de s'unir, par le mariage, avec leurs sujets ¹.

Le choc des Anglo-Saxons et des Normands était donc, à tout prendre, une sorte de combat entre la barbarie et une civilisation naissante.

¹ Willelm. Malmesb. ; Histor. de France , t. XI , p. 184 et seq.

Tout semblait se réunir, d'ailleurs, pour favoriser l'ambitieux projet de Guillaume. La Normandie était alors, sans contredit, le pays le plus florissant de France. La sécurité des routes y entretenait pour le commerce une circulation facile. La réputation du prince y attirait les plus braves chevaliers d'Europe. Un bénéfice en Normandie était une bonne fortune pour les ecclésiastiques étrangers, dont les domaines n'étaient pas respectés partout des gens de guerre, comme ceux qui se trouvaient sous la protection de Guillaume; et les évêques de France, de Bourgogne et de provinces plus éloignées encore, s'estimaient heureux quand ils en avaient obtenu ¹. D'un autre côté, l'esprit chevaleresque était alors dans toute sa force. Une entreprise avait d'autant plus de charmes qu'elle présentait plus de périls. C'était à qui signalerait le mieux sa force et son courage, à qui effacerait, par des exploits plus éclatans, les prouesses vantées d'un rival. L'appel de Guillaume fut donc entendu par toute la chevalerie contemporaine. La nouveauté de l'entreprise

¹ Willelm. Pict., p. 196.

ajoutait à tous les motifs que les preux auraient eu de s'y jeter. La richesse de l'état normand permit d'ailleurs, à Guillaume, d'offrir à ceux qui se rangeraient sous sa bannière, autre chose que la perspective d'une victoire toujours incertaine, et il décida par des motifs d'intérêt ceux que n'aurait pas entraînés le seul amour de la gloire ¹.

A la vérité, la Normandie était entourée de populations mal disposées en sa faveur. L'Anjou, le Maine, la Bretagne avaient reçu de récents affronts et pouvaient vouloir les venger. Mais, sans parler de l'effroi qu'inspiraient les armes normandes, et du danger qu'il y aurait eu à les provoquer, les forces de ces provinces se trouvaient elles-mêmes amoindries par le départ de tous ceux qui s'engageaient dans l'expédition d'outre-mer. La France, dans un autre temps, aurait pu apporter de grands obstacles à l'exécution des projets de Guillaume; mais elle se trouvait alors dans les embarras d'une minorité, sous le régime féodal, et le tuteur du jeune roi était Beaudouin, de Flandre, beau-

¹ Robert Wace, t. II, p. 142.

père du prince normand. Guillaume, d'ailleurs, s'était ménagé un allié redoutable, dans le cas où la France aurait voulu saisir l'occasion, et l'empereur Henri venait de s'engager à défendre la Normandie contre quiconque oserait l'attaquer¹. Un autre allié, non moins puissant que l'empereur, quoiqu'il ne prêtât point de secours matériel, c'était le pape. L'influence du moine Hildebran, depuis souverain pontife, sous le nom de Grégoire VII, commençait, dès-lors, à se faire sentir. La papauté aimait à intervenir dans les débats des princes, et surtout quand il s'agissait de conquêtes. Huit ans avant le 1059. grand événement qui nous occupe, le pape Nicolas avait donné aux Normands d'Italie l'investiture des pays dont ils s'étaient rendus maîtres. Qui pourrait dire que le résultat de l'expédition normande n'eût pas été bien différent, si Harold eût fait partir un messenger pour Rome aussitôt après son couronnement? Mais, que ce fût fierté ou imprévoyance, l'Anglo-Saxon ne se ménagea pas cet appui. Beaucoup mieux avisé, son rival députa Gislebert, archidiacre

¹ Willelm. Pict., p. 197.

de Lisieux, vers le pape Alexandre II. Le pontife n'hésita pas à favoriser des projets dont la réussite ne pouvait que profiter aux prétentions de l'Église. Dans tous les cas, Guillaume, le plus puissant de tous les vassaux français, le guerrier qui faisait trembler tous les autres, donnait, en soumettant humblement sa cause au Saint-Siège, un trop bon exemple, pour que le Saint-Siège négligeât de l'en récompenser. Alexandre proclama donc la légitimité des droits de Guillaume, lui *ordonna* d'armer contre un adversaire parjure; et, afin de prouver, par une manifestation éclatante, la part qu'il prenait au succès de l'entreprise, il envoya au duc de Normandie un étendart béni, qui devait le protéger contre tous les périls ¹. Quelques chroniqueurs ajoutent, à cet envoi, un anneau contenant, disent-ils, un cheveu ou une dent de saint Pierre ².

Toutes les volontés paraissaient donc se plier aux vœux de Guillaume. Une seule n'alla pas au-devant de la sienne, et ce fut celle des barons

¹ Order. Vital., p. 493. — Willelm. Malmesb., lib. 3; Histor. de France, t. XI, p. 182. — Willelm. Pict., p. 197.

² Robert Wace, t. II, p. 140.

normands. Extraordinairement assemblés à Lillebonne, pour recevoir la communication des projets du prince, et de ses demandes pour en réaliser l'exécution, ils reculèrent d'abord devant les difficultés qu'elle présentait. Les forces de Harold, les trésors dont il disposait, ses nombreux vaisseaux, l'habileté de ses marins, la crainte que les dépenses nécessaires à l'expédition n'épuisassent pour long-temps la Normandie, telles étaient les raisons qu'ils opposaient aux espérances de leur prince. Mais, ce que l'assemblée craignait d'accorder, les barons, individuellement circonvenus, n'osèrent pas le refuser. Odon, évêque de Bayeux, frère utérin de Guillaume, fournit, à lui seul, cent navires; l'abbé de Saint-Ouen, ce même Nicolas, fils de Richard III, qui aurait pu succéder à son père dans le duché de Normandie si son oncle Robert ne s'en fût emparé, équipa quinze vaisseaux et cent chevaliers. Tous les barons normands contribuèrent dans la proportion de leurs richesses et des charges qu'ils occupaient¹.

¹ Manuscrit anonyme de Taylor, cité par M. Sharon Turner *Hist. of the Anglo-Saxon*, t. II, p. 416, et par Lyttelton, *Life of Henri II*, t. I, p. 463.

La femme de Guillaume, qu'on n'appelle plus aujourd'hui que la reine Mathilde, fit construire en son nom le vaisseau qui devait porter son époux. A la proue, était représenté un enfant montrant de l'index droit l'Angleterre ; de l'autre main il tenait un cor d'ivoire, qu'il embouchait. Ce vaisseau reçut le nom de *Mora*¹.

Eustache, comte de Boulogne, entra dans cette espèce de confédération. Ce fut un grand bonheur pour Guillaume. Le comte, en effet, disposait d'une marine considérable, et c'était précisément ce dont le duc normand avait le plus grand besoin. La présence d'Eustache, réputé homme sage et clairvoyant, fut aussi fort utile à Guillaume, qu'elle semblait justifier du reproche de témérité. Enfin, si l'on s'en rapporte au calcul probablement exagéré de nos chroniques, trois mille vaisseaux de toute grandeur se trouvèrent bientôt réunis, d'abord à l'embouchure de la Dive, puis dans les eaux de Saint-Valery-sur-Somme, et cinquante mille chevaliers n'attendaient qu'un vent favorable

¹ Il faut rejeter, comme un conte, l'espièglerie du sénéchal, fils d'Osberne.

pour s'embarquer. Dans l'intervalle, qui fut d'un mois, Guillaume fournit abondamment aux besoins de cette multitude, interdit sévèrement toute rapine, et organisa si bien la police dans son armée, que le berger put conduire ses troupeaux aux champs comme à l'ordinaire; le laboureur, attendre, sans inquiétude, le jour de la récolte; le voyageur sans armes, traverser en chantant gaîment, sur son cheval; cette foule de guerriers, dont le nombre le frappait d'admiration, sans aucun mélange de frayeur¹.

Dans le trajet de la Dive à Saint-Valery, plusieurs vaisseaux firent naufrage. Le découragement s'était emparé d'une partie de l'armée. Guillaume fit enterrer promptement, et en secret, les cadavres que la mer jetait sur la rive, ordonna des distributions plus abondantes de vivres, promit des vents favorables, et triompha encore de l'obstacle que lui avait opposé la tempête. Pendant que Guillaume s'occupait de réunir, ou plutôt de créer une force capable de

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 34. — Willelm. Pict., p. 197. — Order. Vital., p. 500.

frapper avec succès le grand coup qu'il méditait, son adversaire hâtait les préparatifs d'une défense énergique. Mais, avant de se mesurer avec les Normands, il fut obligé de repousser une autre agression qu'il n'avait pas prévue, celle de son frère Tostig; et cet incident contribua puissamment à la victoire de Guillaume. Tostig, sous Édouard-le-Confesseur, avait été comte du Northumberland, où il s'était rendu tellement odieux, que les populations l'avaient expulsé. Harold fut envoyé par Édouard, pour comprimer l'insurrection. Il y parvint, non par la force, mais par la douceur et beaucoup d'habileté; écouta toutes les plaintes, se chargea de les reporter au roi, et promit de faire nommer gouverneur celui que le pays semblait désirer. Il tint parole. Le Northumberland fut donné à Morcar, frère d'Edwin, comte de Mercie, dont le père et le grand-père avaient été ennemis de Godwin et de Harold lui-même. A ce moyen, non-seulement il se rendait cher à la population, mais encore il acquérait des droits à la reconnaissance d'une famille considérable, dont l'influence lui devint, en effet, précieuse, quand il réclama pour lui le trône d'Angleterre.

Il est vrai que son frère Tostig se trouvait entièrement sacrifié. Tostig s'en souvint, au moment où le duc de Normandie éleva des prétentions à la royauté anglaise, et vint offrir à Guillaume son secours et la coopération de ses amis. Tostig était aussi gendre de Beaudouin, comte de Flandre, et, conséquemment, beau-frère de Guillaume. Le duc accepta ces offres; une guerre civile ne pouvait que favoriser ses desseins. Les premiers efforts de Tostig ne furent point heureux; mais, ayant décidé le roi de Norwège, Harald, à envahir aussi l'Angleterre, il reparut avec cet allié formidable, à la tête d'une nombreuse armée, qui s'avança jusque dans les environs d'York. Les comtes Edwin et Morcar se portèrent à leur rencontre, livrèrent bataille, et furent vaincus. Le carnage opéré parmi les troupes anglaises fut tel, que les hommes du Nord purent traverser un marais sur les cadavres de ceux qui s'y noyèrent en fuyant ¹.

¹ Heimskringla, t. III, p. 154 et seq. — Saxon Chronicle, ad an. 1066. — Simeon Dunelm., col. 193. — Brontom, col. 958. — Higdeni Polychron., p. 284.

Pendant ce temps, le nouveau roi d'Angleterre surveillait les mouvemens de son redoutable antagoniste. Sa flotte et son armée gardaient soigneusement la côte méridionale par où devaient arriver les Normands. La défaite des comtes Edwin et Morcar le força d'abandonner ses positions et de marcher contre son frère Tostig et le roi norvégien. Il le fit avec une si grande rapidité, qu'il arriva sur les lieux quatre jours après l'événement. Étonné de cette apparition, le roi norvégien demanda à Tostig quels étaient ces hommes : « Des amis, je l'espère, qui viennent à notre secours, » répondit Tostig. Puis, réfléchissant à l'active énergie de son frère, il ajouta : « ce pourrait pourtant bien être des Anglais ». Quelques momens après il n'en douta plus. Tostig voulait opérer une retraite vers la flotte, afin de combattre avec toutes ses ressources ; mais le roi norvégien, animé de cette fierté sauvage, caractère distinctif des anciens Scandinaves, ne put se résoudre à refuser le combat qu'on lui offrait. Il se contenta d'expédier à son fils, chargé du commandement de la flotte, trois courriers pour presser l'arrivée du secours. Les deux armées se formèrent aussitôt en ba-

taille. Le roi de Norwége, à la haute taille, à la tunique bleue, au casque étincelant, montait un cheval noir, marqué d'une tache blanche sur le front. Le coursier s'abattit et renversa le cavalier, qui se remit en selle sur-le-champ. « Connaissez-vous, dit le roi anglo-saxon à quelques hommes du Nord, qui combattaient dans son armée, ce guerrier qui vient de tomber de cheval? — C'est le roi lui-même, répondirent-ils. — Eh bien! dit Harold, la fortune vient de le détrôner. »

Harold essaya d'isoler le roi du Nord en désintéressant Tostig. Il lui fit proposer le Northumberland, et même la troisième partie de l'Angleterre, s'il voulait abandonner le roi norwégien. « Si l'on m'eût fait ces propositions il y a un an, dit Tostig, beaucoup d'hommes sont morts qui seraient encore en vie. Mais enfin, si je les accepte, quel dédommagement obtiendra mon allié? — Sept pieds de terre, répondit l'envoyé, ou quelque peu davantage, attendu qu'il est d'une taille plus élevée que les autres hommes¹. — Retournez au roi Harold, reprit

¹ Heimskringla, t. III, p. 159, 160.

Tostig; le nom d'un traître ne sera jamais le mien. Ou nous mourrons avec gloire, ou nous posséderons l'Angleterre. » Et l'on se prépara des deux côtés au combat.

Les chances de succès n'étaient pas égales. Surpris par un ennemi qu'ils n'attendaient pas, les guerriers norwégiens n'étaient point complètement armés et avaient laissé leurs cottes de maille sur la flotte ¹. Inférieurs sous ce rapport, ils l'étaient aussi par le nombre, et manquaient surtout de cavalerie. La première charge des Anglais ne fut pourtant pas heureuse; leurs chevaux vinrent s'enfermer d'eux-mêmes sur les lances norwégiennes, obliquement enfoncées dans la terre; le désordre se mit dans leurs rangs; mais les Norwégiens voulurent poursuivre l'ennemi, rompirent leurs lignes, et furent accablés à leur tour. Le roi du Nord, après des prodiges de valeur, tomba percé d'un coup mortel. Une flèche lui avait traversé le cou. La bataille semblait perdue, quand le secours envoyé par la flotte arriva. Harold offrit à son frère, non plus le Northumberland, non plus le tiers du

¹ « Loricis nudati. » *Heimskringla*, t. III, p. 161.

royaume, mais la paix et la vie. Tostig, et son armée tout entière, repoussèrent d'un seul cri ces nouvelles propositions, et la lutte recommença. Elle fut vive, sanglante; mais Tostig lui-même ayant été tué ¹, le gain de la journée fut assuré aux Anglo-Saxons. Il n'en est pas moins vrai que la nécessité d'aller remporter cette victoire devait coûter, au roi Harold, le trône et la vie. Il se montra, d'ailleurs, peu généreux à l'égard de ses troupes, et la popularité du général en souffrit ².

Pendant que l'armée anglo-saxonne se reposait de ses fatigues, dans le Yorkshire, l'expédition normande mettait à la voile. Guillaume avait fait porter la chaise de Saint-Valery par la ville, et les vents, dit la chronique, étaient aussitôt devenus favorables. Ne pourrions-nous accorder aussi quelque chose à l'habileté du chef normand? Il se tient immobile un mois entier : les vents contraires le retenaient, a-t-on dit; cela est possible, ou plutôt cela était fort heureux,

¹ Simeon Dunelm., col. 194.

² Robert of Gloucester's Chronicle, p. 356. — Henri Knyghton, col. 2341.

car il avait en face, sur la côte opposée, une flotte redoutable qu'il aurait fallu disperser, et, s'il y était parvenu, il trouvait sur le rivage une armée non moins formidable, en présence de laquelle il aurait fallu opérer un débarquement. Croit-on que Guillaume l'ignorât? Tout-à-coup Harold est obligé de porter la meilleure partie de son armée à cinquante lieues de ce point. Il livre une bataille meurtrière, qu'il pouvait perdre, et dont le gain même l'affaiblit; sa flotte, dont les provisions n'étaient pas suffisantes¹, est également forcée de rentrer dans divers ports, pour s'en procurer de nouvelles : et c'est au milieu de ces circonstances réunies que les vents deviennent favorables à Guillaume! Il serait miraculeux, vraiment, que les conditions de l'atmosphère eussent ainsi varié avec la position de Harold, et toujours à l'avantage de son rival, puisque les vents servirent également bien ce dernier, soit en le refoulant sur la côte normande, soit en le portant sur celle d'Angleterre. Enfin, pour qu'il ne manquât rien aux présages, une étoile chevelue parut au ciel, pendant qua-

¹ Flor. Wig., p. 634.

torze nuits. Les savans déclarèrent qu'elle annonçait un changement de roi, et que cette étoile devait s'appeler comète ¹.

Quoi qu'il en soit, le moment était venu. Toute cette multitude assemblée pour une conquête, rendit grâce au ciel, de la voix et des mains, en voyant le pavillon des navires flotter du côté de l'Angleterre²; la rive est couverte d'hommes qui s'appellent, s'excitent, se croisent en tous sens pour gagner leurs navires. L'un ne reconnaît plus ses vassaux; l'autre, le frère d'armes qu'il a choisi; celui-là craint de ne pas arriver à temps, et préfère abandonner son bagage: c'est la confusion tumultueuse d'un départ précipité pendant la nuit. Si quelque trainard demeure en arrière, le duc est toujours là pour le gourmander et presser ses mouvemens; mais il ne veut pas que cette multitude de vaisseaux voguent à l'aventure, dans les ténèbres, et abordent indifféremment un point de la côte opposée. Il leur ordonne de jeter l'ancre aussitôt qu'ils

¹ Willelm. Pict., p. 204. — Robert Wace, t. II, p. 140. — Chron. de Normandie; Histor. de France, t. XIII, p. 227.

² « Voces cum manibus. » Willelm. Pict., p. 198.

auront gagné la haute-mer, et d'attendre, pour continuer leur route, qu'une lampe ait paru au sommet de son mât. Alors, seulement, les trompettes devaient donner le nouveau signal. Toutes ces dispositions furent ponctuellement observées. Les vaisseaux levèrent l'ancre pendant la nuit. Celui qui portait Guillaume, meilleur voilier que tous les autres, les devança jusqu'à s'en séparer complètement. Au point du jour, un matelot reçut l'ordre de monter au mât pour tâcher de découvrir la flotte. Il annonça qu'il ne voyait que le ciel et l'eau. Le duc fit aussitôt jeter l'ancre, et comme l'inquiétude commençait à s'emparer de l'équipage, il affecta plus de gaîté qu'à l'ordinaire, fit servir un repas abondant, où ne manquait pas le vin épicé¹, et annonça l'arrivée prochaine des autres navires. Le repas fini, le matelot remonte et signale quatre vaisseaux; une troisième fois il s'écrie qu'il aperçoit tant de mâts réunis, qu'ils présentent l'aspect d'une forêt. Toute la flotte, ainsi ralliée, arriva librement, sans avoir rencontré un seul

¹ « Nec baccho pigmentato carens. » Willelm. Pict., p. 199.

bâtiment ennemi, à la hauteur de Pevensey. C'était le 28 septembre 1066¹.

La flotte s'avança de manière à ce que tous les vaisseaux demeuraient à sec à la basse-mer, *et quand la marée fut retraits*, disent nos chroniques, *le débarquement s'opéra*. Les archers sortirent les premiers ; ils étaient court-vêtus et tondus jusqu'au-dessus des oreilles. Vinrent ensuite les hommes d'armes, qui se formèrent en bataille sur le rivage ; puis on mit à terre les bagages, les chevaux et les vivres. Enfin, les charpentiers, les maçons, les ouvriers de toute espèce, débarquèrent les pièces de trois châteaux en bois, construits d'avance en Normandie, et que l'on monta de suite en Angleterre. Guillaume sortit le dernier². Le pied lui manqua, dit-on, comme à César en Afrique, et il porta les deux mains à terre. Un cri s'éleva : « Mauvais signe ! — Sachez, dit Guillaume, que c'est Dieu qui m'investit de cette

¹ Willelm. Pict., p. 199. — Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 34. — Simeon Dunelm., col. 194. — Radulph. de Diceto, col. 479. — Bromton, col. 959. — Robert of Gloucester's Chron., p. 359.

² Robert Wace, t. II, p. 148 et suiv. — Chron. de Normandie ; Histor. de France, t. XIII, p. 228.

terre , en me la faisant prendre à deux mains. Avec son aide et la vôtre, mes amis, j'en ferai la conquête; et si l'on me la dispute, par la splendeur de Dieu! il y aura bataille¹. »

Le duc commença par s'assurer la possession de Pevensey et de Hastings, défendit le pillage, attendu que le pays lui appartenait²; et, à la tête de vingt-cinq chevaliers, alla lui-même à la découverte. La difficulté des chemins l'obligea de revenir à pied; et, comme l'un de ses compagnons souffrait de cette course pénible, il se chargea de son bouclier, qu'il rapporta sur son dos, jusqu'au camp, aux applaudissemens de toute l'armée.

Les Normands étaient arrivés depuis peu, lorsque le duc reçut ce message : « Le roi Harold a livré bataille à son frère Tostig et au roi de Norwége, qui passait pour le plus brave guerrier du monde. Il les a tués tous deux et a détruit leur armée. Animé par ce triomphe, il revient à la hâte vers toi, à la tête de combat-

¹ On attribue un trait pareil à Éric, roi de Danemarck. Voyez Sax. Gram., lib. v, p. 38.

² Willelm. Malmesb., p. 56, verso.

tans redoutables par le nombre et la valeur , contre lesquels tes soldats ne vaudront pas plus que de vils chiens . Tu as la réputation d'homme sage , ne deviens donc pas téméraire ; prends garde de t'engager dans un péril dont tu ne pourrais plus sortir . Je te conseille de rester dans tes retranchemens , et de ne pas combattre , quant à présent ¹. » Cet avis était donné par un riche normand fixé en Angleterre . On a fait de ce normand un espion de Guillaume ². C'est entrer bien avant dans le système qu'on s'était imposé . Cet avis , en effet , à ne considérer que les résultats qu'il devait produire , si le duc l'eût écouté , ressemble bien plus à celui d'un ennemi . L'intérêt de l'armée envahissante était de combattre aussitôt que possible , et non pas de laisser à l'adversaire le temps d'armer toute la population contre elle . Guillaume le savait , et répondit à l'envoyé : « Remercie ton maître de ma part , encore bien qu'il n'eût pas dû mêler l'outrage à ses avis . Je ne me cacherai pas derrière des retranchemens ,

¹ Willelm. Pict. , p. 199.

² M. Thierry , t. I, p. 292.

je combattrai Harold aussitôt que je le pourrai¹ »

Harold était encore à York , et dînait , quand il apprit le débarquement de Guillaume. Un événement de cette importance , la réputation du rival , les forces imposantes qu'il amenait , tout réclamait , de la part de Harold , beaucoup de circonspection , de prudence et d'énergie. Le fils de Godwin se montra énergique , à la vérité , mais peu circonspect , peu prudent. Il y avait plus de vivacité que de réflexion dans son courage , et son ardeur naturelle venait de s'accroître de l'enthousiasme qui suit ordinairement la victoire. Il ne vit dans Guillaume qu'une proie facile à saisir ; et , au lieu de réunir avec sagesse tous ses moyens de défense , de multiplier les obstacles autour de son ennemi , il courut à Londres comme au-devant d'une conquête. Des espions , envoyés par lui dans le camp normand , furent découverts et saisis. Le duc , qui connaissait sa force , leur facilita l'examen qu'ils voulaient faire , ordonna même qu'on leur servît largement à manger , et les renvoya sains et saufs. Ceux-ci racontèrent au roi saxon ce qu'ils avaient vu ,

¹ Willelm. Pict. , p. 199.

firent un tableau magnifique de l'armée normande, et ajoutèrent, toutefois, qu'elle se composait presque entièrement de prêtres, attendu qu'ils n'avaient vu que des hommes sans moustaches¹. C'est qu'alors, en effet, les Normands se rasaient la barbe sur toute la figure, et que les Anglo-Saxons la laissaient croître à la lèvre supérieure. Harold sourit de cette méprise, et répondit que ces prétendus prêtres étaient de vaillans chevaliers, accoutumés à la victoire.

Les deux chefs échangèrent des messages, où chacun deux s'appuyait sur son bon droit et la volonté dernière du roi Édouard. Harold sommait le duc de repasser la mer au plus tôt. Le duc répondait : « Je suis prêt à plaider ma cause selon les lois de Normandie ou celles d'Angleterre, comme Harold le voudra. Si les Normands ou les Anglais décident que le royaume lui appartient légitimement; qu'il le possède en paix, j'y consens; si, au contraire, ils prononcent en ma faveur, que le royaume me soit livré. Si Harold rejette cette proposition,

¹ Willelm. Malmesb., p. 56, verso.— Robert Wace, t. II, p. 174.

jé ne crois pas juste que mes hommes et les siens périssent pour un démêlé qui nous est personnel, et je suis prêt à soutenir, au péril de ma tête contre la sienne, que mon droit au trône d'Angleterre est meilleur que le sien ¹ ».

De ces deux propositions, Guillaume prévoyait sans doute que Harold refuserait la première, tout-à-fait illusoire en effet, puisqu'en supposant une décision contraire à ses prétentions, le duc normand se réservait probablement le droit de l'épée. Quant à la seconde, Harold avait assez de bravoure pour l'accepter; mais il y aurait eu péril à le faire : Guillaume surpassait la plupart des hommes de son temps en force, en adresse, en agilité; Harold avait pu s'en convaincre de ses propres yeux, pendant son séjour en Normandie, et il se borna prudemment à répondre que Dieu déciderait entre lui et son adversaire ².

L'intérêt de l'Anglo-Saxon était de différer le combat. Son jeune frère Gurth le lui fit observer, ajoutant, dit-on, que Harold allait commettre

¹ Willelm. Pict., p. 200.

² Idem., p. 201. — Willelm. Malmesb., p. 56, verso.

un parjure en attaquant Guillaume qui avait reçu ses sermens. « Laissez-nous tenter le sort des armes, ajoutait-il ; libres de tout engagement avec lui, ce sera véritablement pour la patrie que nous aurons combattu. » La première observation de Gurth était juste, la seconde, bizarre, et je la rapporte seulement comme trait de mœurs.

Quoi qu'il en soit, Harold refusa noblement de s'éloigner, et, après six jours passés à Londres pour donner le temps à ses milices d'arriver, il partit, marchant rapidement toute la nuit, dans l'espoir de surprendre son adversaire ¹. Il se trompait. D'abord, le duc avait détruit, autour de son camp, tout ce qui aurait pu cacher l'arrivée de l'ennemi ; en outre, des éclaireurs battaient continuellement la campagne ; Guillaume fut donc informé de la marche des ennemis. Toute l'armée normande eut ordre de se tenir sous les armes.

Harold se croyait tellement certain de la victoire, qu'il fit de nouveau prendre la mer à sa flotte, dans la crainte que Guillaume ne lui

¹ Willelm. Gemet., lib. 7, cap. 35.

échappât de ce côté; ainsi que le remarque un historien anglais¹, c'était encore une fausse mesure. Il fallait ouvrir des voies de retraite à Guillaume; l'enfermer en Angleterre avec son armée, c'était le placer dans la nécessité de vaincre ou de se faire tuer. Évidemment, la question allait être résolue sur terre; c'était là qu'il fallait concentrer toutes ses forces, multiplier toutes les chances de succès; la flotte aurait tout au plus arrêté les Normands dans leur fuite; mais elle n'était d'aucun secours dans la grande lutte qui s'apprêtait.

Les deux armées étaient en présence et devaient se mesurer le lendemain matin; elles s'y préparèrent, chacune selon les mœurs de leur pays, c'est-à-dire que les Anglo-Saxons passèrent la nuit à chanter et à boire², les Normands à prier et à se confesser³. Au point du jour, l'armée tout entière entendit la messe, et Guillaume y communia⁴. Comme il s'armait, sa

¹ Sharon Turner; *Hist. of the Anglo-Saxons*, t. II, p. 405.

² Willelm. Malmesb., p. 56, verso, 57.

³ Robert Wace, t. II, p. 184.

⁴ Willelm. Pict., p. 201.

cotte de maille se trouva mise à l'envers. Quelques chevaliers y virent un funeste présage : le duc sourit en disant qu'il n'avait jamais cru aux sorts ; que , dans toutes ses entreprises , il s'en remettait au ciel pour obtenir un heureux résultat ¹. Il suspendit à son cou quelques-unes des reliques sur lesquelles Harold avait prêté serment ; puis , accompagné de son frère Eudes , évêque de Bayeux , et de Geoffroy de Montbray , évêque de Coutances , il excita son armée à bien faire , en lui adressant les paroles suivantes , dont une chronique contemporaine atteste l'authenticité. Il rappela d'abord aux combattans leur patrie , leurs exploits , leur renommée : « C'est maintenant surtout , ajouta-t-il , qu'il faut montrer la force de vos bras , la résolution de vos esprits ; il ne s'agit plus de savoir qui vivra pour porter une couronne , mais il s'agit de savoir qui échappera vivant à un péril de mort. Battez-vous comme des hommes ; la victoire , l'honneur , la richesse vous attendent ; autrement , c'est la mort , la captivité , les outrages de cruels adver-

¹ Manusc. de Taylor, ap. Sharon Turner, *Hist. of the Anglo-Saxons*, t. II, p. 406.

saires, une honte éternelle. Toute voie de retraite vous est fermée : devant vous, des armes et un pays inconnu ; derrière vous, la mer couverte de vaisseaux ennemis. Mais il ne convient point à des hommes de s'effrayer du grand nombre ; la supériorité de la tactique et du courage en vient facilement à bout, surtout quand on a de son côté le bon droit et Dieu qui le protège. Osez seulement, tenez ferme, et vous allez bientôt vous réjouir dans la victoire. »

Il résulte de cette allocution et des paroles du contemporain, que l'armée de Harold n'était pas si inférieure en nombre que les écrivains nationaux l'ont prétendu. De grandes masses l'avaient ralliée ¹, dans l'intervalle du 25 septembre au 14 octobre, jour de la bataille. Une partie de ces troupes étaient animées d'un attachement personnel pour leur général ; toutes l'étaient de l'esprit patriotique et de la haine pour l'étranger. Elles occupaient, d'ailleurs, une position formidable sur le plateau d'une colline. Harold fit mettre pied à terre à sa cavalerie, qui

¹ « Maximæ enim ex omnibus undique regionibus copiæ Anglorum convenerant. » Will. Pict., p. 201.

se réunit à l'infanterie, de manière à former une seule masse compacte. L'homme touchait l'homme, le bouclier touchait le bouclier ; pas le moindre espace qui donnât passage à l'ennemi. Derrière cette épaisse phalange s'étendait la forêt qu'elle avait traversée pour arriver, et qui la garantissait de toute surprise de ce côté. En avant, les Anglais étaient protégés par une palissade composée de pieux fortement liés entre eux au moyen de cordes et d'osiers ¹. Trois entrées seulement donnaient passage. Tous les combattans étaient armés de haches, de dards, de javelines. Ils ne firent usage, dans cette journée, ni du grand arc, ni de l'arbalète, deux armes dont les Normands se servaient avec une supériorité décidée. Harold s'apprêtait à soutenir bravement ses droits ; il était à pied, comme tout le reste, entouré des milices de Londres, investies du privilège de garder le roi quand il livrait bataille ; à côté de lui flottait l'étendart royal, portant, brodée en or pur, l'image d'un homme armé ².

¹ Chron. de Norm. ; Histor. de France, t. XIII, p. 235.

² Willelm. Pict., p. 206.

Guillaume avait formé trois corps de bataille : l'un était commandé par Roger de Montgomeri et Guillaume fils d'Osbern ; ils conduisaient les gens de Boulogne, du Ponthieu, et d'autres troupes soldées. Au second corps étaient les Poitevins, les Bretons et les Manceaux. Le troisième ne se composait que de Normands, notamment de Cauchois ¹ : Guillaume se l'était réservé. L'étendart envoyé de Rome flottait au premier rang ². Un normand, du nom de Taillefer, s'avança entre les deux armées et entonna l'hymne de Charlemagne et de Rolland. En même temps, il faisait maint tour d'adresse avec son épée, aux yeux des Anglais émerveillés ³. Les deux nations poussèrent alors le cri de guerre ; les trompettes normandes sonnèrent la charge, et la bataille commença. Les archers de Guillaume s'avancèrent les premiers, soutenus par un corps de fantassins ; ils furent accueillis par une grêle de dards et de grosses pierres, lancés du haut de la palissade ; ils recu-

¹ Chron. de Norm. ; Histor. de France, t. XIII, p. 233.

² Willelm. Pict., p. 201.

³ Rob. Wace, t. II, p. 214.— Henr. Hunt., lib. 7, p. 211, recto.

lèrent. Le duc sentit la nécessité d'engager sa cavalerie, qui faisait sa principale force. Elle avança sur divers points à la fois et parvint jusqu'à la palissade. De ce moment on se battit corps à corps, les Normands avec leurs longues épées, les Anglais avec leurs lourdes haches. Protégés par la force de leur position, toujours serrés les uns contre les autres, braves d'ailleurs, excités aussi par la présence et l'exemple de leur général, les Anglo-Saxons soutenaient vaillamment le choc sans reculer d'un pas. La terrible hache danoise coupait les lances normandes, fendait les boucliers et les cuirasses, écrasait comme une massue. Fatiguée de cette résistance opiniâtre, l'aile gauche se débanda : c'étaient les Bretons et les Boulonnais. Au même instant, le bruit se répand sur toute la ligne que Guillaume est tué. L'armée entière est frappée de stupeur et se laisse entraîner dans un mouvement rétrograde par l'aile gauche. Informé du sujet de cette panique, le duc normand jette son casque, se précipite tête nue au-devant des fuyards, les menace, les frappe même de sa lance, et leur crie : « Me voilà ! regardez moi ; je vis et je vaincrai avec l'aide de

Dieu ! Quel esprit de vertige vous fait fuir quand aucune voie n'est ouverte à la fuite ? Ceux que vous pouvez égorger comme des troupeaux vous chassent devant eux et vous massacrent ! Vous abandonnez la victoire et une gloire éternelle, pour courir à votre perte et au-devant d'une éternelle infamie ! Tous ceux qui croient s'échapper seront frappés de mort. »

Les fuyards s'arrêtent, se rallient ; Guillaume les ramène en personne au combat. Un corps d'Anglo-Saxons s'était détaché de l'épaisse phalange à la poursuite de l'aile gauche normande, le duc se jette sur lui avec les siens et le taille en pièces jusqu'au dernier homme. La bataille, ainsi rétablie, recommença plus terrible sur toute la ligne. Les Anglo-Saxons, toujours serrés les uns contre les autres, présentaient un rempart que rien ne pouvait entamer. La cavalerie normande heurtait vainement cette masse de fer immobile, et par cela même invincible. Les archers avaient reçu l'ordre de ne plus tirer horizontalement, parce que les flèches venaient s'émousser sans effet contre les boucliers ennemis. Ils tirèrent en ligne presque droite et le plus haut possible, de manière à ce que les

traits retombassent perpendiculairement avec un grand poids sur la tête des Anglo-Saxons. Cette pluie de flèches était fort incommode à ces derniers, d'autant plus qu'ils avaient constamment, et en même temps, à repousser les assauts terribles de la cavalerie. Cependant, tous les efforts des Normands furent inutiles ; et si leurs adversaires eussent persisté à se battre sur place, la fortune de Guillaume périssait probablement aux lieux mêmes où elle obtint un éclatant triomphe. Cet habile capitaine se souvint que l'ennemi s'était mis à la poursuite de son aile gauche, quand elle avait lâché pied, et qu'il avait facilement exterminé les Anglo-Saxons dans la plaine. Il parvint, sans beaucoup de peine, à les y attirer de nouveau, en simulant une retraite précipitée. Son ennemi tomba dans le piège, descendit la colline à la poursuite des prétendus fuyards, qui firent tout-à-coup volte-face en rase campagne, où leur cavalerie pouvait se développer ; plusieurs milliers d'Anglo-Saxons furent encore massacrés dans cette lutte. Si l'écrivain contemporain qui me fournit ces détails ne s'est pas trompé, les Normands eurent recours une seconde fois au même artifice, et

avec un égal succès ¹. Il faudrait en conclure, ou que Harold était fort imprudent, ou bien, ce qui est plus probable, que la discipline de ses troupes était de beaucoup inférieure à celle des Normands. La formation de cette phalange compacte prouvait l'habileté du général ; la résistance invincible qu'elle opposait depuis le commencement de la bataille présentait une chance assurée de succès, et il n'est pas à croire que celui qui avait trouvé le moyen, ait renoncé volontairement aux bons effets qu'il en avait déjà obtenus, qu'il devait certainement en obtenir encore. Ce qui prouve que Harold appréciait l'avantage de sa position et le danger de la quitter, c'est, qu'en effet, il ne la quitta point personnellement, et qu'il demeura ferme avec ses deux frères au sommet de la colline. Animés par leur dernier succès, les Normands revinrent à l'attaque des palissades. L'armée de Harold se trouvait déjà très affaiblie par les pertes successives éprouvées dans la plaine. Celle de Guillaume avait perdu moins de monde, mais

¹ « Bis eo dolo simili eventu usi. » Willelm. Pict., p. 202.

le combat n'en était pas moins acharné. Les deux rivaux étaient face à face ; le sort de l'un et de l'autre, de Guillaume surtout, dépendait de l'issue du conflit. Ils se battaient donc avec toute l'ardeur qu'ils devaient puiser dans le sentiment de leur péril. Beaucoup de Normands tombèrent sous la hache de Harold ; beaucoup d'Anglo-Saxons périrent par l'épée de Guillaume. Trois chevaux furent tués sous le duc, qui, chaque fois, dit le vieil annaliste, vengea promptement la mort du coursier ¹. Électrisés par l'exemple de leurs chefs, les guerriers des deux armées redoublaient d'efforts et d'acharnement. Les blessés eux-mêmes reprennent courage et combattent en s'appuyant sur leurs boucliers ; d'autres, ne pouvant faire davantage, animent leurs compagnons du geste et de la voix ² ; aussi, grâce à la force des lieux où s'étaient retranchés les Anglo-Saxons, à l'impossibilité d'entamer l'énorme colonne, au courage et à la vigueur qu'elle mettait à se défendre, les Normands ne pouvaient se dire

¹ Willelm. Pict., p. 203.

² « Voce et nutibus, cum aliud non valent. » Ibid.

victorieux. Mais une flèche, lancée obliquement, vint droit à l'œil de Harold, et s'y fixa en pénétrant jusqu'au cerveau; l'infortuné tomba mort. Ce fut, pour les siens, un signal de défaite. La première charge exécutée ensuite par la cavalerie de Guillaume opéra une trouée dans l'épaisse phalange. Le combat ne fut plus, dès-lors, qu'un affreux massacre : Anglo-Saxons et Normands, pêle-mêle confondus, s'égorgeaient avec désespoir et furie. Quiconque est blessé meurt étouffé dans la foule. Les deux frères de Harold ont été tués; les principaux chefs sont abattus; l'étendard saxon est au pouvoir de l'ennemi; la déroute commence. Les uns fuient à cheval, les autres à pied; ceux-là par les routes connues, ceux-ci à travers les bois. Les vainqueurs poursuivent avidement les fuyards, immolent de nouvelles victimes, galopent sur des cadavres, dont ils multiplient le nombre en écrasant, aux pieds de leurs chevaux, les blessés misérablement étendus sur la terre ¹.

¹ Willelm. Pict., p. 203. — Assurément, cette dernière circonstance n'a rien d'extraordinaire. Toutes les fois qu'une armée se retire en désordre devant une autre armée, que la cavalerie victo-

Les Anglo-Saxons, en fuyant, avaient gagné une vallée profonde coupée par de nombreux ravins. Le lieu présentait de grandes facilités à la résistance : ils en profitèrent en gens de cœur ; il fallut livrer un nouveau combat. La plupart des ravins étaient recouverts de ronces et de buissons ; les Normands, qui l'ignoraient, tombaient, hommes et chevaux, dans ces fondrières, où les Anglo-Saxons en firent un grand carnage. Quinze mille hommes de l'armée de Guillaume, au rapport d'un écrivain presque contemporain¹, pé-

rieuse charge avec fureur des troupes rompues, désorganisées, il arrive malheureusement, mais nécessairement alors, que beaucoup de fuyards, blessés ou non blessés, sont foulés aux pieds des chevaux et meurent de ce supplice. C'est là une des mille calamités de la guerre ; c'est là aussi le renseignement que fournit l'annaliste contemporain. On a donc eu tort, très grand tort, ce me semble, de le dénaturer au point de dire que « les Normands, dans la joie de leur victoire, faisaient bondir leurs chevaux sur les cadavres des vaincus^{*} ». Que l'on prenne intérêt au malheur, j'y consens, le sentiment est louable, élevé, généreux ; mais l'historien s'associe à un intérêt qui domine tous les autres, dont il doit vouloir, dont il doit assurer le triomphe, indépendamment de toutes impressions étrangères, de toutes sympathies possibles ; cet intérêt, c'est celui de la vérité. Si l'écrivain le néglige, il peut bien être l'homme du talent, mais il a cessé d'être l'homme de l'histoire.

¹ Order. Vital., p. 501, 502.

^{*} M. Thierry, t. 1, p. 305.

rurent dans ce désordre. Ce serait beaucoup , et l'historien anglais ¹ qui fait entrer dans ce nombre la perte essuyée dans la première bataille , a probablement rencontré plus juste. Quoi qu'il en soit , la résistance fut opiniâtre de la part des Anglo-Saxons. Eustache , comte de Boulogne , voulait que Guillaume se retirât et n'exposât pas davantage sa vie contre des hommes qui se battaient en désespérés. Au moment où il se penchait vers le duc pour lui donner ce conseil , il reçut dans le dos un coup de pierre assez violent pour lui faire jaillir le sang par le nez et la bouche. On l'enleva ; mais Guillaume , sans s'arrêter à l'avis qu'on lui donnait , sans s'effrayer de ce qui venait d'arriver sous ses yeux , persista dans l'attaque et finit par compléter sa victoire ². Il revint ensuite sur le champ de bataille d'Hastings , fit enterrer les morts de son armée , et permit aux gens du pays de rendre le même devoir à leurs compatriotes. Harold seul fut excepté. Regrettons-le pour l'honneur de Guillaume , s'il est vrai ,

¹ Lyttelton ; *Life of Henri II* , t. I , p. 34.

² Willelm. Pict. , p. 203.

comme le dit un contemporain, qu'il fit inhumer le corps de son rival par Guillaume Mallet, après avoir refusé cette triste consolation aux instances d'une mère éplorée ¹. Le duc de Normandie avait fait une action plus digne de lui en chassant honteusement de sa présence l'homme qui avait insulté le cadavre de Harold ². Les récits se contredisent d'ailleurs à cet égard ; la relation anglaise porte que le duc normand, bien loin de refuser les restes de Harold à sa mère, les lui accorda sans rançon, quoiqu'elle en offrît une considérable, et que le roi anglo-saxon fut enterré dans le monastère de Waltham, qu'il avait fondé ³. Un manuscrit de cette abbaye ⁴ raconte le fait d'une autre manière encore, et non moins touchante : deux moines du couvent, qui avaient observé de loin la bataille, vinrent ensuite supplier Guillaume de leur permettre d'enlever le corps de Harold. Ce consentement obtenu, ils offrirent au duc dix marcs d'or, comme gage de leur reconnaissance,

¹ Willelm. Pict., p. 204.

² Math. Westm., p. 224.

³ Willelm. Malmesb., p. 57, verso.

⁴ Cité par Sharon Turner ; Hist. of England, t. 1, p. 82, 83.

et se rendirent sur la fatale colline. Mais ils examinèrent en vain beaucoup de cadavres ; les traits de Harold étaient défigurés au point d'être devenus tout-à-fait méconnaissables. Les deux religieux pensèrent , non sans raison , que l'amour serait plus clairvoyant ou mieux inspiré que la piété ; ils allèrent chercher et conduisirent sur cet affreux théâtre , la jeune amie de Harold , la belle Edith , surnommée *au Col de cygne*. L'infortunée eut le courage de s'avancer à travers le sang et les morts. Plus heureuse , si ce fut pour elle un bonheur , elle reconnut à des signes secrets le cadavre mutilé de son amant. La dépouille fut transportée au monastère de Waltham , et inhumée avec honneur en présence de plusieurs comtes normands. On concilierait ces versions contradictoires , en disant , avec un écrivain anglais , que le duc normand refusa d'abord les restes de Harold , et finit par les accorder ¹.

Sur la colline où venait de périr la domination anglo-saxonne , Guillaume fit construire

¹ Sharon Turner ; Hist. of England , t. 1 , p. 82.

une abbaye qu'il nomma *l'abbaye de la Bataille*¹. L'autel de l'église était à la place même où avait été trouvé le corps de Harold². Il voulut que cette abbaye eût sa cour, sa justice, qu'elle fût exempte de toute juridiction épiscopale ; que le criminel y trouvât un refuge assuré contre la mort. L'abbé jouissait, en outre, d'un privilège que l'ancienne Rome avait conféré aux vestales, celui de délivrer, par le seul fait de sa présence, le coupable qu'on menait au supplice³.

On rapporte que des objections furent faites au duc normand sur les inconvéniens que présentait le lieu pour la construction d'un monastère. L'eau y manquera, disait-on. « Eh bien ! répondit Guillaume, si dieu me prête vie, je ferai en sorte que le vin y abonde plus que l'eau dans le meilleur couvent⁴. » Je ne sais jusqu'à quel point il est permis d'adopter cette petite anecdote ; elle paraît choquer la vraisemblance historique, car Guillaume n'avait assurément rien de plaisant dans le caractère.

¹ *Monasticon anglicanum*, t. I, p. 317.

² *Ibid.*, *ibid.*, t. I, p. 310.

³ *Ibid.*, *ibid.*, p. 317.

⁴ *Ibid.*, *ibid.*, p. 312.

Nous possédons une relation curieuse de cette fameuse bataille d'Hastings, et de quelques circonstances qui l'ont précédée. Cette relation n'est ni manuscrite ni imprimée; elle est brodée. Je veux parler de la célèbre tapisserie de Bayeux, attribuée, par la plus ancienne tradition, à la reine Mathilde, épouse de Guillaume, depuis à l'impératrice Mathilde, petite-fille du Conquérant, et, depuis encore, à Odon, archevêque de Bayeux. Sans nous arrêter ici à discuter le mérite de ces opinions diverses, jetons un coup-d'œil sur la tapisserie elle-même. D'abord, c'est Harold, allant s'embarquer pour la Normandie; il est à cheval, le faucon sur le poing; des chiens courent devant lui. On le voit s'embarquer, voguer en pleine mer, aborder sur la côte de Ponthieu. Il est pris par le comte Guy, réclamé par Guillaume, livré à celui-ci, qui le conduit à la guerre de Bretagne. L'armée passe à gué la rivière du Coisnon; des chevaliers sont entraînés par le courant: Harold en retient un par la main, il en porte un autre sur ses épaules. Cette circonstance ne se trouve chez aucun historien. Vient ensuite le siège de Dinan par l'armée normande. Les palissades

sont attaquées et défendues , deux assaillans cherchent à y mettre le feu ; enfin , un chevalier , armé de toutes pièces , présente , du haut des remparts et du bout de sa lance , les clefs de la ville à un autre chevalier , qui les reçoit au bout de la sienne. Il est encore extrêmement remarquable que les historiens ne disent rien de ce siège ; Guillaume de Poitiers , contemporain du Conquérant , donne même à penser que le vassal breton se retira partout devant son seigneur suzerain. Après ce siège , la tapisserie représente Harold armé chevalier par Guillaume ; chevauchant ensuite vers Bayeux , y prêtant serment sur les reliques , retournant de là en Angleterre , où il rend compte de sa mission au roi Édouard. Immédiatement après vient le convoi funèbre de ce roi , puis sa mort , ce qui doit faire supposer une transposition dans l'assemblage des pièces de la tapisserie. Suit le couronnement de Harold. A sa gauche est l'archevêque Stigand , revêtu de ses habits pontificaux. Les brodeuses n'ont point oublié la comète ; elle paraît au ciel et fixe l'attention de plusieurs Anglo-Saxons. Cependant , la nouvelle du couronnement de Harold est parvenue à Guillaume ;

celui-ci ordonne la construction d'un grand nombre de vaisseaux , et l'équipement de la flotte. Des hommes abattent des arbres d'une forêt, des charpentiers travaillent aux navires, des ouvriers de toute espèce tirent ces navires à la mer , y transportent les armes et les provisions. La grande flotte a mis à la voile ; on voit les bâtimens chargés d'hommes et de chevaux. En effet , la plus grande force de Guillaume , à la bataille d'Hastings, consistait en cavalerie. Le vaisseau de Guillaume se reconnaît particulièrement à l'étendart surmonté d'une croix , celui qu'il tenait du pape Alexandre ; suivent le débarquement , les apprêts d'un festin , le festin même , béni par l'évêque Odon , les travaux de fortifications pour la sûreté de l'armée , l'annonce de la prochaine arrivée de Harold , l'incendie d'une maison , probablement pour indiquer , comme les historiens l'ont fait , que Guillaume fit dévaster la campagne autour de son camp afin d'éviter toute surprise. Enfin , le combat va commencer ; Guillaume harangue son armée , les deux nations sont aux prises ; on voit les lances en arrêt , les arcs tendus , les haches levées ; tous les coursiers sont lancés au

galop; de grands coups sont portés, les morts tombent çà et là; un grand carnage a lieu sur la colline. On y reconnaît les Anglo-Saxons, non-seulement à la position qu'ils occupent, mais encore à la moustache, que ne portaient pas les Normands. L'évêque de Bayeux est là, armé d'une espèce de massue; il excite les Normands à bien faire. Un peu plus loin, se trouve Guillaume en personne. Enfin, Harold est tué! On n'a pas indiqué sur la tapisserie que ce fût par une flèche, ainsi que le disent les historiens; mais on voit un homme penché sur le cou de son cheval, et donnant un coup d'épée sur la cuisse de Harold, gisant à terre. Ce dernier trait confirme l'histoire du Normand qui insulta le corps du roi anglo-saxon, et fut ensuite banni par Guillaume.

Ici s'arrête le récit brodé, qu'on me passe l'expression. Les événemens que je viens de rapporter, qui, tous, appartiennent à l'année 1066, occupent deux cent douze pieds de broderie sur une toile de lin large de dix-huit pouces. Que ce monument soit de la fin du onzième siècle, ou de la première moitié du douzième,

cela importe assez peu. Il est naturel de penser qu'il a été ordonné par ceux dont il intéressait le plus l'amour-propre. Sous ce rapport, la femme du Conquérant semblerait y avoir eu plus de part que sa petite-fille. Mais ce n'est pas ici, je le répète, qu'il convient le mieux d'examiner cette question ; qu'il nous suffise de posséder ce précieux débris de nos antiquités nationales, débris trois fois précieux, puisqu'il peut servir, tout ensemble, à l'histoire de l'art, des usages et des faits. L'homme le plus fameux des temps modernes voulait aussi conquérir l'Angleterre : ce qu'avait fait Guillaume, il croyait pouvoir l'opérer, ne se souvenant pas que la population anglaise du onzième siècle, en état de décadence complète, avait eu affaire à une population en état de progrès, supérieure par conséquent, sous presque tous les rapports, à celle qu'elle attaquait ; or, ce motif puissant d'espérance n'existait plus de nos jours. Quoi qu'il en soit, Napoléon pensa que la représentation contemporaine, ou à peu près, de l'expédition des Normands, devait exalter l'enthousiasme national en France ; la tapisserie de Bayeux fut transportée à Paris, et publique-

ment exposée dans une des salles du Louvre, pendant l'hiver de l'an XII¹.

L'opiniâtreté de ses adversaires à la bataille d'Hastings, la présence de sept cents vaisseaux de guerre réunis par Harold pour intercepter la retraite aux Normands, tout se réunissait pour éveiller la prudence de Guillaume. Devant lui, des populations ennemies; derrière lui, une grande flotte pouvant débarquer une nouvelle armée; sa position restait périlleuse : son habileté l'en tira. Au lieu de se porter rapidement sur Londres, où il aurait pu étouffer momentanément tout germe d'opposition à ses plans, il se replia sur ses fortifications d'Hastings, où il mit garnison, longea la côte jusqu'à Romney,

¹ Nous croyons faire une chose agréable au lecteur en réunissant, à la fin de ce volume, les récits qu'ont laissés de la bataille d'Hastings les principaux chroniqueurs normands et anglais contemporains ou voisins de l'événement. Nous les avons empruntés à Guillaume de Poitiers, Guillaume de Jumièges, Guillaume de Malmesbury et Benoît de Sainte-More. Le récit de ce dernier n'avait point encore été publié : nous le devons à l'obligeance de M. Francisque Michel, qui l'a relevé sur le manuscrit du *British Museum*. Sur le même événement, voir aussi Robert WACE, *Roman de Rou*, t. II, p. 191-284. *Pièces inédites relatives à Guillaume-le-Conquérant et à ses fils*, recueillies par M. Francisque Michel, pendant son séjour en Angleterre.

qu'il traita sévèrement, pour avoir dispersé un petit corps de Normands égarés, et arriva enfin devant Douvres. Forte par son assiette, munie de troupes nombreuses, cette ville aurait pu se défendre, occuper l'armée envahissante, donner à ceux de Londres le temps d'organiser une nouvelle résistance, et compromettre gravement le premier succès de la conquête; elle n'en fit rien. On parla tout d'abord de reddition. Pendant les pourparlers, quelques Normands, dans l'espoir de piller, mirent le feu au château. Le duc fit arrêter l'incendie, dédommagea ceux qui en avaient souffert, ordonna de nouvelles fortifications, établit dans la ville une garnison suffisante, et partit avec le reste de l'armée, affaiblie à la vérité à la suite d'une dysenterie occasionnée par l'usage de l'eau et des viandes fraîches ¹.

La possession de Douvres assurait désormais sa retraite et ses communications avec la Normandie. Non loin de cette ville, il rencontra les principaux habitans du pays de Kent, à la tête desquels, s'il faut en croire une chronique

¹ Willelm. Pict., p. 204.

anglaise¹, probablement inexacte, se trouvait l'archevêque de Cantorbéry, Stigand. Quoi qu'il en soit, ils se soumirent à Guillaume et lui donnèrent des otages. Rien n'empêchait plus l'armée normande de se porter rapidement sur la capitale d'Angleterre. Alors, le duc tomba malade; son état voulait du repos, mais il comprenait très bien qu'il fallait maintenant avancer à tout prix; il paraît, d'ailleurs, que l'armée n'était point suivie de ses approvisionnemens; c'était un motif de plus : le mouvement en avant continua. Les débris de la bataille d'Hastings s'étaient réunis à Londres. Cette ville se remplissait incessamment de nouvelles troupes, arrivant de tous les côtés à la fois; les habitans eux-mêmes se montraient pleins de patriotisme et d'ardeur. Qu'un homme de tête se fût montré, qu'un général habile eût pris le commandement, la liberté saxonne pouvait vivre quelque temps encore; elle périt, étouffée entre l'anarchie et l'ambition.

Trois partis s'agitaient à Londres. L'un, conduit par l'archevêque Stigand, voulait faire

¹ Chronica Will. Thorn., Cant. col. 1786, 1787.

couronner Edgard Atheling, le descendant direct, l'héritier légitime, selon la naissance, des rois anglo-saxons. Un second parti, celui de la majorité du clergé, cédait à l'influence de l'archevêque d'York, et appuyait les prétentions de Guillaume. Le troisième avait pour chefs Edwin et Morcas, dont j'ai déjà parlé, qui aspiraient personnellement à la royauté. Quant aux fils de Harold, il ne paraît pas qu'on s'en soit occupé. Stigand l'emporta, Edgard Atheling fut proclamé. C'était peut-être le plus mauvais choix qu'on pût faire. Sans énergie, sans volonté, sans talens, ce jeune homme ne pouvait rien pour la cause qu'on l'appelait à défendre. Edwin et Morcas, frustrés dans leur espoir de domination, abandonnèrent les intérêts de la nation, se retirèrent avec les troupes dont ils disposaient, persuadés que les Normands n'iraient pas les chercher dans leurs domaines ¹ ; mais ils vécurent, dit un écrivain anglais, pour être victimes de leur ambition obstinée et de leur aveugle égoïsme ².

¹ Willelm. Malmesb., fol. 57, verso.

² Sharon Turner ; Hist. of England, t. I, p. 81.

Cependant, Guillaume avançait toujours. Cinq cents hommes de cavalerie , qu'il avait envoyés en avant , venaient de refouler un gros de troupes sorti de Londres à leur rencontre ¹. Tous les chemins qui conduisaient à cette capitale étaient occupés par les Normands. Edwin et Morcas eux-mêmes, en les supposant revenus à de plus généreuses pensées , ne pouvaient plus rien pour la défense de leurs compatriotes. Guillaume aurait pu emporter Londres d'assaut ; il aima mieux attendre , sachant bien qu'elle ne pouvait lui échapper. Dans l'intervalle , il se ménageait des intelligences , négociait secrètement avec le clergé , désintéressait Edwin en lui promettant sa fille pour épouse , promesse , d'ailleurs , que Guillaume ne réalisa jamais. Ce que le duc normand avait prévu arriva. Cernés par une armée victorieuse, n'espérant de secours d'aucun côté , privés d'un chef en état de conjurer la tempête , les habitans de Londres se rendirent. Les chefs du clergé , ceux de la noblesse , les principaux habitans , donnèrent des otages

¹ Willelm. Pict. , p. 205.

au vainqueur pour garantie de leur fidélité, représentèrent qu'ils étaient accoutumés au gouvernement d'un roi, et lui offrirent la couronne d'Angleterre. Stigand, archevêque de Cantorbéry, saxon de race, n'hésita pas à déposer le jeune Edgar, que lui-même avait fait couronner ¹. On a dit que Guillaume avait, en cette circonstance, affiché une modestie hypocrite, en hésitant, ou plutôt en paraissant hésiter à monter sur le trône d'Angleterre. Le duc normand a bien pu, sans doute, par des motifs de prudence, balancer à brusquer la cérémonie d'un couronnement ²; et, en effet, la tranquillité ne régnait pas autour de lui : les populations se montraient toujours agitées; la nécessité seule avait opéré une soumission lente et dont Guillaume pouvait suspecter la franchise. C'était là des considérations de nature à éveiller ses craintes; ou, tout au moins, sa prudence. Mais, qu'après avoir tenté une expédition colossale, dans le but avoué de s'emparer

¹ Willelm. Pict., p. 205.

² « Res adhuc turbidas esse, rebellare nonnullos. » Willelm. Ibid., ibid.

d'une couronne, où il se disait légitimement appelé ; qu'après avoir promis d'avance, en sa qualité de roi futur, la dépouille des ennemis vaincus, Guillaume ait voulu paraître modeste, se faire prier, jouer une comédie ridicule, c'est ce qu'il est impossible de supposer avec apparence de probabilité. Quoi qu'il en soit, personne, dans le conseil qu'il réunit à cette occasion, ne fut d'avis qu'on dût différer le couronnement, et la cérémonie fut fixée au prochain jour de Noël. Guillaume n'entra cependant point encore dans la ville ; il y envoya des architectes et des ouvriers, chargés de construire un fort pour la résidence du roi. Ils élevèrent le monument connu encore aujourd'hui sous le nom de Tour de Londres.

C'était à l'archevêque de Cantorbéry qu'appartenait le droit de poser la couronne sur la tête du roi. Guillaume s'adressa, cependant, à l'archevêque d'York ; non pas, comme on l'a dit, après un refus péremptoire de Stigand ; mais parce que le duc ne voulut pas de son ministère, et que cet archevêque se trouvait alors excommunié par le pontife romain, le même qui, à tort ou à raison, avait favorisé

les prétentions de Guillaume contre celle de Harold ¹.

Au jour fixé, Anglais et Normands se réunirent à Westminster. Des troupes normandes étaient distribuées autour de l'église, par mesure de sûreté. L'archevêque d'York demanda hautement à ceux de sa nation, s'ils reconnaissaient Guillaume pour leur roi; ils répondirent par de grandes acclamations. Geoffroy de Monbray, évêque de Coutances, adressa ensuite, dans la même forme, la même question aux Normands. Les acclamations redoublèrent. Mais les troupes qui gardaient les dehors se méprirent à ces cris et se persuadèrent qu'un combat entre les deux peuples s'était engagé dans l'église, et y prirent part, à leur manière, en mettant le feu à la ville. Le désordre fut bientôt partout. Hommes et femmes se précipitèrent hors du temple; les deux prélats et un petit nombre de prêtres restèrent seuls avec le duc et quelques Normands, en présence desquels on se hâta de

¹ Willelm. Pict., p. 206. — Eadmer, p. 29. — Order. Vital., p. 503. — Henr. Knyghton, col. 2343. — Roger de Hoveden, fol. 258, recto. — Ingulph, fol. 512, recto. — Math. Westm., p. 225. — Flor. Wig., p. 635. — Math. Paris, p. 4.

terminer la cérémonie ¹. Ce fut là, dit un historien presque contemporain, la première cause de cette défiance, de cette haine même, que les Anglais manifestèrent bientôt contre les Normands ².

Les commencemens de Guillaume furent équitables. Il ne déposséda, tout d'abord, que ceux qui l'avaient combattu les armes à la main. Tout cruel que fût ce droit dans son application, c'était celui de la guerre, c'était le résultat inévitable de la conquête; les vaincus avaient dû s'y attendre, comme les vainqueurs avaient dû l'espérer. Mais il prit des mesures pour que bonne justice fût rendue, fit des réglemens pour la sûreté publique, défendit sévèrement le vol, le meurtre, toute espèce de brigandage, toute insulte envers les femmes; éloigna, autant qu'il put, les Normands des tavernes, rendez-vous ordinaire des Anglo-Saxons; voulut que tous les ports fussent ouverts aux marchands, que toutes les routes présentassent la même

¹ Order. Vital., p. 503. — Willelm. Pict., p. 206.

² Order. Vital., p. 503.

sécurité au commerce ¹. Il fit alors, en Angleterre, ce qu'il avait fait en Normandie, quand il y établissait la *trêve de Dieu*. Les mariages entre Normands et Anglais furent encouragés ; le jeune Edgard, couronné roi d'Angleterre et soudainement abandonné par ceux qui l'avaient fait reconnaître, se vit traité par Guillaume avec égard et bonté. Beaucoup d'Anglais même eurent part à ses largesses ; tellement, dit un écrivain de cette nation, que Guillaume, sans droit légal au trône d'Angleterre, en avait acquis un réel, après la mort de Harold, par suite du consentement du peuple et des rapports de bienveillance réciproque établis entre lui et le nouveau roi ².

Toutes ces mesures, d'ailleurs, ne doivent être attribuées qu'aux inspirations d'une saine politique, et non à un sentiment d'affection qu'aurait éprouvé Guillaume pour le peuple anglais. Le duc normand ne se fiait même pas à ceux dont il cherchait à captiver l'amitié. Aussitôt après son couronnement, en effet, il

¹ Willelm. Pict., p. 207 et seq.

² Lyttleton, loc. cit., t. I, p. 41.

sortit de Londres, où l'on hâtait la construction d'une forteresse, et alla s'établir à Barking, dans le comté d'Essex. Ce fut là que beaucoup de chefs anglais, notamment les comtes Edwin et Morcar, vinrent se soumettre. Guillaume leur fit bon accueil, belles promesses, et les confirma dans la possession de leurs biens de Barking. Il gagna et parcourut différentes parties de ses nouveaux états, reçut partout des protestations de fidélité, ordonna de sages mesures, et se rendit populaire en paraissant écouter le menu peuple avec plus de faveur que ses chefs¹. Mais, en même temps, il ordonnait la construction de châteaux-forts, établissait des garnisons normandes sous des chefs normands dont la valeur lui était connue, dont la fidélité lui était garantie par de grandes concessions territoriales². Il préparait ainsi, probablement sans le savoir, les calamités dont le pays allait bientôt devenir le théâtre.

Décidé à repasser en Normandie, il confia la

¹ « Omnes ille clementibus oculis respexit, clementissimis plebem. » Willelm. Pict., p. 208.

² Ibid., ibid.

garde de sa conquête à son frère Odon, l'évêque de Bayeux, et à Guillaume fils d'Osbern, le premier homme de l'armée après le duc lui-même, également renommé pour son courage et son habileté militaire. Ce lieutenant prit position à Winchester, d'où il surveillait les provinces de l'ouest. Odon occupa le château de Douvres ; il commandait à toute la contrée méridionale qui regarde la France. Ces deux chefs suprêmes avaient sous eux d'autres normands distingués, tels que Hugues de Granmesnil, Hugues de Monfort et Guillaume de Varennes. En laissant en Angleterre des hommes dont la fidélité et l'énergie lui étaient connues, le roi Guillaume emmenait avec lui, en Normandie, des Anglais dont le dévouement lui paraissait au moins douteux, et dont l'influence aurait pu réveiller des souvenirs nationaux, exciter même de dangereux soulèvemens pendant son absence. C'était l'archevêque Stigand, Edgar Atheling, les deux frères Edwin et Morcar, le comte Waltheof, et quelques autres ¹.

¹ Order. Vital. , p. 506. — Willelm. Pict. , p. 208 et seq.

Au mois d'octobre précédent, Guillaume avait débarqué duc de Normandie à Pevensey; il s'y embarquait, au mois de mars suivant, roi d'Angleterre, emportant, dit son historien, avec une exagération évidente, autant d'or et d'argent qu'on en aurait pu trouver dans les trois Gaules¹. Ce pays, dit le même écrivain en parlant de l'Angleterre du onzième siècle, devrait être appelé grenier de Cérès, à cause de l'abondance de ses grains, et trésor de l'Arabie, à cause de l'abondance de son or².

Nous croirons sans peine aux récits merveilleux que les contemporains nous ont laissés de la réception qui fut faite à Guillaume et à son armée par les populations normandes. Nous croirons que les habitans des moindres villages se portaient en foule sur le passage du roi-duc; qu'à Rouen surtout, les vieillards, les femmes, les enfans, les individus de toutes les classes faisaient retentir l'air d'acclamations vives et bruyantes, au point, ajoute notre auteur dans

¹ Willelm. Pict., p. 210.

² « Horreum Cereris frumenti copiâ, ærarium Arabiæ auri copiâ. » Ibid., ibid.

son enthousiasme, que Rouen ressemblait à Rome célébrant le triomphe de Pompée, et que jamais l'Italie n'accueillit avec plus de joie Titus, les délices du genre humain, que la Normandie n'en fit éclater sur les pas de Guillaume ¹. Nous croirons facilement encore que la pompe ordinaire de ces solennités fut surpassée alors par tout ce que put y ajouter le délire du moment; et que le carême, cette année, fut célébré par des réjouissances et des fêtes, au lieu de l'être par la pénitence et la mortification ².

Guillaume récompensa largement cet empressement à célébrer sa victoire et son retour. L'or, les riches manteaux brodés par les femmes anglaises ³; les dons magnifiques de toute espèce, furent prodigués aux monastères, comme ils l'avaient déjà été aux compagnons de la conquête. Le Pape ne fut point oublié; le vainqueur lui envoya la bannière de Harold, en échange de l'étendart de Saint-Pierre ⁴.

¹ Willelm. Pict., p. 211.

² « Dies qui poenitentiae quadragesimalis rigori vacant. » Ibid., p. 210.

³ « Anglicæ nationis feminæ multum acu et auri texturæ..... valent. » Ibid., p. 211.

⁴ Ibid., p. 206.

Guillaume célébra, cette année, la solennité de Pâques à Fécamp. Là, se réunirent un grand nombre de prélats, d'abbés et de seigneurs, soit normands, soit français. Tous les regards étaient fixés sur ces étrangers, que le Conquérant avait ramenés comme otages; sur ces jeunes anglais à la longue et belle chevelure ¹, qui devait tomber quand ils atteindraient l'âge viril ²; sur ces vêtemens chamarrés d'or qui couvraient le roi et ses chevaliers; sur cette profusion de vases d'or et d'argent, qui circulaient seuls, ce jour-là, dans la salle du banquet, avec des coupes saxonnes d'une autre espèce, je veux dire les cornes de buffle, enrichies des mêmes métaux aux deux extrémités ³.

La Normandie avait passé dans une paix profonde tout le temps de l'absence de Guillaume. Cet état de choses se maintint pendant son séjour, malgré la présence de cette multitude armée qui revenait avec lui. C'est qu'il fit, après

¹ « Cernebant crinigeros alumnos. » Willelm. Pict., p. 211.

² « Angli.... crines tonsi. » Willelm. Malmesb., fol. 57, verso.

³ « His tantum ex poculis cœnaculum ingens bibebat. » Willelm. Pict., ut sup.

son retour, ce qu'il avait fait avant son départ : il fournit abondamment à la dépense de ses hommes de guerre, nationaux ou étrangers ; défendant, sous des peines sévères, le dégât des moissons, l'enlèvement des troupeaux, toute espèce d'exactions et de rapines ¹. Neuf mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels le roi-duc s'occupait de réglemens administratifs et de religieuses solennités. Des nouvelles, qui lui parvinrent de l'autre côté du détroit, l'obligèrent à repasser la mer, et là se multiplieront pour lui ces grandes fatigues, contre lesquelles Guillaume seul, peut-être, était en état de lutter.

C'était peu, en effet, d'avoir vaincu l'Angleterre ; il fallait la plier au joug, l'enchaîner, lui imposer ses vainqueurs : la tâche la plus difficile n'était peut-être pas accomplie. Ici se déroule une lutte longue, sourde, terrible, opiniâtre, où se dessinent, d'un côté, l'insolence, la brutalité, l'énergie des vainqueurs ; de l'autre, la ténacité, le patriotisme, la fierté des vaincus ; drame admirable, auquel la

¹ Willelm. Pict., p. 211 et seq.

Normandie assiste en silence, ne soupçonnant pas que son dénouement amène pour elle de nouvelles destinées, déplace sa grandeur, et l'efface, en quelque sorte, au milieu de son triomphe et de sa gloire.

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

ACTE DE MARIAGE

de Richard III, duc de Normandie, avec Adèle.

RICHARDI NORTMANNORUM DUCIS III DONATIO PROPTER

NUPTIAS ADELÆ FACTA.

— Ex Spicilegio Acherii, t. III, p. 390. —

« Ineffabilis Dei omnipotentis clementia non patiens manere imperfectum numerum Angelorum, apostatæ Angeli prævaricatione immutatum, hominem ad imaginem et similitudinem suam factum disposuit tenere in supernâ felicitate locum, quem Angelus per superbiam lapsus reliquerat vacuum; cui homini ad propagandam

posteritatis prolem , sociam ex proprio latere formavit mulierem , quò et unitas in utroque maneret conditionis , et duo in carne unâ jungerentur in progeniem posteritatis. Hoc enim sic approbatur verbis divinæ legis : « *Propter hoc relinquet homo patrem et matrem , et adhærebit uxori suæ ; et erunt duo in carne unâ.* » Unde patenter datur intelligi non quocumque modo vel fortuitu , quasi ex libero animi arbitrio mulierem sociandam esse viro , cum constet hoc ut semper legitimè fiat , multiplici scripturarum divinarum approbatum et stabilitum testimonio. Nam ut Christus mundo manifestaret sacrum et sibi placitum esse legitimum conjugium nuptiarum , suâ personâ dignatus est sacrare convivium , et miraculo potentiæ suæ animos lætificare convivantium. Cujus etiam conjugii copulam indissolubiliter volens utrisque viventibus permanere , ipse aliàs dixit¹ : « *Quod Deus conjunxit , homo non separet.* » Nisi fortè quod evangelicis verbis traditur , occurrat rationabilis causa. Denique super hoc sic Apostolus ait² :

¹ Matth., 19 , 6.

² Ephes. , 5 , 25.

« *Viri; diligite uxores vestras, sicut et Christus ecclesiam.* » Iis ergo et multis aliis dominicis præceptis habetur fixum, viri et mulieris conjugium legitimè in Domino semper celebrandum.

« Quibus ego Richardus Nortmannorum Dux obtemperare contendens, accipio te D. Adela in conjugem legalis desponsationis annulo mihi in carnis unitate jungendam, non voluptatis exercendæ causâ, sed generandæ in obsequium Christi, prout ipse disposuerit, prolis gratiâ : quod ut obtineam votis omnibus exopto, divinitate propitiâ.

« Concedo ergo tibi jure dotali de rebus proprietatis meæ civitatem, quæ appellatur Constantia cum Comitatu, exceptâ terrâ R. Archiepiscopi.

« Concedo etiam castella quæ ibi habentur; videlicet Carusburc cum eo quod dicitur Holmus, et eo quod dicitur Bruoto, cum his quæ ad hæc aspicere videntur.

« Concedo quoque curtem quæ dicitur Ver super fluvium Senæ, cum sylvis et terris cultis et incultis; et super eundem fluvium curtem quæ appellatur Cerencis.

« Concedo denique curtem suprâ mare, quæ

dicitur Agons; et eam quæ appellatur Valangias, cum sylvis, pratis, molendinis, et omnibus appendiciis: abbatiam necnon quæ appellatur Porthail, quæ sita est super aquam Jorfluctum cum portu et pagum qui dicitur Sarnes cum aquis et portu maris: et pagum qui dicitur Haga cum sylvis et portu maris.

« Concedo etiam pagum qui appellatur Balteis, cum aquis, terris cultis et incultis; et eum qui dicitur Egglandes, cum aquis, piscatoriis et curte quæ dicitur Percei, cum appendiciis suis, curtem denique quæ dicitur Moion, cum appendiciis suis quæ ad eam pertinent.

« Et in comitatu Bajocacensi concedo villam quæ dicitur Cathim super fluvium Olnæ, circumquaque cum ecclesiis, vineis, pratis, molendinis, cum foro, telonio, et portu et omnibus appendiciis suis.

« Hæc omnia tibi habenda sub nomine et lege dotis, subnixa adstipulatione de rebus meis transfundo, ut juxtà nobilitatis tuæ lineam dotata, indissolubili mihi jungaris amore conjugii, et gaudeas nostræ consors donationis iis rebus suo jure tibi benè concessis, cujus cessionis dotalitio, ut sibi convenientem firmitatis teneat

vigorem, manu propriâ subscripsi, additâ auctoritate mei nominis.

« Ego Richardus hoc dotalitium fieri jussi, et confirmo.

« Datum mense Januario, anno incarnationis Domini millesimo vigesimo sexto ¹, indictione LX. »

¹ L'année commençant à Pâques, il faut lire 1027.

Récit de la Bataille d'Hastings,

PAR

GUILLAUME DE POITIERS ¹.

.... Or, il (Guillaume) s'avance dans un ordre trèsavantageux (l'étendard envoyé par l'apostole placé en avant) : en tête sont mis les fantassins, armés de flèches et de balistes ; au second rang, encore des fantassins, mais les plus aguerris, et cuirassés ; au troisième, les escadrons de chevaliers, au milieu desquels il est placé lui-même, plein de force et prêt à donner, de tous côtés, des ordres de la main et de la voix. Si quelque ancien eût décrit l'armée de Harold, il eût dit qu'à son passage les fleuves étaient épuisés, les forêts mises au niveau de la plaine. En effet, des masses d'hommes s'étaient réunies de tous les points de l'Angleterre. Beaucoup prêtaient leurs bras à Harold, tous à la patrie, prêts à la défendre, quoique à tort, contre les étrangers. Le Danemark, leur allié, leur avait en-

¹ Voir la note de la page 249, tome II.

voyé de nombreux secours. Cependant, n'osant pas se mesurer avec Guillaume, à chances égales (car ils le redoutaient plus encore que le roi de Noricie), ils occupèrent un lieu élevé, appuyé à la forêt par laquelle ils étaient arrivés. Aussitôt, renonçant au secours de leurs chevaux, ils se rangèrent à pied, fortement serrés les uns contre les autres. Le duc, à la tête des siens, nullement effrayé du désavantage du terrain, commence à gravir le sommet de la colline. Le terrible son des clairons donne le signal du combat; les Normands l'entament avec audace. Ainsi, au tribunal, lorsqu'il s'agit d'un vol, celui-là porte les premiers coups qui poursuit le crime. Ainsi donc, les fantassins normands, s'approchant de plus près, provoquent les Anglais, leur envoient, à coups de flèches, des blessures et la mort. Ceux-ci résistent vaillamment et de leur mieux. Ils lancent des épieux et des traits de toute espèce, des haches tranchantes et des pierres emmanchées dans du bois. Vous eussiez dit que les nôtres allaient être écrasés sous cette masse mortelle. Aussitôt accourent les cavaliers, qui, du dernier rang, passent au premier. Dédaignant de combattre

de loin , ils attaquent l'épée à la main. Les cris per  ans lancés par les Normands et par les Barbares sont étouffés par le bruit des armes et par le gémissement des mourans. C'est ainsi que, des deux côtés, on combat pendant quelque temps avec le plus grand acharnement. Les Anglais sont favorisés par l'élévation du terrain qu'ils occupent de pied ferme et serrés entre eux ; de plus, par leur nombre , qui est immense, et par la force de leurs coups ; enfin , par leurs armes de guerre , qui trouvent un chemin facile à travers les boucliers et les autres armures défensives. Ils soutiennent donc vigoureusement ou repoussent le choc de ceux qui osent les charger l'épée à la main. Ils blessent ceux qui leur lancent des traits de loin ; et voilà qu'effrayés par le carnage , les fantassins et les cavaliers bretons , et tous les auxiliaires de l'aile gauche , tournent le dos. Presque toute l'armée du duc cède , ce qui soit dit sans offenser les Normands, nation invincible. L'armée de l'empereur romain , accoutumée à tenir tête aux phalanges des rois , et à vaincre par terre et par mer , a fui quelquefois en apprenant ou croyant son chef mort. Les Normands crurent que leur

duc et seigneur était tombé. Leur fuite ne fut donc pas honteuse ; elle ne fut même pas blâmable , par ce qui en advint.

Le prince , apercevant , en effet , qu'une partie de l'armée ennemie avait quitté sa position pour poursuivre les siens , se jeta au-devant des fuyards , les frappant ou les menaçant de sa lance. Il découvre son front , enlève son casque , et s'écrie : « Me voilà ; regardez-moi , « je vis et vaincrai , Dieu aidant. Quelle « démente vous fait fuir ? et par où fuir ? « Ceux que vous pouvez égorger comme des « troupeaux , ils vous chassent et vous tuent. « Vous abandonnez une victoire et un honneur « immortels ; vous courez à votre perte et à un « éternel opprobre. En fuyant , aucun de vous « n'échappera à la mort. » A ces mots , ils reprirent courage. Lui , le premier s'avance , l'épée flamboyante en main ; il renverse les Anglais qui , par leur révolte contre leur roi légitime , ont mérité la mort. Les Normands , pleins de feu , enveloppent ceux qui les avaient poursuivis , au nombre de plusieurs mille , les taillent en pièces ; pas un n'échappa. Encouragés par ce premier triomphe , ils attaquent la masse de l'armée ,

qui, bien qu'ayant éprouvé une perte énorme, n'en paraissait pas diminuée. Les Anglais, pleins de confiance, combattaient de toutes leurs forces, s'appliquant surtout à ne point se laisser entamer. Ils étaient si pressés, que les morts ne pouvaient tomber. Cependant, le fer des vaillans chevaliers avait fait, sur divers points, plusieurs brèches. Les Manceaux, les Français, les Bretons, les Aquitains, les Normands, ces derniers plus intrépides encore que les autres, s'y précipitèrent.

Un guerrier normand, Robert fils de Roger de Beaumont, neveu et héritier, par sa sœur Adeline, de Hugues comte de Meulan, qui assistait, ce jour-là, à une bataille pour la première fois, fit une chose à jamais mémorable, en s'élançant, avec l'escadron qu'il commandait à l'aile droite, et en renversant l'ennemi avec une inconcevable audace. Il n'est ni en notre pouvoir ni dans notre intention de raconter, comme elles mériteraient de l'être, les actions d'éclat de chacun. Celui qui aurait au plus haut degré l'art de narrer, et qui aurait vu de ses propres yeux la bataille, s'acquitterait difficilement d'une pareille tâche. Quant à nous, hâtons-nous

d'achever l'éloge du comte Guillaume, pour raconter la gloire du roi Guillaume.

Les Normands, ainsi que les auxiliaires, réfléchissant qu'ils ne pourraient vaincre un ennemi aussi acharné sans une grande perte, tournèrent le dos, feignant adroitement de fuir. Ils s'étaient souvenus de l'avantage que la fuite leur avait procuré, par hasard, peu d'instans auparavant. Les Barbares, se croyant sûrs de la victoire, font éclater leur joie, et, s'excitant les uns les autres à grands cris, accablent les nôtres d'injures et les menacent de les exterminer tous. Quelques mille d'entre eux osèrent, comme la première fois, s'élancer à la course sur ceux qu'ils s'imaginaient être en fuite. Les Normands, faisant tout-à-coup tourner bride à leurs chevaux, les entourent, et n'en laissent pas un debout. Deux fois ils recoururent à la même ruse avec le même succès, plus enhardis alors à attaquer le reste de cette armée si redoutable encore et si difficile à envelopper. Là commença un nouveau genre de combat, qui consistait, pour les uns, en mouvemens et en courses; pour les autres, à rester comme attachés à la terre. Les Anglais faiblissent, et, comme

avouant leur méfait par leur défaite , ils subissent un sort vengeur. Les Normands lancent des traits , frappent , percent. Il y a plus de mouvement du côté des morts qui tombent que du côté des vivans. Ceux qui sont blessés légèrement ne peuvent fuir ; la foule des leurs les écrase. Ainsi, la fortune concourut au triomphe de Guillaume.

.....

Au déclin du jour, l'armée des Anglais ne put plus douter qu'il lui était impossible de tenir plus long-temps contre les Normands. Ils virent que leur nombre était diminué par la perte de plusieurs légions ; que le roi lui-même , et ses frères , et plusieurs grands du royaume , avaient succombé ; que tous tant qu'ils restaient , ils étaient épuisés de fatigue et n'avaient plus de secours à attendre. Ils s'aperçurent que les Normands avaient perdu peu de monde ; que leur force semblait s'accroître en combattant , et qu'ils étaient plus terribles encore qu'en commençant ; que l'ardeur indomptable du duc était telle, que personne ne pouvait tenir devant elle ; son impétuosité était si grande , qu'elle ne

s'arrêtait qu'avec la victoire. Ils se mirent donc à fuir à l'envi, les uns sur des chevaux, le plus grand nombre à pied ; une partie par les chemins, presque tous à travers champs. Le désir de se sauver en fit trouver le moyen à quelques-uns. Un grand nombre laissèrent leurs cadavres dans les forêts ; plusieurs furent trouvés étendus sur les routes par ceux qui les poursuivaient. Les Normands, bien que peu au fait du pays, les poursuivaient avec ardeur, frappaient les rebelles dans le dos, et mirent ainsi la dernière main à leur victoire. Les pieds des chevaux eux-mêmes tiraient vengeance des morts, en les foulant en passant. Cependant, la confiance revint aux fuyards, par la facilité que leur procura de renouveler le combat, un vallon escarpé, qui se trouvait garni de fossés ; car cette nation, qui tire son origine des Saxons, les plus féroces des hommes, est, par sa nature, prompte à saisir le fer. Ils n'avaient succombé que devant une force indomptable : depuis peu, ils avaient vaincu sans peine le roi de Noricie, fier de sa nombreuse et belliqueuse armée.

Le duc, qui conduisait les étendards vainqueurs, voyant ces cohortes tout-à-coup en

bataille, bien qu'il s'imaginât que c'était un secours qui arrivait à l'ennemi, ne se détourna pas, ne s'arrêta pas; plus terrible, armé d'un débris de lance, qu'un autre brandissant un énorme javelot, d'une voix mâle, il appelle le comte Eustache, qui s'en allait avec cinquante chevaliers et qui voulait faire sonner le signal de la retraite. Celui-ci, au contraire, insinua à l'oreille du duc qu'il devait lui-même s'éloigner, lui prédisant une mort certaine s'il avançait. Pendant qu'Eustache parlait ainsi, il fut frappé entre les épaules d'un coup retentissant et si terrible, qu'il lui fit sortir le sang des narines et de la bouche. Ses compagnons l'emportèrent demi-mort. Le duc, inaccessible à la crainte et au déshonneur, s'élança sur ses adversaires et les renversa. Dans ce combat périrent quelques nobles Normands, dont la difficulté du terrain rendit le courage impuissant. La victoire ainsi remportée, le duc retourna sur le champ de bataille, supputa le carnage, qu'il ne contempla pas sans quelque pitié, bien qu'il fût tombé sur des impies, bien qu'il fût beau, glorieux, avantageux, de tuer un tyran.

(Traduction de M. Deville.)

Récit de la Bataille d'Hastings,

PAR

GUILLAUME DE JUMIÈGES.

.... Or, le duc craignant quelque attaque nocturne de la part de l'ennemi, ordonna à son armée de se tenir sous les armes depuis les ténèbres naissantes jusqu'à la lueur favorable du jour. Le samedi étant arrivé, il disposa ses légions en trois corps, et s'avança intrépide au-devant de son farouche ennemi. Le combat s'engagea à la troisième heure du jour, et le carnage dura de part et d'autre jusqu'à la nuit. Harold, au premier choc des chevaliers, tomba mortellement blessé. Or, les Anglais, après avoir combattu vigoureusement tout le jour, voyant leur roi mort, commencèrent à désespérer de leur salut; à la nuit tombante ils tournèrent le dos et se mirent en déroute. Les Normands les voyant en fuite, les poursuivirent toute la nuit du dimanche, mais à leur grand détriment,

car , se précipitant avec ardeur vers un antique fossé , que les herbes naissantes leur cachaient , ils y tombaient avec armes et chevaux , les uns sur les autres , et expiraient. Quinze mille au moins, dit-on, y périssent. Ainsi le Dieu tout-puissant, la veille des   des d'octobre, punit de diverses man  res les innombrables pêcheurs de l'une et de l'autre armée ; car la fureur des Normands s'appesantit le jour du samedi sur plusieurs milliers d'Anglais, lesquels, long-temps auparavant, avaient tué injustement l'innocent Alfred , et, le samedi précédent, avaient égorgé sans pitié le roi Harold , le comte Tostin et beaucoup d'autres hommes. Le même juge , dans la nuit suivante, vengea les Anglais, en précipitant les Normands furieux dans un goufre sans fond. Eux en effet, contre le précepte de la loi , avaient convoité immodérément le bien d'autrui , et leurs pieds, comme dit le psalmiste , furent prompts pour répandre le sang ; c'est pourquoi ils trouvèrent sur leur chemin la peine et le malheur.

(Traduction de M. Deville.)

Récit de la Bataille d'Hastings,

PAR

GUILLAUME DE MALMESBURY.

.... Ainsi donc , les deux chefs belliqueux disposent , de part et d'autre , leur armée , chacun suivant l'habitude du pays. Les Anglais , ainsi que nous l'avons entendu dire , passent la nuit tout entière à boire et à chanter ; le matin , ils s'avancent hardiment devant l'ennemi. Les fantassins , armés de leurs haches à deux tranchans , et couverts de leurs boucliers faisant la tortue , forment un coin impénétrable ; ordre de bataille qui eût assuré leur salut ce jour-là , si les Normands , en simulant une fuite , n'eussent , selon leur usage , rompu leurs bataillons. Le roi , à pied lui-même , se tenait , avec ses frères , auprès de l'étendard , afin que , tout étant égal pour tous dans le commun péril , personne ne songeât à fuir. Guillaume , après la bataille , envoya au Pape cet étendard , qui représentait

un homme combattant, et qui était enrichi d'or et de pierres précieuses. De leur côté, les Normands, après avoir passé toute la nuit à confesser leurs péchés, reçurent le matin la communion du Seigneur. Les piétons, armés de leur arc et de leurs flèches, garnissent la première ligne; les cavaliers, en arrière, se placent aux deux ailes. Le comte, le visage serein, d'une voix ferme, et prenant Dieu à témoin de la justice de sa cause, demande ses armes. Ses serviteurs, trop empressés, lui ayant passé sa cuirasse *retournée* : « que mon duché, dit-il, soit *tourné* en royaume »; corrigeant ainsi ce présage par un bon mot. Et voilà qu'on entonne la chanson de Roland, pour enflammer, par l'exemple de ce belliqueux homme, le courage des combattans; puis, le secours de Dieu invoqué, on se mêle, on se bat vaillamment, sans que personne, pendant de longues heures du jour, cède pied; ce que voyant Guillaume, il ordonne aux siens de se retirer en faisant semblant de fuir. Ce mouvement ayant rompu le coin des Anglais, qui se mettent au dos des fuyards, hâta leur défaite. En effet, les Normands se retournant en ordre de bataille, se préci-

pitent sur les Anglais et les défont. Surpris par ce stratagème, ils tombèrent, mais d'une belle mort et pour la patrie, et non sans vengeance, car, se tenant fermes, de temps à autre ils faisaient de hauts tas de cadavres de ceux qui les poursuivaient. S'étant ralliés sur la hauteur, où les Normands, animés par la chaleur, s'élançant avec audace, ils les précipitent dans le vallon, et, au même instant, lançant une grêle de pierres et de traits, ils fondent sur eux en masse. Dans un autre endroit, au passage d'un certain fossé abrupte connu d'eux, ils abattirent tant d'ennemis, que la terre, dans ce lieu, paraissait un champ uni. La victoire resta indécise, tantôt aux uns, tantôt aux autres, tant qu'Harold fut en vie; mais, du moment où il tomba le cerveau traversé d'une flèche, les Anglais se mirent à fuir durant la nuit tout entière. Dans cette bataille brilla la valeur des deux chefs. Harold, non content de faire l'office de général et d'encourager les siens, combattit comme un soldat; personne ne l'approchait impunément. Il frappait avec tant de vigueur, que, du même coup, tombait le cavalier et le cheval. Ainsi que je l'ai dit, frappé d'un trait fatal il mourut.

Tandis qu'il était gisant, un chevalier lui coupa la cuisse avec son épée; Guillaume le nota d'infamie, comme ayant commis là une action lâche et honteuse, et le chassa du rang des chevaliers. Quant à Guillaume, encourager les siens de la voix et par sa présence, s'élancer le premier, se précipiter dans les rangs ennemis, tel il fut. Il perdit dans ce jour trois chevaux excellens qui furent tués sous lui, tandis qu'il combattait furieux et frémissant. Et ce vaillant duc persista de corps et d'ame, bien que ses gardes bourdonnassent à son oreille qu'il devait se retirer. Il persista, dis-je, jusqu'à ce que la nuit lui eût enfin amené pleine et entière victoire; et sans aucun doute, une main divine le protégea, car l'ennemi, bien qu'une multitude de traits lui fussent adressés, ne tira pas une goutte de sang de son corps.

(Traduction de M. Deville.)

Extrait
DE
L'ESTOIRE E LA GÉNÉALOGIE
DES DUX

QUI UNT ESTÉ PAR ORDRE EN NORMENDIE;

PAR
BENOIT DE SAINTE-MORE.

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE HARLÉIENNE.

— Musée Britannique, à Londres, n° 1717, fol. 218, recto, col. I. —

**Si cum li dux Guillaume conquist le reiaume
d'Engleterre contre le rei Herant.**

Ewart¹ li juz² et li verais,
Qui Engleterre tint en pais
Cume hauz reis³, veirs⁴ crestiens,
Pleins de duçur et de toz biens;
Ce avint qu'enfant ne eir⁵ n'en out,
Si cum à Nostre Seignor plout⁶.

¹ Edouard.

² Juste.

³ Roi.

⁴ Vrai.

⁵ Héritier. — Anglais, *heir*.

⁶ Plut.

Del duc Guillaume le Normant,
 Cume eu siècle n'en ama tant,
 Vout son eir faire; à c'entendeit,
 Que nule riens tant ne voleit.
 L'arcevesque de Cantorbire¹,
 Li plus hauz hom de son empire,
 Out en Normendie tramis²,
 Les anz avant, si cum je vous dis,
 Por afermer ce qu'il li done
 Tot le réaume e la corone.
 Eissi esteit jà li affaires.
 Por estre plus certains e meres
 E qu'il n'i sorsist encombrer,
 Revout³ l'ovre plus esforcier.
 Heraut, qui quens⁴ ert del païs
 Trestot li plus poestéis⁵
 Que nul des autres del reiaume,
 Ce lui tramist al duc Guillaume,
 Que del règne entérinement⁶
 Tot qui à la corone apent⁷

¹ Cantorbéry.

² Transmis, envoyé.

³ Revoulut.

⁴ Comte.

⁵ Puissant.

⁶ Entièrement.

⁷ Tout ce qui dépend de la
couronne.

Li féist féuté¹ jurée,
 Eissi cum ele ert devisée;
 Veut qu'il l'en face serrement
 E qu'il l'en donge tenement
 Sor saintuaires² conéuz.
 Tot eissi est Heraut méuz;
 Senz targer³ et senz demorèr,
 En vint as nefz dreit à la mer;
 Od ceus qu'out en sa compaignie
 Quida sigler⁴ vers Normendie;
 Mais trop lor fu la mer sauvage,
 Kar granz tempers e fort orage
 Ne les i lascia ariver;
 Ainceis les covint dévaler
 Dreit en Pontif⁵. Là pristrent port,
 Eissi ateint e eissi mort.
 Mieuz vousissent estre en Sezile⁶.
 La's prist⁷ li quens Gui d'Abeville,
 Qui's tint⁸ e mist en sa prison,
 Qu'aveir voudra lor raançon.

¹ Féauté, hommage.

² Reliquaires.

³ Tarder.

⁴ Pensa cingler.

⁵ Descendre droit en Ponthieu.

⁶ Sicile.

⁷ Là les prit.

⁸ Qui les tint.

Tant cum il se voudront amer,
Tant les covendra rachater.

Retenu fu Heraut e pris;
Mais au duc Guillaume a tramis
Por faire li saveir cel plait¹
Ne où il est ne cum li vait.
Si tost cum il en sout² le veir,
Ne mist plus l'ovre en nonchaleir;
Ainz tramist à Gui tot maneis³,
Si li manda que sor son peis
Tendreit Heraut plus un sol jor;
Mais celi requiert par amor
Qu'il le li quit e soille⁴ e rende
Si que del suen⁵ rien n'i despende,
Riens n'i perde n'ome des suens.
Mais Gui n'en fist nul de ses buens⁶,
Ains en ert⁷ mult estorcenos⁸,
Kar del avoir ert coveitos⁹.

¹ Cas.

² En sut.

³ Tout de suite.

⁴ Donne. — *Solvat*.

⁵ Du sien.

⁶ Bon. — Anglais *boon*, plaisir, requête, volonté.

⁷ Était.

⁸ Récalcitrant.

⁹ Convoiteux.

Por ce manda li dux ses genz
Sempres¹, à milliers e à cenz;
Vers Ou² chevaucha irascuz
Dunt Heraut ne li ert renduz;
Sempres i eust Mereau³ mestrait
E à Gui teu damage fait
Qui ne fust pas del an entier
A restorer sain ne léger;
Mais conseil crut, si fist que sage :
Ains qu'en fust fait autre damage,
Li amena à Ou tot quite.
S'il òut sa requeste despite⁴,
Toteveies en fist sun buen;
C'unc denier ne retint del suen.
Eissi fu Heraut délivré.
Tot dreit à Roem la cité
L'en amena li dux od⁵ sei,
Od amor e od bone fei
Li fist teu⁶ joie e tel honor
Cum il li pout faire graignor⁷

¹ Sur-le-champ.

² La ville d'Eu.

³ Méricourt (Somme).

⁴ Méprisée.

⁵ Avec.

⁶ Telle.

⁷ Plus grande, *grandior*.

S'il out éu point de meseise¹,
De ses bons òut mult e de s'eise².
Od que li dux òut jostées³
Mult granz e mult desmesurées
Por aler essillier⁴ Bretons
Vers lui torcenos e félons
Qui n'el deignoent sopleier⁵,
Le mena od sei osteier.
Là fist de lui si grant cherté
C'unc tant n'out de sa volonté,
Ne fu nul leu mais tant joïz⁶
Qu'il cil afaires fu feniz.
Si josta li dux son concile,
Ce sui lisant, à bone vile.
Là fu li serremenz jurez,
Que Heraut meisme a devisez,
Que tant cum Ewart vivreit mais
Le règne li tendreit en pais,
Solon sa force, au suen poeir,
Senz fausser et senz deceveir;
E après qu'il sereit feniz,

¹ Malaise.² Son aise.³ Troupes.⁴ Châtier.⁵ Obéir.⁶ Tant fêté.

Ci que del règne fu saisiz ,
Li tendreit vers toz homes nez
De ci qu'il i fust coronez ;
E dès ceu jor en avant
L'en sera mais partot aidant
Douvre, la tor e le chastel,
Si fort cum il est e si bel ,
Baillera sempres bien garniz
E de vitaille repleniz ¹
A ceus des suens qui lui plarra ,
Qu'il à garder i trametra ;
E s'aillours vout chasteaus fermer
Desus le rivage de mer ,
Despense e vivre e estoveir ²
Trovera tot de son avoir.
Eissi sor tot le saintuaire
Qu'om li vout apporter ne traire
Jura de sa main à tenir ,
Senz rien fausser e senz guenchir ³.

E li dux, por lui mieux avoir
Senz fausser e senz deceveir
E senz muer vers lui corage,

¹ Remplis de vivres.² Ce qu'il faut.³ Détourner.

Aeliz la proz e la sage,
 Sa fille, li ottreie e done,
 Quant saisiz ert de la corone,
 E del règne une meitié.
 Mult en vout cil baisier le pié.
 Iteux furent lor covenanz¹.
 Aveirs riches e beaus e granz,
 Chevaus, armes, or e argent
 E maint autre cher garnement.
 Li dona tant, ce fu merveille.
 Eissi l'atorne e r'aparaille,
 Si'l convêie² dreit à la mer,
 Si l'en r'a fait outre passer;
 Au rei, qui li ert sire e drux³,
 Manda merciz e chers saluz.
 Heraut out un frère danzel,
 Qne n'estoveit querre plus bel;
 Uuilnoth out non, corteis e sage.
 Cel laissa au duc en ostage.
 Ce ne sai pas ne ne vei mie
 S'il pensout la félonie

¹ Conventions. — Anglais ,
covenant.

² L'accompagne.

³ Ami. — Teutonique, *drut*,
drutin, *druta*. (Schilter, *Gloss.*
teutonic., p. 243, col. 2).

Quant il le laissa en tenance;
 Kar unc ne li tint covenance
 Ne fei ne serrement ne lei :
 Por tel l'en mescharra ¹, ce crei.

Afebleia ² li reis Ewart
 Si qu'ainz que trespasast li marz ³
 Fu morz, trespassez e feniz
 E hautement enséveliz;
 Glorieuse fin out e sainte
 E qui mult fu plorée e plainte.
 Heraut, de coveitise espris,
 Senz autre conseil qui'n ⁴ fust pris,
 Saisi le reigne demaneis ⁵;
 Parjurez e faus se fist reis
 Eissi, senz icele unction
 E senz cele sacration
 Qu'en deit faire à rei saintement
 Le jor de son coronement.

Eissi, senz nule autre devise ⁶,

¹ Il lui adviendra malheur.

² Devint faible.

³ Le mois de mars.

⁴ Qui en.

⁵ Incontinent.

⁶ Discours, conversation.

Parjur, faus, pleins de coveitise,
Se fist coroner à grant tort :
Por c'en fu puis destruit e mort.
Ne tint envers le duc fiance
Ne ostage ne covenance,
De son frère ne li sovint :
Eissi out le réaume e tint.

Tot fu au duc dit e mandé
Cum Heraut a vers lui erré,
Cument il a le règne e tient,
Si n'en redote Deu ne crient
Ne mesfait ne parjurement
Ne reparlance de la gent;
N'a en pensé ne plus l'en face
Ne cume au siècle mais plus hace
Qu'il fera lui tote sa vie.
Quant li dux a la chose oïe,
Iriez fu mult e merveillanz;
Mais ne fu pas trop esmaianz¹,
Bien creit ne li puet riens tolir²
Ce dunt Deus le vout eslargir,

¹ Mais il ne s'en tourmenta
pas beaucoup.

² Enlever. — Latin, *tollere*.

Riens ne coveite en tot le mont
 Qu'il conquerre ne qu'em li dont
 Fors ce que seit au suen voleir.
 Cel ovraigne fist à saveir
 A ses évesques hauz letrez
 E à ses chers barons privez,
 Que li furent ami feeil ¹,
 E que il sout de haut conseil.

Roberz, li quens de Moretuig ²,
 Qui unt ³ de malveisté n'out soing,
 Sis bons frères vrais e cerz,
 E li quens d'Ou li proz Roberz,
 Li quens d'Evereus, li sachanz,
 Richarz li proz e li vaillanz,
 E de Beaumont li quens Rogers,
 Qui mult ert saives ⁴ chevaliers,
 E Roger de Mungumeri,
 N'est dreiz que lui vos en obli,
 E Guillaume le Fiz-Osher,
 Qui puis li out grant mester ⁵,

¹ Féaux.⁴ Sage² *Sic.* — Mortain.⁵ Qui, ensuite, lui fut très utile.³ *Sic.* — *Unc*, jamais.

E Huges, li vesquens¹, li proz.
 Icist, si cum je's vos nom toz,
 Li conseillièrent e loèrent,
 E tuit enfin s'i acordèrent,
 Que il féist Heraut requerre
 De la corone e de la terre,
 Saveir e aprendre e oïr
 Cum il s'en voudra contenir;
 E, son ce qu'il en respondra,
 Solom ice se contendra;
 Ses messages tost li tramete
 E tant dementres s'entremete
 De faire assembler la navie²
 De par trestote Normendie;
 Semunge³ veisins e amis
 E ceus qui à lui sunt sozmis,
 Que teus apareiz⁴ e si granz
 Ne fu jostez mais par Normanx,
 N'ovre el siècle si envaïe
 Que ci seit lor morz ou lor vie.

De ce s'est mult li dux haitiez⁵;

¹ Le vicomte.

³ Somme.

² La flotte. — Ce mot s'est
conservé dans l'anglais, *navy*.

⁴ Appareil.

⁵ Réjouï.

Que, s'il les trove encoragiez
D'aider li teus dreiz à conquerre,
Cum le réaume d'Engleterre,
A ce metront cors e aveirs
E lor forces e lor poeirs.
A Heraut tramist ses messages,
Vaillanz e bien apris e sages;
Si li manda qu'il aveit fait,
Kar ce li ert dit e retrait
Que la corone aveit saisie;
Mais ne féist teu félonie,
Car tote genz saveit assez
Cum li règues li ert donez.
Il meesmes tot premerain
Li asséura de sa main.
Ne se parjurt ne se desleit;
Mais rende-li, si cum il deit,
L'onor, le règne e la corone
Que dreitore e raison li done;
Kar sache bien, si n'en dot mie,
Tant cum li seit eu cors la vie,
N'aura repos mais ne séjor
Ci que saisiz seit del honor.

Icist messages li fu faiz
E diz e contez e retraiz;
Mais mult li respondi petit
Fors orguil, contraire e despit;
Ains ceus qui od lui se tenissent
E voluntiers li recoillissent,
Coveneit doner séurtances
E fers ostages e tenances.

Après que Heraut se fu fait reis,
Se combati od les Galeis.
N'en truis ne l'achaison ne l'ire;
Mais reis Griffins, qui d'eus ert sire,
Remist en champ. Heraut l'ocist,
Sa femme Aldit saisi e prist,
Qui fille ert del bon conte Algar.
Ce li pesa c'unc à sa char
Jut n'adesa¹ ne nuit ne jor,
Kar dame esteit de grant valor.
De grant ire ert sis cors espris
Dunc si esteit sis sire occis.
En teu manière e en teu guise
R'aveit Heraut femme conquise.

¹ Ne se coucha avec sa chair, et n'y toucha, etc.

Dunc en ces jorz si faitement
 Aparut sus, el firmament,
 Une clartez e un planète,
 Une resplendisanz comète,
 Dunt en eisseient trei grant rai¹.
 Ce lis e truis² e vei e sai
 Que quinze nuiz durèrent bien.
 Si distrent astrenomien
 Que c'ert de règues muemenz³
 Ou de reis ou de hautes genz.

Eissi a espleitié Heraut,
 Que plait ne tient ne ne li chaut
 Qu'il claint parjur ne traïtor,
 Mais le règne tienge e l'onor.
 De son deslei ert grant esclandre.
 A Rome ert donc pape Alixandre,
 Jusz hoem, saintismes e verais,
 Qui mult tint sainte iglise en pais.
 A lui tramist li reis Guillaume
 Por mostrer l'ovre deu rëaume,
 Cument il li ert otreié⁴
 E cum Heraut s'ert desleiez,

¹ Dont sortaient trois grands
 rayons.

² Trouve.

³ Changemens.

Qui vers lui s'esteit parjurez ;
Si cum il ert sainz e discrez
E qui'n aveit la poesté,
En requèrèit s'autorité
De son dreit cumquere e avoir,
Kar ce i vout-il mult avoir.

L'apostoile se fist mult liez
Dunt si s'esteit humiliez.
Apostolial ottreiance,
Son le poeir de sa puissance,
L'en comanda e vout e dist
E par ses lettres li escrist
Que del conquerre ne se feigne,
Od tot li tramist une enseigne
De saint Père por demonstrer
Qu'à ce li volent ajuer.
Autorité sera e feiz
Que c'est sa corone e sis dreiz
Qu'il vout conquerre : si'n auront
Tuit cil qui oue lui seront
Partot mult maire¹ séurtance
Que ne lor vienge meschaance.

¹ Plus grande. — Latin, *major*.

Un frère aveit Heraut puisnez,
 Qui Tostis esteit apelez.
 Ne truis pas bien apertement
 Por qu'il erent si malement ¹.
 Au duc s'en ert Tostis venu,
 Qui mult l'aveit gent² recéu
 E chers tenuz e honorez
 E ses riches aveirs donez.
 Chevaliers ert e bons vassaus,
 Prozdom e entiers e leiaus;
 Merveilles out grant desier ³
 D'aler son frère guerreier,
 De tolir chasteaus e citez;
 Kar trop s'ert vers lui maumenez ⁴.
 Mult volentiers e bonement,
 Od le haut conseil de sa gent,
 Li quist li dux tot estoveir ⁵,
 Nefs, genz, armes à son voleir.
 Eissi corut à grant esforz
 Vers Engleterre dreit as porz;
 Mais Heraut les faiseit garder

¹ Pourquoi ils étaient si mal
(ensemble).

² Gentillement.

³ Désir.

⁴ Mal mené, mal conduit.

⁵ Le duc lui chercha tout ce
qu'il lui fallait.

Por qu'il n'i pout pas ariver,
 Si li devea-l'om la terre¹,
 Ne pout entrer en Engleterre,
 Torner s'en vout igneement²;
 Mais ne li laissièrent li vent.
 Vers Northwège l'estut sigler
 Par merveilles orrible mer.
 Toteveies i unt port pris.
 Heraut Herfagan a requis,
 Qui reist³ esteit fort e puissanz,
 Humles, soples e depreianz,
 Qu'en pais le consente e receive
 Si qu'il n'el engint ne deceive;
 E, s'il ce li osoût preier,
 Qu'en nul sen li vousist aidier
 Envers sun frère à nul paine
 Qui à si grant tort le demaine,
 Soens liges quites en sereit
 Toz les jorz mais que il vivreit.
 Tot ce li otreia li reis
 Qu'ainz que passast la fin deu meis

¹ On l'empêcha d'aborder.² Promptement.³ Sic. — Roj.

Out-il josté si fière navie,
 Teus genz e si fait ost banie¹
 Dunt bien déust prendre Saissoigne².
 Dès or s'engroisse la besoigne.
 Cist desfient le rei Heraut,
 Faire le quident tel assaut
 De ci qu'en bref terme, à estros³,
 Qui trop li ert pesme⁴ e grejos⁵.

Tanz dis qu'en cure e en penser
 Esteit li dux de mer passer,
 De genz faire venir loigtaines
 E de semundre les prochaines,
 De faire armes faire esmolues⁶,
 Léés⁷, trenchans e agues,
 E metre entente as nefz guarnir,
 S'il vout eissi désavancir;
 Li quens Alains, cil de Bretaigne,
 Tot cel afaire e cel ovraigne
 Li voleit tolir par envie;

¹ Et convoqué telle armée.

⁵ Grief, pénible.

² Saxe. ³ A l'instant même.

⁶ Aiguillées.

⁴ Très mauvais. — Latin, *pes-*
simus.

⁷ Large.

E par trop laide félonie
 Messages li tramist parlanz,
 Sages, cointes e entendantz,
 Qui li unt dit le mandement
 Que il li fait oiant sa gent :
 « Mult s'esjot, funt-il, quens Alains
 Qui quide estre fis ¹ e certains
 Que tu pas mer sor les Engleis
 E qu'od les verz branz Vianeis ²
 E od les espiez ³ acérez
 Ti seit li règues délivrez
 Eissi que coroner t'i faces;
 Mais, senz laiz diz ⁴ e senz menaces,
 Deprée e quert e s'umélie
 Que tu li rendes Normendie,
 Kar le duc qu'à ton pière tiens,

¹ Qui a la confiance que, etc.

² Viennois.

Guitechin de Sassoigne fu iriés et
 destrois,

Isnelement s'adoubé, n'i fist lonc
 serventois,

Il a vestu l'auberc, çaint le bran
vienois.

(*Roman de Guitechin de Sais-*
soigne, ms. de la bibliothèque

de l'Arsenal, à Paris, Belles-
 Lettres françaises, n° 175, in-f°,
 fol. 244, v°, col. 1 liv. 40.)

Guitechins de Sassoigne fu cheva-
 liers courtois,

Vait férir Salemon sor l'escu *vie-*
nois.

(Id. *ibid.* col. 2, v. 17)

³ Épieux.

⁴ Paroles. — Latin, *dictum*.

Dunc n'est grant joies e granz biens,
 Quant il mut en Jérusalem,
 A son père, le conte Alein,
 Sis serorges¹ e sis amis,
 Laissā la terre e le païs
 E trestote s'érité,
 Dunt ti es fait sire e avoé².
 Tu e tes faus ajuéors³,
 Cuilverz⁴, reneiez⁵, traïtors,
 L'océistes à Westmostier⁶ :
 Dunt trop li deit li quers seignier.
 Par le venim qu'il out à beivre
 Le féistes del alme seivre⁷
 Par décevance e malement
 Por la terre avoir quitement.
 Cist ert enfès⁸ uncore petiz
 Qui à tort en fu dessaisiz;
 Mais n'i a riens plus del atendre.
 La terre vout avoir e prendre,
 Se vos ne la laissiez en pais :

¹ Beau-frère.⁵ Renégat.² Défenseur. — Latin, *advocatus*.⁶ Westminster.³ Aide, auxiliaire.⁷ Vous le fites séparer de l'ame.⁴ Fourbe. — Latin, *coopertus*.⁸ Enfant.

Ce ne li est toute ne esmais;
 Kar les chefs¹ armez, ès chevaux,
 Jà merra² teus mil vassaus,
 N'i aura cel n'ait ceint le brant³
 E le glaive d'acer trenchant,
 Prez de chapler⁴ e de férir,
 Qui i voudreient mieuz morir
 Senz terme e senz délaïement
 Qu'il n'ait la terre quitement.⁵»

Li dux Guillaume ot la manace,
 Ne pot mueer ne li desplace⁶;
 Kar ne li fust or nul mestier
 D'aveir ennui ne encombrer.
 Apareilliez est sis passages,
 Eissi qu'as porz e as rivages
 Ert jà trestoz sis apareiz.
 De cel ovre fu mult destreiz⁷,
 Kar en teu sens n'en teu baillie
 Ne vout pas laisser Normendie.

¹ Têtes.² Mènera.³ L'épée.⁴ Frapper.⁵ Entièrement⁶ Déplaïse.⁷ Chagrin. — Latin, *distri-*
ctus.

N'est qui li lot ne à qui place¹
 Qu'il la guerpe² sor teu manace.
 Ne s'en saveit pas pro³ aidier
 N'esgart prendre ne conseillier
 Quant Deus l'en deigna délivrer,
 Eissi cum je vos sai conter.

Un chastelain, riche Breton,
 Mais ne truis⁴ pas escrit son non,
 Qui au duc e au conte Alain
 Jura féauté de sa main,
 Cist sage e cointe e arteillos⁵
 Portout la parole entr'eus dous.
 Entosche⁶ e venim out meslé.
 Oiez coment il a ovré.
 L'arçon e les rednes Conains,
 Ausi les guanz de ses deus mains
 Envenima, ne vos sai al⁷ dire.
 Ne li out unc puis mester mire⁸,
 Que il i out ses mains soilliées

¹ Il n'est personne qui lui
 conseille, ni à qui il plaise.

² Abandonne.

³ Assez.

⁴ Trouve.

⁵ Rusé et artificieux.

⁶ Poison.

⁷ Le contraire.

⁸ Il n'eut plus besoin de médecin.

E puis sa boche atochées.
Teus fu l'entosche e li venims
Morir l'estut, c'en est la fins.
Chastel-Gonter aveit assis¹,
Qui jà esteit renduz e pris
Quant li parti deu² cors la vie,
Veiant tote sa baronie.
Si granz dous³ n'ert jamais retraiz
Cum por lui fu menez e faiz.
Cointe ert e proz e beaus e large,
Chevalier vaillant e sage,
Gentil de quor, senz grant malice,
Si n'ama unc nus plus justice.
Bien dist-l'om puis certainement,
S'il péust vivre longement,
Que teus princes ne si vaillanz,
Passé aveit plus de cent anz,
N'i aveit éu del lignage.
Li chastelains fist tot que sage,
Que, despu'il li vit l'alme rendre,
N'i vout plus ester⁴ ne atendre :
Tost l'en fust faiz laiz e contraires.

¹ Assiégé.³ Deuil.² Du.⁴ Rester. — Latin, *stare*.

A queque tornast li afaires ,
S'esduit del ost privéement
Senz grant compaignie e senz gent ;
Au duc Guillaume senz délai
A fait saveir l'ovre e le plai.
Pesance en out ire e dolor ,
Kar trop ert cil de grant valor.
S'eissi n'eüst esté Conains
Vers lui haïnos e vilains ,
A riens¹ sos ciel n'en pesast tant ;
E mult en monstra bien senblant.

Ci passe li dux Guillaume e ses genz ,
e ci est la Bataille.

Eissi cum l'estoire devise ,
Out li dus sa grant ovre enprise² :
Dunt or n'a dote qeu remaigne ,
Qu'aséur est devers Bretaigne.
Encombrer dote ne regart
N'a or mais nul de cele part ,
Son règne laisse si assis

¹ Chose. — Latin, *res*.

² Entrepris sa grand'œuvre.

E à si très fecus amis,
 A sa femme la proz, la sage,
 Que n'el en pot venir damage;
 Sor Engleis a torné s'ire :
 Por ce en fera teu martire,
 S'en a la force et le poer,
 Dunt toz jorz se plaindront lor eir¹.
 Le demorer veit e set bien
 Ne li a plus mestier por rien,
 Que Herant s'esforce e quert ajues²;
 E quant ses genz furent venues
 E ses navies atornez,
 Garniz e chargez e nome,
 Si out treis mil nefz au meins :
 De ce nos fait l'autor certains.

A saint Galeri³ sunt jostées
 Totes les genz qu'il out mandées,
 Normanz, Flamens, Franceis, Bretons
 E autres genz de plusors nons.
 Eustace, li quens de Boloigne,
 Vint od grant jenz à la besoigne;
 Li Fiz-Osber, li seneschaus,

¹ Leurs héritiers.

² Des secours.

³ Valery.

Li proz, li sages, li vassaus;
 E Aimeriz, li forz, li bons,
 Qui de Toarz esteit visquens¹;
 Li quens Hugues li mareschaus,
 Frans chevalier, proz e leiaus;
 Gautier Gifart, qui mult valeit
 E qui de mult grant pris esteit;
 E Guillaume cil de Warenne.
 Si ne sai pas que fiz de femme
 Meillor chevaler déust querre.
 Cist passeront en Engleterre
 Ainz que demain past ore de none
 Por rendre au bon duc la corone.

D'entrer ès nefz e de charger
 Ne sorst² esmai ne destorbier³,
 Kar l'aure⁴ venta duce e queie⁵
 Eissi que li mers trop n'ondeie.
 Enz l'anuitant furent tuit enz⁶.
 Od ce que mult fu dreiz li venz,
 Traïstrent les veiles, si siglèrent,

¹ Vicomte.

² Ne survint.

³ Embarras.

⁴ Vent favorable.

⁵ Paisible.

⁶ Dedans. — Latin, *intus*.

Au rei des ceus se comandèrent ;
 Od joie e od tens duz e bel,
 Arrivent à Pevenesel.
 Iloc sempres desus le port
 Ferment¹ un chastel bel e fort.
 Chevalers bons des sues genz.
 Laissa li dux assez dedenz
 Por tenir-le deus anz garniz.
 Après ce, conte li escriz,
 Vint à Hastings senz demore,
 Où maintenant e en poi d'ore
 En r'a un autre fait fermer.
 Tant entendirent al ovrer
 Que li mur i furent si haut
 De nule part ne dote² assaut.
 Là remist gardes séguraines³
 E de lui fei porter certaines.

Un produem riche e assazez⁴
 Qui de Normendie esteit nez,
 Mais en cele terre maneit⁵,

¹ Fortifient.—Latin, *firmant*.

⁴ Comblé de biens.

² Ne redoute.

⁵ Demeurait. — Latin, *ma-*

³ Sûres. — Latin, *securus*.

nebat.

Où richement se conteneit;
Certainement, de veir, senz faille,
Sout cum il ert de la bataille
Où Heraut out son frère occis.
Un mult seur messages a pris,
Si'l tramist au duc erraument.
A desséu de tote gent,
Dist-li qu'il ert e dunt veneit
E qui à lui le trameteit;
Après li a l'ovre contée
Que sis sire li out mandée,
Coment Heraut s'ert combatuz
Qui ceus de Norwège out vencuz
E ocis son frère e le rei
E ceus qu'il amena od sei,
Où plus aveit de vint milliers.
De là retorne forz e fiers,
Od plus a de cent mille armez.
Od poples teus ne fu jostez.
« De tei trover unt teu desir
Jà n'i cuident avant venir.
Gart, prèn conseil, ne t'asséure,
Kar périllouse est l'ovre e dure.
Tant as éu honor e pris,

Gar ¹ qu'or ne seies entrepris
Ne de haster pas de combatre,
De metre ta gent ne d'embatre,
En leu par trop fol ovre enprise
Où ele seit morte e occise,
Ne tu abaissiez ne périz. »
« Amis, fait li dux, granz merciz!
Bien fist ton seignor del mander
E bien en fait à mercier ;
Mais tant li di que je li mant.
Qui damne-Deu trait à garant,
Qui il conduit e tient e maine,
Qui juste cause a dreite e saine,
En liu d'aveir, honor e gloire,
Valor e puissance e victoire,
Deit bien avoir, s'en lui a fei.
Tot eissi le quit-je de mei,
Kar j'ai dreit e mun dreit demant
E lui trai partot à garant.
Si'l conquerra; kar contre lui
N'a nus ne force ne refui²,
Valor, défense ne poeir.
Or seit del tot au suen yoleir.

¹ Sic. — Garde-toi.

² Refuge.

Après, eissi cum je vos devis,
 Que Heraut out son frère ocis
 E de Daneis victoire éue
 Que lor genz out morte e vencue,
 S'en vint à Londres glorios
 Od son empire si joios
 Que jà ne quide mais trover
 Riens qui lui puisse contrestier¹.
 Porquant mult tient l'afaire grant
 Dunt sor lui sunt venu Normant,
 Le nombre entent de la nayie
 E de la grant chevalerie
 Hardie e corajose e fiere.
 D'aler en bois et en rivière
 N'out dunc corage ne voleir;
 Mais od tot quant qu'il pout avoir,
 Mander, semundre e esbanir²,
 Senz atendre, senz plus soffrir,
 Ainz qu'autre novele s'espande,
 Chevauche dreit vers l'ost Normande.

Proz ert Heraut e vertuos³

¹ Résister.

² Rassembler par bans.

³ Brave.

E empernanz e corajos.
N'estoveit pas en nule tere
Sos ciel meillor chevaler querre.
Beaus esteit trop e bons parlers,
Donierre¹ e larges viandiers.
Cele ovre mortal e amière
Li désamonesta sa mère
Tant ele pout, selon son sens.
Uvorth son frère, qui esteit quens,
Li dist e mostra ducement,
Oiant sa plus privée gent :
« Sire, fait-il, ce set-l'om bien
Que proz estes sor tote rien
E corajos e empernanz;
Mais sor vos sunt venuz Normanz
Le règne prendre e chalongier².
Si covient mult e s'est mestier
Qu'or ait en vos sens e mesure
E que vos aiez partot dreiture.
Vil e hontose se descovre
Tost en chascun sa mauveise ovre.
Las es e lasse mult ta gentz
De la bataille e deu contenz

¹ Donneur.

² Disputer.

Dunt il repairent : si fust los
Qu'un poi éussent de repos.
Si te dei autre rien mostrer.
Mult te devreit bien remembrer
Quel otréiance tu féis,
Ne saveir que tu praméis
De la corone e del réaume,
En Normendie, au rei Guillaume.
Ies-tu de ce dunc obliez¹
Que tu n'en seies sis jurez?
Gar que n'encorres el parjure
E que par teu mésaventure
E par si très grant mesprision
Ne t'avienge confusion
Ne à noz genz n'a noz lignées
Qui mult unt esté essaucées².
Ci périront, si n'as conseil
Leial, dreiturer e féeil.
E tu, qui mult es riches e proz,
Seras reproché mais de toz,
Maudiz; qu'en tei ert nostre fin,
E par tei irom en déclin.
Je, endreit mei, ne defiance,

¹ Oublieux.² Élevées.

Ne serement ne covenance
Au duc ne m'i sui [mie] enpris,
Rien ne li dei n'unc ne li fis
Chose dunt jà seie retez ¹.
Sire, e se vos le comandez,
G'irai, n'est dreiz que vos en faille,
Od voz granz genz à la bataille.
Desque tel en vei le besoing,
Le heaume lacié, l'espée eu poing
Lor irai la terre contendre
E ce qu'os ² en tenez défendre.
Tant vos di-ge bien e otrei
Que jà por défaute de mei
Vers eus n'aura mauvesté faite,
E vos veez nostre chaaite.
Si nos vencum, tos li esmais
Remaint; vostre est le règne en
Si deu champ sumes dérompuz, pais.
N'en serreiz mie reis vencuz;
Ne por ce n'en sera périe
La hautesce, la seignorie
Qu'Engleis unt en cest règne eu.
Or gar ne seie décéu. »

¹ Accusé.

² Et ce que vous.

De cez diz e de cez mostrances
C'unt fait Heraut tot en oiances;
S'est félonnesement irascuz,
N'en vout estre conseiz¹ créuz,
Son frère despit e conuice
E por fol le tint et por nice²
Dunt il de ce s'ert entremis;
Vers sa mère fu mult eschis³
Qui chèrement fust à plaisir
Deu remaindre deu retenir,
E tant l'en fist longe preière
Qu'enverse la bota arière :
Tel li dona del pié el ventre.
Hastivement en tant dementre⁴,
Pas sis jorz; furent amassées
Les fières gens des granz contrées.
Dunc chevaücha vers les herberges.
La nuit que li ceus fu teniègres⁵,
Soprendre quidout l'ost normant
En la pointe del ajornant⁶,
Si qu'el champ out ses genz armées'

¹ Conseil.

² Simple.

³ Criminel.

⁴ Sur ces entrefaits.

⁵ Probablement sombre.

⁶ A la pointe du jour.

E ses batailles devisées;
Enz la mer out fait genz entrer
Por ceus prendre, por ceus garder
Qui de la bataille fuireient
E qui as nefz revertireient ¹.
Treis cenx en i orent e plus.
Dès ore ne quident que li dux
Lor puisse eschaper ne seit pris
Ou en la grant bataille occis.

A ce vout mult li dux entendre
Que l'om n'el péust sopprendre.
Le seir en l'anuitant ² oscur,
Que tuit en fussent plus séur,
Lor out lor cors faiz toz armer
Ci que le jor parut tot cler.
Samadis ert, ce sui lisantz.
Dunc prist treis légions mult granz,
En treis ordres les devisa
E s'autre gent r'apareilla,
Archers, serjanz e ceus à pié.
Quant tuit furent apareillié,
Si fu l'enseigne despleiée

¹ Retourneraient.

² Tombée de la nuit.

Que l'apostoile¹ out enveié[e]
 De la sainte iglise de Rome.
 Assous, confès², c'en est la sume,
 Chevauchèrent, lor escuz pris,
 Contre lor mortex³ enemis.
 Cume sage, proz e discrez,
 Les out li dux amonestez;
 Remembre-lor lor grant honor,
 Que puisqu'il l'orent à seignor
 Ne furent en nul leu vencuz.
 Or est li termes avenuz
 Que lor valors estuet doubler,
 Creistre e pareistre e afiner.
 Ci n'a mestier hobeléz⁴,
 Mais od les branz d'acer forbiz
 Deffendre les cors e les vies,
 Kar od tant seront acomplies
 Les granz paines e les travailles,
 Ici fineront les batailles.
 Ci receveront les granz loiers
 Qu'aveir deivent bons chevaliers,

¹ Le pape.³ Mortels.² Ayant l'absolution et s'étant
confessés.⁴ Probablement bavardage,
hablerie.

Les terres, les fieus¹, les honors,
Plus c'une n'orent lor anceisors.
Par lor valor, par lor proeces,
Auront dès or les granz richescs,
Les granz tenures e les fieus;
Mais trop est périllos li gieus².
Si la victoire n'en est lor
E se il ne sunt venquéor,
Mort sunt, en ce n'a recovrer³;
Kar fuie n'i aureit mestier,
Recet ne chastel ne boschage;
Mais qui or sera proz e sage
Si'l mostre e face apareissant,
E il sera par tot aidant
Chadel e escuz e deffense;
E si chascuns d'eus se porpense,
Si trovera c'unc Engleterre.
Ne vout gaires nus hom conquerre
Qu'Engleis la péussent deffendre;
E si deivent à ce entendre,
Que mult poent estre seur
Dunt Heraut est vers lui parjur.
Faus, enchaaiiz, vient al estor

¹ Fiefs.² Jeu.³ Il n'y a pas de remède.

Od tote sa grant déshonor;
Morz est, vencuz e trespassez,
E il vivront mais honorez
Del grant conquest¹ qu'iloc feront,
Qu'ensemble od lui départiront.
Or n'i a plus mais del férir
E de vassaument contenir²
Que la bataille aient vencue
Ainz que la nuit seit avenue. »

Tant out Heraut ses genz menées
Par poi qu'as lor ne sunt jostées.
Tant out conreiz³ faiz e seurez⁴
Qui ne vos serreient devisez,
Si bel armez, si richement,
Que des armes d'or e d'argent
Resplent la terre d'environ :
Tant riche enseigne e tant penon⁵
I despleient al avenir.
Alez se sunt entre-férir
Si durement e od tel ire,

¹ Conquête.

³ Troupes.

² Et de se comporter bravement.

⁴ Divisé.

⁵ Étendart.

Jà n'orrez mais si fier martire.
 Assenblez sunt d'anbes deus¹ parz.
 Volent saettes², volent darz
 A teu fuison senz plus tenir,
 Riens n'i ose l'oïl descovrir.
 Li sun³ des cors, li hu⁴, li cri
 Sunt entendu loing e oï.
 Od ire assembla cel ovraigne,
 Por tel ensangla[n]ta la plaigne.
 Sempres assez en petit d'ore
 Se corrent si morteument sore,
 Od les haches danesches⁵ lées
 E od les lances acérées
 S'entre-fièrent si durement
 E si très airéement⁶,
 Que des costez e des eschines,
 Des chés⁷, des braz et des peitrines
 S'en ist li sans⁸ à fais vermeilz.
 Tant i a d'eus pasmez e freiz
 Que ce n'est si merveille non.

¹ Deux. — Latin, *ambo*, *duo*.

² Flèches. — Latin, *sagitta*.

³ Son.

⁴ Huées.

⁵ Danoises.

⁶ Avec tant de colère.

⁷ Têtes, chefs.

⁸ Le sang en sort.

Comencée est la contençon ¹
Od les fiers glaives esmoluz
Si pesme, dunt dis mile escuz
Sunt despeciez e estroez
E les forz haubers effundrez,
E li boel e li panceil ²
Eissi que de cler sanc vermeil,
Qui des cors lor chet e devale,
En i a jà deu mile pâle.
Ne fu si l'ovre non à gas ³
De ci que oïz fu li fiers glas
Sor les heaumes des branz d'acer;
Mais là sorst dol e encombrer
A ceus qui trébuchent des seles
E qui l'om espant les cerveles
E qui l'om trenche les viaires ⁴.
Eissi dura tant li affaires
Que li coart e li preisié,
Cil à cheval e cil à pié
D'ambes deus parz furent à un.
Dunc fu le chaple si comun
Ci qu'à hore de midi

¹ Le combat.

² Les boyaux et les pances.

³ Plaisanterie.

⁴ Les visages.

Que nus de tant espié forbi
 Ne de tant glaive reluisant
 Ne de tant espée trenchant
 Ne de tante hache esmolue
 Ne de tante sajette ague
 Ne quide eschaper ne eissir.
 Tuit s'abandonent à morir.
 A ce veient l'ovre atornier,
 Kar, ke en cors que en sanc cler,
 Sunt en maiz jusqu'as genoilz.
 Unc tant dolerose voie
 Ne tanz morteus orribles criz
 Ne furent en un jor oïz.

En ceste ovraigne amère e fière
 Orent Engleis en teu manière
 Avantage, cum je vos dirai :
 Dunt li nostre orent grant esmai,
 Qu'encombros ert li leus e haut
 Où esteient les genz Heraut.
 Ce les fist tant lé jor tenir
 Qu'à eus faisait mal avenir.
 Se il fussent à plain trovez,
 Mult fust ainçais li chans finez;

Mais mult greja¹ les noz le jor
E qu'en ïgal n'esteit l'estor².
A grant meschef les requereient
Là ù forment se défendeient,
Si que je truis escrit senz faille
Qu'à senestre de la bataille,
Où li nostre erent au contenz,
Vint un morteus esmaiemenz ;
Kar ne sai par quel aventure,
Qui trop dut estre pesme e due
Distrent e quidèrent plusor
Que li dux fust mort en l'estor :
C'en fist à mil le dos virer
Por fuir tot dreit à la mer.
A ce comença teu merveille
Qu'autretel mais ne sa pareille
Ne fu oïe en itant d'ore,
Qu'Engleis corent à Normanz sore,
Fierent, dérompent-les à faiz.
Ici sorst dolor e esmais.
N'i éüst rien deu retenir
Ne deu champ jà plus maintenir,

¹ Greva.² Le combat.

Si Deu n'eu ¹ féist marvaument ²;
 Mais quant li dux veit e entent
 Que sa gent est si dérompue
 E morte e guenchie ³ e vencue
 Si d'eus hastif conrei ne prent,
 Dol a sis quers e dolor sent;
 Par un sol poï n'esrage ⁴ vifs,
 Set qu'il croient qu'il seit ocis,
 E por lui qu'il quident mort
 Lor est venu cest desconfort.
 Son chef désarme en la bataille
 E del heaume e de la ventaille;
 En si périllos leu mortal,
 Où fenissent tant bon vassal,
 Mostrer se vout apertement
 Que bien sachent certainement
 Qu'il est toz seins e toz séurs,
 Qu'à lui tornera li bons éurs.
 A ceus qui jà erent fuiant
 Lor vait, l'espée el poing, d'avant,
 Si très durement les manace
 Dunt gerpi unt e champ e place

¹ Ne le.

² Merveilleusement.

³ *Mot à mot*: tournées à gauche.

⁴ N'enrage.

Que riens n'eu saureit raconter.
Qui dunc l'oïst en haut crier :
« Qu'avez oï, genz senz valor ?
Ne veez-vos yostre seignor
Délivre e bien aidanz e sains
E de victorie tot certains ?
Tornez arière au féréiz ¹,
Kar jà les verreiz desconfiz. »
Dunc vint poignant quens Eustace
Qui le duc effreie e manace
E dit : « Morz est, por veir, senz faille,
S'il ne se part de la bataille;
Nul récovrer n'a mais ès suens. »
Ci pout grant honte avoir li quens,
Qu'à trop mauvaïse e à trop fole
Fu puis tenue la parole;
E li dux ses genz tant sermone
Que quers e hardement lor done;
E quant ce est que sain le veient,
De nule rien plus ne s'effreient,
R'adrècent les chés des chevaus;
E li bons dux li bons vassaus

¹ Action de frapper.

Lor mostre la veie premiers.
 Iloc par fu teus chevaliers
 E tel esforz i fist le jor
 Od le tranchant brant de color,
 Que chevaliers fendi armez
 De ci qu'es nuz des baudrez;
 Hurte e abat, détrenche e tue,
 E sa grant gënt se resvertue,
 Trovent Engleis desconreez¹
 Qui ja s'erent abandonez
 A enchaucier e à occire.
 Donc i out d'eus fait teu martire
 Si très doleros e très granz
 Que milliers, si cum sui lisanz,
 I chaïrent que tuit finèrent.
 Idunc quant Normant recovrèrent,
 En sanc erent vers les jenoiz.
 Ainz que partist icil tooilz²,
 Fu reis Heraut morz abatuz,
 Par mi les deus costez férüz
 De treis granz lances acérées
 E par le chef de dous espées

¹ Débandés.

parent du mot anglais *toil*,

² Ce mot ne serait-il pas *peine, fatigue*.

Qui entrèrent jusqu'as oreilles
Que les plantes en out vermeilles.
Ne fu pas tost apercéu :
Por ce se sunt mult puis tenu
Cil devers lui estrangement.
A cel estor, à cel content,
Dunt ci vos di e dunt je vos cont,
Robert fiz Roger de Beaumont
Vos di qui fu teus chevaliers,
Si proz, si hardiz e si fiers
E si aidanz que ceste istoire
Me fait de lui mult grant mémoire.
Mult redélivrent forz les places
Il e ses genz quens Eustaces.
Si n'a durée acer ne fer
Vers Guillaume le fiz Osber,
Qu'Engleis ateigne si garniz
De la mort ne puisse estre fiz.
Chevaliers i est forz e durs
E sage e sofranz e séurs;
E li bons visquens de Toarz
N'i est ne mauvais ne coarz,
Qui ert apelé Eimeris ;
Mult i reçut le jor grant pris.
Gauter Gifart, savum de veir,

Qui out le jor grant estoveir,
 Qu'abatuz fu de son destrier
 Eissi que cinc cenx chevalier
 Des lor l'aveient jà outré,
 Toz ert li secors oublié,
 Quant li bons dux de Normendie
 Od l'espée d'acer forbie
 L'ala secorre e délivrer
 E faire sempres remonter.
 En si fait lieu n'iert mais retrait
 Que tel esforz cum ceu¹ seit fait
 Par un prince qui au munt vive.
 Nus ne content ne nus n'estrive²
 Que le pris n'en fust suens le jor
 De la bataille e del estor;
 Poi out de mort crieme e regart
 A rescorre Gautier Gifart
 N'en i r'out gaires de plus buens
 Qui fu le jor Hues li quens,
 E Guillaume cil de Warene
 Volda à conquerre le règne
 Cum buens chevalers e hardiz.

¹ Celui-ci.

² Nul ne combat, ni nul ne lutte.

Uns Taillefer¹, ce dit l'escriz,
 I aveit mult grant pris conquis;
 Mais il i fu morz e occis.
 Tant esteit grant sis hardemenz²
 Qu'en mi les presses de lor genz
 Se colout autresi seur
 Cume s'il i fust clos de mur;
 E puis qu'il out plaies mortex,
 Puis i fu-il si proz e teus
 Que chevalier de nul parage
 N'i fist le jor d'eus teu damage.
 Ne's non pas toz³, ne cil ne fist
 Qui l'estoire primes escrist,
 Qui riche furent e vassal
 El dur estor pesme e mortal.
 Si vouisse lor faiz escrire,
 Trop lunge chose fust à dire;
 En treis quaers⁴ de parchemin
 N'en venissé-je pas à fin :
 Por ce covient l'ovre à finer,
 Que tost s'ennuient d'escouter,

¹ Il s'agit probablement ici du jongleur Taillefer, qui fut effectivement tué à la bataille d'Hastings.

² Son courage.

³ Je ne les nomme pas tous.

⁴ Cahiers.

Eschis e pensis e destreiz,
Auquant plusor soventes feiz
Qui à neient volent entendre
Mieuz qu'as buens faiz oïr n'apprendre.

I dès prime, quant fu jostée,
De ci qu'à haute relevée
Dura la bataille plénière
Que nus ne s'en fu traiz arère;
Mais quant la chose fu séue
E entre Engleis apercée
Que Heraut ert mort à devise
E le plus de sa gent occise
E sis frère è barons plusors
N'en i atendent nul secors;
Las sunt e vain e feible e pâle
Del sanc qui des cors lor dévale;
Veient sei rompre e départir
E de totes parz envair,
Veient lor genz ocis e morte
E vient la nuit qui's desconforte,
Veient Norman̄z resvigorer¹
E lor force creistre e doubler,

¹ Se renforcer.

Veient n'i a deffension,
Qui ne garra¹ par esperon
Ou par mucer² ou par foïr
Certains e fis est de morir;
Virent les dos, n'i a retor;
Le deffendre laissent li lor.
Teus fu leur perte e lor esmais
Que dérompu sunt à un fais.
Adonc i out glaive e martire
Si grant n'el vos saureit riens dire.
Cele occise³, cele dolor
Tint tant cum point i out deu jor,
Ne la nuit ne failli la paine
Ci que parut le diemaine⁴.
Ce que la terre ert encombrose
E fossée e espinose
C'ocist Engleis plus e destruist
Que nus à peine s'i esduist.
Là trébuchoent e chaëient,
E cil à pié les occieient.
Ne quid n'el sai ne je n'el lis

¹ Qui ne se garantira.

³ Tuerie.

² Ou en se cachant. On dit
encore en Normandie *mucher*.

⁴ Dimanche.

Ne en nule istoire n'el truis
C'unc si granz genz fust mais jostée,
Si périe ne issi alée
Ne issi à neient ¹ revertie.
Si fu la bataille yencue
Le premier jor d'Oitovre ² dreit;
E si quidè-l'om bien e creit
Qu'à cinc milliers furent esn³
Cil des lor qui furent trové
Sol eu grant champ del fèreiz
Quant qu'il fussent desconfiz
Estre l'occise e le martire
Qui fu tute la nuit à tire ⁴.
Au retorner parmi les morz
Véissiez esjoïr les noz;
Mais li dux est pleins de pitié,
De lermes a le vis moillié
Quant il esgarde les ocis.
S'il tuit li furent enemis
Morteus vers lui e vers les suens,
Dunt mult li unt ocis de buens;
S'il tot deit avoir joie grant

¹ Rien.² Octobre.³ Estimés.⁴ Sans cesser.

D'aver si vencu un tirant
Vers lui parjur, faus, desleié,
Toteveies a-il pitié
Que li plus bel e li meillor
E deu règne tote la flor
Seient eissi péri e mort
Par sa grant coupe e par son tort.
Cerchez fu sis cors e trovez,
En plus de treze leus nafrez;
Kar devers lui, si cum je qui,
N'out meillor chevaler de¹ lui;
Mais Deu ne crientst ne serement,
E por ce l'emprist malement.
Lez lui furent trouvé ocis
Andui si frère, ce m'est vis;
Ne se vouldrent de lui partir :
Toz treis les i covint morir.
Eissi l'en prent qui sieu désert,
Qui tot coveite² le tot pert.

Cest glaive e ceste grant dolor
Que li Normant unt fait des lor

¹ Que.

² Convoite.

Aveient pieçà déservie
Quant par lor très grant félonie
Occistrent Auvré e tanz
De ses bon compaignons Normanz,
C'unc puis ne fu ne's haïssent
E qu'à ce ne's atendissent,
Qu'or en unt fait à ceste feiz
Cumparé unt lor grant desleiz.
Tant aveit lor mautez ! durée
Qu'or est fenie e trespasée.
Alée est tote lor vertu
Si qu'à neient sunt revertu.
Deu règne ert mais la seignorie
As eirs estraiz de Normendie :
Cunqueise l'unt cum chevalier
Au fer trenchant e al acier.

Au bie[n] matin, enprès mangier,
A fait li dux les morz cercher.
Mult i out piez e mains e buille;
Mais les armes e la despuille

¹ Mauvaiseté.

Firent coillir e amasser.
Dunc fist toz les suens enterrer.
Li reis Herauz fu séveliz;
E si me retrait li escriz
Que sa mère por lui avoir
Vout au duc doner grant avoir;
Mais n'en vout unques dener prendre
Ne por riens nule le cors rendre,
Mais à un Guillaume Malet,
Qui n'ert tosel¹ pas ne vaslet,
Mais chevaliers durs e vaillanz.
Icist l'en fu tant depreianz
Qu'il li dona à enfoïr
Là où il vendreit à plaisir.

Veez merveilles, poez entendre
Qu'en vos deit mostrer e aprendre,
Qu'Agamenon nè li Grezeis
Ne bien plus de quarante reis
Ne porent Troie en dis anz prendre.
Unques n'i sorent tant entendre.

¹ Jeune homme.

Icist dux od ses Normanz
E od ses autres buens aidanz
Conquist un réaume plenier
E un grant pople fort e fier,
Qui fu merveille estrange e grant,
Sol entre prime e l'anuitant¹
Veez merveilles de sa duçor!
Quant d'eus out esté venquéor,
Ne vout ne conseil ne li done
Maintenant saisir la corone,
Ne vout la terre mesbaillir,
Ardeir, rober ne apovrir
Ne destruire les plus puissanz
Qui li orent esté noisanz,
Qu'ocire péust e confondre;
Ainceis lor fait dire e semundre
Qu'à lui viengent en bone pais,
Senz crieme nule e senz esmais:
Eissi's adoucist e apele.
Une sainte ovre fist e bele,
Que les cors des homes ocis
Vout que fussent en terre mis.

¹ La tombée de la nuit.

A la gent de la terre née
En fu l'ovraigne comandée,
Qu'il firent ententivement;
Qu'ami lor erent e parent.
Mil e seixante e sol sis anz,
Eissi cum nos somes lisanz,
Aveit dès l'Incarnation
De ci qu'à cel jor e plus non
Que le rei Heraut fu occis
E le règne pris e conquis.

FIN.



TABLE GÉNÉRALE

DES

NOMS DE LIEUX, D'HOMMES ET DE FAMILLES,

MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.

A.

ABAILARD, fils d'Homfroy, et neveu de Robert Guiscard, se révolte contre son oncle; tome II, page 79. — Il est fait prisonnier par Roger; 80.

ABBON DE FLEURY. Ses connaissances en mathématiques le font accuser d'intelligence avec le diable; I, 166.

Abrincatui (cité des), capitale, Avranches; I, 3.

Acerenza: dans la Pouille, devient le partage d'Asclittin; II, 53.

ACHITOPEL: sa trahison comparée à celle d'Ascelin, évêque de Laon; I, 155.

ADALBERON (l'évêque), trace le tableau politique et moral du royaume des Francs au XI^e siècle; I, 175.

ADÉLAÏDE, femme de Robert Giroie; II, 147.

ADÈLE, fille de Rolf et de la fille du comte Bérenger; son premier nom était Gerloc; I, 105. — Epouse Guillaume Tête-d'Étoupes; 108.

ADÈLE, fille de Richard II et de Judith, épouse Renaud, seigneur de Bourgogne; I, 206. — Son mari est mis en prison par Hugues, comte de Châlons; *ibid.* — Il est délivré par Richard II, son père; 207, 208. — 219.

ADÈLE, fille du roi de France, mariée au fils de Baudouin, comte de Flandre; II, 5, 6.

ADÈLE, femme de Richard III, duc de Normandie, n'est point la

- filles du roi de France ; II, 5, 6. — Mère de Mathilde ; 130. — Son acte de mariage ; 269.
- ADELSTAN**, roi d'Angleterre, investit Éric du Northumberland ; I, *cjv*. — Reçoit la femme et le fils de Charles-le-Simple ; 111.
- Ægir**, ou *Egir*, le dieu des mers chez les Scandinaves ; I, *lxxvi*, *lxxvii* — Menacé par Elgil, qui voudrait se venger de la mort de son fils ; *cxjx*.
- Ægisdrecka**, chant de l'Edda, qui fait suite à l'Himnis-quida, où l'on trouve le récit du banquet donné aux dieux par Ægir ; I, *lxxvj*.
- AGAPET**, pape : Othon, à sa voix, ravage l'Italie ; I, 160.
- AGNAR**, fils du roi Geirrood ; I, *lxxjv*.
- ALAIN**, comte de Vannes, dirige l'insurrection des Bretons contre les Normands ; I, 106. — Reconnait la suzeraineté de Guillaume-Longue-Epée ; 107.
- ALAIN**, duc de Bretagne, se ligue contre Robert I^{er} ; II, 8. — Entre dans le comté d'Avranches ; 14. — Est vaincu par Nigel de Coutances ; 15. — Se soumet et se réconcilie avec le Duc ; *ibid*. — Est nommé régent de Normandie ; 25. — Meurt empoisonné à Vimoutiers, 101. — Son fils Conan réclame la Normandie, de Guillaume ; 197.
- Alençon**. Incursions des comtes d'Anjou et du Perche dans les environs de cette ville ; I, 146. — Le château sert de demeure à Guillaume Talvas ; II, 102. — Ce château, pris par Geoffroi Martel, est repris par Guillaume-le-Bâtard ; 121, 122, 141.
- ALEXANDRE II**, pape, reçoit un présent du comte Roger de Hauteville ; II, 74. — Favorise les projets du duc Guillaume II, et proclame la légitimité de ses droits ; 208, 246. — Excommunie Stigand, archevêque de Cantorbéry ; 255. — Reçoit de Guillaume la bannière de Harold ; 262.
- ALFES**, génies élémentaires gouvernés par les Wanes (Myth. scand.) ; I, *xxxji*. — Étaient appelés Alfes de la lumière, lorsqu'ils habitaient l'Halfheim, et Alfes de la nuit, lorsque leur demeure était sous terre ; *xlvj*.
- Alfheim** (l'), contrée céleste habitée par les Alfes ; I, *xlvj*.

ALFRED-LE-GRAND, roi d'Angleterre, repousse l'invasion de Rollon ; I, 47. — Sa vision ; 48. — Ses relations avec Hrolf présentées comme douteuses ; 60. — Anecdote des bracelets d'or suspendus aux arbres, 103, 192.

ALFRED, fils d'Éthelred et d'Emma ; I, 204. — Réfugié en Normandie, auprès de Richard, son oncle, on l'excite à retourner en Angleterre ; II, 176, 177. — Tombe dans un piège tendu par Godwin ; *ibid.* — Sa mort ; 178.

ALFRED, le géant, chevalier normand ; II, 14.

Allemagne, on apportait de ce pays, en Scandinavie, des objets d'or et d'argent, et diverses marchandises à l'usage des habitants ; I, *clji*, *cljji*.

ALLVADUR, le père de tous (Mythol. scandin.) ; I, *xxv*. — Ce nom est donné à Odin, le premier des Dieux ; *xxvjji*. — L'opinion des mythologues varie sur ce personnage ; *xlj*, *xlji*.

Alpes-Grecques (les), province gauloise sous les Romains ; I, 2.

Alpes-Maritimes (les), province gauloise sous les Romains ; I, 2.

ALVIS, ou **ALLVISE**, nain savant, promis à la fille de Thor ; I, *lxxji*.

Alvis-mal, l'un des chants de l'Edda, de Sæmand ; I, *lxxji*.

Amalphi, ses habitants demandent la protection de Robert Guiscard ; II, 79. — Robert s'empare de cette ville ; *ibid.*

Ambrières, forteresse construite par Guillaume II sur la frontière du Maine ; II, 123. — Le duc de Normandie menace Geoffroi Martel de s'y rendre ; 141. — Siège de la place ; 142.

Amiens, fournissait des épées courtes et des boucliers, sous la domination romaine ; I, 5. — Ravagé par les Normands ; 98. — Louis d'Outre-Mer et Guillaume-Longue-Épée s'y rencontrent ; 112. — Entrevue de ce dernier et d'Arnould sur la Somme, dans son voisinage ; 116. — Les armées française et allemande poursuivies par les Normands jusque sur son territoire ; 139. — Robert I^{er} s'en empare ; II, 20.

Andelle, rivière, indiquée par erreur comme formant la limite orientale du territoire concédé à Rollon ; I, 76.

ANDRÉ (le frère), chroniqueur français ; I, 154.

Angers, Foulques Nerra veut faire transporter dans cette ville les reliques de saint Florent ; I, 172.

- Angéviens* (les) cherchent à attaquer Guillaume-le-Bâtard ; II, 147.
- Angleterre*, visitée par Rollon dès 875 ; il en est repoussé par Alfred-le-Grand ; I, 47. — Dévastations d'Hastings ; 58. — Clameur de Haro ; 103. — Voyage de Guillaume, archevêque de Sens ; 111. — Puissance ecclésiastique ; 160. — Le roi Edgar ; *ibid.* — Séjour des hommes du Nord ; Richard II réclame leurs secours ; 190. — Coup-d'œil sur le pays ; 191, 192. — Courses et débarquement des Scandinaves ; 193, 194. — Massacre général des Danois, la veille de la Saint-Brice ; 198, 199. — Nouvelle invasion de Svein ; il obtient d'Éthelred seize comtés ; 200. — Svein reconnu roi ; 202. — Guerres entre Éthelred et Canut ; 203. — Intervention de la Normandie ; 222. — Forme de son gouvernement sous les Anglo-Saxons ; II, 4. — Harold succède à Canut ; 176. — Amélioration des mœurs ; 182. — Visitée par Eustache de Boulogne ; 184. — Par le duc Guillaume ; 186, 187. — Normands mis hors la loi ; 188. — Message de Guillaume à Harold ; 200. — Invasion d'Harald roi de Norwége ; 213. — La troisième partie de ce royaume est proposée à Tostig par Harold ; 215. — Débarquement de la flotte normande, commandée par le duc Guillaume ; 221. — Guillaume est proclamé roi ; 255, 256. — Il établit des réglemens pour la sûreté publique ; 257. — Tableau exagéré des richesses de ce royaume ; 261. — Retour de Guillaume après avoir passé quelque temps en Normandie ; ses efforts pour en consolider la conquête ; 264.
- Anglo-Saxons* (les), font partie de l'armée d'Alexis contre Robert Guiscard, à Durazzo ; II, 88. — Jaloux de la supériorité des Normands ; 184. — Leur ignorance ; 202. — Parallèle avec les Normands ; 203, 204. — Battus par les troupes d'Harald, aux environs d'York ; 213. — Vainqueurs à leur tour sous le commandement d'Harold ; 217. — Portaient la moustache ; 225. — Leur déroute à Hastings ; 239. — Représentés sur la tapisserie de Bayeux ; 247.
- Anjou* (l') : cette province seconde les projets de Henri, roi de France, contre la Normandie ; II, 134. — Le Maine était sous sa dépendance ; 155. — Conan s'empare d'un de ses châteaux ; 199-206.
- Anjou* (maison d') ; possède la souveraineté de la Sicile ; II, 95.

ANSBERT, élevé à Saint-Wandrille, succède à saint Ouen dans l'évêché de Rouen ; I, 27. — Ses soins envers les pauvres ; introduit le premier la culture de la vigne en Normandie ; 28.

ANSELME, évêque de Chartres, se distingue honorablement dans le siège de la ville par les Normands ; I, 61, 63.

ANSFRED, seigneur neustrien, frère de Pagle ; I, 220. — Se fait moine à Fontenelle ; *ibid.*

ANSLEC, l'un des amis de Guillaume-Longue-Épée ; I, 122.

APOLLODORÉ. Son traité sur la mythologie grecque, comparé à celui du Dæmi-Sægur de l'Edda de Snorre ; I, *xc.*

Aquitaines (les deux), province gauloise sous les Romains ; I, 2. — L'Aquitaine seconde les projets de Henri, roi de France, contre les Normands ; II, 134.

Arabie. L'Angleterre comparée à ce pays par Guillaume de Poitiers, à cause de l'abondance de son or ; II, 261.

Archangelo (Saint-), ville de la Pouille, devient le partage de Raoul ; II, 53.

Archevêché (rue de l'), à Rouen, était baignée autrefois par la Seine ; I, 7.

ARDFART, seigneur normand, dénonce à Richard II un ecclésiastique attaché à sa maison, comme ayant adopté une nouvelle doctrine prêchée à Orléans ; I, 209. — Se rend dans cette ville, où il joue le rôle d'espion ; 210. — Son langage devant les juges, contre les personnes soupçonnées d'hérésie ; 211. — Leurs supplices ; *ibid.*

Argences, bourg de l'arrondissement de Caen, jadis renommé par la qualité de son vin. La charge de sacristain de cette commune est ajoutée, par Richard II, à celle du moine, sacristain de Fécamp ; I, 216. — Son vin, aujourd'hui comparé à celui d'Avranches ; 217. — Occupé par l'armée de Henri, roi de France, lors de la bataille du Val-des-Dunes ; II, 112.

Argentan : incendie de cette ville, attribué à tort à Henri I^{er}, roi de France ; II, 119.

ARGYRE, fils de Mélo, chef des Normands, dans la Pouille ; II, 52. —

Il leur propose de passer au service de l'empereur d'Orient ; 56.

— Sa perfidie ; *ibid.*

ARINBIOERN, personnage dont il est question dans l'Egil-saga ;

I, *cjji.* — Ami fidèle d'Egil ; *cv.*

ARISTOTE. Ses écrits probablement connus à Rouen, du temps de saint Ouen ; I, 26.

Armoriques (les), gouvernement maritime dont la deuxième Lyonnaise, comprenant la Normandie, faisait partie ; I, 10.

ARNGRIM JOHNSEN, recteur en Islande ; I, *lxxxix.*

ARNOLIN, chevalier normand, reçoit en partage Labello ; II, 53.

ARNOULD I^{er}, comte de Flandre : son alliance avec Guillaume-Longue-Épée ; I, 112. — Enlève le château de Montreuil au comte Herluin ; 114. — Forcé par le duc de Normandie à le restituer, il cherche à s'en venger ; 115. — Son entrevue avec Guillaume-Longue-Épée ; 116. — Ses affidés assassinent ce dernier ; 117. — Dissertation à ce sujet ; 119, 121. — Son territoire ravagé par Herluin d'après l'ordre de Louis-d'Outremer, 125, 126. — Le roi de France se réconcilie avec lui ; 127. — Facilite le passage du roi en Normandie ; 128. — Accompagne Othon et Louis-d'Outremer au siège de Rouen ; 136. — Othon projetant de le livrer à Richard I^{er}, il quitte le camp ; 138.

ARNOULD II, comte de Flandre : son différent avec Hugues Capet ; I, 152, 153. — Valenciennes, prise par Beaudouin, lui est rendue ; 188.

ARNOULD (l'évêque), déposé à la demande de Hugues Capet, dans un concile tenu à Reims ; I, 160. — Captif pendant quelque temps, il est rétabli dans son siège à la demande du pape ; 161.

ARNOULD, fils de Guillaume Talvas, deuxième du nom, se ligue contre son père et l'exile ; II, 102.

Aron-Niorleif (Saga d'), contient des détails sur la cour des rois de Norwège et les courses de chevaux, qui étaient l'un de leurs divertissemens ; I, *cx.*

Arques : poste normand (sous Richard I^{er}) placé dans son voisinage ; I, 128. — Le château pris par Guillaume-le-Bâtard ; II, 128. —

Repris par Guillaume d'Arques ; 129. — Se rend de nouveau au duc de Normandie ; II, 130.

ARQUES (Guillaume d'), comte de Talou, se révolte contre Guillaume II ; II, 127. — Le roi de France favorise cette révolte ; 129. — Il se rend auprès d'Eustache, comte de Boulogne ; 130.

Arras, repris par Robert I^{er} ; II, 20.

ARTAUD, évêque de Reims ; I, 124.

Asaland, contrée d'Asie ; I, 1.

Ascali, ville de la Pouille, prise par les Normands ; II, 50. — Échue en partage à Guillaume-Bras-de-Fer ; 53.

ASCELIN, évêque de Laon et conseiller de Charles, duc de Lorraine : sa trahison comparée à celle d'Achitopel et de Juda ; I, 155.

ASCLITTIN, chevalier normand, reçoit en partage Acerenza ; II, 53.

Ases, race divine issue d'Odin et de Frygga (mythol. scandin.), I, xxviiij. — Leur fin est prédite par les Norries ; xxxj. — Admettaient parfois, parmi eux, des hommes de la race des géans ; xlj. — La magie leur est enseignée par Freya ; lj. — Donnent des otages aux Vanes ; ibid. — Engagent tous les êtres de la nature à ne faire aucun mal à Balder, leur bien-aimé ; lxxiv.

Asgaard, résidence des divinités scandinaves ; I, xxv, xxviiij. — Les géans menacent les dieux de s'en emparer ; xxxij. — Retentit des lamentations des dieux après la mort de Balder ; xxxiv. — Renferme le Valhalla ; xxxvij. — Regardé comme le ciel, par les Scandinaves ; xxxviiij. — Est comparé aux Muspellheim et Godheim réunis, suivant la Voluspa ; ibid. — Était situé au milieu de la terre ; xlj. — Capitale de l'Asaland ; l. — Séjour d'Odin après la mort de ce dieu ; liij. — Discréditée lorsque Odin, au lieu du premier des dieux, est regardé comme magicien ; lvj.

ASKUR ou **HETRE**, le premier homme, issu d'un morceau de bois auquel les fils de Borr donnèrent la vie (myt. scand.) ; I, xxvij, xlv.

ASLOEG, ou lumière des Ases, premier nom de Krake. — V. Krake.

ASSÉRIUS, rapporte une vision attribuée à Hrolf ; I, 49.

ATENOLPHE, frère du prince de Bénévent, chef des Normands dans la Pouille ; II, 52.

ATHERLING (Edgard), petit-fils d'Edmond, trop jeune, ne peut balancer l'influence de Harold; II, 190. — Manque d'amis pour faire valoir ses droits d'hérédité après la mort d'Édouard; 200. — Est proclamé roi d'Angleterre pendant quelques jours; 252. — Abandonné par les siens, il est traité avec bonté par le duc Guillaume; 258. — Guillaume l'emmène en Normandie; 260.

ATHELSTAN, roi d'Angleterre: erreur de chronologie des historiens normands à son égard; I, 51. — Ses relations avec Rollon présentées comme douteuses; 60.

Athènes, ravagée par un des fils de Roger de Hauteville; II, 94

Atlamal, l'un des poèmes de l'Edda; I, cxxx.

ATTILA ou **ATLE**, héros impliqué dans les aventures des champions germaniques; I, lxxxvj. — Sa mort, racontée dans la Volsunga-saga; cj. — Son mariage avec Grimhilde; cvij.

Aubin (Saint-), près d'Arques: les Français essuyent un échec dans son voisinage; I, 129, 137.

Audhumbla, vache issue des brouillards dissous par la chaleur du Muspellheim (myth. scand.); I, xxvj. — Nourrice d'un géant; xlix.

AUGUSTE (l'empereur) prohibe la religion des Druides; I, 6. — Continue dans les Gaules le système de César; 9.

Aumône (rue de l'), à Rouen, formait la limite nord de la ville, sous les Romains; I, 7, 136.

Aure, rivière formant la limite sud-est du territoire normand: Richard y construit un fort; I, 189.

Auvergne (l'): cette province seconde les projets de Henri, roi de France, sur la Normandie; II, 134.

Auxerre, après la mort de Henri, duc de Bourgogne, se déclare en révolte ouverte, à l'instigation de Landri, comte de Nevers; I, 186. — Hugues, évêque de cette ville; elle est assiégée par les Normands; ibid. — Levée du siège; 187.

Avallan, ville assiégée par Robert, roi de France, et par les Normands; I, 187.

Averse (château d'), en Italie, pris par les Normands, est érigé en comté, par Sergio, en faveur de Rainolfe, leur chef; II, 43.

AVESGOT, fils de Guillaume de Sorreng; II, 102.

Avranches, capitale de la cité des Abrincatui; I, 3. — Avait une garnison romaine; 6. — Prise par Guillaume-Longue-Epée; 107. — Son vin nommé tranche-boyau; 217. — Ses habitans sont appelés au secours du duc Guillaume II; II, 136.

B.

Bajocasses (cité des), capitale, Bayeux, I, 3. — Séjour des pirates saxons, 32.

BALDER, ou *BALDUR*, fils d'Odin et frère de Thor, surpasse les *Ases* en sagesse, en éloquence, en bonté (myth. scand.); I, xxix. — Ses rêves sinistres; xxxij. — Sa mort; xxxiiij. — Son corps ne peut être enlevé des enfers; xxxiv. — On le soustrait enfin à l'empire d'Héla; xxxvij. — Sa mort et sa résurrection comparés au renouvellement des saisons; xlviij, xlviiij. — Se fixe à Breidablick; lij. — Sa mort doit être vengée par un fils d'Odin et de Kinda; lv. — Sa fête, symbole de la succession de l'été à l'hiver; lxx, lxxij. — Sa mort fait le sujet du *Vegtams-quida*; lxxix, lxxxij.

Baltique (la): Odin traverse cette mer pour se rendre à Odensée, I, lj. — Courses de Hrolf (Rollon); 45, 47.

Bari, en Calabre, assiégé par Robert Guiscard; II, 74. — Ouvre ses portes; 76.

Barking, petite ville du comté d'Essex, où s'établit quelque temps Guillaume-le-Conquérant; II, 259.

BARONIUS attribue à Charles-le-Chauve la concession faite aux Normands de cette partie de la Neustrie, connue ensuite sous le nom de Normandie; I, 87. — Gémit sur la corruption du clergé; 162.

Bataille (abbaye de la), construite par Guillaume-le-Conquérant, sur le lieu de la bataille d'Hastings; II, 243. — Privilège attaché à ce monastère; *ibid.*

BAUDOUIN, comte de Flandre, est forcé de restituer au comte Arnould la ville de Valenciennes; I, 188.

BAUDOUIN IV, surnommé *le Barbu*, comte de Flandre, épouse Éléonore, fille de Richard II; I, 219. — Détrôné par son fils; II, 17. — Il est rétabli par Robert I^{er}, duc de Normandie, 18.

BAUDOUIN, fils du comte de Flandre : son mariage avec Adèle, fille de Robert, roi de France; II, 5. — Se révolte contre son père, et le détrône; 17.

BAUDOUIN V, comte de Flandre, donne sa fille Mathilde en mariage à Guillaume II, duc de Normandie, II, 130. — Le pape le lui avait défendu, 131. — Tuteur du jeune roi Philippe I^{er}, 206. — Beau-père de Tostig, comte du Northumberland; 213.

BAUDVAR, fils d'Eigil, après avoir fait naufrage près de la demeure de son père, est déposé dans la tombe de Sklagrim, son grand-père; I, cv.

BAUZON, personnage au service d'Arnould, comte de Flandre : l'un des assassins de Guillaume-Longue-Épée; I, 116.

Bayeux, capitale de la cité des Bajocasses; I, 3. — Débris d'établissements romains trouvés dans cette ville; 4. — Avait une garnison romaine; 6. — Établissement du christianisme; ibid. — Territoire de Bayeux concédé à Rollon; 73. — Rollon s'empare de la fille du comte Bérenger; 105. — Éducation de Richard I^{er}; I, 122. — Guillaume-Longue-Épée y fait reconnaître ce prince pour son successeur; 123. — Assiégée par Hugues-le-Grand, tombe au pouvoir de Louis-d'Outremer; 129. — Fondation d'un hôpital dans cette ville par le duc Guillaume II; 133. — Ses habitants sont appelés au secours de la Normandie; 136. — Guy, comte de Ponthieu, y est renfermé pendant deux ans; 139. — Les environs ravagés par Henri I^{er} et Geoffroy Martel réunis; 142. — Description de la fameuse tapisserie représentant la conquête de l'Angleterre; 244, 248.

BEAUMONT (Roger de), fils de Homfroy des Vieux, tue Roger de Toëny; II, 100.

Beauvais, chef-lieu du département de l'Oise, ravagé par les com-

pagnons de Rollon; les habitans, à leur tour, dévastent le pays de Rouen; I, 98. — Repris par Robert I^{er}; II, 20.

Beauvoisine, porte de ce nom à Rouen; I, 136.

Beauvoisis (pays de Beauvais): séparé du pays normand par l'Epte; I, 76. — Pillé par les Normands de Hrolf, unis à ceux de Ragnold; 78. — Dévasté par Hrolf, tandis que Ragnold ravageait l'Artois; 97. — Rendez-vous des deux chevaliers de Thibaud et de Richard I^{er}; 143.

Bec (l'abbaye du), fondée par le chevalier Herluin; II, 168. — Lanfranc y prend l'habit monastique; *ibid.* — Lanfranc prieur du monastère; 169. — Sa destruction; 170.

BELESMES (Yves de), père de Guillaume Talvas; II, 11.

BELESMES (Guillaume de), surnommé Talvas, comte d'Alençon, se ligue contre son cousin Robert I^{er}; II, 8. — Devient chef de sa famille, à la mort de son père, 11. — Construit le château de Domfront; *ibid.* — Il est assiégé par les Normands; 12. — Humiliations qu'il reçoit; *ibid.* — Bataille de Blavon; *ibid.* — Sa mort; 13. — Mabile, sa fille, épouse Roger de Montgomery; 148.

Belgiques (les deux), province gauloise sous les Romains; I, II. — Ravagée par les Saxons de l'Elbe; 33.

BELSTA, femme de Boërr, mère d'Odin, de Vile et de Ve, (myth. scand.); I, xxvij.

Benigne (Saint-), à Dijon: Guillaume, abbé de ce monastère, est prié de venir habiter l'abbaye de Fécamp; I, 212, 213.

BENOIT IV (pape), dépose l'évêque de Langres; I, 159.

BÉRANGER, comte de Rennes. Sa fille, lors de la prise de Bayeux, tombe entre les mains de Hrolf; I, 105. — Il dirige l'insurrection des Bretons; 106. — Battu, il obtient la paix de Guillaume-Longue-Épée; 107, 110.

BÉRANGER, établit un schisme dans l'Église romaine; II, 166. — Se rend à l'abbaye de Préaux, puis va trouver Guillaume II, duc de Normandie; *ibid.* — Expose librement sa doctrine à Brionne; 167. — Lanfranc combat ses idées sur l'eucharistie; 172.

- BERGAUMUND**, personnage dont il est question dans l'Eigils-saga : son procès avec Eigil, son beau-frère; I, *cij*, *citj*.
- Berghen**, port de la Norwége, fréquenté par des voyageurs saxons; I, *cvj*.
- BERNARD**, compagnon de Hrolf, l'un des chefs de l'armée normande, persuade Guillaume-Longue-Épée d'accepter le combat livré par Riulf, sous les murs de Rouen; I, 109. — Est supplié par Guillaume-Longue-Épée d'employer son influence pour faire reconnaître son fils en sa place; 122. — La garde de ce fils lui est confiée; 123. — La mésintelligence élevée entre Louis-d'Outremer et Hugues-le-Grand lui est attribuée; 129.
- Besançon**: Robert I^{er} passe près de cette ville, se rendant en pèlerinage à Jérusalem; II, 26.
- Bessin**, pays de Bayeux, concédé aux Normands de Rollon; I, 73, 79, 97. — Débarquement d'une armée de Danois sur ses côtes; 130; II, 155.
- BIOERN** (Côte-de-Fer), fils de Ragnar-Lodbrok et de Aslæg; I, *xcix*.
- BIOLTE**, femme de Gaultier, comte de Mantes, meurt empoisonné; II, 157.
- Blavon** (forêt de), lieu où fut livrée une bataille mémorable; II, 12.
- BLOIS** (Eudes, comte de); I, 151.
- BOERR**, fils de Bure et de la Terre (myth. scand.); I, *xxvj*. — Épousa Belsta; *xxvij*.
- Boé**, fils d'Odin et de Kinda (myth. scand.); I, *lv*.
- BOHEMOND**, fils de Robert Guiscard, accompagne son père en Épire; II, 82. — Prend le commandement de l'armée en l'absence de son père; 90. — Est trahi par les siens; 91. — Michel de Bayeux sert sous ses ordres; 153.
- Bonneville**, (probablement Lillebonne), lieu où Harold jura, sur les reliques des saints, d'accorder tout ce que lui demanderait le duc Guillaume II; II, 194.
- BOTHON**, l'un des amis de Guillaume-Longue-Épée; I, 122.

BOTONIASTE (Nicéphore), détrône l'empereur Michel; II, 81. — Alexis Comnène lui succède; 82.

Boulogne-sur-mer; voie romaine de cette ville à Lillebonne; I, 4. — Les Romains y équiperont une flotte pour s'opposer aux déprédations des Saxons; 33. — Réception de Louis d'Outre-Mer par les seigneurs français et Guillaume-Longue-Épée; 111. — Les Boulonnais font partie du premier corps de l'armée de Guillaume à Hastings; II, 232, 233.

BOULOGNE (Eustache, comte de), beau-frère d'Édouard, donne asile à Guillaume d'Arques et à sa femme; II, 130. — Querelle de quelques hommes de sa suite avec les habitants de Douvres; 184. — Godwin, révolté, demande, mais inutilement, qu'il lui soit livré avec ses gens et tous les Normands qui occupaient le château de Douvres; 185. — Dispose d'une marine considérable en faveur du duc Guillaume; 210. — Est blessé dangereusement à la bataille d'Hastings; 240.

BOUQUET (dom), auteur des dix premiers volumes du Recueil des historiens des Gaules; I, xv.

Bourgogne (la). Raoul, roi de ce pays, se rend à Compiègne et à Beauvais pour s'opposer à Ragnold; I, 76. — Raoul quitte sa province pour presser la guerre avec Rollon; 98. — Cette province considérée, par rapport à Paris, une contrée lointaine; 158. — Révolte des habitants, après la mort du duc Henri; 186. — Expédition des Français, réunis aux Normands; 186, 187. — Mariage du seigneur Renaud avec Adèle, fille de Richard II; 206. — Est envahie par une armée normande venue au secours de Richard; 207. — Seconde les projets de Henri, roi de France, sur la Normandie; II, 134. — Ses évêques recherchent des bénéfices en Normandie; 205.

Bourneville (l'abbaye de), dans le Roumois, fondée par le chevalier Herluin; II, 168.

BRAGE ou **BRAGA**, l'un des Ases, dieu de la poésie (myth. scand.); I, xxix. — Enseigne la mythologie poétique au dieu Ægir; xc.

BRAINE (Hugues de), excommunié par le pape Léon; II, 131.

Breidablick, en Suède, séjour de Balder; I, lii.

Bresle, petite rivière qui sépare le département de la Seine-Inférieure de celui de la Somme; forme la limite nord-est du territoire concédé à Rollon; I, 77.

Bretagne (la Grande-), ravagée par les Saxons de l'Elbe; I, 33.

— Ses habitans emmenés en esclavage par les Normands; 70.

— Les Bretons de Cornouailles se soulèvent contre leurs oppresseurs; 71.

Bretagne (la), ancienne province de France : n'aurait pas été concédée à Rollon; I, 69, 70. — Le comte Robert en abandonne une portion aux Normands de la Loire; *ibid.* — Est envahie par Incon; 71. — Hrolf, suivant Dudon, pouvait tirer des vivres et des vêtemens de cette province; 72. — Dissertation à ce sujet, et sur la concession de ce pays par Charles-le-Simple; 73, 74, 98. — Soulevée contre les Normands, elle est soumise par Guillaume-Longue-Épée; 107. — Une partie de la Bretagne demeure la proie des Normands de la Loire; *ibid.* — Seconde les projets de Henri I^{er}, roi de France, contre la Normandie; II, 134. — Envoie des élèves suivre les leçons de Lanfranc; 169, 199, 206.

Bretons (les), après la mort de Rollon, se révoltent contre les Normands de la Loire et en font un grand carnage; I, 106. — Leurs chefs font hommage à Richard I^{er}; 134. — Les paysans se soulèvent contre la féodalité; 183. — Font partie du deuxième corps de l'armée de Guillaume à Hastings; II, 232, 233.

Breviodurum (Pont-Audemer), voie romaine de cette ville à Lillebonne; I, 4.

BRICE (saint), massacre général des Danois, en Angleterre, la veille de la fête de ce saint; I, 198, 199.

Brionne, son château est donné par Guillaume II à Guy; II, 111. —

Bérenger, dans une conférence, y expose sa doctrine; 167. —

L'abbaye du Bec fondée dans son voisinage; 168.

BRIQUESSART (Raoul de) se révolte contre Guillaume II; II, 111.

BRUNHAUT, sœur de Galsuinde, épouse Sigebert; I, 13. —

Provoque une guerre acharnée entre Chilpéric et Sigebert; *ibid.*

— Se trouve à Paris lors de l'assassinat de son mari; Chilpéric l'exile à Rouen; elle y épouse Merovée, fils de ce roi; 15. — Prêtextat embrasse ses intérêts; 16.

BRUNHILDE, amante de Sigurd Fafnersbane; son histoire; I, *lxxxvj-lxxxviiij*. — Leur fille Aslœg épouse Ragnard-Lodbrok; *xcix*.

BRUNON, archevêque de Cologne, est soupçonné de s'entendre avec la reine Gerberge pour attirer Richard dans un guet-apens; I, 143.

Brynhildar-quida, l'un des chants de l'Edda; I, *lxxxviiij*.

BRYNJOLF-SUENSON, évêque islandais; I, *lxij, lxxxix*.

BURCHARD, comte de Melun, considère le voyage de Paris au monastère de Cluny, comme très long; I, 158. — Son château de Melun, enlevé par Gautier, lui est rendu par le roi Robert, avec l'aide des Normands; 184, 185.

BURE, naquit d'un rocher salé, léché par la vache Audhumbla (Myth. scand.); I, *xxvj*.

C.

Caen, chef-lieu du Calvados, n'existait pas sous les Romains; I, 5. —

Concile tenu en 1042; II, 107. — Fondation d'un hôpital et de deux abbâyes par Guillaume-le-Conquérant; 133. — Établissement du couvre-feu; 146. — Lanfranc, abbé du monastère de Saint-Etienne; 172. — Les écoles créées par ce prélat y attirent beaucoup de monde; *ibid.* — N'est fortifié que sous Robert-Courte-Heuse; *ibid.*

Calende (place de là), à Rouen, était baignée autrefois par les eaux de la Seine; I, 7.

Calètes (les), habitants du pays de Caux, fournirent dix mille hommes à la ligue de la Gaule belge contre les Romains; I, 3.

- Calvados*, l'un des cinq départemens de l'ancienne Normandie ; 1, 5. — Avait sur son littoral une garnison romaine ; 6. — Comprendait le Lieuvin ; 80.
- Cambrai*. Phénomène céleste observé dans les environs de cette ville, et rapporté par Flodoard ; 1, 167.
- Cannes* (bataille de) ; 11, 41. — Cette ville devient le partage de Rodolphe, chevalier normand ; 53.
- Cantorbéry*. L'évêque de cette ville punit Edgar pour avoir outragé une jeune vierge ; 1, 160. — L'archevêque Lanfranc ; 11, 170. — Robert, moine de Jumièges, est appelé à ce siège ; 183.
- CANUT*, prince danois, roi d'Angleterre, est chanté par le scalde Markus ; 1, cxxvij. — Proclamé par l'armée danoise, après la mort de Svein, son père ; 202. — Guerre avec Éthelred et Edmond, fils de ce dernier ; 203. — Reste maître de l'Angleterre ; 204. — Épouse Emma veuve d'Éthelred ; 205-220. — Sa sœur, mariée à Robert 1^{er}, est répudiée ; 11, 24. — Avait promis de reporter la couronne sur les enfans qu'il aurait d'Emma ; 175. — Désigne, au contraire, pour son successeur, Harold, fils d'une autre épouse ; 176. — A son avènement, les enfans d'Éthelred et d'Emma se réfugient en Normandie ; 177-182.
- CARACALLA*. Sous son règne, plusieurs villes de la Gaule obtiennent le droit de bourgeoisie ; 1, 9.
- Caracotinum*, lieu situé dans le voisinage d'Harfleur ; 1, 4.
- CARAUSIUS*, habile marin auquel fut confié le commandement de la flotte romaine établie à Boulogne, pour s'opposer aux déprédations des Saxons ; 1, 33. — S'approprie le butin et se fait reconnaître empereur par les légions sous ses ordres ; 34.
- Carmes*, rue de ce nom à Rouen ; 1, 136.
- Caux* (pays de) ; les vassaux de Guillaume II sont appelés au secours de ce duc ; 11, 136. — Cachés dans les bois, les Cauchois surprennent les Français et en font un grand carnage ; 138. — Appartiennent au troisième corps d'armée à Hastings ; 232.
- Cerami*, en Sicile. Rogér y remporte une victoire sur les Arabes ; 11, 72.

Cères (le grenier de); l'Angleterre, appelée ainsi par Guillaume de Poitiers, à cause de l'abondance de ses grains; II, 261.

Cerisy (abbaye de), fondée par Robert I^{er}, duc de Normandie; II, 31.

CÉSAR (Jules). Invasion de ce général dans les Gaules; I, 2. — Auguste suit, dans ce pays, le système qu'il y avait établi; 9. — Comparé à Guillaume-le-Conquérant; II, 221.

Chamboy, la terre de ce nom, dans le comté d'Exmes, donnée par Richard II aux comtes du Vexin; I, 207.

Champ-de-Foire (le), à Rouen, emplacement où se livra une bataille célèbre entre Guillaume-Longue-Épée et Riulf; II, 108, 109.

CHARLEMAGNE; les règnes de ses prédécesseurs sont remplis de crimes; I, 12. — Sous sa domination, la justice, la morale et la liberté reparaissent; 30. — Rétablit les lettres et encourage les études; 31. — Ses capitulaires; *ibid.* — Taillefer chante ses exploits à Hastings; II, 232.

CHARLES-LE-CHAUVE concède plusieurs propriétés situées dans la Petite-Saxe, dépendant du comté de Bayeux; I, 33. — Des pirates normands, commandés par Godefroid, viennent ravager ses états; 53. — Fait fortifier le Pont-de-l'Arche; 54. — Son langage mystique en plein concile; *ibid.* — Cède du territoire aux Normands; 75. — Baronius lui attribue la cession faite aux Normands d'une partie de la Neustrie; 87.

CHARLES-LE-GROS, roi de France, cède du territoire aux pirates normands; I, 75. — Donne la princesse Gisèle en mariage à un chef normand; 87. — Pontanus lui attribue la concession faite aux Normands d'une partie de la Neustrie; *ibid.* — Observations à ce sujet; 88.

CHARLES-LE-SIMPLE, roi de France : état du pays sous ce prince; I, 64, 65. — Sa faiblesse; 66. — Médite une alliance avec les Normands, mais en est empêché par Foulques, évêque de Reims; *ibid.* — Agite de nouveau la question de traiter avec Hrolf; *ibid.* — Traité de Saint-Clair-sur-Epte; 68, 69. — N'a pu donner la Bretagne aux Normands de Hrolf; 70. — Cède la Normandie à Rol-

lon, à titre de patrimoine héréditaire, et la Bretagne pour qu'il en tire des subsistances; 72. — Dissertation à ce sujet; 73. — Territoire concédé à Rollon; 74-79. — Donne au monastère de Saint-Germain-des-Prés l'abbaye de la Croix-Saint-Ouen; 78. — Mariage de sa fille Gisèle avec Rollon; 80. — Dissertation à ce sujet; 81-91. — Ses deux femmes, Frédérune et Ogive; 81. — Ne pouvait avoir de fille pubile au moment du traité de Saint-Claire-sur-Epte; 82-84. — Considéré par plusieurs historiens comme le parrain de Robert, ou Rollon; 88. — Regardé par d'autres comme le père ou le frère de Gisèle; 89. — Son retour dans ses états, après le traité de Saint-Clair-sur-Epte; 94. — Anarchie à laquelle était livré le pays soumis à sa domination; 96. — Demande des secours aux Normands de la Seine et de la Loire; 97. — Robert veut s'emparer de sa couronne; 99. — Rollon s'y oppose; 100. — Le comte Héribert, d'abord son ennemi, devient un de ses plus chauds partisans; *ibid.* — Sa femme et son fils réfugiés en Angleterre; 111-133.

CHARLES-MARTEL. Anarchie et usurpations sous son règne; I, 29.

CHARLES, duc de Lorraine, frère de Lothaire; I, 154. — Est assiégé sans succès par Hugues-Capet, dans la ville de Laon; 155. — Est livré à ce prince par trahison, ainsi que son épouse; *ibid.*

Charrues, nom d'un château bâti par Robert I^{er}; II, 14.

Chartrain (le pays), ravagé par Richard I^{er}; I, 145.

Chartres, aujourd'hui chef-lieu du département d'Eure-et-Loir, vendu à Thibault; I, 59. — Assiégé par Hrolf; détails sur ce siège; 61. — Est délivré par le courage de son évêque; 62. — Date du siège examinée; 63-69. — Le comte Eudes; 151.

Cherbourg, fondation d'un hôpital dans cette ville par Guillaume II, duc de Normandie; II, 133. — L'archevêque Mauger y est enterré; 155.

CHILDEBERT; la Neustrie passe sous sa domination, après la mort de Clovis; I, 11.

CHILPÉRIC, roi de Neustrie, épouse Frédégonde, après avoir fait assassiner Galsuinde; II, 13. — Guerre acharnée entre les deux

frères ; il est bloqué dans Tournay ; *ibid.* — N'est point accusé d'avoir pris part au meurtre de son frère, mais d'avoir fait assassiner un de ses fils ; 14. — Indigné du mariage de Mérovée, il le persécute ainsi que sa femme ; 15. — Cite Prétextat au concile de Paris ; 16. — Meurt assassiné ; 17, 30.

CHRIST (le), anecdote relative à son image, racontée par Raoul Glaber ; 1, 168.

CICÉRON. Ses écrits probablement connus à Rouen du temps de saint Ouen ; 1, 26.

Civita, dans la Pouille, tombe en partage à Gautier, chevalier normand ; 11, 53.

Clair-sur-Epte (Saint-), commune du département de l'Eure. Lieu célèbre par le traité qui y fut passé entre Charles-le-Simple et Rollon ; 1, 68. — Territoire concédé à Rollon par ce traité ; 75-79. — Divisé par erreur en trois articles, d'après Dudon de Saint-Quentin ; 80, 81. — Reginon ne parle pas de ce traité ; 87. — Accroissement de territoire ; 97. — Entrevue de Louis-d'Outremer et de Richard I^{er} ; 134.

CLAUDE (l'empereur) abolit la religion des Druides ; 1, 6.

CLÉMENT (Saint-) ; église de Rouen réunie à la Terre-Ferme sous Rollon ; 1, 104.

CLOTAIRE II, roi de France. Le peuple et le clergé de Rouen lui demandent Romain pour évêque ; 1, 21.

CLOVIS, à son arrivée dans les Gaules, trouve établie la langue et les institutions romaines ; 1, 9. — Soumet la deuxième Lyonnaise, et altère l'administration civile du pays ; 10. — Sa mort ; 11, 12.

Cluny. Voyage du comte Burchard à ce monastère ; 1, 158.

Coisnon (le), petite rivière qui sépare la Normandie de la Bretagne ; 11, 14, 244.

COMAN, chef d'une expédition danoise en Normandie ; 1, 201.

COMMÈNE (Alexis), succède à Nicéphore Botoniate, à Constantinople ; 11, 82. — Rassemble une armée ; 86. — Secourt Duraazzo, assiégé par Robert Guiscard ; 87. — Victoire de Robert ; 89. — Ruse qu'il emploie contre Bohémond, fils de Guiscard ; 91.

- COMNÈNE** (Anne), fille d'Alexis Comnène, décrit le siège de Durazzo ; II, 84.
- Compiègne**: Louis d'Outremer y conduit le jeune duc Richard I^{er} ; I, 126.
- CONAN**, fils d'Alain, duc de Bretagne, réclame la Normandie, de Guillaume II ; II, 197. — Met le siège devant Dol ; *ibid.* — Se retire devant Guillaume et Harold réunis ; 198. — Meurt empoisonné ; 199.
- CONSTANCE**, femme de Robert, roi de France ; I, 187. — Etienne, son confesseur, embrasse une nouvelle religion ; 209. — Elle fait la guerre à son fils Henri ; II, 18, 19.
- CONSTANCE**, fille de Rogér, roi de Sicile, épouse de Henri VI, empereur d'Allemagne ; II, 95.
- Constancia** (cité des), capitale Contances ; I, 3.
- CONSTANTIN**, fils de l'empereur Michel, épouse Hélène, fille de Robert Guiscard ; II, 81. — Injure qu'il reçoit de Nicéphore Botoniate ; *ibid.*
- CONTEVILLE** (Herluin de), épouse Harlette après la mort de Robert I^{er}. Ses enfans ; II, 174, 175.
- Corbeil**. Mauger créé comte de ce lieu par Henri I^{er}, roi de France ; I, 151.
- Corinthe**, ravagée par un des fils de Rogér de Hauteville ; II, 94.
- Cornouailles**, comté d'Angleterre, ravagé par les Normands ; I, 70. — Les habitans se soulèvent contre leurs oppresseurs ; 71.
- Cotentin**. Rayages des Normands dans ce comté ; I, 56, 57. — Administration de Riulf, 108. — Débarquement d'une armée anglaise envoyée par ordre d'Éthelred ; 196. — Elle est repoussée vaillamment par les habitans, hommes et femmes ; 197.
- Cotentinois** (les), se distinguent par leur courage à la prise du château de Montreuil ; I, 115. — Mettent en déroute l'armée d'Éthelred ; 196, 197.
- Contances**, capitale de la cité des Constancia ; I, 3. — Débris d'établissements romains trouvés dans cette ville ; 4. — Avait

une garnison romaine; 6. — Un de ses évêques est égorgé à Saint-Lô par les Normands; 57. — Guillaume-Longue-Épée s'empare de la ville; 107. — Les habitans sont appelés au secours du duc Guillaume II; II, 136. — Abus introduits dans son évêché; 161. — Herbert H, évêque; 161, 162. — Robert lui succède; *ibid.* — Geoffroy de Monbray occupe le siège après lui; 163. — Construction de la cathédrale et d'un palais épiscopal; 164, 165. — Ses évêques résidaient auparavant à Rouen et à Saint-Lô; 165.

CREVENT (Albert de), épouse une fille de l'évêque de Bayeux; II, 10. *Croix-Saint-Leufroy* ou *Croix-Saint-Ouen* (l'abbaye de), dans le pays d'Évreux, donnée par Charles-le-Simple au monastère de Saint-Germain-des-Prés, excepté, dit le roi, la part accordée aux Normands de la Seine; I, 78, 79.

CUTHBERTH (saint), vu en songe par Alfred-le-Grand; I, 48.

D.

DAGOBERT, son avarice, son despotisme, ses mœurs dissolues; I, 30.

Danemark; idées religieuses accréditées dans ce pays; I, *liv.* — Rapport des chansons populaires de ce royaume, avec les chants des Scaldes; *cxvii*. — Things, ou assemblées de ce pays; *cxlvij*. — Voyage de Canut, roi d'Angleterre; 203.

DANIEL (le père), historien français. Réfutation de sa relation de la bataille de la Dive; II, 144.

Danois. La flotte de cette nation envoyée au secours de Richard I^{er}, quitte la Seine chargée de butin, et cingle vers l'Espagne; I, 147. — Massacrés en Angleterre la veille de la Saint-Brice; 198, 199. — Leur toilette recherchée; 200. — Viennent en Normandie au secours de Richard II; 201. — Leur mission accomplie, ils retournent en Angleterre; *ibid.*

DÉMOSTHÈNES ; ses écrits probablement étudiés à Rouen du temps de saint Ouen ; I, 26.

DEPPING (M. G.-B.), introduction à l'histoire de Normandie, de Th. Licquet ; I, *xxiv-cliv*. — Sa traduction du *Krakumal* ; *clxxxj-cxcij*. — Son opinion au sujet du mariage de Rollon avec Gisèle ; 82.

DEVILLE (M. Achille) : notice sur Théodore Licquet ; I, 1. — Son opinion sur la donation d'Evreux à Rollon ; 78. — Traduction du récit de la bataille d'Hastings par Guillaume de Poitiers, Guillaume de Jumièges et Guillaume de Malmesbury ; II, 274-288.

DIANE. Saint Ouen exhorte ses paroissiens à ne point invoquer le nom de cette divinité du paganisme ; I, 24.

Dinan, petite ville de Bretagne, assiégée par les Normands ; II, 244.

Dive, rivière. Bataille livrée sur ses rives entre Guillaume II et Henri I^{er} ; I, 143. — Détails sur ce combat ; 144. — La flotte de Guillaume, pour l'expédition d'Angleterre, se réunit d'abord à son embouchure ; 210, 211.

Dæmi-Sægur, division de l'Edda de Snorro, où sont consignées les traductions mythologiques des anciens scandinaves ; I, *xc*.

DOKÉAN, général grec en Sicile ; II, 47. — Sa conduite envers les Normands ; 48. — Il est rappelé de Sicile pour les combattre dans la Pouille ; 50. — Ses revers ; 51.

Dol, petite ville de Bretagne sur les frontières de la Normandie : est assiégée par Conan ; II, 197.

Domfront (château de), construit par Guillaume Talvas ; II, 11. — Est pris par Geoffroy-Martel ; 121. — Repris par Guillaume-le-Bâtard ; 122-141.

Douwes, ville d'Angleterre comprise dans les domaines de Godwin.

Querelle de quelques habitants avec les gens de la suite d'Eustache de Boulogne ; II, 184. — Édouard charge Godwin de punir les coupables ; *ibid.* — Ouvre ses portes à Guillaume-le-Conquérant ; 250. — Le château est occupé par Odon ; 260.

Dreux, échangé par Richard II contre Tillières, I, 157. — La moitié du domaine de Dreux est donnée, à titre de dot, au comte

Eudes ; 189. — Ce dernier est obligé de la rendre , à l'exception du château ; 201.

DROGON rend hommage au duc Robert I^{er} ; II , 20. — Son mariage avec Godione , *ibid*.

DROGON , fils de Tancrede de Hauteville , se rend en Italie ; II , 44. — Reçoit en partage Venose ; 53. — Succède à son frère Guillaume-Bras-de-Fer , comme chef des Normands en Italie ; 55. — Meurt assassiné ; 56.

Drottquædi , espèce de vers chez les Scandinaves , destinés à chanter les héros et les rois ; I , *cxxvij* , *cxxviiij*.

Druides , leur religion prohibée et abolie par les Romains ; I , 6.

DUBOULLAY , membre de l'Académie de Rouen , appelle l'attention des érudits sur la nécessité de travailler à une histoire générale de Normandie ; I , *xiiij*. — Division et plan de cette histoire ; *xiv* , *xv*. — Reste inexecutée , *xvj*.

DUCHESNE (André) , auteur du recueil intitulé : *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui* , 1619 , in-fol. ; I , *xv*.

DUDON , doyen de Saint-Quentin , auteur d'une histoire de Normandie écrite dans le XI^e siècle ; I , *xxij*. — Assigné à l'exil de Rollon une cause toute différente de celle des sagas ; 46. — Attribue une vision à Hrolf ; 49. — Ne dit pas que Charles-le-Simple céda la Bretagne à Rollon ; 71 , 72 , 74. — Mentionne le traité de Saint-Clair-sur-Epte , qui stipule le mariage de Hrolf avec Gisèle ; 80. — Portrait qu'il trace de la fille de Charles-le-Simple ; 83 , 90 , 91. — Rapporte que Lothaire , fils de Louis d'Outre-Mer , fut tenu sur les fonds baptismaux par Guillaume-Longue-Épée ; 114. — Raconte l'entrée pompeuse de Richard I^{er} dans Rouen ; 135 , 145.

DUMOULIN , curé de Maneval , auteur d'une histoire générale de Normandie , publiée en 1631 , in-fol. ; I , *xxj*.

Durazzo , en Epire , assiégé par Robert Guiscard ; II , 84. — Secouru par Alexis Comnène ; 87. — Tombe au pouvoir de Robert ; 90.

E.

Eaulne, petite rivière dont le passage est défendu par Richard en personne; I, 145.

EBLES, comte de Poitou, appelé par l'évêque Anselme au secours de la ville de Chartres assiégée par les Normands; I, 61.

Eburovices (cité des), capitale Evreux; I, 3.

Echaufour, commune du département de l'Orne : appartenait à Ernauld; II, 148. — Reprise du château occupé par des chevaliers de Guillaume; *ibid.*

ECHAUFOUR (Ernauld d'), neveu de Robert Giroie, succède à son oncle; II, 147. — Il est dépouillé de ses biens par Guillaume II; 148. — Fait la guerre au Duc; *ibid.* — Va en Italie, puis revient en Normandie; 149. — Meurt empoisonné, 150. — Ses enfans sont frustrés de son héritage; *ibid.*

Edda, monument de la mythologie et de la poésie des Scandinaves : parle souvent de l'Yggdrasill; I, *xlij*. — Description du Recueil de Scemund, ou ancien Edda; *lvij—lxxxviiij*. — Détails sur la jeune Edda, ou celle de Snorro; *lxxxviiij—xcj*. — Songes remarquables; 48.

EDGAR, roi d'Angleterre. Son outrage à la pudeur puni par l'évêque de Cantorbéry; I, 160. — Préserva son pays des invasions des hommes du Nord; 192.

EDITH, surnommée au col de cygne, jeune amie d'Harold, reconnaît, à des signes secrets, le cadavre mutilé de son amant; II, 242.

EDMOND, fils d'Ethelred et d'Emma, soutient la guerre avec Canut en faveur de son père; I, 203. — Abandonné par les siens, il meurt assassiné; 204. — Après la mort d'Hardi-Canut, ses descendans, exilés en Hongrie, pouvaient prétendre à la couronne; II, 180. — Son fils est appelé en Angleterre par Edouard, mais meurt presque aussitôt; 190.

EDOUARD, frère d'Ethelred, meurt assassiné par Elfrida; I, 192.

EDOUARD-LE-CONFESSEUR, fils d'Ethelred et d'Emma; I, 204. —

Refugie en Normandie, auprès de Richard son oncle, on l'excite à retourner en Angleterre; II, 176, 177. — Succède à Hardi-Canut; épouse la fille du comte Godwin; 180, 181. — Sa rigueur à l'égard de sa mère; *ibid.* — Qualités de son épouse; 182. — Recherche les Normands et leur réserve les hautes fonctions ecclésiastiques; 183. — Sa confiance aveugle dans Robert, moine de Jumièges; *ibid.* — Charge Godwin de punir les hommes de Douvres, qui avaient insulté Eustache de Boulogne; 184. — Godwin, mis hors la loi, se retire en Flandre; 185. — Reçoit la visite du duc Guillaume; 186, 187. — Mal secondé lors du retour de Godwin en Angleterre, il fait la paix avec ce dernier; 188. — Son prétendu vœu de virginité; 189. — Ne laisse pas d'enfans et fait appeler de Hongrie le fils d'Edmond; celui-ci étant mort, il jette les yeux sur le duc Guillaume; 190. — Puis sur Harold; 191, 193. — Harold lui succède; 200. — Avait chargé Harold d'apaiser les populations soulevées contre Tostig, gouverneur du Northumberland; 212, 225.

EDRIC, personnage célèbre par sa trahison, abandonne Edmond pour embrasser le parti de Canut; I, 204.

EDWIN, comte de Mercie; son frère Morcar est appelé au gouvernement du Northumberland, en remplacement de Tostig; II, 212. — Ses troupes sont battues aux environs d'York; 213, 214. — Aspire à la royauté; 252. — Le duc Guillaume lui promet sa fille pour épouse; 253. — Sa soumission aux Normands; 259. — Guillaume l'emmène en Normandie avec lui; 260.

EGITHE, fille du comte Godwin, épouse Edouard, roi d'Angleterre; II, 181. — Ses qualités aimables; 182.

EIGIL, scalde célèbre, héros de la *Eigils-Saga*; récit de son procès avec Bergaumont; I, *cij*, *civ*. — Rachète sa vie en composant un lay en l'honneur d'Eric; *cv*. — Perd successivement ses deux fils; *ibid.* — Résolu à mourir, sa fille le détourne de son funeste projet en l'engageant à composer quelques strophes sur le sujet de sa douleur; *cvj*. — Comparaison du chant qu'il composa, étant prisonnier d'Eric, avec le *Kraku-mal*; *cxvij*. — Détails sur son

- chant de Sonar-Torrek ; *cxix* , *cxxij*. — Dans son Eigils-Saga , place des runes magiques sous l'oreiller d'Helga ; *cxl*.
- Eigils-Saga* , récit remarquable par les traits de mœurs qu'on y trouve ; *i* , *cij* , *cvi*. — Renferme le chant d'Hoefud-Lausn ; *cxviij*. — Comprend aussi le Sonar-Torrek , composés l'un et l'autre par Eigil ; *cxix*.
- Einheries* , héros reçus dans le Valhalla (Myth. scand.) ; *i* , *xxxvj*.
- EIRIK** , fils de Harald Harfager ; *i* , 45.
- Eirik-le-Roux* (saga d') , relation extraite de cette saga , donnant une idée des prophétesses chez les Scandinaves ; *i* , *lxiv* , *lxi*.
- Elbe* , fleuve qui se jette dans la mer du Nord. A son embouchure , demeuraient , dans une île et sur le littoral , ces hardis pirates saxons qui vinrent ravager la France au treizième siècle ; *i* , 32.
- Elbeuf* ; la terre de ce nom donnée au comte du Vexin , par Richard II ; *i* , 207.
- ÉLÉONORE** , fille de Richard II et de Judith , épouse Beaudouin IV ; *i* , 219.
- ELFRIDA** , belle-mère d'Édouard et mère d'Éthelred : fait assassiner Édouard ; *i* , 192.
- ELLA** , roi du Northumberland en Angleterre , fait prisonnier Ragnard-Lodbrock et le fait jeter dans une tour remplie de serpens et de vipères ; *i* , c. — Plus tard , les enfans de Ragnard viennent venger leur père , et font subir à Ella un supplice affreux ; *ibid*.
- Éloi* (Saint-) , église de Rouen réunie à la terre ferme , sous Rollon ; *i* , 104.
- Ely* (monastère d') , dans le comté de Cambridge , où mourut Alfred , fils d'Éthelred et d'Emma , *ii* , 178.
- EMBLA** , ou **AUNE** , la première femme , issue d'un morceau de bois , animé par les fils de Bærr , (Myth. scand.) ; *i* , *xxviij* , *xliv*.
- Emendreville* , aujourd'hui le faubourg Saint-Sever à Rouen ; *i* , 145.
- EMMA** , fille de Richard I^{er} et de Gonnor ; femme d'Éthelred , roi d'Angleterre ; *i* , 151. — Son mariage ; 195. — Abandonnée par son mari , elle se plaint à Richard II , son frère ; 196. — Se réfugie

en Normandie avec ses enfans et son mari ; 202. — Noms de ses enfans ; 204. — Épouse en secondes noccs Canut, roi d'Angleterre ; 205. — Promesse de son mari de reporter la couronne sur ses enfans ; II, 175. — Hardi-Canut, son fils ; 176. — Habite le comté de Wessex. Édouard et Alfred ses autres fils ; *ibid.* — Soupçonnée de n'avoir pas été étrangère au meurtre d'Alfred, son fils ; 178. — Réfutation de ce crime ; 179. — Persécutée par Édouard, son fils, elle termine ses jours dans un monastère ; 181. — Sa mort ; 189.

ENGELRAND (le comte), excommunié par le pape Léon ; II, 130.

ENGUERRAND, comte de Ponthieu, beau-frère de Guillaume d'Arques ; II, 130.

Épire ; expédition de Robert Guiscard ; II, 82.

Epte (l'), rivière formant la limite orientale du territoire concédé à Rollon ; I, 75. — Divise le pays normand du Beauvoisis ; 76, 77.

— Est traversée par Raoul, duc de Bourgogne ; 97. — Guillaume-Longue-Épée voulant se retirer en France, ses compagnons refusent de le suivre au-delà de cette rivière, 109. — Louis-d'Outremer se rend sur ses bords, accompagné de Hugues-le-Grand ; 133.

ERIC, roi dont il est question dans l'Egils-saga ; I, *ciiij*, *civ.* — Relâche Eigil ; *cxviii*.

ERIC-LE-BON, prince norvégien chanté par Markus ; I, *cxxyij*.

ERIC, personnage au service d'Arnould, comte de Flandre, l'un des assassins de Guillaume-Longue-Épée ; I, 116.

ERMEVOLDT, soulève la Normandie contre Robert I^{er} ; II, 8.

Espagne ; une flotte danoise cingle vers ses côtes ; I, 147.

Essex, comté sud de l'Angleterre, ravagé par les hommes du Nord ; I, 193.

ETHELRED, roi d'Angleterre, épouse Emma, fille de Richard I^{er} ; I, 151. — Son caractère ; 192. — Mauvais traitemens de sa mère ; *ibid.* — Achète le départ des pirates du Nord ; 193. — Baptême d'Olaf-Tryggvas'son ; *ibid.* — Nouveaux ravages exercés par les Scandinaves. Son mariage avec Emma ; 195. — Mécontent

des représentations de Richard II, son beau-frère, il descend en Normandie; 196. — Sa défaite; 197. — Nouvelle apparition de Svein en Angleterre; 200. — Tableau affligeant de ce pays; *ibid.* — Abandonné par ses sujets, il se réfugie en Normandie avec sa femme et ses enfans; 202. — On lui offre de nouveau la couronne: il repart en Angleterre; *ibid.* — Guerre entre lui et Canut; 203. — Sa lâcheté; 204. — Ses enfans; *ibid.* — Robert, deuxième fils de Richard II, arme une flotte en leur faveur; 205. — Sa veuve épouse Canut; *ibid.*; II, 176—182.

Etienne (Saint-), église de Rouen, réunie à la terre ferme sous Rollon; I, 104.

ETIENNE, confesseur de la reine Constance, embrasse la doctrine prêchée à Orléans par une Italienne; I, 209.

Etienne (abbaye Saint-), fondée à Caen par Guillaume-le-Bâtard; II, 133. — Lanfranc en devient l'abbé; 172.

EU, petite ville de la Seine-Inférieure, faisait partie de la donation de Charles-le-Simple; I, 76. — Fortifiée par Rollon, elle est prise par les Français, qui mettent tout à feu et à sang; 98. — Lieu où Guillaume-Longue-Epée jure fidélité à Charles-le-Simple; 100. — Le comte Godefroy; 151. — Guillaume d'Exmes; 184. — Guillaume II, duc de Normandie, vient y recevoir sa fiancée; II, 131. — Guy accompagne Harold jusqu'au château de cette ville; 193.

EU (Guillaume comte d'), petit-neveu de Richard I^{er}, se révolte contre Guillaume-le-Conquérant; II, 126. — Il est forcé de s'exiler, et se rend auprès du Roi de France; *ibid.*

EU (Raoul comte d'), se réunit à Guillaume II pour s'opposer à l'invasion du Roi de France; I, 136.

EUDÈS, compétiteur de Charles-le-Simple à la royauté; I, 66. — Sa mort, 67.

EUDÈS, comte de Blois et de Chartres, épouse en premières noces Mathilde, fille de Richard I^{er}; I, 151. — Cède Tillières à Richard II, en échange de Dreux; 157. — S'empare par trahison du château de Melun; 185. — Les Normands le forcent à le rendre

au comte Burchard ; *ibid.* — Avait reçu de Richard II, à titre de dot, la moitié du domaine de Dreux ; 188, 189. — Guerre entre les deux beaux-frères ; *ibid.* — Robert soupçonné de le favoriser ; 191. — Richard réclame le secours des Danois pour en finir avec lui ; 200. — Fait la paix avec son beau-frère ; 201. — Garde le château de Dreux, en rendant le territoire qui en dépendait ; *ibid.*

Eudes, frère de Henri I^{er}, roi de France, commande une armée dans l'expédition de celui-ci contre la Normandie ; II, 135. — Une armée normande lui est opposée ; 136. — Il échappe avec peine au carnage de la bataille de Mortemer ; 138. — Sa fuite ; 139.

Eure, rivière : l'abbaye Saint-Leuffroy était située près de son embouchure ; I, 79.

Eure, l'un des cinq départemens de l'ancienne Normandie ; I, 51, 79.

EUSTACHE (le comte), excommunié par le pape Léon ; II, 131.

Evreux, capitale de la cité des Eburovices ; I, 3. — Voie romaine qui conduisait à cette ville ; 4. — Etablissement du christianisme ; 6. — Les habitans massacrés par les Normands ; 60. — Voisin de l'abbaye de la Croix-Saint-Ouen, on n'est pas d'accord s'il faisait partie du territoire concédé à Rollon ; 78, 79, 98. — Livrée à Louis d'Outremer par Hugues ; 127. — Thibault s'en empare ; 145. — Est rendue à Richard I^{er} ; 147. — Le comte Robert ; 151. — Assiégée par Robert I^{er} ; II, 9.

Exeter, ville du Devonshire, livrée aux Danois par un Normand ; I, 200.

Exmes (comté d'), donné à Robert par Richard II ; II, 11. — Ravagé par Henri I^{er}, roi de France, et Geffroy Martel ; 142.

EXMES (Guillaume d'), nommé comte de ce lieu par son frère Richard II ; I, 151. — La terre de Chamboys située dans ce comté ; 207.

EXUPÈRE apporte à Bayeux le christianisme ; I, 6.

F.

Falaise (château de), assiégé par Richard III ; II, 2.

Faroer (saga des Iles) : la dernière saga qu'on ait publiée ; I, *cxxj*.

- Rapport des chansons populaires de cette île avec les chants des Scaldes; *cxxyij*. — Les Things, ou assemblées nationales; *cxlvij*.
Fécamp: voie romaine de Lillebonne au bord de la mer, près cette ville; I, 4. — Naissance du fils de Guillaume-Longue-Épée et de Sprote; 110. — Richard I^{er}, frappé de maladie, se fait transporter dans cette ville, où il avait fixé le lieu de sa sépulture; 148. — Mort du duc de Normandie; 149. — Son abbaye avait été agrandie et réédifiée par Richard I^{er}; 177. — Comblée de biens par Richard II, qui cherche à y placer des religieux d'une conduite plus régulière; 212. — Arrivée de Guillaume, abbé de Saint-Benigne, accompagné de Richard II; convocation des prélats de toute la province; 213. — Robert, roi de France, assiste à cette cérémonie; 214. — Détails sur l'abbaye; *ibid*. — Mésaventure de Richard II; 215. — Sa mort. Lamentations des moines et des habitants; 218, 219. — Robert I^{er} appareille de ce port pour la Bretagne; II, 15. — La paix y est signée entre Henri I^{er} et Guillaume-le-Bâtard; 144. — Inhumation de Marguerite, la fiancée de Robert, fils aîné de Guillaume; 158. — Célébration de la solennité de Pâques, par Guillaume-le-Conquérant; 263.
TÉLECAN, chef des Normands dans le pays de Cornouailles; I, 71. — Est massacré par les Bretons; 106.
FENIA, femme de la race des géans, mentionnée dans le Grotta-Saungr; I, *lxxx*.
Fenrir, loup monstrueux, dévore l'une des mains de Thyr, dieu de la guerre, (Myth. scand.); I, *xxx*. — Fils de Loke, il est enchaîné par les Dieux; *xxxj*. — Doit être un jour mis en liberté; *xxxv*. — Prêtera assistance à son père, et attaquera les Dieux, mais sera déchiré par Widar; *xxxyj*.
FILMER ou *VILKIN*, voyez *VILKIN*.
Finois (les) exploitaient les mines, forgeaient et façonnaient le fer; I, *clijj*.
FIÖELSVINN, personnage formant le sujet du Fiöelsvinns-mal; I, *lxxijj*.

Fiælsvinns-mal, chant de l'Edda, dialogue entre Svipdag et Fiæls-vinn ; 1, lxxiiij.

Fionie (île de), visitée par Odin ; 1, lj.

Flandre. Règne d'Arnould, deuxième du nom ; 1, 152.—Ce comte envoie des élèves suivre les leçons de Lanfranc, à l'abbaye du Bec ; 11, 169. — Résidence d'Emma. Départ d'Hardi-Canut pour l'Angleterre ; 179.—Lieu de refuge du comte Godwin et de trois de ses fils ; 185.—Le comte de Flandre leur prête son secours ; 187.

FLODOARD ou **FRODOARD**, historien français du x^e siècle. Ce qu'il raconte des événemens contemporains du traité de Saint-Clair-sur-Epte ; 1, 69, 71, 76, 77. — Son opinion sur l'assassinat de Guillaume-Longue-Épée ; 120. — Pense que la soumission à Louis-d'Outremer ne fut pas générale à Rouen ; 128. — Appelle Hugues-le-Grand, prince d'outre Seine ; 140. — Admet parfois des croyances absurdes ; 167.

FLORENT (Saint) ; allocution de Foulques Nerra à ce saint, lors de l'incendie de Saumur ; 1, 172. — Comparé à Junon ; 173.

Fontenelle, ou *Saint-Wandrille*, abbaye célèbre fondée sous les auspices de saint Ouen ; 1, 27. — Bibliothèque nombreuse formée par saint Wandrille. Hommes célèbres qu'elle a produits ; ibid. — Florissante sous Charlemagne, elle recueille les Capitulaires de ce prince ; 31. — Visitée par les Normands, elle évite l'incendie en payant rançon ; 53. — Agrandie par Richard 1^{er} ; 177. — Réforme opérée par Guillaume, alors abbé de Fécamp ; 217. — Séjour d'Ansfred et d'Osberne ; 220.

Forges, lieu situé près la source de l'Epte ; 1, 76.

Fornyrdalag, la plus ancienne forme de vers chez les Scandinaves, celle dans laquelle sont composés les chants de l'Edda ; 1, cxxviij.

FOULQUES, évêque de Reims, empêche Charles-le-Simple de contracter alliance avec les pirates normands ; 1, 66. — Meurt assassiné ; 67.

FOULQUES-LE-BON, comte d'Anjou, anecdote relative à ce seigneur ; 1, 16.

FOULQUES NERRA, comte d'Anjou. Son voyage à Jérusalem ; 1, 171.

- Anecdote relative à l'incendie du château de Saumur et à saint Florent ; 172. — Comparé à Furius Camillus ; 173, 174.
- FOULQUES**, fils de Guillaume Talvas ; II, 12. — Tué à la bataille de Blavon ; *ibid.*
- Français*, Massacrés à la bataille de Mortemer ; II, 138. — Comparés aux Anglo-Saxons ; 202, 203.
- France*, florissante sous Charlemagne et replongée dans le chaos après sa mort ; I, 31. — Invasions normandes ; 34. — Arrivée de Hrolf ; 51, 52, 56. — Dévastations d'Hasting ; 58. — État du royaume sous Charles-le-Simple ; 64. — Plainte des évêques ; 65. — Anarchie presque complète sous Louis-d'Outremer ; 111. — Ce royaume, électif autant qu'héréditaire du temps de Hugues-Capet ; 155. — Son état politique ; 156, 157. — État commercial ; 158. — Puissance ecclésiastique ; 159, 161. — Mœurs du clergé ; 162, 164. — Ignorance et superstition, occasionnées par les invasions étrangères ; 165, 173. — État moral du pays ; 174, 176. — Recherche l'alliance de la Normandie ; 184. — Controverses religieuses ; 208, 209. — Forme de son gouvernement aux *x^e* et *xi^e* siècles ; II, 4. — Envoie des élèves suivre les leçons de Lanfranc ; 169. — Ses évêques recherchent des bénéfices en Normandie ; 205. — Minorité de Philippe I^{er} ; 206.
- FRANCON**, évêque de Rouen, erreur de chronologie des historiens normands à son égard ; I, 51. — Chargé, par Charles-le-Simple, des négociations pour le traité de Saint-Clair-sur-Epte ; 68. — Baptise Rollon à Rouen ; 94.
- Francs*, commandés par Clovis, soumettent la deuxième Lyonnaise ; I, 10. — Leur roi Thierry ; 11. — Tableau des crimes consignés dans leurs annales ; 12. — État moral au commencement du *xi^e* siècle ; 175, 176.
- FRÉDÉGONDE**, deuxième femme de Chilpéric ; I, 13. — Ordonne à deux Pages d'aller trouver Sigebert et de le tuer ; *ibid.* — Ses émissaires exécutent ses ordres ; 14. — Fait assassiner le fils de son mari ; *ibid.* — A son instigation, Prétextat est accusé de haute trahison ; 16. — Fait nommer Mélanche à l'évêché de Rouen, en

remplacement de ce dernier ; 17. — Rappelé à Rouen par les habitants , elle le fait poignarder ; *ibid.*—Son astucieuse cruauté ; 18. — Accusée du crime commis sur Prétextat , elle l'impute à un de ses domestiques , qui déclare avoir été payé par elle pour le commettre ; 19. — Par ses intrigues , Mélance reprend la direction de l'évêché de Rouen ; 19—30.

FRÉDÉRUNE , première femme de Charles-le-Simple ; I , 81 , 82.

FREYA , fille de Niord , sœur de Freyr et femme d'Odin , préside à l'amour et à la beauté (Myth. scand.) ; I , xxx , xxxj. — Pleure l'absence de son époux , avec des larmes d'or ; *xlviij.* — La Vénus des Grecs et des Romains ; *xliz.* — Est créée prêtresse par Odin , *lj.* — Se rend au Valhalla , accompagnée de Hyndla ; *lxxiij.* — Est accusée de mêler des poisons ; *lxxvij.* — Est demandée en mariage par Thrím ; *lxxxij.*

FREYR ou **FREY** , fils de Niord , est le dieu de la fertilité et de l'abondance (Myth. scand.) ; I , xxxj. — Est donné en otage ; *l.* — Se fixe à Upsal ; *lj.* — Introduit les sacrifices humains ; *liv.* — Devient amoureux de Gerde ; *lxxxj.*

Frise (la) , pays visité par Hrolf ; I , 51 , 52. — Accordée à Godefroy , chef normand , avec la main de Gisèle ; 86.

FRITHIOFS-SAGA , Saga dont le héros est Frithiof ; I , *xcvj.*

FROTHON , roi de Danemark. Récit de bracelets d'or , suspendus à un arbre pendant plusieurs années , qu'on rapporte à ce prince ; I , 103.

FRYGGA , femme d'Odin , la première des déesses (Myth. scand.) ; I , *xxviiij.* , *xxx.* — Impløre tous les êtres de la création de ne faire aucun mal à son fils Balder ; *xxxij.* , *xxxiiij.* — Veut l'arracher des enfers ; *xxxiv.* — La Junon des Grecs et des Romains ; *xliz.* — Captive des frères de son époux ; *l.* — Sa gageure avec Odin ; *lxxiiij.* — Est outragée par Loke ; *lxxvij.*

FURIUS CAMILLUS , dictateur , comparé à Foulques Nerra ; I , 173 , 174.

G.

GACÉ (Raoul de), fils de l'évêque Robert, fait poignarder Gilbert, comte d'Eu ; II, 98.

GAIMAR, prince de Salerne, secouru par des chevaliers Normands ; II, 39. — Ses démêlés avec Pandolfe, prince de Capoue ; 44. — Secouru par les fils de Tancrede de Hauteville ; 45. — Il intervient dans une querelle entre les Normands et les moines du Mont-Cassin ; 54.

Gainsborough, dans le Lincolnshire, lieu où mourut Svein, alors roi d'Angleterre ; I, 202.

GALLERAN, comte de Meulan, vient au secours du comte Eudes et assiège Tillières ; I, 189.

GALSUINDE, sœur de Brunehaut, première femme de Chilpéric, est assassinée d'après l'ordre de ce prince ; I, 13.

Gascogne (la), seconde les projets de Henri, roi de France, contre la Normandie ; II, 134. — Visitée par Guillaume II ; 146. — Envoie des élèves en Normandie pour suivre les leçons de Lanfranc ; 169.

Gaugradr ou *Marcheur*, nom que prend Odin pour aller visiter le géant Vafthrudner ; I, lxxj.

Gaules (les) : division de ce pays en provinces romaines ; I, 2. Ses villes méridionales, beaucoup plus avancées en civilisation que ses villes septentrionales ; 9. — État politique du pays ; ibid. — Invasions saxonnes aux III^e et IV^e siècles ; 32, 33. — 152. — II, 261.

Gaulois. Les Romains, pour se les rendre favorables, leur font entendre qu'ils descendent des Troyens ; I, 2. — Satisfaits d'une domination protectrice, ils veulent être romains ; 9.

GAUTIER, l'un des chevaliers de Burchard, qui livra le château de Melun à Eudes, comte de Chartres ; I, 185.

GAUTIER DE SALDAIGNE et ses fils ; II, 13.

GAUTIER, chevalier normand, reçoit en partage Civitta ; II, 53.

GAUTIER, comte de Mantes, proche parent d'Herbert, comte du

- Maine, élève des prétentions sur cette province; II, 156. — Meurt empoisonné ainsi que Biotte, sa femme; 157.
- GEFIONA, déesse de l'innocence, est insultée par Loke. (Mythol. scand); I, lxxvij.
- Gefosse, lieu situé près Vernon où aborda la flotte danoise envoyée par Harald au secours de Richard I^{er}; I, 146.
- GEIRROD, roi du Nord, protégé d'Odin; I, lxxij, lxxiv.
- GÉNÉSION, évêque de Lyon, religieux sorti de St-Wandrille; I, 27.
- GEOFFROY, comte de Bretagne, épouse Hadwige, fille de Richard I^{er}; I, 151. — Sa sœur fut mariée à Richard II; 219.
- GEOFFROY - MARTEL, comte d'Anjou, provoque Henri, roi de France; II, 117. — S'empare d'Alençon et de Domfront; 121. — Est attaqué par Guillaume II; 123. — Se retire en Anjou; 124. — Le roi de France l'abandonne; 140. — Il est attaqué de nouveau par Guillaume; 141. — Henri alors se joint à lui pour combattre ce duc; 142. — Son armée est défaite sur la Dive; il retourne en Anjou; 143. — Après sa mort, Herbert devient comte du Maine; 156.
- GEOFFROY, duc de Bretagne, sa mort; II, 22.
- GEORGES (saint), son apparition supposée; II, 73.
- Geraccio, dans la Calabre, tombe au pouvoir de Roger-de-Hauteville; II, 68.
- GERBERGE, femme de Louis-d'Outremer, réclame l'assistance de son frère Othon; I, 135. — Dirige la conduite de Lothaire, son fils; 141. — Lui conseille de conquérir la Normandie; 142. — Prétendus pièges qu'elle tend à Richard I^{er}; 143.
- GERBERT, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, est accusé d'intelligence avec le diable, à cause de ses connaissances en mathématiques; I, 166. — Longs détails donnés à ce sujet par Guillaume de Malmesbury; 167.
- GERDE, fille d'un Joette ou habitant du Jotemheim, dont Freyr devient amoureux; I, lxxxj.
- GERLOC, fille de Hrolf et de la fille du comte Bérenger, reçoit au baptême le nom d'Adèle; I, 105.

Germain-des-Prés (Saint-) : Charles-le-Simple donne à ce monastère l'abbaye de la Croix-Saint-Leuffroy, excepté, dit-il, la part accordée aux Normands de la Seine; I, 78.

Germain (Saint-) : monastère de ce nom à Auxerre; I, 186. — Miracle opéré par ce saint; 187.

Germanie d'Europe : femmes prophétesses dans cette contrée; I, *lxiv*.

Germanies (les deux) : province gauloise sous les Romains; I, 2.

GERVAIS (saint) : ses reliques sont déposées dans une église bâtie à Rouen par saint Victrice; I, 8. — La crypte de l'église échappe à la destruction des temples payens opérée par saint Romain; 21.

Gesspeki Heidreks Konungs : sagesse des énigmes du roi Heidric. — Poème renfermé dans l'Hervarar-Saga; I, *cxxiv*.

GEYER; auteur d'une histoire de Suède; I, *cl*.

GIAFLUNGA, veuve infortunée dont il est question dans le chant de Gudrune, I, *lxxxvij*.

Gialar ou *Giall*, fleuve qui entoure les enfers, (Myth. scand.); I, *xxxiv*.

GIFFART (Gautier) vient au secours de Guillaume II; II, 136.

GILBERT, évêque de Rouen, l'un des *Missi Dominici* de Charlemagne, chargé de rétablir l'ordre dans les provinces; I, 30.

GILBERT, comte d'Eu, tuteur de Guillaume-le-Conquérant, meurt assassiné; II, 98.

Ginnungagap ou le *Chaos*, dans la mythologie scandinave; I, *xxv*. — Se couvre de brouillards; *xxvj*. — Reçoit le corps du géant Ymer; *xxvij*.

GIROIE (Guillaume de), est victime de la cruauté de Guillaume, fils de Guillaume Talvas, II, 102.

GIROIE (Robert de), révolté contre Guillaume, meurt empoisonné; II, 147.

GISELE, fille de Charles-le-Simple. Son soi-disant mariage avec Rollon; I, 80. — Dissertation à ce sujet; 81, 91. — Son portrait d'après Dudon; 83. — Fille de Lothaire suivant Régino, elle épouse Godefroy, roi des Normands; 86. — Était sœur de

Hugues ; 87. — Considérée comme enfant naturel ; 88, 89. — Regardée par d'autres comme fille ou sœur de Charles-le-Simple et comme fille légitime ; 89, 90, 91.

GISLEBERT, comte de Brionne, tuteur de Guillaume-le-Conquérant ; II, 25. — Meurt empoisonné ; 149.

GISLEBERT, archidiacre de Lisieux, est envoyé à Rome par Guillaume II pour demander la protection du pape Alexandre II ; II, 207.

GISULPHE, dépossédé de ses états par Robert Guiscard, se retire auprès du pape Grégoire VII ; II, 79.

Giverny, lieu situé près l'embouchure de l'Epte ; I, 76.

GLABER (Raoul), son opinion à l'égard de la mort de Guillaume Repostel ; II, 40.

Glukus, fleuve de l'Épire ; II, 86.

GODEFROY, roi des Normands suivant Réginon, épouse Gisèle, fille de Lothaire ; I, 86, 88, 89.

GODEFROY, comte d'Eu, fils de Richard I^{er} et de Gonnor ; I, 151.

GODEHEIM (le), ou le séjour des Dieux (Myth. scand.) ; I, xxxviii.

Odin annonce devoir s'y rendre après sa mort, liij.

GODIONE, sœur d'Édouard, roi d'Angleterre, épouse Drogon ; II, 20.

GODIOVE, fille d'Éthelred et d'Emma, I, 204.

GODWIN (le comte), fils d'un berger, dit-on, embrasse, en apparence, les intérêts de Hardi-Canut ; II, 176. — Alfred tombe dans un piège tendu par lui, et en est la victime ; 177, 178. — Bassesse de son caractère, 180. — Promet son appui à Édouard, s'il veut épouser sa fille ; 181. — D'après ses conseils, Édouard persécute sa mère ; *ibid.* — Qualités d'Égithe, sa fille ; 182. — Jaloux des Normands ; 148. — Chargé par Édouard de châtier les habitants de Douvres, qui avaient insulté Eustache de Boulogne, il refuse d'obéir et se révolte ; 185. — Mis hors la loi, il se retire en Flandre, avec trois de ses fils ; ses deux autres fils se réfugient en Irlande ; *ibid.*, 186. — Efforts de sa famille pour ressaisir son influence ; 187. — Rentre en Angleterre, et fait la paix avec Édouard ; 188. — Sa mort ; 189.

GONNOR, princesse danoise, épouse Richard I^{er} ; I, 148. — Roger de Montgomery, son parent éloigné ; II, 148.

GOSSELIN, chevalier normand, arrête Robert Guiscard au moment où il allait assassiner Homfroy son frère ; II, 60.

GOSSELIN, transfuge normand, part de Constantinople avec une flotte pour défendre Bari, assiégée par Robert Guiscard ; II, 76. — Il est fait prisonnier ; *ibid.*

GOURNAY (Hugues de), se joint à Guillaume II pour repousser l'invasion du roi de France ; II, 136.

Graagaas, oie grise. Recueil d'anciennes lois dans le Nord ; I, *lvijj*.

GRANDMENILOU GRENTEMESNIL (Robert de), écuyer de Guillaume II, puis abbé du monastère d'Ouche ; II, 151. — Est accusé d'avoir proféré quelques paroles inconsidérées ; *ibid.* — Pour éviter le châtiment de Guillaume, il s'enfuit à Rome ; *ibid.* — Revient en Normandie, accompagné de deux cardinaux, mais sans pouvoir fléchir le duc ; 152. — Retourne en Italie, où il est accueilli par Guiscard ; *ibid.*

GRANDMENIL OU GRENTEMESNIL (Hugues de), est dépouillé de ses biens par Guillaume II ; II, 148. — L'un des lieutenans du duc de Normandie en Angleterre, 260.

Grannonum, lieu autrefois situé sur les côtes du Calvados, ayant garnison romaine ; I, 6.

Grecs anciens. Comparaison de leur mythologie avec celle des Scandinaves ; I, *xlix*. — Rapport de leur poésie avec celle de ces peuples ; *cxix*.

Grecs. Leur expédition en Sicile ; II, 48. — Obtiennent l'appui des Normands ; 47. — Leur ingratitude ; 48. — Ils sont battus par les Normands ; 51. — Se révoltent contre Roger de Hauteville et le cernent dans Traina ; 70.

GRÉGOIRE DE TOURS. Le plus ancien historien français, parle des Saxons du Bessin ; I, 32.

GRÉGOIRE VII (le pape). Son ambition démesurée ; II, 159. — Ses démêlés avec Robert Guiscard ; II, 80. — Assiégé par l'empereur Henri IV, il appelle Robert à son secours ; 90. — Sa délivrance, sa mort ; 91. — Son influence ; 207.

- Grenoble*. Ville où les pontifes romains avaient coutume de rencontrer les rois des Français ; I, 160.
- GRIMHILDE*, épouse d'Attila ; I, *cviij*.
- GRIMNER*. Surnom que prend Odin pour aller visiter Geirrod, son protégé ; I, *lxxiv*.
- Grimnis-mål*, chant de l'Edda : analyse de ce chant ; I, *lxxiij*.
- GRIMOUT DU PLESSIS*, se révolte contre Guillaume II ; II, 111.
- GROA*, vieille femme indiquée dans le *Grou-Galdr*, dont elle est le personnage principal ; I, *lxxviiij*.
- Groenland*, district de la Norwége. Un homme célèbre de ce pays doit épouser Gudride : I, *lxix*.
- Grotta-Saungr* ou *Chant du Moulin*, l'un des poèmes de l'Edda : sa description ; I, *lxxx*.
- Grou-Galdr*, l'un des chants de l'Edda de Soemund : description de ce poème ; I, *lxxviiij*, *lxxx*.
- GUDRIDE*, femme norvégienne, suppliée de chanter le Vardlokur, finit par y consentir ; I, *lxxvij*, *lxxviiij*. — Sa destinée ; *lxix*.
- GUDRUNE*, femme de Sigurd ; I, *lxxxvj*, *lxxxvij*.
- GUERIN*, fils de Guillaume Talvas ; II, 12. — Est étranglé par le peuple ; *ibid*.
- Guernesey* (Ile de), lieu d'exil de l'archevêque Mauger ; II, 154.
- Guikungues*, race d'hommes dont il est question dans la *Volsunga-Saga*, I, *cj*.
- GUILLAUME I^{er}*, dit *Longue-Épée*, deuxième duc de Normandie, fils de Hrolf et de la fille du comte Bérenger, jure fidélité à Charles-le-Simple, et contracte alliance avec Héribert ; I, 100. — Rollon le fait reconnaître pour son successeur ; 101, 105. — Soumet les Bretons révoltés ; 106. — Accorde la paix à Bérenger, et est reconnu suzerain d'une partie de la Bretagne ; 107. — Puissant, ses voisins recherchent son alliance, *ibid*. — Épouse Leutgarde, fille du comte Héribert, 108. — Refuse les propositions des révoltés du Cotentin ; *ibid*. — Défait Riulf, sous les murs de Rouen ; 109. — Sprote lui donne un fils, à Fécamp ; 110. — Va à Boulogne au-devant de Louis-d'Outremer ; 111. — Son

intervention et sa politique à l'égard du roi de France et des seigneurs français ; 112. — Louis-d'Outremer le confirme dans la possession du territoire cédé à son père ; 113. — Médiateur entre le roi et ses grands vassaux ; *ibid.* — Accompagne Louis-d'Outremer sur la Meuse ; sert de parrain à son fils Lothaire ; revient à Rouen ; 114. — Rétablit le comte Herluin dans son domaine de Montreuil ; 115. — Son entrevue avec Arnould , dans une île de la Somme ; 116. — Victime de son imprudence , il meurt assassiné ; 117. — Est inhumé dans la cathédrale de Rouen ; *ibid.* — Son portrait , d'après les historiens normands ; 117 , 118. — Dissertation sur l'auteur de son assassinat ; 119 , 120 , 121. — Fait reconnaître son fils en sa place ; 122 , 123. — Répare et construit des églises et des monastères ; 177 ; — II , 159.

GUILLAUME II, dit le Conquérant, septième duc de Normandie et roi d'Angleterre, fils de Robert I^{er} et d'Arlette ; I , 104 ; — II , 4. — Sa naissance. Son père le fait reconnaître pour son successeur ; 24. — Premières années de son règne ; 97. — Révoltes , assassinats ; 98. — Interventions du Clergé ; 103. — La paix de Dieu ; 104. — Cérémonie de l'excommunication ; 105. — La trêve de Dieu ; 106. — Débuts de Guillaume ; 110. — Prétentions et révolte de Guy de Bourgogne ; 111. — Guillaume est secouru par Henri , roi de France ; 112. — Bataille du Val-des-Dunes ; 113. — Assiège Guy de Bourgogne , dans le château de Brionne ; 117. — Expédition en Anjou ; 118. — Reprend Alençon et Domfront, dont s'était emparé Geoffroy-Martel ; 122 , 125. — Son intrépidité ; 125. — Soumet Guillaume d'Eu et s'empare de son château ; 126. — Sa clémence envers ses ennemis ; 127. — S'empare du château d'Arques ; 129. — Épouse Mathilde, fille de Beaudouin, comte de Flandre ; 130. — Le mariage se célèbre à Rouen ; 132. — Est excommunié par le pape Léon IX ; 133. — Fonde deux monastères et quatre hôpitaux ; 133. — Est attaqué par Henri I^{er}, roi de France ; 134. — Divise son armée en deux corps, à l'exemple de Henri, et évite d'en venir aux mains avec ce dernier ; 136 , 137. —

— Bataille de Mortemer; 138. — Envoie un messenger au roi de France, pour lui annoncer l'issue du combat; 139. — Conditions de la paix avec ce dernier; 140. — Attaque Geoffroy-Martel; 141. — Ligue du roi de France; 142. — Il le met en déroute sur la Dive; 143. — La paix est signée à Fécamp; 144. — Il assiste au couronnement de Philippe I^{er}; 145. — Établit l'usage du couvre-feu; 146. — Mort de Robert Giroie; 147. — Ernauld d'Echaufour lui fait une guerre d'extermination; 148. — Mort de ce dernier; 150. — Sa sévérité farouche; *ibid.* — Sa conduite à l'égard de Robert de Grandmenil; 151, 152. — Châtiment de Mauger, son oncle; 154. — Son despotisme; 155. — Hérite du Maine; 156. — Gautier de Mantes le lui dispute; 157. — Soumission du Maine; prétentions sur la Bretagne; 158. — Assemblées ecclésiastiques; 160. — État ecclésiastique; 161. — Schisme de Bérenger; 166, 167. — Ordonne que Lanfranc soit chassé de l'abbaye du Bec; 170. — Lanfranc vient le trouver; il l'accueille amicalement. Leur intimité; 171. — Lanfranc obtient la levée de son excommunication; *ibid.* — Il le nomme abbé du monastère de Saint-Etienne, à Caen; 172. — État de la Normandie sous son gouvernement; 173, 174, 175. — Visite l'Angleterre, gouvernée par Edouard, son parent; 186. — On lui fait une brillante réception; il revient en Normandie, chargé de présens magnifiques; 187. — Édouard jette les yeux sur lui pour successeur; 190. — Ses prétentions au trône d'Angleterre; 191. — Harold l'informe de son naufrage sur les côtes du Ponthieu; 192. — Il envoie un messenger à Guy, comte de Ponthieu, pour faire relâcher Harold; 193. — Mis en liberté, Harold se rend à sa cour, et est comblé de présens. Guillaume l'entretient de ses prétentions sur l'Angleterre, et lui fait des propositions à ce sujet; *ibid.* — Promesses et sermens d'Harold; 194. — Réfutation de récits relatifs à ce sujet; 195, 196. — Conan réclame la Normandie; 197. — Son expédition contre lui; 198. — Mort de Conan. Harold retourne en Angleterre; 199. — Apprend à Quevilly que ce prince a succédé à Édouard. Il lui envoie de suite un message,

pour lui rappeler ses promesses ; 200, 201. — Harold repousse sa demande ; 202. — Ses préparatifs pour l'expédition d'Angleterre , 205, 206. — Demande l'appui du pape ; 207. — Il en reçoit un étendard béni ; 208. — Assemblée des Barons , à Lillebonne , pour leur donner communication de ses projets ; 209. — D'abord opposés à ce projet , ils se laissent persuader individuellement ; ibid. — Détails sur son navire et sur la flotte. La flotte se réunit à l'embouchure de la Dive , puis à Saint-Valery-sur-Somme ; 210. — Discipline de l'armée. Tempête dans le trajet de la Dive à Saint-Valery ; 211. — Accepte les offres de Tostig, soulevé contre Harold ; 213, 214. — Harold cherche à désintéresser Tostig , 215. — Victoire d'Harold ; 216 , 217. — L'expédition normande est prête à mettre à la voile ; ibid. — Les vents la favorisent ; 218. — Apparition d'une comète. Départ de la flotte , 219. — Son vaisseau est séparé de la flotte momentanément ; 220. — Débarquement en Angleterre , à la hauteur de Pevensey ; 221. — Il sort le dernier. Son habileté à tirer un augure favorable d'un accident ; ibid. — S'empare d'Hastings , de Pevensey , et va à la découverte ; 222. — Reçoit un message d'Harold ; ibid. — Sa réponse ; 223. — Renvoie sains et saufs les espions d'Harold ; 224. — Échange de propositions ; 225. — [Elles sont rejetées ; 226. — Harold cherche en vain à le surprendre. Il donne l'ordre à son armée de se tenir sous les armes ; 227. — De part et d'autre , on se prépare au combat ; 228. — Il communique ; ibid. — Suspend à son cou quelques-unes des reliques sur lesquelles Harold avait prêté serment , puis harangue ses troupes ; 229 , 230. — Dispositions de son armée ; 232. — S'était réservé le troisième corps , composé de Normands ; ibid. — La bataille s'engage ; 232 , 233. — Le bruit se répand qu'il est tué. Moment de stupeur , ibid. — Rallie les fuyards ; 234. — Ruse du duc pour attirer les Anglo-Saxons dans la plaine ; 235. — La victoire est incertaine ; 236. — Valeur des deux chefs ; 237. — Mort de Harold et de ses deux frères ; déroute de leur armée ; 238. — Les Normands perdent 15,000 hommes ; 239. — Chasse les Anglais de leurs posi-

tions, et complète sa victoire; 240. — Fait enterrer les morts; *ibid.* — Versions diverses des historiens sur les honneurs funèbres rendus à Harold; 241, 242. — Fondateur de l'abbaye de la Bataille; 243. — Tapisserie de Bayeux; 244—248. — Sa prudence avant de se diriger sur Londres; 249. — S'empare de Douvres; 250. — Quoique malade, s'avance vers Londres, agitée par plusieurs partis; 251. — L'archevêque d'York est dans ses intérêts; 252. Londres capitule sans qu'il ait besoin de livrer d'assaut; 253. — La couronne lui est offerte; 254. — Son couronnement; il est sacré à Westminster, par l'archevêque d'York; 255. — Ses troupes, à la suite d'une méprise, incendient Londres; 256. — Sa conduite équitable au commencement de son règne; 257. — Sa politique; 258. — Ordonne la construction de châteaux forts, et établit des garnisons normandes; 259. — Repasse en Normandie, laissant la garde de sa conquête à Odon et à Guillaume fils d'Osbern; 260. — Il rapporte avec lui de grandes richesses. Est reçu avec enthousiasme par les populations normandes; 261, 262. — Envoie au pape la bannière de Harold; 262. — Dépouilles des vaincus; 263. — Occupé de réglemens administratifs et de solennités religieuses, il est obligé de repasser en Angleterre. Il lui impose ses vainqueurs, non sans peine; 264.

GUILLAUME, fils de Richard I^{er} et de Gonnor, nommé comte d'Exmes par son frère Richard II; I, 151. — Se révolte contre son frère. Il est enfermé à Rouen, dans le château de la Vieille-Tour, 183. — Parvient à s'échapper et se réconcilie avec son frère, qui lui donne le comté d'Eu; 184.

GUILLAUME, archevêque de Sens, est envoyé en Angleterre par Hugues-le-Grand, pour ramener Louis-d'Outremer; I, 110, 111.

GUILLAUME-DE-JUMIÈGES, assigne, à l'exil de Rollon, une cause toute différente de celle des Sagas; I, 46. — Répète ce que dit Dudon relativement à la cession de la Normandie à Rollon, et à la faculté qu'il avait de tirer des subsistances de Bretagne; 72, 145, 147. — Dit par erreur que le roi Robert s'empara d'Auxerre; 187.

GUILLAUME-TÊTE-D'ETOUPH, comte de Poitou, recherche l'alliance de Guillaume-Longue-Épée; I, 107. — Épouse Adèle, sœur de Guillaume-Longue-Épée; 108.

GUILLAUME, troisième fils de Richard II et de Judith, meurt sous l'habit monastique; I, 219.

GUILLAUME, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, est prié instamment par Richard II, de venir habiter l'abbaye de Fécamp; I, 212, 213. — Réforme qu'il opéra dans les monastères de Normandie; 217.

GUILLAUME I^{er}, roi de Sicile; II, 94.

GUILLAUME II, roi de Sicile; II, 94. — Meurt sans postérité; *ibid.*

GUILLAUME, fils de Roger-de-Montgomeri, poignarde Osbern, intendant de Guillaume II; II, 99. — Il est égorgé à son tour par les amis de sa victime; *ibid.*

GUILLAUME, fils de Guillaume-Talvas; II, 12. — Est aussi surnommé Talvas, 13. — Ses cruautés; 101. — Il est chassé par son fils, 102.

GUISCARD (Robert), fils de Tancrède, se rend en Italie et devient l'un des chefs des Normands; II, 57. — Ses exploits; 58. — Tente de soumettre la Calabre; 59. — Origine de son surnom de Guiscard; *ibid.* — Ses démêlés avec Homfroy son frère; 60. — Il succède à celui-ci, dans la Pouille; 61. — Méintelligence avec son frère, Roger de Hauteville; 62. — Est salué duc de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile; *ibid.* — Il est reconnu en cette qualité par le pape Nicolas, qui l'avait excommunié; *ibid.* — Charge Roger de la conquête de la Sicile; 63. — Il s'y rend lui-même; 67. — Querelle avec son frère; 68. — Leur réconciliation; 69. — Il conduit des renforts à l'armée normande en Sicile; siège de Palerme; 74. — Retourne en Calabre mettre le siège devant Bari; *ibid.* — Tentative de meurtre sur sa personne; 75. — Siège et prise de Palerme; 76. — Il charge Roger de conquérir le reste de la Sicile, et quitte cette île; 78. — Soumet Rossano et prend les armes contre le comte de Trani; *ibid.* — S'empare d'Amalphi, de Salerne et des états de Gisulphe; 79. — Fait prisonnier Herman, fils d'Homfroy; sa perfidie; 80.

— Ses projets sur l'empire grec ; 81. — Rusé qu'il emploie à cette occasion ; *ibid.* — Expédition en Épire ; 82. — Tempête ; 83. — Siège de Durazzo ; 84. — La peste se déclare parmi ses troupes ; 85. — Vaisseau remis à flot ; 86. — Il adresse une allocution à ses troupes ; 88. — Ses victoires ; 89. — Est rappelé par le pape Grégoire VII et le protège contre l'empereur Henri IV ; 90. — Le délivre ; 91. — Nouvelle expédition ; succès et revers ; 92. — Sa mort ; 93. — Ses successeurs ; 94. — Accueille favorablement Robert de Grandmesnil ; 152.

GUNHILDA, sœur de Svein, égorgée lors du massacre général des Danois en Angleterre ; I, 198.

GUNHILDE, reine dont il est question dans l'Eigils-saga ; I, *ciiij, civ.*

GUNNAR, personnage dont il est question dans le Nials-saga ; I, *cj.*

GUNNLAUG-ORMSTUNG, scalde islandais ; I, *cxv.*

GURTH, fils du comte Godwin, se réfugie en Flandre, avec son père, II, 185. — Engage Harold son frère à différer de combattre Guillaume ; 226.

GUTHORM, oncle de Harald Harfager ; I, 42.

GUY, évêque de Soissons, se livre en otage aux Normands ; I, 132.

GUY, de Bourgogne, fils de Regnaud I^{er}, et d'Alix, élève des prétentions au duché de Normandie, et se révolte contre Guillaume II ; II, 111. — Bataille du Val-des-Dunes ; 113. — Il est assiégé dans Brionne ; 117. — Retourne en Bourgogne ; *ibid.*

GUY, comte de Ponthieu, fait prisonnier à la bataille de Mortemer ; II, 139. — Est renfermé deux ans à Bayeux ; *ibid.* — Naufrage d'Harold sur son territoire ; 192. — Sa cruauté à l'égard des naufragés ; *ibid.* — Message de Guillaume pour lui faire relâcher son prisonnier. Il accompagne Harold jusqu'au château d'Eu ; 193.

GYLFE, roi suédois, instruit par Odin ; I, *xc.*

H.

HADWIGE ou **HEDWIGE**, fille de Richard I^{er} et de Gonnor, mariée à Geoffroy, comte de Bretagne ; I, 151. — Sa mort ; II, 22.

Hafursfiord, bataille navale livrée entre Harald Harfager et les chefs ses voisins ; I, 43, 52.

HALFDAN-LE-NOIR, père de Harald Harfager ; I, 41,

HAMELTRUDE (Sainte), son corps soi-disant apporté par Hrolf au monastère de Jumièges ; I, 57.

HAMON, ou **HAIMON**, seigneur de Thorigny, se révolte contre Guillaume II ; II, 111. — Sa mort à la bataille du Val-des-Dunes ; 113.

Hampshire, comté sud de l'Angleterre, ravagé par les hommes du Nord ; I, 193.

HARALD HARFAGER, ou *aux Beaux-Cheveux*, prince Norvégien ; I, *cviij*. — Ses ordres sont enfreints par Rollon ; *ccxij*. — Il n'était âgé que de dix ans à la mort de son père, Halfdan-le-Noir ; 41. — Les chefs ses voisins cherchent à envahir ses états ; 42. — Ses conquêtes ; 43. — Une grande émigration en fut la conséquence. Il défend la piraterie ; 44. — Son fils Eirik ; 45. — Condamne Hrolf à l'exil pour crime de piraterie ; 46. — Vision de sa mère avant la conquête de la Norvège ; 48,

HARALD à la Dent-Noire, chef de l'armée danoise débarquée sur les côtes du Bessin ; I, 130. — Son entrevue avec Louis-d'Outre-mer. II rétablit l'autorité de Richard I^{er} ; 131. — Contribue à la soumission de la Bretagne au duc de Normandie ; 134. — Envoie une armée au secours de Richard I^{er} ; 146.

HARALD-SIGURDSON, roi de Norvège, s'unit à Tostig et envahit l'Angleterre ; II, 213. — Sa marche est arrêtée par Harold ; 214. — Son coursier s'étant abattu, Harold en tire bon augure ; 215. — Harold cherche à l'isoler en désintéressant Tostig ; *ibid.* — Sa mort sur le champ de bataille ; 216, 222.

HARDI-CANUT ou **CANUT-LE-FORT**, fils de Canut et d'Emma, hérite de la couronne du Dannemarck ; II, 176. — Sa mère l'excite à venger la mort d'Alfred, son frère ; 179. — Successeur d'Harold au trône d'Angleterre ; *ibid.* — Sa vengeance sur le corps d'Harold ; 179, 180. — Sa mort ; *ibid.*

HARDOUIN, lombard chargé par les Normands de réclamer leur part du butin ; II, 47.

Harfleur, ville voisine de l'ancien Caracotinum ; I, 4.

HARLETTE, **ARLOT**, **AILLOT** ou **HERLÈVE**, née à Falaise, femme de Robert I^{er}, mère de Guillaume-le-Conquérant ; II, 24. — Epouse Herluin de Conteville après la mort de Robert I^{er} ; 174. — Odon et Robert, comte de Mortain, issus de ce mariage ; 175.

HAROLD ou **HÉRALD**, dît *Pied-de-Lièvre*, fils de Canut, désigné par ce prince pour lui succéder au trône d'Angleterre, au détriment des enfans d'Emma ; II, 176. — Ses inquiétudes à l'égard de la Normandie ; *ibid.* — Accusé du meurtre d'Alfred, fils d'Éthelred et d'Emma ; 178. — Sa mort ; 177. — Vengeance exercée sur son corps ; 180.

HAROLD, fils du comte Godwin, se révolte contre Édouard ; II, 185. — Se réfugie en Irlande ; 186. — Succède à son père ; son caractère ; 189. — Ses prétentions au trône ; 190. — Son séjour en Normandie interprété diversement ; 191. — Fait naufrage sur les côtes du Ponthieu, et trouve moyen d'informer Guillaume de son malheur ; 192. — Mis en liberté, il se rend à Rouen, où il est reçu avec de grands honneurs ; 193. — Guillaume lui fait connaître ses prétentions au trône d'Angleterre et lui fait quelques propositions à ce sujet ; *ibid.* — Promet par serment de faire tout ce qui lui est demandé ; 194. — Réfutation du récit relatif à ce sujet ; 195, 196. — Il accompagne Guillaume dans son expédition contre Conan ; 198. — Retourne en Angleterre avec ses deux otages ; 199. — Oublie ses sermens et monte sur le trône le lendemain de la mort d'Édouard ; 200. — Messages de Guillaume ; 201. — Il repousse ses demandes ; 202. — Néglige l'appui du pape Alexandre II ; 207. — Ce pontife le déclare parjure ; 208. — Les barons normands s'opposent d'abord à l'expédition projetée contre lui, puis individuellement se laissent persuader ; 209. — Hâte les préparatifs d'une défense énergique ; agression de son frère Tostig qui avait été chassé par Morcar, comme gouverneur du Northumberland ; 212. — Harald, roi de

Norwége, s'unit à Tostig; 213. — Quitte la côte méridionale d'Angleterre et va les attaquer en personne; 214. — Le coursier d'Harald s'étant abattu, il en tire un augure favorable, 215. — Il cherche à isoler Harald en désintéressant Tostig; mais ses propositions sont refusées; *ibid.* — Combat opiniâtre. Mort de Harald; 216. — Tostig succombe également. Victoire des Anglo-Saxons; 217. — Débarquement de Guillaume; 221. — Il lui envoie un message; 222. — Réponse du duc de Normandie; 223. — Des espions, envoyés par lui dans le camp normand, sont découverts; 224. — Ils prennent les Normands pour des prêtres. Propositions de Guillaume; 225. — Elles sont rejetées; 226. — Il veut surprendre les Normands, et compte sur la victoire; 227. — Les armées se préparent au combat; 228. — Détails sur ses troupes; 230. — Disposition de l'armée anglaise. Il se tenait à pied; à côté de lui flottait l'étendard royal; 231. — La bataille s'engage; 232, 333. — Les Anglais ont d'abord l'avantage; *ibid.* — Ruse de Guillaume pour les attirer dans la plaine; 235. — La victoire est indécise; 236. — Valeur des deux chefs; 237. — Il est tué par une flèche. Déroute de l'armée anglosaxonne; 238, 239. — Guillaume s'oppose à ce que les derniers honneurs lui soient rendus par ses compagnons; 240. — Guillaume Mallet est chargé de ce soin; 241. — Est enterré, dit-on, à l'abbaye de Waltham qu'il avait fondée; 241, 242. — Tapisserie de Bayeux; 244—247. — Avait réuni une flotte considérable pour couper la retraite à Guillaume; 249.

HASTING, chef de pirates normands. Sa mission auprès de Rollon; I, 58. — En rend compte à son maître le roi de France; 59.

Hastings, port du comté de Sussex: Guillaume-le-Conquérant s'en empare; II, 222. — Bataille de ce nom, entre Guillaume et Harold; 231. — Tapisserie de Bayeux, où cette bataille est représentée 244. — Guillaume le fortifie et y met garnison; 249.

HAUTEVILLE (Guillaume de), se rend en Italie, II, 44. — Ses exploits; 46, 51. — Il tue l'émir de Syracuse; 45. — Est surnommé *Bras-de-Fer*; 47. — Est élu chef suprême des Normands; 53. — Reçoit en partage Ascoli; *ibid.*

HAUTEVILLE (Roger de), vient en Italie; II, 61. — Robert Guiscard, son frère, le charge de soumettre la Calabre; *ibid.* — Mésintelligence entre eux; 62. — Descente en Sicile; 63. — Il retourne en Calabre, où il épouse Judith, arrière-petite-fille de Richard I^{er}, duc de Normandie, et petite-fille de Robert, archevêque de Rouen; 67. — Querelle avec Guiscard; *ibid.* — Réconciliation des deux frères; 69. — Il retourne en Sicile et veut assiéger Nicosi; 70. — Est cerné dans Traina; *ibid.* — Trait de bravoure du comte; 71. — Il retourne en Calabre, et laisse à son épouse le commandement de l'armée; 72. — Victoire sur les Arabes; *ibid.* — Il fait un présent au pape Alexandre II; 73.

Hava-mal, ou *sentence d'Odin*, chant de l'Edda; présentant un enseignement moral : analyse de ce poème; I, *lxxxij—lxxxiv.*

— Le début traduit par Th. Licquet; *clxxij—clxxx.*

Hæner, ou *Hanir*, l'un des Ases, est donné en otage; I, *lj.*

Hébrides. Hrolf, exilé, cingle vers ces îles; I, 46, 56.

HEFLER, dieu marin (Myth. scand.); I, *cxvj.*

HEIDRIC : sagesse des énigmes de ce roi, poème inséré dans l'Hervarar-saga; I, *cxxiv, cxv.*

HEIMDALL, fils d'Odin, le gardien du ciel, doit périr en combattant Loke; I, *xxxvj.* — Se fixe à Himinbiorg; *lj.*

HÉLA ou **HAL** (la mort), déesse des enfers, fille de Loke (Mytho. scand.); I, *xxxj.* — Est suppliée de rendre le corps de Balder; *xxxiv.* — Finit par y consentir; *xxxvij.* — Les hommes morts naturellement, c'est-à-dire qui n'avaient pas succombé dans le combat, étaient rélégués dans son empire; *xl.* — Odin, sous le nom de Vegtam, descend aux enfers, pour connaître l'avenir; *lxxv.*

HÉLÈNE, fille de Robert Guiscard, mariée au prince Constantin, fils de l'empereur Michel; II, 81.

HELGA, personnage indiqué dans l'Egils-saga; I, *cxl, cxlj.*

HELGE, roi de Danemarck, héros de l'Helga-quida, l'un des poèmes de l'Edda; I, *lxxxvj.*

HENRI I^{er}, roi de France, crée Mauger, fils de Richard I^{er}, comte

- de Corbeil ; I , 151. — Se porte au secours de Guillaume II ; II , 112. — Bataille du Val-des-Dunès ; 113. — Il est frappé d'un coup de lance ; *ibid.* — Réclame à son tour les services de Guillaume II ; 117. — Reprochés faits à tort à Henri , par plusieurs historiens ; 119. — Il favorise la révolte de Guillaume d'Arques , contre le duc de Normandie ; 129. — Attaque la Normandie ; 134. — Divise son armée en deux corps ; 136. — Une armée normande , commandée par Guillaume II , lui est opposée ; *ibid.* — Bataille de Mortemer ; 138 , 139. — Il bat en retraite et fait la paix ; 140. — S'unit de nouveau à Geoffroy-Martel , contre Guillaume , et assiège Tillières ; 142. — Son armée est mise en déroute sur la Dive , 143. — Retourne dans ses états ; *ibid.* — Renonce à attaquer la Normandie , et fait sacrer son fils Philippe ; 145.
- HENRI** , duc de Bourgogne , oncle du roi Robert. Guerre qui suivit sa mort ; I , 186.
- HENRI II** , empereur d'Allemagne. Valenciennes relevait de son empire ; I , 188. — Engage , dit-on , Richard II à accompagner Robert dans son expédition contre Valenciennes ; *ibid.*
- HENRI** , fils de Roger de Beaumont ; II , 100.
- HENRI** , fils de Robert , roi de France , est associé à la couronne par son père ; II , 18. — Sacré à Reims , 19. — Vient à Fécamp implorer le secours de Robert I^{er} , duc de Normandie , 19.
- HENRI II** , empereur d'Occident , accorde aux Normands l'investiture de leurs conquêtes en Italie ; II , 55. — Il arme contre eux ; 57.
- HENRI IV** , empereur d'Occident , assiège le pape Grégoire VII ; II , 90. — Il est repoussé par Robert Guiscard ; 91.
- HENRI VI** , empereur d'Allemagne , s'empare du royaume de Sicile ; II , 95. — Allié de Guillaume-le-Bâtard ; 207.
- HERBERT** , second du nom , comte du Maine , lègue son héritage au duc Guillaume II ; II , 156.
- HERBERT II** , évêque de Coutances ; II , 161. — Passe à l'évêché de Lisieux , 162.

HERBORGE, reine de Hongrie ; I, *lxxxvij*.

HERCULE. Plusieurs écrivains ont fait remonter jusqu'à ce demi-dieu, l'origine de nos ancêtres ; I, 1.

HÉRIBERT, comte de Vermandois, attaque les Normands de la Loire, mais est forcé de les maintenir dans la possession du pays nantais ; I, 70. — Geolier de Charles-le-Simple ; il le tire de prison et le conduit vers le fils de Hrolf ; 100. — Écrit au pape pour le rétablissement de Charles sur son trône, *ibid*. — Recherche l'alliance de Guillaume-Longue-Épée ; 107. — Harcelle Louis-d'Outremer ; 111. — Son traité avec le duc de Normandie ; 112. — Il l'aide à assiéger Reims et Laon, 113.

HERLUIN (le comte), beau-frère de Guillaume-Longue-Épée ; I, 114. — Est rétabli dans son domaine de Montreuil, par Guillaume-Longue-Épée ; 115. — Supplie ce dernier de se mêler d'Arnould ; *ibid*. — Reçoit, de Louis-d'Outremer, le commandement de Rouen et ravage le territoire d'Arnould ; 126. — Abandonne les intérêts de Richard I^{er}, son neveu, pour faire cause commune avec Louis-d'Outremer ; 128.

HERLUIN, chevalier normand, fonde les abbayes de Bourneville et du Bec ; II, 168. — Son ignorance ; *ibid*. — Sa confiance dans les conseils de Lanfranc ; 169. — Reconstruct un nouveau monastère ; 170.

HERMAN, fils d'Homfroy, est fait prisonnier par son oncle Robert Guiscard ; II, 80.

HERMENFROY, roi de Thuring, assassiné par Thiéry ; I, 11.

HERMODE, fils de Frygga et d'Odin, le messager des dieux (Myth. scand.) ; I, *xxxiv*.

HÉRODOTE ; ses ouvrages probablement connus à Rouen, du temps de saint Ouen ; I, 28.

HERROED, père de la belle Thora, délivrée par Ragnar-Lodbrok ; I, *xcvij*.

HERVAR, fille d'Angantyr ; I, *cj*.

Hervarar-saga, raconte les aventures de Hervar, fille d'Angantyr, I, *cj*. — Contient les énigmes du roi Heidric ; *cxix*.

- HERVÉ**, chevalier normand, reçoit en partage Trigento; II, 53.
- HIGIN**. Comparaison de son Traité sur la Mythologie grecque, avec celui du Doemi-Sœgur de l'Edda de Snorro; I, xc.
- HILDA** ou **HILDE**, mère de Rollon; I, cxxij. — Supplie en vain Harald d'accorder la grace de Hrolf son fils; 46.
- HILDEBRAN**. Voyez Grégoire VII.
- HILDEBURGE**, femme de Guillaume Talvas, deuxième du nom, est étranglée par ordre de son époux; II, 101.
- Himjnbjorg*, en Suède, demeure de Hiemdalr; I, lj.
- HLYN**, déesse de l'amitié (Mythol. scand.); I, xxxij.
- HODÚR**, **HAUDUR**, ou **HODER**, l'Âse aveugle, meurtrier de Balder son frère (Mythol. scand.); I, xxxiiij, lxxv.
- HOMÈRE**. Comparaison de la Mythologie grecque de son temps, avec la scandinave; I, xlj. — Ses ouvrages connus à Rouen du temps de saint Ouen; 26.
- HOMFROY**, seigneur normand, fondateur du monastère de Préaux; II, 32.
- HOMFROY DES VIEUX**, fils de Theroulde, combat Roger de Toeny; II, 100.
- HOMFROY**, fils de Tancrede de Hauteville, se rend en Italie; II, 44. — Il succède à son frère Dregon assassiné, et tire vengeance de ce meurtre; 57. — La Pouille se soumet à lui; 59. — Ses démêlés avec son frère Robert Guiscard; 60. — Sa mort; 61. — Ses fils se révoltent contre Robert Guiscard; 79.
- Hongrie*, lieu d'exil des enfans d'Edmond, fils d'Ethelred et d'Emma; II, 180. — Départ du fils d'Edmond pour l'Angleterre, 190.
- Hongrois*: calamités qui suivirent leurs invasions; I, 164.]
- HONORIUS**, empereur romain. De son temps, la Normandie, alors deuxième Lyonnaise, renfermait sept cités; I, 2. — Ne fait pas mention de Lillebonne; 4.
- Hœfud-lausr*, ou *rachat de la tête*, chant composé par Eigil, en l'honneur du roi Eric, dont il était le prisonnier; I, cv, cxviiij.
- Hrymthussar*, race méchante, issue du géant Ymer (Mythologie scandinave); I, xxvj.

Huelgelmeer, puits rempli de serpents (Myth. scand.); I, xliij.

HUGUES-LE-GRAND attaque les Normands de la Loire, de société avec le comte Héribert, et les maintient dans la possession du pays nantais; I, 70. — Maître d'Évreux; 78. — Conseille au comte Héribert de donner à Guillaume-Longue-Épée sa fille Leutgarde en mariage; 108. — Sa généalogie; 110. — Envoie chercher en Angleterre Louis-d'Outremer pour le couronner; 111. — Le harcelle peu de temps après; *ibid.* — Son alliance avec Guillaume-Longue-Épée; 112. — Il l'aide à assiéger Reims et Laon; 113. — Refuse de secourir Herluin son vassal; 114. — S'empare d'Évreux après la mort de Guillaume-Longue-Épée; 121. — Livre cette ville à Louis-d'Outremer; 127. — Conduit une armée en Basse-Normandie; 128. — Sa mésintelligence avec le roi de France; 129. — Ce dernier est remis entre ses mains, 131. — Lui fait soumission, après l'avoir dépouillé de la ville de Laon; 132. — Othon et Louis-d'Outremer envahissent ses domaines; 136. — Son alliance avec Richard I^{er}; 139. — Intervention du pape pour prononcer sur ses différends avec Louis-d'Outremer; 140. — Sa mort. Sa fille épouse Richard I^{er}; *ibid.*, 141.

HUGUES-CAPET, fils de Hugues-le-Grand, ne dédaigne pas l'emploi dessonges; I, 48. — Placé sous la protection de Richard I^{er}; 140. — Aspire au trône; 151. — Sa vision; 152, 153. — Se fait reconnaître roi; 154. — Assiège Laon sans succès; 155. — Emploie alors la trahison pour s'emparer de Charles et de son épouse; *ibid.* — N'est pas reconnu par tous les grands propriétaires de fiefs; 156. — État politique du royaume, 156, 157. — État commercial; 158. — Puissance ecclésiastique; 159. — Fait déposer l'évêque Arnould; 160. — Le retient captif pendant quelque temps, mais finit par le rétablir dans son siège, à la demande du pape; 161. — Confirme les libertés, donations et privilèges des églises; *ibid.*

HUGUES, fils de Lothaire : Régino lui coupe les cheveux. Relégué dans son monastère pour crime de haute trahison. Frère de Gisèle; I, 86, 87.

HUGUES, évêque d'Auxerre, reste fidèle à Robert, roi de France ;
I, 186. — Il implore le secours des Normands ; *ibid.*

HUGUES, comte du Mans, prête secours au comte Eudes et vient
assiéger Tillières ; I, 189. — Ayant été repoussé, il se déguise en
berger pour regagner ses domaines ; 190. — Est soupçonné
d'avoir empoisonné Richard III ; II, 2.

HUGUES, comte de Châlons, tend un piège à Renaud, gendre de
Richard II, et le confine dans une étroite prison ; I, 206. —
Ne voulant pas rendre son prisonnier, Richard envoie une
armée en Bourgogne ; 207. — Il reconnaît ses torts, et consent
à se présenter au fils de Richard, une selle de cheval sur le dos ;
ibid.

HUGUES, fils du comte Galeran, témoin à l'acte de dotation du
monastère de Préaux ; II, 32.

HUGUES, chevalier normand, renverse d'un coup de poing le
cheval d'un messager grec ; II, 50. — Reçoit en partage Mono-
poli, 53.

HUGUES, évêque de Bayeux, se ligue contre son cousin Robert I^{er} ;
II, 8. — Est forcé de se soumettre ; 10. — Sa fille épouse le
comte Albert de Crevent ; *ibid.*

HUGUES II, évêque d'Evreux, figure au Concile tenu à Rouen
par l'archevêque Mauger ; II, 160.

HUGUES, fils de Robert, roi de France. Sa mort, II, 18.

HYMER, géant dont il est question dans l'*Hymis-quida* ; I, *lxxvj*.

Hymis-Quida, poème de l'Edda, dont le sujet est la descente de
Thor et de Tyr à la demeure d'Ægir, qui donne un banquet
aux dieux ; I, *lxxvj*.

HYNDLA, héroïne du poème de *Hyndlu-ljœd* ; I, *lxxiiij*.

Hyndlu-ljœd ou *chant d'Hyndla*, appelé aussi la *petite Voluspá* ;
I, *lxxij*, *lxxiiij*.

I.

IDUNA, déesse de l'immortalité, femme de Braje (Myth. scand.);

I, *xxix*. — Insultée par Loke; *lxxvij*.

INCON, chef normand cantonné sur les rives de la Loire. S'empare de la Bretagne; **I**, 71.

INGEBURGE, fille d'un roi de Suède, aime Ragnard-Lodbrok sans être payée de retour; **I**, *xcvij*.

Ingelheim, lieu où se tint un conseil général, convoqué par le pape, du temps de Richard I^{er}; **I**, 140.

INGIALD, chef norvégien; **I**, 36.

Islande, île de la mer du Nord, à laquelle nous sommes redevables des Eddas et des Sagas; **I**, *xxj*. — Idées religieuses accréditées dans ce pays; *liv*. — Gudride doit retourner dans cette île; *lxix*. — Découverte de l'Edda de Snorro; *lxxxix*. — Goût des habitans pour les sagas; *xcij*. — Retour d'Eigil dans cette île; *civ*. — Soumission à la Norwége; *cix*. — Langue islandaise; *cxxix*. — Les Things, ou assemblées nationales; *cxlvij*.

Italie. Dévastations d'Hasting; **I**, 58. — Ravagée par l'empereur Othon, à la demande d'Agapet; 160. — Corruption du clergé; 162. — Occupée par les Normands; **II**, 37. — Premier établissement; 42. — Geoffray de Moubray y va trouver les fils de Tancrede pour quêter en faveur de son église; 165. — Réception de Titus, dans ce pays, comparée à celle faite à Guillaume-le-Conquérant en Normandie, 262.

Iuul ou **Juhle**, fête célébrée en Islande dans les derniers jours de l'année; **I**, *xlviij*.

Ivry (château d'), emporté par Robert I^{er}; **II**, 10.

J.

Jaettes, ou race des géans. On leur attribuait, parfois, un pouvoir supérieur à celui des Dieux; **I**, *xlj*.

James (château de Saint-), construit par Guillaume II, sur la frontière nord de la Bretagne, près Dol; II, 198.

JAPHET (le fils aîné de). Plusieurs écrivains ont fait remonter jusqu'à lui, l'origine de nos ancêtres; I, 1.

JEAN (saint). Saint Ouen exhorte le peuple rouennais à ne point organiser de danses, de concerts, de sortilèges, à la fête de ce saint; I, 24.

JEAN X, pape célèbre par ses mœurs dissolues; I, 164.

JEAN XI, fils du pape Sergius III et de sa concubine Marozia; I, 164.

JEAN XII, pape. Sa conduite honteuse et criminelle; I, 164.

JEAN XVI (le pape). Son intervention pour réconcilier Richard II et Ethelred, regardée comme douteuse; I, 197, 198.

Jersey. Robert I^{er} relâche à cette île; II, 15.

Jérusalem. Voyage de Foulques Nerra, comte d'Anjou; I, 171.

Richard II y envoie cent livres d'or; 221. — Migration des Normands en Palestine; II, 23. — Pélerinage du duc Robert I^{er}; ibid. — Avant d'exécuter ce voyage, il nomme Alain de Bretagne régent de la Normandie; 197.

Jomsbourg, château fort dont il est question dans la *Jomsvikinga-saga*; I, cvij.

Jomsvikinga-saga, l'une des Sagas de l'Edda de Snorre; I, cvij, cxxv.

JORDEN ou **JORD**, déesse de la terre, femme d'Odin (Mythol. scand.); I, xlvij.

Jornmagardur ou *Jormungandur*, serpent monstrueux qui entoure la terre, fils de Loke (Mythol. scand.); I, xxxj. — Image de l'Océan; xxxv. — Doit porter assistance à son père pour attaquer les dieux; xxxvj.

Jotunheim, pays des géans (Mythol. scand.); I, xxxij, lxxxj.

JUDA. Sa trahison comparée à celle d'Aseelin, évêque de Laon; I, 155.

JUDITH, sœur de Geoffroy, duc de Bretagne, femme de Richard II; I, 219. — Ses enfans; *ibid.* — Sa mort; 220.

JUDITH, arrière-petite-fille de Richard I^{er}, duc de Normandie, et petite-fille de Robert, archevêque de Rouen, épousa Roger de Hauteville, en Calabre; II, 67. — Suit son époux en Sicile, 70.

Jumièges (abbaye de), fondée sous les auspices de saint Ouen; I, 27. — Brûlée par les pirates normands, commandés par Oscher, 53. — L'évêque de Rouen se rend à ce monastère, pour traiter avec les Normands; 56. — Sainte Hameltrude; 57. — Relevée de ses ruines, par Guillaume-Longue-Épée, 118. — Réforme opérée par Guillaume, alors abbé de Fécamp; 217. — Le moine Robert devient évêque de Londres et archevêque de Cantorbéry; II, 183. — Retour de Robert. Sa mort; 188.

JUNON, femme de Jupiter, comparée à saint Florent; I, 173.

Kenningar, partie de l'Edda de Snorro, où se trouvent les phrases dont se servent les Scaldes, pour désigner les dieux et les objets matériels; I, xc, cxxiv.

Kent, comté sud de l'Angleterre : ravagé par les hommes du Nord; I, 193. — Les habitans se soumettent à Guillaume-le-Conquérant; II, 250, 251.

KINDA, princesse de Grækaland, où Russie, épouse Odin; I, lv.

KRAKE, jeune belle fille, dont Ragnar-Lodbrok est éperdument amoureux; I, xcviij. — Son premier nom était Asloeg; elle épouse Ragnar-Lodbrok, et en a cinq fils; xcix. — C'est en vain qu'elle cherche à détourner son mari de conquérir l'Angleterre; *ibid.*

Krakumal, ou chant de Lodbrok; I, cxv. — Attribué d'abord à Ragnar-Lodbrok, mais depuis, et avec plus de raison, à un habile Scalde; cxvj. — Incertitude sur l'âge de ce poème. Ancien air sur lequel il se chante en Islande; cxvij. — Traduction de ce poème, par M. Depping; clxxxj—cxciij.

L.

Labello, ville de la Pouille, prise par les Normands; II, 50.

— Échue en partage à Arnolin, 53.

LACMAN, chef d'une expédition danoise en Normandie; I, 201.

LAMBERT, évêque de Lyon, sorti de Saint-Wandrille; I, 27.

LANDRI, comte de Nevers, excite la ville d'Auxerre à s'insurger;

I, 186.

LANFRANC, Lombard de nation, se retire à l'abbaye du Bec; II,

168. — On accourt avec empressement à ses leçons, 169. —

Prieur du monastère; *ibid.* — Il en est chassé par l'ordre de Guillaume II; 170. — Sa visite au duc de Normandie; il en est bien accueilli, 171. — Négociateur habile, il va à Rome faire lever l'excommunication lancée contre Guillaume II; *ibid.* — Abbé du monastère de Saint-Étienne, à Caen, 172. — Opposé à Bérenger; *ibid.*

Langres. Remplacement de l'évêque de cette ville, par Benoît IV; I, 159.

Laon, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Aisne, l'une des plus anciennes villes de France; I, 64. — Séjour de Louis-

d'Outremer, 111. — Assiégé par Guillaume-Longue-Épée, 113.

— Lothaire y fut baptisé, 114. — Captivité de Richard I^{er}, 131.

— Devient la propriété de Thibault, comte de Chartres, 132.

— Louis-d'Outremer et Othon cherchent en vain à s'en emparer, 135. — Attaquée par Hugues-le-Grand; 140. — Assemblée

générale convoquée par Lothaire; 142. — Charles, duc de Lor-

raine, y est assiégé sans succès par Hugues-Capet; 155. — Est livrée par trahison à ce prince; *ibid.* — Repris par Robert I^{er},

II, 20.

LÉON IX, pape, marche contre les Normands, dans la Pouille; II,

57. — Il est vaincu et fait prisonnier; 58. — Investit les Nor-

mands de tout le territoire soumis à leur domination; 59. —

S'oppose au mariage de Guillaume-le-Bâtard avec Mathilde de Flandre; 130. — Frappe d'anathème le duc et le duché de Nor-

mandie; 133. — Convoque un concile à Reims, pour cause de

simonie ; 163 , 171. — Remet des lettres apostoliques à Robert , archevêque de Cantorbéry ; 188.

LÉOPWIN, fils du comte Godwin , cherche un refuge en Irlande ; II , 185.

LEUDOVALD , évêque de Bayeux , fait fermer les églises de Rouen et suspendre l'exercice du culte , jusqu'à ce qu'on ait découvert l'assassin de Prétextat ; I , 18 , 19.

LEUTGARDE , fille du comte Héribert , épouse Guillaume-Longue-Épée ; I , 108.

Lexovii (cité des) , capitale Lisieux ; I , 3.

LICQUET (Théodore) : Notice sur sa vie et ses écrits , par M. Deville ; I , i—xj. — Début de l'introduction , composé par lui ; xij—xxij. — Détails qu'il donne sur l'Edda de Sœmund ; lxj—lxvj. — Sa traduction de la Voluspa , clv—clxxj. — Celle du début du Hava-mal , clxxij , clxxx.

Lidskialf , demeure d'Odin ; I , lxxxj.

Lieuvin , pays aujourd'hui compris dans le département du Calvados , appartenait aux Normands ; I , 80 , 98.

Lillebonne , autrefois *Juliobona* , capitale du pays des Calètes ou Cauchois ; I , 3. — Ancienne voie romaine de cette ville au bord de la mer ; 4. — Son degré d'importance sous les Romains ; ibid. — Robert de Grandmesnil y vient trouver le duc Guillaume II ; II , 152.

LILLEBONNE (Richard de) , témoin à un acte de donation faite au monastère de Préaux ; II , 32.

Lisieux , capitale de la cité des *Lexovii* ; I , 3. — Ses environs ravagés par Ernauld d'Echaufour ; II , 148. — Concile où l'archevêque Mauger est déposé ; 154. — L'archidiacre Gislebert ; 208.

LISOIE , homme savant et vertueux , qui embrassa la doctrine prêchée à Orléans par une Italienne ; I , 209.

Lo (Saint-) , à Rouen. Temple payen , situé dans la rue du même nom , renversé par saint Mellon ; I , 21. — Ce temple supposé devoir plutôt être situé dans le faubourg de la ville , vers le nord ; 22.

Lo (Saint-) , chef-lieu du département de la Manche , assiégé et pris par les Normands ; I , 57.

- LODFAFNER**, personnage indiqué dans le Hava-mial; I, *lxxxiiij*.
Loire (la), fleuve. — Les Normands de Ragnold sont maîtres de ses rives; I, 70, 71, 166.
- LOKE**, le plus rusé des dieux, père du loup Fenrir, du serpent Jormagardur et de Hal, déesse des enfers (Myth. scand.); I, *xxx*, *xxxj*. — Se change en vieille femme, pour surprendre un secret à Frygga, et arracher la vie de Balder; *xxxiiij*, *xxxiv*. — Poursuivi par les dieux, il se change en saumon; mais pris, il est enchaîné jusqu'à la fin du monde; *xxxv*. — Plus tard, il doit attaquer les dieux, *xxxvj*. — Symbole du feu-destructeur; *xlviij*. — Opposé au principe de la divinité; *xliz*. — Hêla demande à Odin de lui rendre la liberté; *lxxvj*. — Ses propos satiriques envers les dieux et les déesses; *lxxvij*. — Accompagne Thor dans sa visite chez Thrîm; *lxxxij*.
- Lombards** (les), leur perfidie envers les Normands; II, 56.
- Londres**. Olaf-Tryggvas'son et Svein, princes du Nord, cherchent en vain à débarquer dans cette capitale; I, 193. — Elle finit par reconnaître la souveraineté de Svein; 202. — Harold, fils de Canut, y est enterré; II, 180. — L'évêque Robert; 183. — Convocation d'un *witenage mot*, à l'occasion des démêlés entre Édouard et Godwin; 185. — Harold s'y dispose à combattre Guillaume-le-Conquérant; 224, 227. — Les milices sont investies du privilège de garder le roi; 231. — Guillaume prend des mesures de précaution avant de se rendre dans cette capitale; 249, 250. — Divers partis s'agitent; 251. — Guillaume s'en empare sans livrer d'assaut; 253. — Construction de la Tour, 255. — Les Normands y mettent le feu; 256.
- LOTHAIRE**, roi de France, fils de Louis IV : cède une portion de territoire aux pirates normands; I, 75. — Sa fille Gisèle, suivant Régînon, épouse Godefroy, roi des Normands; 86. — Il avait eu cet enfant de Valdrade; 89. — Baptisé à Laon; 114. — Son règne; 141. — Ses projets sur la Normandie; 142. — Se coalise avec Thibault contre Richard I^{er}; 144. — Il entre sur le territoire

normand ; 145. — Ravages exercés sur ses domaines , par les Danois ; 146 , 147.

LOUANDRE , auteur d'une Biographie d'Abbeville ; 1 , 153.

LOUIS I^{er} , dit *le Débonnaire* , avait eu pour tuteur Gilbert , secrétaire d'état de Charlemagne ; 1 , 30. — Cède une portion de territoire aux Normands , 74.

LOUIS II , dit *le Bégue* , roi de France , meurt sans laisser de filles ; 1 , 89.

LOUIS IV , dit *d'Outremer* , s'empare d'Évreux ; 1 , 78. — Est ramené d'Angleterre par l'archevêque Guillaume. Reçu à Boulogne par les seigneurs français et par Guillaume-Longue-Épée , il est conduit par eux jusqu'à Laon ; 111. — Est harcelé sans cesse par Hugues-le-Grand et le comte Héribert ; *ibid.* — Intervention de Guillaume-Longue-Épée , et sa soumission au roi ; 112. — Attitude menaçante de la Normandie à son égard ; 113. — Intervention du pape pour pacifier le royaume ; *ibid.* — Vient à Rouen , trouver Guillaume-Longue-Épée ; *ibid.* — Baptême de son fils Lothaire , à Laon ; 114. — Accusé d'avoir provoqué l'assassinat du duc de Normandie ; 120. — S'empare de Rouen , après la mort de Guillaume-Longue-Épée , et projette de rentrer en possession de la Normandie ; 121. — Sa conduite à l'égard de Richard I^{er} ; 123—125. — Emmène le jeune duc à Compiègne ; 126. — Son nouveau séjour à Rouen ; *ibid.* — Attaque la Normandie ; 127. — Rentre une quatrième fois dans Rouen , mais en souverain ; 128. — Ravage le Vermandois et prend possession de la Haute-Normandie ; *ibid.* — S'empare de Bayeux et se brouille avec Hugues-le-Grand ; 129. — Son entrevue avec Harald à la *Dent-Noire* ; 130. — S'enfuit à Rouen , où il est mis en prison ; 131. — Donne des otages , et est remis entre les mains du comte de Paris ; 132. — Confirme le jeune Richard dans les domaines de son père ; 133. — Gerberge , sa femme , réclame l'assistance d'Othon ; 135. — Réuni à ce dernier , il vient assiéger Laon et

Reims ; *ibid.* — Puis Rouen ; 136. — Intervention du pape , pour prononcer sur ses différends avec Hugues ; 140. — Sa mort ; *ibid.* — Anecdote relative au peu de cas qu'il faisait des lettres ; 169.

Louis VIII (rue des Fossés-), à Rouen , formait la limite nord de la ville , sous les Romains ; I , 7 , 136.

Lyon ; Gènesion et Lambert , instruits dans l'abbaye de Saint-Wandrille , occupent tous deux le siège épiscopal de cette ville ; I , 27.

Lyonnaises (les quatre) , province gauloise sous les Romains ; I , 2. — Division de la deuxième Lyonnaise ; 3. — N'avait point de ville qui fût le siège d'une magistrature supérieure ; 5. — Rangée sous la domination de Clovis ; 10.

M.

MABILE , fille de Guillaume de Talvas et femme de Roger de Montgomery ; II , 148. — Empoisonne Gislebert , son beau-frère , au lieu d'Échaufour , à qui le poison était destiné ; 149. — Fait empoisonner Ernauld d'Échaufour , par un chevalier de sa suite ; 150. — Nouvelle intrigue , 151.

MACPHERSON , traducteur des chants d'Ossian ; I , *lix*.

MAGNENCE , général romain dans les Gaules ; au lieu d'anéantir la piraterie des Saxons , les protège et les encourage , ainsi que leurs alliés ; I , 34.

Maine , pays cédé à Rollon ; I , 73 , 79 , 97. — Soumis à Guillaume-Longue-Épée ; 107. — Les ducs normands n'en prirent jamais possession ; II , 155. — Est légué à Guillaume-le-Bâtard ; 156. — Gauthier de Mantes le lui dispute ; 157. — Soumis à Guillaume ; 158. — 206.

MALLET (Guillaume) , est chargé par le duc Guillaume d'inhumer le corps de Harold ; II , 241.

MALLET , auteur d'une Histoire de Danemarck , et des monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes ; I , *lxxxix*.

MALMESBURY (Guillaume de), célèbre historien anglais, admet parfois des croyances absurdes ; I, 167, II, 137. — Récit de la bataille d'Hastings ; traduit par M. Deville ; 285.

Manceaux (les), font partie du deuxième corps de l'armée de Guillaume, à Hastings ; II, 232.

Manche, l'un des cinq départemens de l'ancienne Normandie ; I, 5.

MANIAKÈS, général grec, appelle les Normands en Sicile ; II, 46. — Ses succès ; ibid. — Sa retraite ; 53.

Marcel (dragon de saint), de Paris, comparé à la gargouille de saint Romain, à Rouen ; I, 22.

Marguerite (dragon de sainte) d'Autriche, comparé à la gargouille de saint Romain ; I, 22.

MARGUERITE, sœur d'Herbert, fiancée à Robert, fils aîné de Guillaume II ; II, 158. — Meurt avant l'âge nubile, et est inhumée à Fécamp ; ibid.

MARKUS, scalde islandais, fils de Skegge ; I, cxxvij.

Marne, rivière, expédition des Normands sur ses rives ; I, 56.

MAROZIA, maltresse du pape Sergius III ; I, 164.

Martin (église de Saint-), à Rouen, près de la Renelle. Mérovée et Brunehaut, poursuivis par Chilpéric, s'y réfugient ; I, 15.

Martin-de-la-Roquette (église de Saint-), à Rouen. Les Normands abordent à la porte voisine de cette église, alors située dans une île ; I, 56. — Réunie à la terre ferme, sous Rollon ; 104.

Massacre (rue), à Rouen, formait la limite ouest de la ville, sous les Romains ; I, 7.

MATHILDE, fille de Richard I^{er} et de Gonnor, épouse Eudes, comte de Blois et de Chartres ; I, 131. — Étant morte sans enfans, son frère Richard II réclame la dot qu'elle avait apportée ; 189. — Richard II demande le secours des Danois, pour obtenir plus facilement cette restitution ; 200.

MATHILDE, fille de Beaudouin, comte de Flandre, épouse Guillaume II, duc de Normandie, malgré la défense du pape ; II, 130. — Elle est amenée au château d'Eu ; 131. — Son mariage est

célébré à Rouen en grande pompe ; 132. — Son mari est excommunié à cause de ce mariage ; 171. — Fait construire le vaisseau qui doit porter son époux en Angleterre ; 210. — On lui attribue la broderie de la tapisserie de Bayeux ; 244—248.

MATHILDE (l'impératrice), petite-fille du Conquérant. On lui attribue la broderie de la tapisserie de Bayeux ; II, 244—248.

MAUGER, fils de Richard I^{er} et de Gonnor ; créé comte de Corbeil par Henri I^{er}, roi de France ; I, 151.

MAUGER, archevêque de Rouen, fils de Richard II et de Papie ; I, 220. — Va demander le secours de Henri I^{er}, roi de France, pour son neveu Guillaume II ; II, 111. — Sa conduite peu édifiante ; 153. — Est déposé et exilé, 154. — Meurt noyé et est enterré à Cherbourg ; 155. — Concile tenu par lui à Rouen ; 160. — Détails sur ce concile ; 162. — Licence du clergé réprimée depuis son expulsion ; 174.

Maur (bénédictins de Saint-). Ces savans cénobites entreprennent de réaliser le projet d'une Histoire générale de Normandie ; I, xvij—xx. — Date qu'ils ont adoptée pour le siège de Chartres par les Normands ; 63. — Ce qu'ils disent du peu d'érudition du roi Robert ; 169. — Leur opinion erronée sur Papie, deuxième femme de Richard II ; 220.

MAURILE, moine de Fécamp, remplace Mauger à l'archevêché de Rouen ; II, 154. — Tient un concile pour réprimer la licence du clergé ; 174.

MAYENNE (Geoffroy, seigneur de), prête son secours à Gauthier, pour conserver le Maine ; II, 157. — Soutient seul la lutte contre Guillaume ; ibid. — Son château de Mayenne est réduit en cendres ; 158.

Mælar, lac de Suède ; I, lj.

MELANCE, nommé à l'évêché de Rouen, en remplacement de Prétextat, quoique accusé d'avoir participé au meurtre de ce dernier ; I, 17, 19. — Sa mort ; 20.

Melfi, ville de la Pouille, prise par les Normands ; II, 50. — Devient le siège principal de leur établissement ; 52.

MELLON, premier évêque de Rouen, apporte dans cette ville le christianisme; I, 6. — Renversa, dit-on, le temple payen de la rue Saint-Lô; 21. — Confusion de ses actes avec ceux de saint Romain; 22.

MELO, citoyen de Bari, excite les Normands contre les Grecs; II, 41. — Il se réfugie en Allemagne; ibid.

Melun. Le château de cette ville, livré par Gautier au comte Eudes, est repris par les Normands et remis au comte Burchard; I, 185.

MENGLADE, amante du héros Svipdag; I, lxxiiij.

MENIA, femme de la race des géans, nommée dans le Grotta-Saungr; I, lxxx.

Messine, prise par les Grecs soutenus des Normands; II, 46. — Roger de Hauteville s'empare de la ville; 64. — Pillage et massacres; 65.

Meulan, ville du département de Seine-et-Oise, ravagée par les Normands; I, 59.

MEROVÉE, fils de Chilpéric, épouse Brunehaut, veuve de Sigebert; I, 15. — Sa mort; 16.

Meuse. Guillaume-Longue-Épée accompagne Louis-d'Outremer jusque sur les rives de ce fleuve; I, 114.

MICHEL, empereur d'Occident, détrôné par Nicéphore Botoniate; II, 81.

MICHEL, de Bayeux, fils de l'archevêque Mauger, sert sous Bohémond en Palestine; II, 153.

Midgard, la terre (Myth. scand.); I, xxvij, xxxvij, xxxviii. — Est comparé à trois régions du monde, suivant la Voluspa; xxxix.

Midsumarsblot, fête du solstice d'été, célébrée par les Scandinaves; I, lxix.

Mimer, puits renfermant puise l'esprit et la sagesse (Myth. scand.); I, xliij. — L'un des Ases: il est donné en otage; lj. — Les Vanes lui coupent la tête; elle est embaumée par Odin; ibid. — Sa tête souvent consultée par Odin; lij.

- MINERVE.** Saint Ouen exhorte ses paroissiens à ne point invoquer le nom de cette divinité du paganisme ; I , 24.
- Mære**, pays norvégien dont Rognvald était le Iarl ; I , 45.
- MOÏSE**, le miracle qui lui fut accordé par Dieu devant la mer Rouge, comparé à celui qui eut lieu pour la translation des reliques de saint Riquier et de saint Valery ; I , 153.
- Monopoli**, dans la Pouille, devient le partage de Hugues, chevalier normand ; II , 53.
- Monorbino**, dans la Pouille, devient le partage de Raimfroy ; II , 53.
- Mont-aux-Malades**, commune près de Rouen. La voie romaine de Rouen à Lillebonne, passait par ce point ; I , 4.
- Mont-Cassin** (couvent de), envahi par les Normands ; II , 54. — Vengeance que tirent les moines ; *ibid.*
- Mont-Gargano**, dans la Pouille, lieu de pèlerinage ; II , 41. — Devient le partage de Rainolfe ; 53.
- Mont-Riboudet** (le), à Rouen. Emplacement où se livra une bataille célèbre entre Riulf et Guillaume-Longue-Épée ; I , 108 , 109.
- Mont-Saint-Michel** ; son abbaye fondée et agrandie par Richard I^{er} ; I , 177. — Devait être épargnée, lors de la descente d'Ethelred en Normandie ; 196. — Réforme opérée par Guillaume, alors abbé de Fécamp ; 217. — Débarquement de Robert I^{er}, se rendant en Bretagne ; II , 15.
- Mont-Sinai.** Richard II fait une rente annuelle aux religieux de ce lieu ; I , 221.
- Montauban.** Cette ville est assiégée par Guillaume-le-Bâtard ; II , 146.
- Montepiloso**, dans la Pouille, tombe en partage à Tristan ; II , 53.
- MONTFORT** (Hugues de), l'un des lieutenans de Guillaume-le-Conquérant en Angleterre ; II , 260.
- MONTGOMERI** (Roger de), chevalier normand au service de Guillaume II ; II , 124. — Favori du duc de Normandie ; 147. — Mauvais effet de ses conseils ; 148. — Nouvelle intrigue ; 151.

— Commande, avec Guillaume, fils d'Osbern, un corps d'armée à la bataille d'Hastings ; 232.

Montreuil-sur-Mer. Le château de ce nom, appartenant au comte Herluin, est enlevé par Arnould ; I, 114. — Restitution des corps de saint Valery et de saint Riquier ; 152.

Mora, nom du vaisseau de Guillaume-le-Bâtard, pour la conquête de l'Angleterre ; II, 210.

MORCAR, frère d'Edwin, comte de Mercie, remplace Tostig comme gouverneur du Northumberland ; II, 212. — Est battu aux environs d'York ; 213, 214. — Aspire à la royauté ; 252, 253. — Se soumet à Guillaume-le-Conquérant ; 259. — Le duc l'emmène en Normandie avec lui ; 260.

MORTAIN (Robert, comte de), fils de Herluin de Conteville et de Harlette ; II, 175.

Mortemer-sur-Eaulne. Lieu où les troupes de Guillaume II gagnèrent une célèbre bataille contre celles de Henri I^{er} ; II, 138, 139. — Reddition des prisonniers faits pendant cette journée ; 140. — Cette bataille est confondue par quelques historiens avec celle de la Diye ; 144.

MORTEMER (Roger de), vient au secours de Guillaume II ; II, 136.

MOUBRAY ou **MONTBRAY** (Geoffroy de), successeur de Robert à l'évêché de Coutances ; II, 163. — Sa conduite au concile de Reims ; *ibid.* — Termine la cathédrale de Coutances et construit un palais épiscopal ; 164, 165, 166. — Va en Italie implorer la générosité des fils de Tancrede, pour exécuter ces constructions ; 165. — Accompagne Guillaume en Angleterre ; 229. — Assiste à son couronnement ; 256.

MUADILFAR, nom donné par les Scaldes à la mère du soleil, qu'ils considéraient aussi comme la sœur de la lune ; I, *xcj.*

Muancé (rivière de), position de l'armée de Guillaume-le-Conquérant à la bataille du val des Dunes ; II, 113.

MULLER (P.-E.), savant éditeur de la Bibliothèque des sagas ; I, *cj.*

Muspellheim, monde éclairé et brûlant (Mythol. scandin.) ; I, xxvj. — Des étincelles de ce monde servent à former les astres du ciel ; xxvij. — La plus élevée des régions du monde, suivant la Voluspa ; xxxviii. — Symbole de la fécondité ; xlvij.

N.

Nantais (le pays), est abandonné aux Normands par le comte Robert ; I, 70. — Cette possession leur est maintenue par Hugues et Héribert ; ibid.

Nantes, un évêque de cette ville, mandé au concile de Reims, est dépossédé pour cause de simonie ; II, 164.

Nastrond (l'enfer), lieu de supplice réservé aux méchants (Myth. scandin.) ; I, xxxvij.

NAPOLEON, empereur des Français, est comparé à Guillaume II. — Songe à conquérir l'Angleterre. — Fait exposer publiquement à Paris, la célèbre tapisserie de Bayeux ; II, 248, 249.

Narbonnaises (les deux), provinces gauloises sous les Romains ; I, 2.

NEPTUNE. Saint Ouen exhorte ses paroissiens à ne point invoquer le nom de cette divinité du paganisme ; I, 24.

Neustrie, passe sous la domination de Childebert, après la mort de Clovis ; I, 11. — N'est pas exempte de crimes ; 12. — Gouvernée par Chilpéric, elle est reprise par Sigebert ; 13. — Malheurs dont elle est le théâtre ; 29, 30. — Invasions normandes ; 32. — Leurs ravages sous la conduite d'Oscher ; 52. — Situation malheureuse du pays avant l'arrivée de Rollon ; 55. — La concession faite aux Normands d'une partie de ce gouvernement, est attribuée à plusieurs rois ; 87, 88. — Cette portion de territoire prend le nom de Normandie sous Rollon ; 94.

NIAL, personnage dont il est question dans le Nials-saga ; I, cf.

Nials-saga, lai attribué à Scemund ; I, cf. — Contient le chant des Valkyries ; cxxiv.

NICOLAS, abbé de Saint-Ouen, fils de Richard III, équipe 15 vaisseaux et cent chevaliers pour l'expédition d'Angleterre; II, 209.

NICOLAS II, pape, accueille favorablement Robert de Grandmenil, réfugié à sa cour pour éviter le ressentiment de Guillaume II; II, 151. — Avait donné aux Normands d'Italie l'investiture du pays conquis par eux; 207.

NIDHOGGUR, serpent de l'enfer, reptile qui ronge une des racines de l'Yggdrasil (Myth. scand.); I, xliij.

Niflheim, lieu devant avoir existé avant la création de la terre, suivant la mythologie scandinave; I, xxv, xxvj. — Les glaces dont il est couvert, sont dissoutes par la chaleur du Muspellheim; xlvij.

Niflunges, race héroïque dont les infortunes font le sujet d'un grand poème allemand; I, lxxxvj.

NIGEL ou **NÉEL**, comte du Cotentin, commandant, pour Richard II, la forteresse de Tillières; I, 189. — Repousse vaillamment les Anglais débarqués dans le Cotentin; 196, 197. — Epouse une sœur de Robert I^{er}; II, 12. — Défait les fils de Guillaume Talvas à la bataille de Blavon; ibid. — Marie son fils à une sœur de Robert I^{er}; 14. — Bat Alain de Bretagne sur les rives du Coisnon; 15. — Se révolte contre Guillaume II; 111. — Bataille du Val-des-Dunes; 113. — Il se réfugie en Bretagne; 115, 126.

NIORD, le dieu des vents, de la mer, du feu, de la pêche et de la chasse (Myth. scand.); I, xxx, xxxj. — Fondateur de la race des Vanes; xlvj. — Est donné en otage; l. — Se fixe à Noatum; lj.

Noatum, contrée de la Suède, demeure de Niord; I, lj.

Normandie (la), comprise dans la 2^e Lyonnaise, comptait, sous Honorius, sept cités; I, 2. — Énumération de ces villes; 3. — Ses circonscriptions ecclésiastiques et sa division en cinq départemens; 5. — Faisait partie des Armoriques; 10. — Civilisée par saint Victrice et saint Ouen; 26. — Culture de la vigne dans cette contrée; 28. — Donnée à Rollon à titre de patrimoine héréditaire; 72. — Séparée du Beauvoisis par l'Epte; 76. — De la Picardie par la Bresle; 77. — Rollon, une fois maître du

pays, y fait renaître la prospérité; 92. — Accroissement de territoire; 97. — Soumise tout entière à Guillaume-Longue-Epée; 107. — Son influence en Europe; 119. — Projets de Louis-d'Outremer à l'égard de cette province; 126, 127. — Il prend possession de la Haute-Normandie; 128. — Projets de Lothaire sur cette province; 142. — Jouit d'un repos absolu; 147. — État religieux et politique du pays au x^e siècle; 178, 179. — La France recherche son alliance; 184. — Rapports avec l'Angleterre; 191. — Son alliance recherchée avec empressement; 206. — Son influence progressive, politique et morale sous Richard II; 221, 222. — Nature de son gouvernement, à la mort de Richard III; II, 4. — Son influence politique sous Robert I^{er}; 17. — Accroissement qu'elle reçoit; 20, 31. — Ravages exercés par la famine et la peste; 21. — Son état dans les premières années du règne de Guillaume-le-Conquérant; 97. — Peste; 107. — Ce duché est attaqué par Henri, roi de France; 134. — Déploiement de forces; 135. — Etablissement du couvre-feu par Guillaume; 146. — Assemblées ecclésiastiques; 160. — Renaissance des lettres dans cette contrée sous Lanfranc; 169. — Son état sous le duc Guillaume; 173, 174, 175. — Son voisinage donne de l'inquiétude à Harold; 177. — Edouard y envoie les otages donnés par Godwin; 188. — Voyage d'Harold; 191. — Etat florissant du pays; 205.

Normands, l'apparition des hommes du Nord en France met le comble au désordre de l'administration et à la misère des peuples; I, 31. — Sous le commandement de Rollon, ils cherchent envain à forcer le passage de la Seine, devant Paris; 56. — Rebutés, ils viennent ravager le Cotentin; 57. — Reçoivent une députation française. Dialogue entre les deux partis; 58, 59. — Charles-le-Simple médite une alliance avec eux, mais Foulques, évêque de Reims, empêche l'exécution de ce projet; 66. — Maîtres de la Loire et d'une partie de la Bretagne; 70. — Normands de la Loire et Normands de la Seine; 71. — Massacrés par les Bretons de Cornouailles; *ibid.* — Considé-

raient la Bretagne comme une contrée inculte, sauvage et stérile; 73. — Territoire concédé par Charles-le-Simple; 74. — Dissertation à ce sujet; 75—79 — Pillent le Beauvoisis; 78. — Obtiennent le Maine et le Bessin; 79. — Possédaient le Lieuvin; 80. — Tableau fidèle de leur caractère; 92. — Leur civilisation; 93. — Garnison normande massacrée par les Français dans la ville d'Eu; 98. — Les habitants de la Haute-Normandie se soumettent à Louis-d'Outremer; 128. — Assiégent Auxerre, mais tous leurs efforts sont infructueux; 186, 187. — Leurs excursions en Italie; II, 37. — Quarante pèlerins s'arrêtent à Salerne en revenant de la Palestine; 38. — Défendent cette ville contre les Sarrazins; 39. — Présens qu'ils reçoivent; 40. — Ils sont rappelés en Italie; *ibid.* — Succès et revers; 41. — Leur premier établissement; 42. — Ils rétablissent Sergio; 43. — Expédition en Sicile; 45. — Leurs victoires; 47. — Leur mécontentement, par suite de la conduite envers eux, de Dokéan, général grec; 48. — Ils s'éloignent des Grecs; *ibid.* — Ils veulent conquérir la Pouille; 49. — Leurs conquêtes; 50. — Victoire sur les Grecs; 51. — Leur politique à la suite de leurs conquêtes; 52. — Ils se partagent le territoire envahi; 53. — Leurs exactions; 55. — Ils reçoivent de Henri II, empereur d'Occident, l'investiture de toutes leurs conquêtes; 55. — Complot formé pour les éloigner de la Pouille; 56. — Le pape Léon IX marche contre eux; 57. — Leur victoire; 58. — Descente en Sicile; 63. — Ils s'emparent de Messine; 65. — Fin tragique d'une jeune sarrazine; 66. — Ils mettent le siège devant Palerme; 76. — Leur souveraineté en Sicile; 95. — Leur supériorité sur les Anglo-Saxons excite la jalousie de ces derniers; 184. — Triomphe de leurs partisans, en Angleterre; 186. — Mis hors la loi, en Angleterre; 188. — Parallèle avec les Anglo-Saxons; 202, 203, 204. — Pris pour des prêtres par les espions de Harold; 225. — Forment tout le troisième corps d'armée à Hastings; 232. — A la suite d'une méprise, incendient Londres; 256.

Nornes, déesses du destin et du temps (Myth. scand.) ; I, xxxj.

— Puisent chaque jour dans l'Urdar pour arroser l'Yggdrasill ; xliij. — Appellées Urd, Vérondes et Skuld ; xliv. — Celles-ci étaient les bonnes Nornes ; on croyait aussi à des Nornes méchantes ; xlv.

Northumberland, Tostig, gouverneur de ce comté, est remplacé par Morcar ; II, 212. — Est proposé de nouveau à Tostig, par Harold ; 215.

Northumbrie, division anglo-saxonne de l'Angleterre ; devait être donnée à Olaf-le-Saint ; I, 204.

Norvège, monumens runiques dans ce pays ; I, cxxxix. — Leurs things, ou assemblées nationales ; cxlvij. — Description de cette contrée au ix^e siècle ; 34, 35. — Son état politique ; 36. — Ses rois de la mer ; 37, 38. — Férocité de quelques pirates ; 39, 40. — Conquêtes d'Harald ; 43. — Vision de la mère d'Harald avant la conquête de ce royaume ; 48. — Confondu avec le Danemark par les historiens normands ; 51, 56. — Etat de la civilisation du pays ; 92, 93.

Notre-Dame (place de), à Rouen, était baignée autrefois par les eaux de la Seine ; I, 7. — L'espace compris entre cette place et la Seine est comblé par Rollon, et reçoit le nom de *Terres neuves* ; 104.

Novempopulanie (la), province gauloise sous les Romains ; I, 2.

Noyon, ville du département de l'Oise, ravagée par les Normands ; I, 98. — Est reprise par Robert I^{er} ; II, 20.

O.

ODIN, le roi des dieux dans la mythologie scandinave, importe dans le Nord une religion orientale ; I, xxv. — Fils de Boerr et de Belsta ; xxvij. — Fondateur de la race des Ases ; xxviiij. — Doit être dévoré par le loup Fenrir ; xxxvj. — Est appelé Allvador ; xliij. — Symbole du soleil ; xlvij. — Le Jupiter des Grecs et des Romains ; xlix. — Son histoire, d'après l'Ynglinga-saga ;

l-liv. — Détails sur sa vie , par Saxo Grammaticus ; *liv* , *lv.* — Se présente chez le géant Vafthrudner , sous le nom de Gaugradr ; leur lutte scientifique ; *lxxj* , *lxxij.* — Sa gageure avec Frigga ; *lxxij.* — Prend le nom de Grimner ; *lxxiv.* — Descend aux enfers sous le nom de Vegtam ; *lxxv* , *lxxvi.* — Est insulté par Loke ; *lxxvij.* — Ses enchantemens miraculeux ; *lxxxij.* — Ses ordres sont enfreints par Brunhilde ; *lxxxvij* , *lxxxvij.* — Instruit le roi Gylfe ; *xc.* — Est désigné de plus de cent manières différentes dans la poésie scandinave ; *xcj.* — Eigil lui reproche la mort de son fils ; *cxj* , *cxvj.* — On lui attribue l'invention des runes ; *cxjxv.* — Réservait aux braves des récompenses , dans sa demeure céleste ; *cl.*

ODON ou **EUDES** , évêque de Bayeux , fils de Herlouin de Conteville et de Harlette , frère utérin de Guillaume II ; *ii* , 174. — Frère de Robert , comte de Mortain ; 175. — Fournit cent navires pour l'expédition d'Angleterre ; 209. — Accompagne le duc Guillaume au moment où il harangue ses troupes ; 229. — On lui attribue la broderie de la tapisserie de Bayeux ; 244 , 246 , 247. — Gouverneur de l'Angleterre pendant l'absence de Guillaume , il s'établit dans le château de Douvres ; 260.

ODUR , époux de Freya (Mythol. scandin.) ; *i* , *xlvij.*

OGIVE , fille d'Édouard-l'Ancien , roi d'Angleterre , deuxième femme de Charles-le-Simple ; *i* , 81.

Oise (l'). Ragnold , sur l'invitation de Charles-le-Simple , était venu ravager le pays au-delà de cette rivière ; *i* , 76.

OLAF-HVITA-SKALLD , scalde admis à la cour de Valdemar , roi de Danemark ; *i* , *cxvj.*

OLAF , surnommé le Saint , roi de Norwége ; *i* , *cvij.* — Part de Normandie avec les neveux de Richard II , et aborde en Angleterre au secours d'Éthelred ; 203. — La Northumbrie doit lui appartenir ; 204.

OLAF TRYGGVAS'SON , roi de Norwége ; *i* , *cvij.* — Ce prince entre dans la Tamise , ravage les contrées méridionales de l'Angleterre et se fait baptiser ; 193. — Sa mort ; 194 , 201.

ORDERIC VITAL, historien normand : son opinion sur l'époque du meurtre de Guillaume Repostel ; II, 41. — Cité par le Père Daniel ; 144.

Orléans. Erreur de Raoul Glaber, sur l'étymologie du nom de cette ville ; I, 166. — Image du Christ, versant un ruisseau de larmes pendant plusieurs jours de suite ; 168. — Une Italienne y prêche une nouvelle religion, et séduit un grand nombre de personnes ; 209. — Voyage de Robert et de Constance à ce sujet ; 210. — Supplice des personnes soupçonnées d'hérésie ; 211. — Est brûlée par Robert 1^{er}, en 1031 ; II, 20.

Orne, l'un des cinq départemens de l'ancienne Normandie ; I, 5.

OSBERN, intendant de Guillaume II, assassiné au Vaudreuil ; II, 98.

OSBERNE, seigneur neustrien, frère de Papie ; I, 220. — Se fait moine à Fontenelle ; *ibid.*

OSBERNE (Guillaume, fils d'), chevalier normand au service de Guillaume II ; II, 124. — Commande, avec Roger de Montgomery, un corps d'armée à la bataille d'Hastings ; 232. — Gouverneur de l'Angleterre pendant l'absence de Guillaume, il s'établit à Winchester ; 260.

OSCHER, chef de pirates normands ; I, 52.

OSMOND. On lui attribue l'enlèvement de Richard 1^{er} ; I, 131.

OSMOND DRENGOT, tue Guillaume Repostel, et se rend à Salerne ; II, 40.

OTHON, empereur d'Allemagne, prête ses troupes pour harceler Louis-d'Outremer ; I, 111, 112. — Son alliance avec Guillaume-Longue-Épée ; *ibid.* — Fait sa paix avec le roi de France ; 113 — 119. — Gerberge réclame son assistance, pour délivrer Louis-d'Outremer, son mari ; 135. — Met le siège devant Rouen, accompagné du roi de France ; 136. — Fait ses dévotions dans l'église du monastère de Saint-Ouen ; 137. — Lève le siège de Rouen, et propose de livrer le comte de Flandre ; 138. — Descend en Italie, à la voix d'Agapet ; 160.

Otrante, lieu où fut embaumé le corps de Robert Guiscard ; II, 93.

OTTAR, élève de Hyndla ; I, lxxiiij.

Ouche. Robert de Grandménil, abbé de ce monastère ; II, 151.

OUEN (saint), évêque de Rouen, succède à saint Romain. Son zèle pour ramener les esprits idolâtres ; I, 23. — Ses exhortations pressantes à ses paroissiens ; 24, 25. — Enumère plusieurs auteurs profanes grecs et latins ; 26. — Réforme les mœurs et diminue l'ignorance ; 27. — Ses efforts infructueux en faveur de l'instruction ; 28.

Ouen (*Saint-*), église de Rouen, consacrée à ce saint ; I, 137. — L'abbaye de ce nom agrandie et dotée par Richard I^{er} ; 177. — Réforme opérée par Guillaume, alors abbé de Fécamp ; 217. — Nicolas, fils de Richard III, abbé de ce monastère ; II, 209.

Ours (rue aux), à Rouen : l'extrémité occidentale de cette rue formait la limite de la ville, sous les Romains ; I, 7.

P.

PALÉOLOGUE (Georges), résiste aux Normands dans Durazzo ; II, 84.

PALÉPHATE, comparaison de son traité sur la mythologie grecque, avec celui du Demi-Sœgur de l'Edda de Snorro ; I, xc.

Palerme, assiégée par Robert Guiscard et Roger de Hauteville ; II, 74, 76. — Sa garnison est mise en pièces ; 75. — Capitulation ; 78. — Un fils de Roger s'y fait couronner roi ; 94.

PANDOLFE, prince de Capoue : ses démêlés avec Gaimar, prince de Salerne ; II, 44. — Il est détrôné ; 45.

PAPIE, sœur d'Osberne et d'Ansfred, seigneurs neustriens, épouse Richard II, veuf de Judith ; I, 220. — Opinions diverses des historiens à l'égard de sa famille ; *ibid.*

Paris, retour de Sigebert dans cette ville ; I, 13. — Les Normands, arrêtés au pont de la ville, lui livrent en vain plusieurs assauts ; 56. — Découragés, ils portent à bras leurs barques,

et, par un long détour, les transportent au-dessous de Paris; 57. — Siège de Paris; 59. — Les habitans, réunis à ceux de Beauvais, dévastent les environs de Rouen; 98. — La Bourgogne, relativement à cette ville, considérée province lointaine; 158. — Miracles opérés, dans une église de ses environs, par quelques brins de la barbe de saint Pierre; 167.

Pecquigny, lieu près duquel s'effectua l'entrevue de Guillaume-Longue-Épée et d'Arnoûld; I, 116.

PEPIN. Un de ses parens se trouve tout ensemble évêque de Rouen, de Paris, de Bayeux, et, de plus, abbé de Fontenelle et de Jumièges; I, 28, 29.

Pevensey, dans le comté de Sussex, lieu de débarquement de la flotte normande commandée par le duc Guillaume; II, 221. — S'empare de la ville et des environs; 222. — Guillaume s'y rembarque, roi d'Angleterre, pour repasser en Normandie; 261.

PHILIPPE I^{er}, roi de France, fils de Henri I^{er} et d'Anne de Russie; II, 145. — Accueille le fils aîné d'Ernauld d'Echaufour; 151.

Picardie, province de France séparée de la Normandie par la Bresle; I, 77.

PIERRE (saint) : miracles opérés par quelques brins de sa barbe; I, 167.

PIERRE, chevalier normand, reçoit en partage Trani; II, 53.

Pîtres, lieu situé près de Rouen, où Charles-le-Chauve tint un concile; I, 55.

PLATON : ses écrits, probablement connus à Rouen, du temps de saint Ouen; I, 26.

PLUTON : saint Ouen exhorte ses paroissiens à ne point invoquer le nom de cette divinité du paganisme; I, 24.

Poitevins (les), font partie du deuxième corps de l'armée de Guillaume à Hastings; II, 232.

PORTIERS (Guillaume de), historien contemporain de Guillaume-le-Conquérant : son opinion sur la lutte entre le duc de Bretagne

- et le duc de Normandie ; II, 245. — Fait un tableau exagéré des richesses de l'Angleterre ; 261. — Bataille d'Hastings ; 274.
- Poitou* (le), confié au commandement de Mérovée ; I, 15. — Seconde les projets de Henri, roi de France, contre la Normandie ; II, 134.
- POMPÉE** : son triomphe célébré à Rome, comparé avec celui de Guillaume-le-Conquérant célébré à Rouen ; II, 262.
- Pont-Audemer*, autrefois *Breviodurum* : une voie romaine conduisait de cette ville à Lillebonne ; I, 4.
- PONTANUS**, historien danois, attribue à Charles-le-Gros la cession faite aux Normands d'une partie de la Neustrie ; I, 87.
- Pont-de-l'Arche*, petite ville du département de l'Eure, fortifiée par Charles-le-Chauve ; I, 54. — Hrolf y reçoit une députation de Français ; 58.
- Ponthieu*, contrée du département de la Somme : naufrage d'Harold sur ses côtes ; II, 191, 192. — Ses soldats font partie du premier corps de l'armée normande à Hastings ; 232.
- Poterne* (rue de la), formait la limite ouest de Rouen, sous les Romains ; I, 7.
- Pouille* (la), en Italie : établissement normand dans ce pays ; II, 44. — Se soumet à Homfroy ; 59. — Est ravagée par Roger de Hauteville ; 62. — Séjour du fils aîné d'Ernauld d'Echaufour ; 151.
- Pré-de-la-Bataille*, lieu situé dans la partie ouest de Rouen, où se livra la fameuse bataille entre Guillaume-Longue-Épée et Riulf ; I, 109.
- Préaux* (l'abbaye de), fondée par Homfroy, seigneur normand ; II, 32. — Bérenger expose sa doctrine aux religieux de ce monastère ; 166. — Déposition par Guillaume II, encore enfant, d'un acte fait par son père ; *ibid.*
- PRÉTEXTAT**, évêque de Rouen ; I, 12. — Bénit l'union de Mérovée et de Brunehaut ; 15. — Accusé de haute trahison ; 16. — Il est exilé à Jersey ; 17. — Rappelé à Rouen, il est assassiné par l'ordre de Frédégonde ; *ibid.* — Ses derniers momens ; ses funérailles ; 18. L'auteur de son meurtre découvert ; 19.

PROLÉMÉE, dans sa géographie, fait mention de plusieurs villes situées dans la deuxième Lyonnaise, aujourd'hui Normandie; I, 3.

PYTHAGORE, ses règles d'or comparées au Havamal; I, lxxxiv. — Ses écrits probablement connus à Rouen, du temps de saint Ouen; 26.

Q.

Quentin (Saint-), ville du département de l'Aisne : Charles-le-Simple conduit dans cette ville par le comte Héribert; I, 100.

Quevilly, lieu près Rouen où les ducs normands avaient un parc. Guillaume-Longue-Épée y fait venir secrètement Richard I^{er}, son fils; I, 122. — Guillaume-le-Bâtard y apprend l'avènement d'Harold; II, 200.

R.

RABEL, commandant de la flotte de Robert I^{er}, duc de Normandie; II, 15.

RAFN, fils d'Anund, scalde islandais; I, cxvjj.

RAGNAR-LODBROK, héros d'une des Sagas les plus curieuses du Nord; analyse de cette Saga; I, xcviij—c. — On suppose qu'il l'a composée au milieu des tourmens les plus cruels; cxv, cxvj. — Traduction de ce poème, par M. Depping; clxxxj-cxcij.

RAGNOLD ou **RAINALD**, prince ou duc de toute la France, suivant les historiens normands; I, 58, 59. — Chef des Normands de la Loire, suivant Flodoard; 70. — Raoul, duc de Bourgogne, se dispose à le combattre; 76. — Charles-le-Simple implore son secours; 97. — Il va piller l'Artois; ibid.

RAIMFROY, chevalier normand, reçoit en partage Monorbino; II, 53.

RAIMOND-BOREL, comte de Barcelonne. Quelques historiens regardent à tort, comme sa fille, Papie, femme de Richard II; I, 220.

RAINOLD, comte français, s'empare d'un fort appartenant à l'église de Rouen ; I, 140.

RAINOLF, chef des Normands en Italie ; II, 42. — Devient comte d'Averse ; 43. — Il reçoit en partage Siponte et le Mont-Gargano ; 53.

RANA, déesse de la mer (Myth. scand.) ; I, *cxix*.

RAOUL, seigneur normand, frère utérin de Richard I^{er} ; I, 148. — Est chargé par Richard II, son neveu, de dissiper les paysans normands rebelles ; 182. — Sa cruauté à leur égard ; *ibid.* — Etouffe la rébellion de Guillaume d'Exmes, et le conduit à Rouen ; 183. — Contribue à la réconciliation des deux frères ; 184—212.

RAOUL, duc de Bourgogne et roi de France. Charles-le-Simple, appelle Ragnold à son secours contre ce prince ; I, 70. — Remporte une victoire signalée sur les Normands de la Loire ; 71. — Passe l'Epte et entre sur le territoire normand ; 76. — Maître d'une partie de la France, il traite avec les Normands ; 97. — Les hostilités recommencent avec Rollon ; 98. — Roi de France ; 100. — Brouillerie avec le comte Héribert ; *ibid.* — Confirme Guillaume-Longue-Épée dans ses nouvelles conquêtes ; 107.

RAOUL GLABERT, écrivain des X et XI^e siècles ; son ignorance en fait de géographie et d'étymologie ; I, 165. — Ses croyances superstitieuses ; 168.

RAOUL, chevalier normand, reçoit en partage Saint-Archangelo ; II, 53.

Reggio, tombe au pouvoir de Robert Guiscard ; II, 62.

REGINON, abbé de Prum, chroniqueur allemand, parle d'un mariage de Godefroy, roi des Normands, avec Gisèle, fille de Lothaire ; I, 85—87.

REGNAULD, comte du Bessin, se révolte contre Guillaume II ; II, 111. — Bataille du Val-des-Dunes ; 113.

Reims. Foulques, évêque de cette ville, détourne Charles-le-Simple de contracter alliance avec les pirates normands ; I, 66. — Assiégée par Guillaume-Longue-Épée ; 113. — Louis-d'Outre-

mer s'en rend maître, aidé par Othon ; 135. — Ses environs ravagés par Hugues-le-Grand ; 140. — Déposition de l'évêque Arnould dans un concile ; 160. — Il est rétabli dans son siège de Reims ; 161. — Allocution d'un prêtre en plein concile ; 174. — Est reprise par Robert 1^{er} ; II, 20. — Concile tenu dans cette ville ; 163.

REMI D'AUXERRE, écrivain des IX^e et X^e siècles ; son opinion bizarre sur le paradis terrestre ; I, 165.

RENAUD, seigneur de Bourgogne, épouse Adèle, fille de Richard II ; I, 206. — Son différend avec Hugues, comte de Châlons. Ce dernier lui tend un piège et le fait prisonnier ; *ibid.* — Richard envoie une armée en Bourgogne ; 207. — Il est rendu à la liberté ; 208, 219.

RENAUD DE CLERMONT, commande un corps de l'armée de Henri 1^{er}, roi de France, contre la Normandie ; II, 135.

Rennes (le comté de), soumis à Guillaume-Longue-Épée ; I, 107.

REPOSTEL (Guillaume) ; sa mort ; II, 40.

RICHARD 1^{er}, troisième duc de Normandie, fils de Guillaume-Longue-Épée et de Sprote, né à Fécamp ; I, 110. — Son éducation ; 122. — Son père le fait reconnaître pour son successeur ; 123. — Assiste aux funérailles de son père et est confié à la garde de Bernard ; *ibid.* — Conduite de Louis-d'Outremer à son égard ; 124, 125. — Est emmené à Compiègne, 126. — Le roi de France cherche à s'emparer de ses domaines ; 127. — Est enlevé de Laon où il était détenu ; 131. — Reçoit tout le territoire cédé à Hrolf, et fait hommage à Louis ; 133. — S'empare de la Bretagne ; 134. — Son entrée triomphante dans Rouen ; 135. — Permet à Othon, pendant le siège de Rouen, de faire ses dévotions dans l'église de Saint-Ouen ; 137. — Veut combattre à la tête des Normands ; 139. — Son alliance avec Hugues-le-Grand ; 139, 140. — Épouse la fille de ce prince ; *ibid.* — Hugues Capet placé sous sa protection ; 141. — Ses sentiments d'inimitié à l'égard de Lothaire ; 142. — Soi-disant piège qui lui est tendu par Gerberge ; 143. — Coalition de Gerberge,

Lothaire et Thibault , contre lui ; 144. — Ravage le pays Chartrain , puis revient à Rouen , où il met en déroute Thibault ; 145. — Harald envoie une armée à son secours ; 146. — S'occupe de fondations pieuses ; 148. — Épouse en secondes noces Gonnor ; *ibid.* — Malade , il se fait transporter à Fécamp ; *ibid.* — Fait reconnaître Richard , son fils aîné. Sa mort ; 149. — Surnommé Sans-Peur ; 150. — Ses enfans ; 151 , 154. — Répara et construisit des églises et des monastères ; 177. — État religieux et politique du pays sous son règne , 178 , 179. — Bâtit la Vieille-Tour à Rouen ; 183 , 214.

RICHARD II, quatrième duc de Normandie, fils de Richard I^{er} et de Gonnor ; 1 , 151. — Cède Dreux à Eudes de Champagne , en échange de Tillières ; 157. — Féodalité ; 180. — Soulèvement des campagnes ; 181 — Dissipe les rebelles et inflige des supplices cruels aux paysans ; 182. — Révolte de Guillaume d'Exmes , son frère utérin ; 183. — Se réconcilie avec lui , le marie et lui donne le comté d'Eu ; 184. — La Normandie alliée de la France ; *ibid.* — S'empare du château de Melun et le rend au roi Robert ; 185. — Expédition en Bourgogne ; 186. — Lève le siège d'Auxerre ; 187. — Siège d'Avallon ; *ibid.* — Force Beaudoin , comte de Flandre , à restituer Valenciennes au comte Arnould ; 188. — Avait donné en dot , à sa sœur , la moitié du domaine de Dreux ; 189. — Guerre entre les deux beaux-frères. Construit le fort de Tillières ; *ibid.* — Réclame le secours des hommes du Nord , alors en Angleterre ; 190. — Fait de vives représentations à Éthelred sur ses mauvais traitemens à l'égard de sa femme ; 196. — Le roi d'Angleterre , mécontent , envoie une armée en Normandie ; *ibid.* — Elle est défaite entièrement par les Cotentinois , aidés de leurs femmes ; 197. — Réclame le secours des Danois , alors en Angleterre , pour en finir avec Eudes ; 200. — Fait la paix avec son beau-frère ; 201. — Reprend le territoire de Dreux , à l'exception du château , et conserve Tillières ; *ibid.* — Reçoit avec bonté Éthelred , accompagné de sa femme et de ses enfans , et leur

donne asile; 202—204. — Autorise le mariage d'Emma avec Canut; 205. — Mariage d'Adèle, sa fille, avec Renaud, seigneur de Bourgogne; 206. — Demande en vain à Hugues, comte de Châlons, de relâcher son gendre; *ibid.* — Rassemble une armée et l'envoie en Bourgogne sous le commandement de son fils aîné; 207. — Soumission de Hugues; *ibid.* — Controverses religieuses; 208, 209. — Dénonciation d'un ecclésiastique qui avait adopté une nouvelle religion; 210. — Surnommé le Bon par les moines; comble de biens l'abbaye de Fécamp; 212. — Y appelle Guillaume, abbé de Saint-Benigne à Dijon, et y convoque les prélats de toute la province; 213. — Invite Robert, roi de France, à assister à cette cérémonie; 214. — Détails sur l'abbaye de Fécamp et son service intérieur; *ibid.* — Mésaventure du duc pendant son séjour à l'abbaye; 215, 216. — Réforme monacale; 217. — Sentant sa fin prochaine, il appelle à Fécamp les chefs de l'état; 218. — Fait reconnaître son fils Richard; sa mort; 219. — Sa première femme et ses enfans; *ibid.* — Sa deuxième femme et ses fils; 220. — Sa générosité et ses richesses; 221. — Donne à son fils Robert le comté d'Exmes; II, 1. — Frère d'Emma, femme de Canut; 175. — Avait accueilli les enfans d'Ethelred et d'Emma; 177.

RICHARD III, cinquième duc de Normandie, fils de Richard II et de Judith, accompagne son père à l'abbaye de Fécamp; I, 214. — Avant de mourir, son père le fait reconnaître pour son successeur; 219. — Assiège Falaise et soumet son frère Robert; II, 2. — Revient à Rouen; meurt empoisonné; *ibid.* — Est inhumé à Saint-Ouen de Rouen; 3. — Laisse un fils au berceau; *ibid.* — Son mariage avec Adèle; 5. — Il ne désigne point Robert pour son successeur; 6. — Date de sa mort. Durée de son règne; 7, 130. — Son acte de mariage avec Adèle; 269.

RICHARD, duc de Bourgogne, appelé par Anselme au secours de la ville de Chartres; I, 61.

RICHARD-CŒUR-DE-LION; I, 156.

RICHARD, fils de Guillaume de Sorreng ; II , 102.

RICHARD, comte d'Averse, l'un des chefs des Normands ; II , 57.

RIQUIER. Saint dont il est question dans le songe de Hugues-Capet ; I , 152 , 153.

RIULF, gouverneur du Cotentin, pour Guillaume-Longue-Épée, excite les chefs, ses voisins, à la rébellion, et se met en marche vers Rouen, à la tête des révoltés ; I , 108. — Est mis en déroute par le duc normand ; 109 , 110 , 115.

RIULF, personnage au service d'Arnould, comte de Flandre, l'un des assassins de Guillaume-Longue-Épée ; I , 116.

Robec, petite rivière qui traverse Rouen, indiquée par erreur comme se trouvant dans l'arrondissement de cette ville ; I , xiv.

— Limite orientale de la ville de Rouen, sous les Romains ; 7.

ROBERT, comte de Paris, appelé par Anselme au secours de la ville de Chartres ; I , 61. — Mécontenté par un des vassaux du duc de Bourgogne, dans une assemblée tenue par Charles-le-Simple, il la quitte sans plus de cérémonie ; 67. — Assiste au traité de Saint-Clair-sur-Epte ; 68. — Se bat pendant plusieurs mois avec les Normands de la Loire, et leur abandonne une partie de la Bretagne ; 70. — Parrain du duc Robert ou Rollon ; 88. — Il lui impose son nom ; 94 , 95. — Voulant s'emparer de la couronne de Charles-le-Simple, il demande l'appui de Rollon, qui le lui refuse ; 99.

ROBERT, roi de France, fils de Hugues Capet, marié à Constance ; I , 157. — Est soumis à une pénitence de sept ans, pour avoir épousé sa cousine ; 160. — Son peu d'érudition, son caractère ; 169 , 170. — Introduit l'usage de laver les pieds aux pauvres ; 170. — Conseils qui lui sont donnés par Adalberon ; 175. — Sa réponse à l'évêque ; 176. — Allié fidèle de la Normandie ; 184. — Est secouru efficacement par Richard II ; 185. — Révolte des seigneurs bourguignons, après la mort du duc Henri ; 186. — Ses longues querelles avec eux ; 187. — A recours à Richard II, pour faire restituer Valenciennes au comte Arnould ; 188. — Soupçonné de favoriser secrètement Eudes, comte de Chartres,

adversaire de Richard II ; médiateur entre les deux beaux-frères ; 201. — Controverses religieuses ; 208, 209. — Dénonciation d'une hérésie dans ses états ; il fait arrêter tous les suspects ; 210. — Ceux qui ne veulent pas se rétracter sont brûlés vifs ; 211. — Confirme toutes les donations faites par Richard II à l'abbaye de Fécamp ; 214. — Sa mort ; 11, 18. — Usages par lui introduits ; 19.

ROBERT, personnage au service d'Arnould, comte de Flandre ; l'un des assassins de Guillaume-Longue-Épée ; 1, 116.

ROBERT I^{er}, dit le *Libéral*, sixième duc de Normandie, deuxième fils de Richard II et de Judith, équipe une flotte pour conduire les enfans d'Éthelred en Angleterre ; 1, 205. — Accompanye son père à l'abbaye de Fécamp ; 214. — Sa mère Judith ; 219. — Se révolte contre son frère Richard III, duc de Normandie ; 11, 1. — Il est vaincu à Falaise ; 2. — Soupçonné de l'empoisonnement de Richard ; *ibid.* — Pèlerinage à Jérusalem ; *ibid.* — Est élu duc de Normandie ; 4. — Son avènement ; 8. — Ligue formée contre lui ; *ibid.* — Soumission des révoltés ; 9. — Ses démêlés avec l'archevêque de Rouen ; *ibid.* — Il investit le château d'Ivry et soumet l'évêque de Bayeux ; 10. — Assiège Domfront et soumet également Guillaume Talvas ; 11. — Les hostilités recommencent ; 12. — Il attaque Alain, duc de Bretagne. Élève le château des Charrues ; 14. — Son retour en Normandie ; *ibid.* — Expédition en Bretagne ; 15. — Il rétablit Beaudouin, comte de Flandre, détrôné par son fils ; 18. — Prend la défense de Henry, roi de France ; 19. — S'empare de plusieurs villes et rétablit le roi sur son trône ; 20. — Son pèlerinage au Saint-Sépulcre ; 22. — Il fait reconnaître Guillaume, son fils, duc de Normandie ; 24. — Nomme Alain de Bretagne régent de la Normandie, 25. — Récits des chroniqueurs sur son voyage à Jérusalem ; 26. — Sa munificence ; 27. — Il tombe malade après son séjour à Constantinople ; 28. — Sa générosité ; 29. — Se met en route pour la Normandie ; 30. — Il meurt à Nicée. Remarques sur son règne ; *ibid.* — Il fonde l'abbaye de Cérisy ;

31. — Sa puissance ; *ibid.* — Chartes de donations ; 32. — Il dote l'abbaye de Préaux ; particularité à l'occasion de cette donation ; *ibid.* — Tradition attachée au nom de Robert ; 33. — Roman de Robert-le-Diable ; 35. — Sa veuve épouse Herluin de Conteville ; 174. — Pendant son voyage à Jérusalem, nomme Alain , duc de Bretagne , régent de la Normandie ; 197.

ROBERT , comte d'Évreux et archevêque de Rouen , fils de Richard I^{er} et de Gonnor ; I , 151. — Ses mœurs déréglées ; 218. — Poursuit l'érection de la cathédrale de Rouen , et , dans sa vieillesse , offre une conduite exemplaire ; *ibid.* — Mauger , son neveu , lui succède au siège de Rouen ; 220. — Se ligue contre le duc Robert I^{er} , son neveu ; II , 8. — Obligé de fuir , il frappe d'anathème la Normandie ; 9. — Se réconcilie avec Robert ; *ibid.* — Réconcilie Alain de Bretagne avec le duc de Normandie ; 15 , 153.

ROBERT , évêque de Coutances , assiste au concile de Rouen , tenu par l'archevêque Mauger ; II , 160. — S'approprie les revenus des chanoines et les lègue à ses héritiers ; 162. — Agit contrairement aux instructions du concile de Rouen ; 163. — Commence la cathédrale de Coutances ; 164.

ROBERT , troisième fils de Robert , roi de France ; II , 19.

ROBERT , fils de Guillaume Talvas ; II , 12. — Blessé à la bataille de Blavon ; 12. — Devient comte de Belesmes , à la mort de son père ; 13. — Il attaque le comte du Maine ; sa mort ; *ibid.*

ROBERT , fils de Guillaume de Sorreng ; II , 102.

ROBERT , dit *Courte-Heuse* ou *Courte-Botte* , duc de Normandie ; fils aîné de Guillaume-le-Conquérant ; II , 34. — Quelques chroniqueurs lui appliquent le surnom de Robert-le-Diable ; *ibid.* — Fiancé à Marguerite , sœur d'Herbert ; 158. — Fortifie le premier la ville de Caen , 172.

ROBERT , moine de Jumièges , évêque de Londres , puis archevêque de Cantorbéry : confiance aveugle d'Édouard dans ce prélat ; II , 183. — Banni d'Angleterre , il se rend à Rome , puis

à Jumièges, où il meurt ; 188. — Manuscrit qu'il avait apporté d'Angleterre ; *ibid.*

Robert-le-Diable (château de), tradition fabuleuse à ce sujet ; 33, 34. — Roman de Robert-le-Diable ; 35.

RODOLPHE, chevalier normand, reçoit en partage Cannes ; II, 53.

ROGER (le comte), envoyé par Louis-d'Outremer à Guillaume-Longue-Épée, pour le mettre dans ses intérêts, meurt sans avoir accompli sa mission ; I, 113.

ROGER, fils de Roger de Hauteville, hérite des pays conquis par Robert Guiscard, son oncle, et par son père ; II, 93. — Se fait couronner roi à Palerme ; 94. — Y introduit la fabrication de la soierie, après avoir ravagé Corinthe, Thèbes et Athènes ; *ibid.* — Il rejoint Robert Guiscard en Calabre, après avoir taillé en pièces la garnison de Palerme ; 75. — Attaque une flotte expédiée de Constantinople, pour défendre Bari ; 76. — Repasse en Sicile ; *ibid.* — Siège et prise de Palerme, 77. — Il est chargé par Guiscard de soumettre le reste de la Sicile ; 78. — Assiège San-Severino ; 80. — Va avec son frère au secours du pape Grégoire VII ; 90. — Épouse la sœur utérine de Robert de Grandménil ; 152.

ROGNVALD, père de Hrolf (Rollon), le plus fidèle ami de Harald ; I, 43. — Iarl de Mœre ; 45.

ROLF-KRAKE, héros du Nord : saga qui lui est consacrée ; I. c.

ROLF-NEFJO, grand-père de Rolf ou Rollon, du côté maternel ; I, *cxixj*.

ROLF, **HROLF**, **ROLLON**, premier duc de Normandie. Condamné pour avoir enfreint les ordres du roi Harald, Hilde, sa mère, improvise des vers pour fléchir la colère de ce prince ; I, *cxixj*. — Le plus célèbre des pirates normands en France ; 31. — Détails sur ses compagnons ; 41. — Rognvald, son père, le meilleur ami de Harald ; 43. — Paralt avoir apporté en Normandie une sorte de régime féodal ; 44. — Enfreint la loi de Harald sur

la piraterie ; 45. — Exilé , cingle vers les Hébrides ; 46. — Visite l'Angleterre , mais en est repoussé ; 47. — Il fait un songe ; 47-49. — Chronologie incorrecte , adoptée par les historiens normands à son égard ; 51. — Son arrivée en France ; 52. — Trouve le pays sans défense ; 55. — Aborde à Rouen ; 56. — Apporte , dit-on , à Jumièges , le corps de Sainte-Hameltrude ; 57. — Remonte la Seine jusqu'au Pont-de-l'Arche , et y reçoit une députation de Français ; 58. — Conversation entre les deux partis ; *ibid.* — Met en déroute l'armée française ; 59. — Documens douteux. Il exerce de grands ravages en France , et surtout dans nos contrées ; 60. — Assiège Chartres ; 61. — Est obligé de lever le siège ; 62. — Pour se venger , il met tout à feu et à sang ; 63. — Sa puissance bien établie , on songe à traiter avec lui ; 67. — Traité de Saint-Clair-sur-Epte ; 68 , 69. — La Bretagne ne lui est pas concédée ; 70. — Il avait la faculté de tirer de Bretagne des vivres et des vêtemens ; 72. — Dissertation à ce sujet et sur la concession de la Bretagne ; 73. — Territoire qui lui est concédé ; 74-79. — Son soi-disant mariage avec Gisèle ; 80. — Dissertation à ce sujet ; 81-91. — Maître de la Normandie , il y fait renaitre la prospérité ; 92. — Baptisé à Rouen , par l'évêque Francon ; 94. — Ses compagnons se font chrétiens. Aspect nouveau et florissant de la Normandie ; 95. — Il se montre administrateur habile ; *ibid.* — Établit des lois et partage les terres ; 96. — Charles-le-Simple implore son secours ; 97. — Dévaste le Beauvoisis ; on lui concède le Maine et le Bessin ; *ibid.* — Les hostilités recommencent avec Raoul ; 98. — Ses soldats massacrés à Eu , par les Français ; 99. — Refuse son appui à Robert , qui voulait s'emparer de la couronne ; *ibid.* — Défend Charles-le-Simple ; 100. — Reçoit le fils du comte Héribert en otage ; 101. — Fait reconnaître pour son successeur son fils Guillaume-Longue-Epée. Sa mort ; *ibid.* — Est inhumé dans la cathédrale de Rouen ; 102. — Anecdote du baisement de pied de Charles-

le-Simple ; *ibid.* — Des bracelets d'or et de la clameur de haro ; 103. — On lui attribue, par erreur, l'établissement de l'échiquier. Il agrandit Rouen ; 104. — Eut deux enfans naturels de la fille du comte Bérenger ; 105. — Allié du comte Héribert ; 107. — Bernard, l'un de ses vieux compagnons ; 109-110. — Construisit des églises ; 177.

ROLLAND. Ses exploits chantés à Hastings par Taillefer ; II, 232.

ROMACHAIRE, évêque de Coutances, vient à Rouen célébrer les funérailles de Prétextat ; I, 18.

ROMAIN (saint), succède à Mélance dans la direction de l'évêché de Rouen ; I, 20. — Détruit les temples payens ; 21. — Confusion de ses actes avec ceux de saint Mellon ; 22. — Privilège de la Fierle ; *ibid.* — N'avait pas extirpé entièrement le paganisme ; 23.

Romains : comparaison de leur mythologie avec celle des Scandinaves ; I, *xlix.* — Assuraient, dit-on, aux Gaulois qu'ils descendaient des Troyens ; 2. — Ont à redouter la ligue des Calètes et de la Gaule-Belgique ; 3. — Leurs établissemens publics sur plusieurs points de la Normandie ; 4.

Rome : le pape Jean XII, chassé de cette capitale, à cause de ses crimes, y rentre par le moyen de ses maîtresses ; I, 164. — Mise à feu et à sang par Robert Guiscard ; II, 91. — Robert de Grandménil y va trouver le pape Nicolas II ; 151. — Condamnation du schisme de Bérenger ; 166. — Levée de l'excommunication lancée contre le duc Guillaume II ; 171. — Voyage de Robert, archevêque de Cantorbéry ; 188.

Romney, petit port d'Angleterre sur la côte de Kent : est traité sévèrement par Guillaume II, pour avoir dispersé un corps de Normands égarés ; II, 249, 250.

Rossano, en Sicile, se révolte en l'absence de Roger de Hauteville ; II, 78.

ROTH, idole fameuse, soi-disant adorée dans le temple payen de

la rue St-Lô ; 1, 21. — Supposée être Vénus ; *ibid.* — Sert, par erreur d'étymologie, au nom de Rouen ; 23.

Rouen (Rothomagus), capitale de la cité des Vélocasses ; 1, 3. — Voie romaine de cette ville jusqu'à Lillebonne ; *ibid.* — Sa position géographique probablement contribue à la rendre la première ville de la seconde Lyonnaise ; 4. — Avait une garnison romaine ; 6. — Établissement du Christianisme ; *ibid.* — Première enceinte sous les Romains ; 7. — Etat littéraire du pays ; 8. — Son siège occupé par huit évêques, depuis St Victrice ; 12. — Prise par Sigebert ; 13. — Mariage de Mérovée et de Brunehaut ; 15. — Les habitants chassent Mélanche et rappellent Prétextat de l'exil ; 17. — Il est poignardé dans la Cathédrale ; *ibid.* — Arrivée de Romachaire pour célébrer les funérailles de cet évêque ; 18. — Les églises sont fermées et l'exercice du culte suspendu, jusqu'à ce qu'on ait découvert l'assassin de Prétextat ; 19. — Mélanche reprend la direction de l'évêché ; *ibid.* — Episcopat de saint Romain ; 20. — Destruction des temples payens ; 21. — Etymologie du nom de Rouen ; 23. — Saint Ouen succède à saint Romain ; *ibid.* — Etat moral et intellectuel du pays au VII^e siècle ; 25, 26. — Est brûlée par les pirates normands sous la conduite d'Oscher ; 52. — Une nouvelle flotte normande vient s'y établir ; 53. — Ses murs rasés. Les Normands, commandés par Rolf, prennent possession de la ville ; 56. — Retour de Rolf, après sa défaite devant Chartres ; 62. — Plainte d'un de ses évêques ; 65. — Est concédée à Rollon par le traité de Saint-Clair-sur-Epte ; 69-75. — Baptême de Rollon ; 94. — Les environs de la ville sont ravagés par les bourgeois de Paris et de Beauvais ; 98. — Agrandie par Rollon. L'armée des révoltés du Cotentin, commandée par Riulf, vient camper sous ses murs ; 108. — Retour de Guillaume-Longue-Epée, après avoir pacifié la France ; 114. — La langue du Nord y est oubliée promptement ; 122. — Richard I^{er} vient assister aux funérailles de son père ; 123. — Séjour de Louis-d'Outremer ; 124. — Soulèvement populaire ; 125. — La ville confiée à Herluin ; 126. — Nouveau séjour du roi de France ; *ibid.* — Il y est retenu pri-

sonnier ; 131. — Entrée triomphale de Richard I^{er} ; 135. — Assiégée par Othon et Louis d'Outremer ; 136. — Détails sur ce siège ; 137. — Levée du siège ; 138. — Massacre des assiégeans ; 139. — Retour de Richard I^{er} ; 143. — Arrivée d'une flotte danoise ; 146. — On implore la miséricorde du duc et il accorde la paix ; 147. — L'archevêque Robert ; 151. — La cathédrale agrandie par Richard I^{er} ; 177. — Château de la Vieille-Tour ; 183. — Présence des Danois venus au secours de Richard II ; 201. — Débris des vaisseaux équipés par Robert I^{er} ; 205. — La construction de la cathédrale continuée par l'archevêque Robert ; 218. — Se soumet à Guillaume II, dit le Conquérant ; II, 116. — Mariage de Guillaume avec Mathilde ; 132. — Fondation d'un hôpital par Guillaume ; 133. — Concile tenu par l'archevêque Mauger ; 160. — Brillante réception faite à Harold ; 193. — Réception encore plus brillante faite à Guillaume, après la conquête de l'Angleterre ; 261. — Comparée à celle de Pompée, à Rome ; 262.

Rougemare, place de ce nom, à Rouen ; I, 139.

Runhenda, sorte de vers chez les Scandinaves, consacrée à la poésie populaire ; I, cxxvij, cxxviij.

Runakapitlar, chapitre runique, l'un des chants de l'Edda ; I, cxlj, cxlij.

Runes (magie), alphabet runique, chapitre consacré à ce sujet ; I, cxxxiiij—cxlij.

S.

Saga, conte, récit ; chapitre consacré à ce genre de littérature dans le Nord ; I, xcij—cxj. — Motif du départ de Rollon de la Norwége, tout-à-fait différent de celui que lui attribuent les historiens normands ; 46.

Sagii (cité des), capitale Séez ; I, 3.

Salerne, attaquée par les Sarrasins, défendue par des chevaliers

normands ; II, 38. — Robert Guiscard envahit son territoire ; 79.

SALOMON. Ses proverbes comparés au Hava-mal ; I, lxxxiv.

SALOMON. Histoire d'un roi de ce nom à Salerne ; I, cvij.

SALLUSTE. Ses ouvrages probablement connus à Rouen, du temps de saint Ouen ; I, 26.

Sare, petite rivière dans les environs de Coutances, à l'embouchure de laquelle débarqua la flotte d'Éthelred ; I, 196.

Sarrasins. Calamités qui suivirent leurs invasions ; I, 164. —

Attaquent Salerne et sont repoussés par quarante chevaliers normands ; II, 38. — Ils se joignent aux Grecs insurgés contre Roger de Hauteville ; 70. — Leur intempérance leur est funeste ; 71.

Saumur. Son château est pris et livré aux flammes par Foulques Nerra, comte d'Anjou ; I, 172. — Saint Florent ; *ibid.* — Comparé à la ville des Véiens ; 173.

Saxe (Petite-), Otlingua-Saxonia, pays situé au comté de Bayeux ; I, 33.

SAXO-GRAMMATICUS, ou le *Grammairien*, auteur d'une histoire du Danemark ; I, xxiv. — Raconte l'histoire d'Odin ; *liv.* — Place à Byzance le siège des dieux ; *lv.*

Saxon (littoral), nom donné jadis aux côtes du Calvados ; I, 6. — Motif de cette dénomination ; 32. — Les habitans désignés, par Grégoire de Tours, sous le nom de Saxons du Bessin ; 33.

Saxons. Beaucoup de terres dans leur pays sont occupées par Odin et ses amis ; I, lj. — Pirates de cette contrée ; leurs invasions dans la Gaule ; 32. — Saxons du Bessin ; 33. — On s'oppose à leurs déprédations ; *ibid.* — Armés et exercés par ceux qui auraient dû anéantir leur piraterie ; 34. — Les norwégiens suivent leur exemple ; 38.

SÆMUND, savant Islandais, compilateur de l'ancienne Edda ; I, lxj. — Est considéré comme l'auteur du Solar-ljod ; lxxxiv. —

On lui attribue aussi le troisième chant de Gudrune ; lxxxvij. **Scaldes**, poètes islandais ; I, cxiv-cxxvij. — Allitérations sou-

vent employées dans leur chant ; *cxix*. — Pendant les festins , charmaient les convives par le récit des aventures des héros ; *cxlix*. — Honorés par les Scandinaves , ils exerçaient sur eux une grande influence , 93.

Scandinaves (les) séparaient à peine le séjour des dieux de celui des hommes ; *i* , *xlj*. — Leur mythologie comparée à celle des Grecs et des Romains ; *xliv*. — Lieu où résidaient les objets de leur vénération ; *lv*. — Chrétiens , leur croyance à l'égard d'Odin ; *lv* , *lvj*. — Femmes prophétesses chez ces peuples ; *lxiv*. — Appelaient les valas ou prophétesses aux assemblées et fêtes nationales ; *lxix*. — Les traces de leurs idées mythologiques se rencontrent fréquemment dans les chants de l'Edda ; *lxxxviii*. — Aimaient les images et les symboles ; *xcj*. — Leurs richesses en sagas ou traditions écrites ; *xcv*. — Chaque famille formait une tribu qui se gouvernait elle-même ; *cx*. — Leur poésie ; *cxij-cxxxij*. — Les jeux d'esprit les amusaient ; *cxv*. — Leurs runes. Alphabet et monumens runiques ; *cxix-cxli*. — État de leur civilisation , leurs mœurs , leurs usages , leurs goûts aventureux ; *cxlii-cxiv*. — Leur état de civilisation ; 93. — Leurs courses en Angleterre ; 193.

Sééz , capitale de la cité des Sagii ; *i* , 3. — Ses environs ravagés par les fils de Guillaume de Sorreng ; *ii* , 103.

Seine (la). Fleuve , terrain qu'elle baignait à Rouen , sous la domination romaine ; *i* , 6 , 7. — Sa rive gauche ravagée par les Saxons ; 32. — Arrivée des pirates normands à son embouchure ; 50. — Apparition de Rollon , et avant lui d'Oscher ; 52. — Une nouvelle flotte normande remonte ce fleuve et s'établit à Rouen ; 53. — Arrivée de Godefroid , cinq ans plus tard ; *ibid*. — Rollon au Pont-de-l'Arche ; 58. — Les Normands de la Seine ; 71. — Limites du territoire cédé aux Normands sur la rive droite ; 75 , 76. — Ses limites sur la rive gauche ; 77 , 78 , 97 , 98. — Rollon et Raoul se battent sur ses rives ; *ibid*. — Son lit rétréci à Rouen , par Rollon ; 104. — Entrée d'une flotte

- danoise , envoyée par Harald au secours de Richard I^{er} ; 146.
 — Baignait le pied de la Vieille-Tour ; 183.
- Seine-Inférieure* , l'un des cinq départemens de l'ancienne Normandie ; 1 , 5.
- Senlis* , reprise par Robert ; II , 20.
- Senonais* (le) , repris par Robert I^{er} , II , 20.
- Sept-Provinces* (Septem-Provinciæ) , l'un des deux grands gouvernemens des Gaules , sous les Romains ; 1 , 2.
- SERGIO** , chef de la milice napolitaine ; services que lui rendent des Normands ; II , 43. — Il leur confirme la possession du château d'Averse , *ibid.*
- SERGIUS** III (le pape) , galant de Marozia ; 1 , 164.
- Severino* (château de San-) , assiégé par Roger de Hauteville ; II , 80.
- Sicile* , expédition des Normands dans cette île ; II , 45. — Leurs victoires sur les Arabes ; 47. — Retombe au pouvoir de ces derniers après le départ des Normands ; 62. — Les fils de Roger de Hauteville et ses descendans , rois de ce pays ; 94. — Passe ensuite sous la domination de Henri VI , empereur d'Occident , 95. — Maisons de Souabe et d'Anjou ; *ibid.*
- SIGARD** , prince norvégien ; 1 , 37.
- SIGEBERT** , frère de Chilpéric , épouse Brunehaut ; 1 , 13. — Guerre acharnée entre les deux frères ; il s'empare de toutes les villes de Neustrie ; *ibid.* — Est assassiné , d'après l'ordre de Frédégonde ; 14.
- SIGEBERT** , moine de Gemblours , chroniqueur du XI^e siècle , parle d'un mariage de Gisèle , fille de Lothaire , avec Godefroy , roi des Normands ; 1 , 86.
- SIGNI** , femme de Loke (Myth. scand.) ; 1 , xxxv.
- SIGURD-FAFNERSBANE** , vainqueur de Fafner , héros d'un des poèmes de l'Edda ; 1 , lxxxvj-lxxxviiij. — La fille qu'il a de Brunhilde épouse Ragnar-Lodbrok ; xcix. — Ses exploits racontés dans la Volsunga-saga ; cj. — Connu dans les romans allemands , sous le nom de Sigfried-le-Cornu ; *ibid.*

- SIOEFNA**, dispose les cœurs à l'amour (Myth. scand.) ; I, xxxij.
Siponte, dans la Pouille, devient le partage de Rainolfe ; II, 53.
SISMONDI (M. Simonde de), auteur de *l'Histoire des Français* ; I, 136.
- SKALAGRIM**, père d'Eigil ; I, cv.
- SKEGGE**, père de Markus, scalde islandais, I, cxxvij.
- SKIRNER**, héros du poème de Skirnis-for ; I, lxxxj.
Skirnis-for, ou voyage de Skirner, l'un des chants de l'Edda de Sæmund ; I, lxxxj.
- SKULD** ou **SCULDA**, norne de l'avenir (Myth. scand.) ; I, xlv.
- SLEIPNER**, cheval d'Odin (Myth. scand.) ; xxxiv, lxxv.
- Slokas*, espèce de vers indiens, comparés aux fornyrdalags des Scandinaves ; I, cxxvij.
- SNORRO** ou **SNORRE**, compilateur de l'Edda en prose ; I, lxxviiij-lxxxix. — Sagas recueillis par ce savant, dans l'*Heimskringla* ; xcvi. — Sagas historiques des rois du Nord ; cviiij.
- SOCRATE**. Ses écrits probablement connus à Rouen, du temps de saint Ouen ; I, 26.
- Soissons*, épidémie cruelle dans les environs de cette ville. Chilpéric y envoie son fils ; I, 14. — Attaquée par Hugues-le-Grand ; 140.
- Solar-ljod*, ou *Chant du Soleil*, poème attribué à Sæmund ; I, lxxxiv.
- Somme*. Entrevue de Guillaume-Longue-Épée et d'Arnoûld, comte de Flandre, sur cette rivière ; I, 116, 117. — Se dérange pour laisser passer les reliques de Saint-Valery et de Riquier ; 153.
- Sonar-Torrek*, ou la perte du fils, saga composée par Eigil, après la mort de son fils ; I, cvj. — Description de ce chant ; cxix-cxxj.
- Souabe* (maison de), possède la souveraineté de la Sicile ; II, 95.
- Southampton*, port du Hampshire. Débarquement des hommes du Nord ; I, 193.

DES NOMS DE LIEUX, D'HOMMES, etc. 441

- SPROTE**, femme de Guillaume-Longue-Épée, lui donne un fils à Fécamp; I, 110.
- STIGAND**, archevêque de Cantorbéry, se réunit à la famille de Godwin, contre Édouard; II, 188. — Est représenté sur la tapisserie de Bayeux, à la gauche d'Harold, lors du couronnement de ce prince; 245. — Se présenta, dit-on, à la tête des habitans de Kent, pour se soumettre à Guillaume; 251. — Est à la tête d'un parti, à Londres; *ibid.* — Fait proclamer roi Edgard Atheling; 252. — Dépose le jeune Edgard, pour offrir la couronne à Guillaume; 254. — Est excommunié par le pape Alexandre II; 255. — Guillaume-le-Conquérant l'emmène en Normandie avec lui; 260.
- STURLE-THORSEN**, neveu de Snorro; I, *cjx*.
- Sturlunga-saga*, Saga historique où la famille des Sturlungues joue un rôle important; I, *cvijj*.
- Sturlungues*, famille dont l'histoire est racontée dans la *Sturlunga-saga*; I, *cjx*.
- Suède*; monumens runiques dans ce pays; I, *cxix*. — Leurs *things*, ou assemblées nationales; *cxlvij*.
- Suédois* (les), leur croyance à l'égard d'Odin; I, *liij, liv*. — Ressemblance de leurs chansons populaires avec la poésie des Scaldes; *cxv*.
- SURTUR**, roi du Muspelheim (Myth. scand.); I, *xxvj*. — Doit aider Loke et ses enfans à combattre les Dieux; *xxvj*. — Incendiera toute la terre; *ibid.* — Un couple de la race humaine, sauvé de cet incendie, peuplera une nouvelle terre; *xxvij*.
- Sussex*, comté sud d'Angleterre, ravagé par les hommes du Nord; I, 193.
- SUZANNE** (Hubert de Sainte-), seigneur manceau, prête son secours à Gauthier, comte de Mantes; II, 157.
- SVEIN**, roi de Danemarck, entre dans la Tamise et ravage les contrées méridionales de l'Angleterre; I, 193. — Revient dans ce royaume trois ans après, puis retourne dans le Nord; 194. — Sa sœur Gunhilda égorgée lors du massacre général des Danois;

- 198.—Reparaît de nouveau en Angleterre, où il obtient des terres et de l'argent ; 200.—Vient en Normandie au secours de Richard II ; 201. — Roi d'Angleterre, il meurt à Gainsborough ; 202. — Canut, son fils et son successeur ; 203, 204.
- SVIPDAG ; héros du Nord, mentionné dans le *Ficelsvinns-mal* ; I, *lxxij*.
- SWEIN, fils du comte Godwin, se révolte contre Edouard ; II, 185. — Se réfugie en Flandre ; *ibid*.
- SYCHELGAITE, deuxième femme de Robert Guiscard, accompagne son époux en Epire ; II, 82. — Elle rallie les troupes de Robert, à la bataille de Durazzo ; 89.
- SYN, déesse de la justice et de l'équité (*Myth. scand.*) ; I, *xxxij*.
- Syracuse*, en Sicile ; bataille livrée sous ses murs ; II, 46.

T.

- TACITE, historien latin, auteur d'une histoire des Germains. Ces peuples comparés aux Scandinaves ; I, *cxlv*, *cxlvij*.
- TAILLEFER, ménestrel de Guillaume, entonne l'hymne de Charlemagne et de Rolland, et fait mains tours d'adresse avec son épée à la bataille d'Hastings ; II, 232.
- Talou*, ancien nom du comté d'Arques ; I, 220.
- TALOU, (Guillaume, comte de), fils de Richard II et de Papie ; I, 220. — Construit le château d'Arques ; *ibid*. *Voyez* Arques (Guillaume d').
- TALVAS, surnom de Guillaume de Belesme. *Voyez* Belesme.
- Tamise*, entrée d'Olaf-Tryggvasson et de Swein, princes du Nord, dans ce fleuve ; I, 193. — Partage de ses rives entre Harold et Hardi-Canut ; II, 176.
- TANCRÈDE, fils naturel de Roger, roi de Sicile, succède à Guillaume II, mort sans postérité ; II, 94.—Chanté par le Tasse ; 96.
- TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, ses fils se rendent en Italie ; II, 44.

— Leurs exploits ; 45. — Passent au service des Grecs contre les Arabes ; *ibid.*

TAURIN , apporte à Évreux le christianisme ; I , 6.

TASSE (le) , chante les exploits de Tancrede ; II , 96.

TESSON (Raoul) , sa conduite à la bataille du Val-des-Dunes ; II , 115. — Fait partie du corps d'armée commandé par Guillaume , pour s'opposer à l'invasion du roi de France ; 136.

Thèbes , ravagée par un des fils de Roger de Hauteville ; II , 94.

THÉODORIC ou THIDREK , de Berne ou Vérone , petit-fils de Salomon de Salerne ; I , *cvij*.

THÉODORIC , roi des Goths ; anecdote des bracelets d'or suspendus aux arbres , qu'on rapporte à ce prince ; I , 103.

THEROULDE , jette les fondemens d'un bourg à sept lieues de Rouen ; II , 98.

THIBAUT , comte de Chartres , surnommé *le Tricheur* : la ville de Chartres , soi-disant vendue à ce prince ; I , 59. — Laon est ajoutée à ses domaines ; 132. — S'entend avec Gerberge pour attirer Richard I^{er} dans un guet-apens ; 143. — Se coalise avec Lothaire et Thibault contre Richard ; 144. — Epouse la veuve de Guillaume-Longue-Epée ; *ibid.* — Attaque Evreux et Rouen ; 145. — Ravages exercés sur ses domaines par les Danois ; 146 , 147.

THIBAUT (le comte) , excommunié par le pape Léon IX ; II , 131.

THIDREK , voyez Théodoric.

THIÉRY , roi des Francs , fait périr Hermenfroy par ruse ; I , 11.

THIERRY (AUGUSTIN) , célèbre historien français. Son erreur à l'égard du mariage de Rollon et de Gisèle ; I , 90 , 91. — Réfutation de son opinion sur Emma , femme de Canut ; II , 178 , 179.

THOR , fils d'Odin , après lui , le plus fort des Dieux et des hommes (Myth. scand.) ; I , *xxix*. — Purifie l'air et éloigne les géans ; *xxxij*. — Sa mort ; *xxxvj*. — Ses fils seront transportés dans une nouvelle terre ; *xxxvij*. — Dans certaines contrées , il était regardé comme le roi des Dieux ; *xlij*. — Dispose des foudres qui purifient l'air ; *xlviij*. — Se fixe à Thrudvang , *lij*. — Suivant Saxo-Grammaticus , était vénéré à cause de ses arti-

- fices magiques ; *liv.* — Promet sa fille au nain Alvis ; *lxxij.* —
 Va visiter Hymer avant de se rendre chez le dieu Ægir ; *lxxvj.*
 — Se fâche contre Loke ; *lxxvij.* — Assomme Thrim , après lui
 avoir repris son marteau qu'il lui avait dérobé ; *lxxxj, lxxxij.*
THORA , princesse d'une beauté remarquable , fille de Herroed ;
 I , *xcvij.* — Épouse Ragnar-Lodbrok ; *xcvij.*
THORBIERGE , Norvégienne , appelée la petite Vala ; histoire de
 cette prophétesse ; I , *lxiv-lxix.*
THORKILL , prince norvégien , consulte la prophétesse Thor-
 bierge ; I , *lxx-lxxvij.*
THORLAK , saint du Nord chanté par le scalde Olaf-Hvita ; I , *cxxxvij.*
THRIM ou **THRYM** , héros du poème de Thryms-quida ; I , *lxxxj ,*
xxxlij.
Thryms-quida , ou chant de Thrym , l'un des poèmes de l'Edda de
 Sæmund ; I , *lxxxj.*
Thrudvang , en Suède , séjour de Thor ; I , *lij.*
Tillières , échangée par Eudes de Champagne contre Dreux ; I , 157.
 — Construction d'une forteresse par Richard II ; 189. — Reste
 propriété normande ; 201. — Son château bâti par Richard II ,
 sur les limites du Pays Chartrain ; II , 119. — Assiégé par
 Henri I^{er} , roi de France ; 142. — Est rendu à la Normandie ;
 144.
TITE-LIVE. Ses ouvrages probablement étudiés à Rouen , du temps
 de saint Ouen ; I , 26.
TITUS. Sa réception en Italie comparée à celle de Guillaume-le-
 Conquérant en Normandie ; II , 262.
TOËNI (Roger de) , méconnaît l'autorité de Guillaume II ; II ,
 99. — Sa cruauté ; 100. — Il se met en révolte ouverte ; *ibid.* —
 Sa mort ; *ibid.*
TOËNI (Raoul de) , second du nom , est dépouillé de ses biens
 par Guillaume II ; II , 148.
TOSTIG , comte du Northumberland , fils du comte Godwin , se
 réfugie en Flandre avec son père ; II , 185. — Se soulève contre
 Harold ; 212. — Avait été expulsé de son gouvernement par les

populations irritées, et remplacé par Morcar ; *ibid.* — Offre son secours à Guillaume II , son beau-frère ; 213. — Harald , roi de Norwége , s'unit à lui ; les Anglais sont battus ; *ibid.* — Harold marche à leur rencontre ; 214. — Propositions de Harold pour le désintéresser et isoler le roi du Nord ; il les refuse ; 215. — Combat opiniâtre dans lequel Harald est blessé mortellement ; 216. — Refuse les nouvelles propositions de son frère ; sa mort ; 217-222.

Tour de Londres, construite par Guillaume-le-Conquérant ; II , 255.

Tournay. Chilpéric , poursuivi par Sigebert , est bloqué dans cette ville ; I , 13.

TOUSTAIN , chambellan de Robert I^{er} , duc de Normandie ; II , 32.

TOUSTAIN-GOZ , vicomte d'Exmes , est chassé de Falaise par Guillaume-le-Conquérant ; II , 110.

Tours. Anecdote relative à Foulques-le-Bon , chantant au lutrin avec les chanoines de Saint-Martin ; I , 169.

Traina , en Sicile , bataille livrée près de cette ville ; II , 47. —

Les habitans se révoltent contre Roger de Hauteville ; 70.

Trani , dans la Pouille , devient le partage de Pierre , chevalier normand ; II , 53.

TRANI (le comte de) , refuse de rendre hommage au duc Robert Guiscard ; II , 78.

Tréport , petit port de mer voisin de la ville d'Eu ; I , 77. — Tout le littoral , depuis ce point jusqu'à l'embouchure de la Seine , avait été cédé à Rollon ; *ibid.*

Trigento , dans la Pouille , tombe en partage à Hervé ; II , 53.

Trinité (abbaye de la) , fondée à Caen par Guillaume-le-Bâtard ; II , 133.

TRISTAN , chevalier normand , recoit en partage Montepiloso ; II , 53.

Troyens. Tradition répandue au IV^e siècle , que nos ancêtres descendaient de ce peuple ; I , 1.

TUENNE. L'anecdote qui lui est relative , comparée à celle de

Richard II, battu par le sacristain de l'église abbatiale de Fécamp ; I, 216.

TURMOD, Normand prêchant la religion des Scandinaves ; I, 124.

TYR, le plus intrépide des Ases, et dieu de la guerre (Myth. scand.) ; I, xxx. — Va visiter le dieu Ægir ; lxxvj.

U.

ULYSSE, comparé au scalde Eigil ; I, cij.

Uplande, province de Suède qui renferme le plus grand nombre de monumens runiques ; I, cxxxix.

Upsal, en Suède ; demeure de Freyr ; I, lj.

URD ou URDA, l'aînée des trois Nornes, figurait le passé (Myth. scand.) ; I, xliv.

Urdar, ou puits des Ases (Myth. scand.) ; I, xliij.

Utgaard. Séjour des géans et des esprits ténébreux (Myth. scand.) ; I, xxxvii, xxxviii. — Comprenait, suivant la Völuspa, la région des esprits infernaux et celle des Jaettes ou Géans ; xxxix.

V.

VAFTHRUDNER, géant, sujet du poème le Vafthrudnis-mal ; I, lxxj, lxxij.

Vafthrudnis-mal, l'un des chants de l'ancien Edda. Description de ce poème ; I, lxx-lxxij.

Val-des-Dunes, à trois lieues de Caen ; bataille gagnée par Guillaume II sur plusieurs seigneurs normands insurgés ; II, 113.

VALA (la petite), surnom donné à la prophétesse Thorbierge ; I, lxiv-lxvii, lxix.

Valas ou Prophéteses appelées par les Scandinaves aux assemblées publiques et aux fêtes nationales ; I, lxix, lxx. — Héla considérée comme vala dans le chant de Vegtams-quida ; lxxv, lxxvj.

VALDEMAR, roi de Danemark ; reçut à sa cour le scalde Olaf-Hvita ; I, *xxcvj*.

VALDRADE, femme de Lothaire et mère de Gisèle ; I, 89.

Valenciennes, ville prise par Baudouin, comte de Flandre et rendue au comte Arnould ; I, 188.

VALERY (l'abbé). Saint dont il est question dans le songe de Hugues-Capet ; I, 152, 153. — Sa chasse est portée par la ville, pour rendre les vents favorables à Guillaume-le-Bâtard ; II, 217.

Valery-sur-Somme (Saint-). Tableau représentant la translation des reliques de saint Valery et saint Requier ; I, 153. — Réunion, dans ses eaux, de la flotte de Guillaume-le-Bâtard, pour la conquête de l'Angleterre ; II, 210, 211.

Vales, divinités malfaisantes (Myth. scand.) ; I, *xxxj*.

Valhalla ; paradis des Scandinaves, palais d'Odin ; I, *xxix*. — Les géans menacent les Dieux de le transférer dans le Jœtunheim, leur pays ; *xxxij*. — Les guerriers reprennent leur vie matérielle dans ce séjour ; *xxxix*. — Doivent s'y servir des objets déposés avec eux sur le bûcher funéraire ; *liij*. — Freya s'y rend accompagnée de Hyndla ; *lxxij*. — Ambition des Scandinaves pour mériter une place dans ce séjour ; *cxlv*.

Valkiries ou *Walkyries*, vierges qui versent à boire aux Dieux et qui étaient chargées par Odin de choisir ceux qui devaient périr dans les combats (Myth. scand.) ; I, *xxxij*. — Valkiries humaines, ou filles des hommes, pouvant habiter la terre ou traverser les airs sous la forme de cygnes ; *xl*. — Comparées à Fenia et Menia, femmes occupées à préparer la destinée des hommes en tournant les meules d'un moulin ; *lxxx*. — L'une d'elles, suivant le Vœlundar-quida, avait épousé Vœlund ; *lxxv*. — Une autre, appelée Brunhilde, épousa Sigurd ; *lxxxvij*. — Leur chant favori renfermé dans le Nials-saga ; *cxiv*.

Valognes. Débris d'établissements romains trouvés dans cette ville ; I, 4.

Vanes ou *Wanes*, dieux du second ordre, soumis aux Ases (Myth. scand.) ; I, *xxxj*. — Descendaient de Niord, dieu des vents ;

- xlvi*. — Leurs guerres avec Odin ; *l*. — Coupent la tête à Mimer ; *lj*.
- Vannes* (le comté de), soumis à Guillaume-Longue-Épée ; *i*, 107.
- Vardlokur*, chant magique destiné au sortilège ; *i*, *lxvij*.
- VARENNES* (Guillaume de), l'un des lieutenans de Guillaume, en Angleterre ; *ii*, 260.
- Vatnsdæla-saga*. Cette saga raconte l'histoire d'une famille norvégienne établie en Islande, dans la vallée de Vatnsdal ; *i*, *cix*.
- Vatnsdal*, nom d'une vallée, en Islande ; *i*, *cix*.
- VE*, fils de Boerr et de Belsta (Myth. scand.) ; *i*, *xxvij*. — Frère d'Odin ; *l*. — Chef de l'Asgaard ; *lj*. — Son commerce intime avec Frigga ; *lxxvij*.
- VEGTAM*, surnom d'Odin pour descendre aux enfers ; est le sujet du *Vegtams-quida* ; *i*, *lxxv*.
- Vegtams-quida*, épisode mythologique de l'Edda ; analyse de ce chant ; *i*, *lxxiv-lxxvj*.
- Véiens*, leur ville comparée à celle de Saumur ; *i*, 173.
- Velocasses* (cité des), capitale Rouen ; *i*, 3.
- Vénitiens*. Emploi du feu grégeois à Durazzo ; *ii*, 85.
- Venose*, ville de la Pouille : est prise par les Normands ; *ii*, 50. — Échue en partage à Drogon ; 53. — Robert Guiscard y est inhumé ; 93.
- Vergetiers* (rue des), formait la limite ouest de Rouen, sous les Romains ; *i*, 7.
- Vernandois* (le), ravagé par Louis-d'Outremer ; *i*, 128. — Repris par Robert I^{er} ; *ii*, 20.
- Verneuil*. Forêt où Guillaume d'Exmes vint implorer le pardon de Richard II, son frère ; *i*, 184.
- Vernon*. Gefosse, situé dans les environs de cette ville ; *i*, 146. — Le château est donné à Guy, par le duc Guillaume II ; *ii*, 111.
- VERONDE* ou *VERNANDI*, norne du présent. (Myth. scand.) ; *i*, *xliv*.

- Vésuve*. Ignorance de Raoul Glaber , sur la position géographique de ce volcan ; I , 165.
- Vexin*. Les comtes de ce pays reçoivent de Richard II les terres d'Elbeuf et de Chamboy ; I , 207.
- Vexin français* , réuni à la Normandie ; II , 20 , 31. — Les vassaux de Guillaume sont tous appelés au secours du duc ; 136. — Privilège accordé à une église ; 159.
- VICTRICE** (saint) , archevêque de Rouen ; I , 8. — A bien mérité de la Normandie , en réformant les mœurs par la religion ; 26.
- VIDGA** , l'un des champions de la cour de Théodoric , fils de Voeland le forgeron ; I , *cvij*.
- Vieille-Tour* , à Rouen ; construction de cette forteresse par Richard I^{er} ; I , 183.
- Viennoise* (la) , province gauloise sous les Romains ; I , 2.
- Vieux* , près Caen. Débris d'établissements romains trouvés dans ce lieu ; I , 4.
- VILE** , fils de Boerr et de Belsta (Myth. scand.) ; I , *xxvij*. — Frère d'Odin ; *l*. — Chef de l'Asgaard ; *lj*. — Ses liaisons intimes avec Frigga ; *lxxvij*.
- VILKIN** , roi dont les aventures sont racontées dans la *Vilkina-saga* ; I , *cvj*.
- Vilkina-saga* , contient les aventures du roi Vilkin ou Filmer ; I , *cvj*.
- Vimoutiers* , lieu où Alain , duc de Bretagne , fut empoisonné ; II , 197.
- VIRGILE** , ses écrits probablement connus à Rouen , du temps de saint Ouen ; I , 26.
- VOELUND** ou **VÉLAND** , forgeron , le héros du *Voelundar-quida* ; I , *lxxxv-cvj*.
- Voelundar-quida* , ou chant sur le merveilleux forgeron Voelund ; I , *lxxxv*.
- Volsunga-saga* , récit dans lequel les races des Volsunges et des Guikungues passent sous les yeux du lecteur , ainsi que les exploits de Sigurd ; I , *cj*.

Volsunges, race d'hommes dont il est question dans la *Volsunga-saga*; I, *cj*.

Voluspa ou *Volo-spa*, poème de l'Edda de Sæmund, où l'on trouve le tableau des principaux événemens de la mythologie scandinave; I, *xxv*. — Parle de neuf régions du monde; *xxxviiij*. — Le plus ancien des trente-huit poèmes dont se compose l'ancienne Edda; *lxiiij*. — Considéré comme étant l'improvisation d'une vala, aux fêtes nationales; *lxx*. — Traduction de ce chant, par Th. Licquet; *clv-clxxj*.

W.

WACE (ROBERT), assigne à l'exil de Rollon une cause toute différente de celle des sagas; I, 46. — Ce qu'il raconte de l'intrépidité de Richard I^{er}; 150.

Walcheren, île de la mer du Nord, ravagée par Rollon; I, 52.

WALLINGFORD, historien anglais. Son récit du massacre de la Saint-Brice; I, 199.

Waltham, abbaye fondée par Harold. Ce prince y fut, dit-on, enterré par les soins de sa mère; II, 241. — Ou par ceux de la belle Edith son amante; 242.

WALTHEOF (le comte), est emmené en Normandie par Guillaume-le-Conquérant; II, 260.

WAR ou **VARA**, préside à la fidélité des sermens (Myth. scand.); I, *xxxij*.

Wessex ou *Wessexshire*, division anglo-saxonne de l'Angleterre: les partisans de Godwin embrassent les intérêts de Hardi-Canut; II, 176. — Résidence d'Emma; *ibid*.

Westminster, église de Londres, où fut sacré roi Guillaume-le-Conquérant; II, 256.

WIDAR, le dieu du silence (Myth. scand.); I, *xxvjj*.

WIGHT (l'île de), lieu où Éthelred attendit des nouvelles de l'arrivée de sa femme et de ses enfans en Normandie; I, 202.

Wiken, lieu sur la côte de Norwège, où Hrolf enleva quelque bétail; I, 46.

Winchester, ville du Hampshire occupée par Guillaume, fils d'Osbern; II, 260.

WITTON, évêque de Rouen. *Voyez* Francon.

Y.

Yggdrasill, frêne ou arbre du monde (Myth. scand.); I, *xlij*.

— Étend ses racines jusque dans le séjour des Ases et des Hrymthussar, et dans le Niflheim; description de cet arbre; *xliv*. — Présente un symbole mystique; *xliv*.

YMER (le chaos), géant, père des Hrymthussar, dans la mythologie scandinave; I, *xxvj*. — Tué par les trois frères Odin, Vile et Ve, les diverses parties de son corps servent à former l'eau, le ciel et la terre; *xxvij*. — Les vers qui le rongent sont transformés en nains; *xxviii*. — Son crâne, dans le langage des scaldes, est le Ciel; *xcj*. — Surnommé Brimir, dans la *Voluspa*; *clviii*.

Ynglinga-saga. Histoire des rois de la race des Ynglingues; I, *l*. — Raconte la mort d'Odin; *liij*. — Place en Asie le siège des Dieux; *lv*.

Ynglingues, famille royale du Nord qui remonte jusqu'à Odin; I, *cviii*.

York. Bataille livrée dans les environs de cette ville entre Harald, secondé par Tostig et les comtes Edwin et Morcar, généraux d'Harold; II, 213. — Harold y apprend le débarquement de Guillaume; 224.

Yorkshire. L'armée anglo-saxonne, commandée par Harold, s'y repose de ses fatigues; II, 217.

Z.

Zodiaque (le) : est représenté par les douze demeures célestes; (Myth. scand.); I, *xlviij*.

TABLE

DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

	Pages.
NOTICE sur Théodore Licquet; par M. A. Deville	j.
INTRODUCTION à l'histoire de Normandie; par M. G.-B. Depping.....	xiiij.
<i>Chapitre 1^{er}</i> Cosmogonie et Mythologie des Scandinaves,	xxiv.
— 2. L'Edda.	lvij.
— 3. Sagas.....	xcij.
— 4. Poésie islandaise; Scaldes,	cxij.
— 5. Runes.....	cxxxiiij.
— 6. Etat de la civilisation des Scandinaves, à l'époque de leurs invasions en France et en Angleterre,	cxliij.

TRADUCTIONS de poésies islandaises :

<i>Foluspa</i> , traduit de l'Edda par Théodore Licquet.....	clv.
<i>Hava-Mal</i> (le début du), traduit par le même	clxxij.
<i>Krakumal</i> , ou chant de Lodbrock, traduit par M. G.-B. Depping..	clxxxj.
TEMPS antérieurs à Rollon : Deuxième Lyonnaise ;	
Neustrie ; invasion normande.....	1.
HROLF , ou Rollon , premier duc de Normandie ,	51.
GUILLAUME I ^{er} , dit Longue-Épée , deuxième duc de Normandie	105.
RICHARD I ^{er} , dit Sans-Peur , troisième duc de Normandie	122.
RICHARD II , dit le Bon , quatrième duc de Nor- mandie.....	180.

TOME SECOND.

RICHARD III, cinquième duc de Normandie....	1.
ROBERT I ^{er} , dit le Libéral, sixième duc de Nor- mandie.....	8.
GUILLAUME II, dit le Conquérant, septième duc de Normandie et roi d'Angleterre	97.

NOTES et éclaircissemens.

<i>Acte de mariage</i> de Richard III , duc de Normandie , avec Adèle (texte latin).....	269.
<i>Récit</i> de la bataille d'Hastings; par Guillaume de Poitiers , traduit par M. A. Deville	274.
<i>Récit</i> de la bataille d'Hastings; par Guillaume de Jumièges , traduit par le même.....	283.
<i>Récit</i> de la bataille d'Hastings; par Guillaume de Malmesbury , traduit par le même	285.
<i>Récit</i> de la conquête de l'Angleterre ; par Benoît-de-Sainte-More , chro- niqueur normand du ^{xiii} ^e siècle, transcrit par M. Francisque Michel , d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Harléienne, à Londres	289.
TABLE générale des noms d'hommes , de familles et de lieux mentionnés dans cet ouvrage.....	347.

La Carte de Normandie doit être placée en regard du grand
titre , premier volume.

FIN.

